

**Celles de la rivière
(MOSAÏC)
(French Edition)**

Valerie Geary

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Valerie Geary

**Celles
de la rivière**



MCSAÏC

VALERIE GEARY

Celles de la rivière

Roman

MOSAÏC

*A la douce mémoire de ma mère.
Ainsi qu'à Kristy, mon amie, ma sœur.*

Sam

La femme flottait entre deux eaux quand nous l'avons découverte dans les remous, là où le lit de la rivière Crooked s'incurve en direction du nord, à un jet de pierre du meilleur endroit pour nager dans le coin. On ne voyait pas son visage. Son chemisier vert était déchiré. Sa jupe noire plissée, remontée jusqu'à sa taille, révélait ses jambes grises, gonflées et couvertes de bleus. Dans le courant, ses cheveux ondulaient comme des couleuvres. J'ai appuyé sur son dos avec un bâton — pas méchamment, doucement, comme on fait avec quelqu'un qui dort. Elle est remontée un peu à la surface, a rebondi contre un rocher à fleur d'eau, puis elle est revenue à l'endroit où nous étions, Ollie et moi, sur la berge. Elle est restée là, à flotter dans l'eau agitée, retenue par un enchevêtrement de feuilles mortes, les bras tendus, les doigts écartés, comme si elle attendait que quelqu'un d'autre que nous vienne la chercher. Comme si, peut-être, Ollie et moi, on n'était pas assez bien pour ça. Rien que deux gamines maigrichonnes qui n'auraient jamais entendu parler de la mort. Pourtant, on savait ce que c'était. On en savait même beaucoup trop, et plus qu'on aurait voulu, en tout cas.

J'ai agité le bâton dans l'eau, près des pieds de la femme.

— Qu'est-ce qui a bien pu lui arriver, d'après toi ?

Ollie a tiré sur sa tresse, une longue corde filasse qui lui tombait dans le dos. Avant, elle laissait ses cheveux détachés — ils descendaient presque jusqu'à ses genoux, avec des pointes qui bouclaient —, mais depuis qu'on avait enterré notre mère elle les nouait et les retenait en permanence. Pareil pour sa langue. Nouée. Elle n'avait pas prononcé un seul mot depuis bientôt quatre semaines.

— On ferait mieux de retourner à la prairie, ai-je dit. Chercher Ours.

Tiraillant toujours sa tresse, Ollie s'est appuyée contre moi.

— Bon, tu n'es pas obligée de regarder, tu sais.

Elle a regardé.

Je n'avais que quinze ans, cet été-là, et Ollie seulement dix. Peut-être qu'à notre âge on aurait dû être plus surprises, plus choquées ou je ne sais quoi, comme tout gosse normal qui trouve un cadavre. Sauf que, toutes les deux, nous étions encore sonnées par les funérailles et tout ce qui les avait précédées. Tout ce qui avait suivi, aussi.

Je me suis accroupie sur la berge. Je voulais essayer de toucher la morte.

Est-ce qu'elle serait comme ma mère : froide, caoutchouteuse, un vrai ballon dégonflé ? Privée de vie, de souffle, de chaleur. Mais alors que je tendais déjà le bras pour l'attraper et la faire se retourner, juste ce qu'il faut pour distinguer son visage, j'ai eu peur. Et s'il ne s'agissait pas d'une parfaite étrangère ? Et si c'était quelqu'un que nous connaissions, une personne qu'on aimait et qu'on nous avait prise trop tôt ? Une de plus.

Elle avait les yeux grands ouverts. Couleur noisette, injectés de sang. Un trou noir béant à la place de la bouche. Il lui manquait une dent de devant. Au-dessus d'un de ses yeux, le gauche, il y avait une entaille, profonde, et quelque chose — peut-être bien un poisson ou une écrevisse — avait arraché la peau tout autour et mangé la chair dessous jusqu'à l'os. Son chemisier était tout boueux, des herbes étaient enchevêtrées dans ses cheveux, et des marques couvraient son visage, ses bras, sa poitrine et sa gorge. Les marques les plus foncées, presque noires sur sa peau livide, se trouvaient autour de son cou. C'était des marques de doigts, des doigts qui lui avaient serré le cou, en pressant les pouces sur sa gorge.

J'ai bien observé son visage. Aucun nom ne me venait. Alors, je me suis tournée vers Ollie.

— Tu la connais, toi ?

Ollie a remonté ses lunettes sur son nez et secoué la tête.

— Moi non plus, ai-je ajouté.

Malgré tout, quelqu'un devait la connaître, cette femme, et nous ne pouvions pas la laisser ici comme ça.

— Il faut qu'on fasse quelque chose, non ? Le dire à quelqu'un ?

Ne sachant plus si je l'avais dit à haute voix ou non, j'ai répété :

— Il faut qu'on fasse quelque chose.

Je l'ai agrippée plus fort et j'ai essayé de la rapprocher de la berge, mais son corps était glissant et bien plus lourd que prévu. Il résistait comme si quelque chose, accroché à sa cheville, le tirait vers le fond de la rivière. Calant mes pieds dans la boue, j'ai tiré plus fort. Peine perdue. Je n'étais pas assez forte. Le corps de la morte m'a échappé et s'est retourné la face dans l'eau, créant une vague assez grosse pour le repousser au milieu du lit de la rivière, dans les remous du tourbillon et du courant furieux. La femme s'est mise à tourner sur elle-même puis sa tête a piqué vers le fond, et les flots l'ont engloutie.

Je me suis jetée dans l'eau, vers elle, mais je me suis arrêtée quand j'ai eu de l'eau jusqu'aux genoux. Il avait plu très fort, ce printemps, et la fonte des neiges aussi avait fait de la rivière Crooked un torrent sauvage et tumultueux. Des rochers protégeaient notre coin de baignade des courants violents, mais par-delà cette limite, là où je me tenais maintenant, les eaux vives se rejoignaient pour se ruer vers le nord, contournant Terrebonne pour se mêler à la rivière Deschutes, quelques kilomètres plus loin. L'écume me fouettait les mollets. J'avais les pieds glacés. Je restais plantée là, à espérer que la morte s'accroche à quelque chose, une branche de bois flotté ou un rocher, ou bien

qu'elle se fasse happer par un autre tourbillon, mais elle a resurgi droit devant, emportée à toute vitesse vers les rapides. On aurait dit un morceau de bois, pas une personne. Et, quelques instants plus tard, elle avait totalement disparu.

Peut-être n'avait-elle même pas existé ? Peut-être que j'avais seulement vu un jeu d'ombre et de lumière ? Mais mon cœur battait à se rompre, les poils étaient hérissés sur mes bras, et je sentais encore sa chair glacée sous mes doigts, je voyais encore son visage, ses yeux vides qui me regardaient. Si, elle était bien réelle, et nous l'avions perdue.

Un bruit d'éclaboussure derrière moi. La main d'Ollie qui s'est glissée dans la mienne. Elle a de l'eau jusqu'à la taille. Le courant mord son petit corps avec hargne et voudrait l'emporter. J'ai serré sa main plus fort. Ollie a levé les yeux vers moi puis elle a montré la direction des bois, derrière nous, celle du chemin qui nous ramènerait à la prairie. Elle m'a tirée par le bras.

— Où est-ce qu'elle va finir par s'échouer ? ai-je demandé en contemplant les rapides.

Ollie m'a tirée plus fort, vers la berge.

Nous sommes sorties de la rivière. L'eau dégoulinait le long de nos jambes nues et formait à nos pieds des gouttes de poussière boueuses. Nous avions laissé nos chaussures sur une souche. J'ai attrapé les deux paires par les lacets, j'ai passé un bras autour des épaules d'Ollie, puis nous nous sommes mises en chemin.

— Ours saura ce qu'il faut faire, ai-je dit.

Nous avons marché sans dire un mot, entre les arbres. Habituellement, autour de nous, au-dessus de nous, les oiseaux et les feuilles produisaient une joyeuse symphonie de chants et de bruissements, mais pas aujourd'hui. Les oiseaux se cachaient. Les arbres étaient muets. Tout était trop calme, et les ombres étaient froides. Alors, j'ai fait presser le pas à Ollie.

* * *

La prairie d'Ours se trouvait à dix minutes à pied de la rivière, en passant par un petit chemin entre les aulnes et les pins à sucre. Avant, elle faisait partie d'un champ de luzerne. Puis elle avait servi de pré pour des chevaux. Quand les chevaux étaient morts, on avait démonté les barrières et laissé pousser les herbes et les fleurs. Ours s'y était installé il y a huit ans, mais il n'avait pas changé grand-chose. Il y avait monté un tipi, créé un jardin potager, creusé un trou pour le feu, construit des toilettes extérieures et une table de pique-nique ; et, bien sûr, il y avait les ruches. Pas d'électricité — rien que le soleil. Pas de plomberie — rien que la rivière et un tonneau pour garder l'eau de pluie. Pas de toit au-dessus de nos têtes pour cacher les étoiles, pas de télévision pour masquer le chant des oiseaux et des criquets, pas d'asphalte pour nous brûler la plante des pieds. La plupart des enfants auraient sûrement détesté un tel endroit, mais moi c'est ici que je me sentais bien.

Depuis mes sept ans, je passais tout le mois d'août dans la prairie avec

Ours. Le premier vendredi du mois, nous quittions notre maison à Eugene, et maman nous conduisait à la ferme des Johnson, tout près de Terrebonne, où Ours nous attendait sur le porche de chez Zeb et Franny. Tous ensemble, on prenait le petit déjeuner autour de la grande table des Johnson, et après Ours et maman allaient s'asseoir dans la balancelle installée sur le porche. Ils se balançaient en se tenant la main et en parlant à voix basse. Ollie essayait toujours d'espionner leurs conversations derrière la porte moustiquaire, et je l'éloignais chaque fois — ce que maman et Ours se disaient alors, ça ne nous regardait pas. Quand il était l'heure pour maman et Ollie de retourner à Eugene, Ours et moi les accompagnions à la voiture. Maman me prenait dans ses bras et m'embrassait le haut de la tête en me disant d'être sage et de bien obéir à mon père. Puis elle embrassait Ours et lui disait qu'elle l'aimerait toujours. Après leur départ, je marchais environ un kilomètre avec Ours pour rejoindre la ferme, sur un petit chemin de terre tout cabossé. Moi, je cueillais des fleurs et je lui parlais de mon école, de mes cours de natation, et lui, il portait mon sac et me donnait des nouvelles de ses abeilles.

Les premiers étés que j'ai passés avec Ours, Ollie était trop petite pour rester avec nous. Lorsqu'elle a été en âge de venir, elle a préféré partir en camp de vacances avec ses copains. Ainsi, c'était la première année qu'Ollie passait l'été avec nous dans la prairie. Et aussi notre première année sans maman.

Officiellement, les Johnson étaient propriétaires de la prairie, et Ours leur payait un loyer. Au début, ç'avait été une relation normale entre propriétaires et locataire, et puis, avec les années, les choses avaient pris une tournure plus familiale. Quand il faisait très froid, ils installaient Ours dans leur chambre d'amis. S'il avait besoin de se rendre quelque part, ils lui prêtaient leur voiture. Ils le gardaient à dîner plusieurs fois par semaine. En échange, Ours effectuait de petits travaux pour eux à la ferme — comme réparer une clôture, tondre la pelouse, consolider la toiture. Les parents d'Ours étaient morts avant ma naissance, mais, d'après ce que j'avais compris, ce n'étaient pas les meilleurs parents du monde. Ceux de ma mère habitaient sur la côte Est. Ils nous rendaient visite une fois par an, pour Thanksgiving, et ils nous envoyaient juste un chèque de vingt dollars pour nos anniversaires. Pour moi, c'étaient Zeb et Franny, mes vrais grands-parents. Je crois que le fait qu'ils habitent tout près de la prairie rassurait ma mère quand elle me laissait avec Ours. Elle savait que Zeb et Franny étaient là pour veiller sur moi, eux aussi. A mon avis, c'est grâce à ça que grand-mère a accepté de nous laisser ici après la mort de maman. Sans Zeb et Franny, nous serions à Boston à l'heure actuelle.

Sauf que ce n'était qu'une période d'essai. On avait six mois pour prouver qu'on pouvait vivre normalement dans la prairie, qu'il n'y avait pas de danger, et qu'Ours était un bon père. Six mois pour la convaincre qu'on pourrait y être heureuses. Trois jours plus tard, on peut dire que les choses avaient plutôt mal commencé.

En arrivant à la prairie, nous avons trouvé Ours dans le rucher, penché sur sa dernière ruche Langstroth, en train d'envoyer de la fumée par une petite ouverture sur l'avant. Il était tellement concentré sur ses abeilles qu'il ne nous a pas vus nous arrêter dans l'ombre pour le regarder.

Il portait des manches longues et un pantalon, mais pas de gants, de voile ou de chapeau. « Les abeilles reconnaissent ceux qui les aiment, m'avait-il dit un jour. Elles savent qui respecte leur dur labeur et leur générosité, et qui ne cherche qu'à en tirer profit. Celui qui vient à la ruche avec reconnaissance et humilité ne se fait pas piquer. » Il a posé son enfumoir en inox et a soulevé le couvercle. Des abeilles se sont mises à voler doucement autour de sa tête.

Certaines s'accrochaient à sa grosse barbe et à ses cheveux cuivrés dont la couleur me faisait toujours penser à une robe de grizzly, mais il n'a pas cherché à les chasser. Il était calme, et ses lèvres bougeaient. Nous étions trop loin pour l'entendre, mais je savais qu'il leur demandait comment allait leur reine, comment étaient les fleurs cet été, et si elles auraient la gentillesse de bien vouloir partager leur miel — c'était les questions qu'il posait toujours quand la période de la récolte approchait.

Avec cette dernière ruche, il en possédait maintenant huit. Ours avait commencé avec deux, et il en avait ajouté une nouvelle chaque printemps. Les abeilles demeuraient ici la plus grande partie de l'année, du côté ouest de la prairie, à une bonne distance de la table de pique-nique où nous prenions nos repas et mettions le miel en pots, et encore plus loin du tipi où nous dormions. Mais, au début du printemps, Zeb prenait sa camionnette et y chargeait les ruches avec Ours pour les répartir plus loin, dans les champs de luzerne et la pommeraie, durant plusieurs semaines. Je n'étais jamais présente à ce moment-là. Quand j'arrivais, les abeilles avaient retrouvé leur emplacement habituel et bourdonnaient gaiement au milieu des fleurs sauvages.

Je me souviens d'avoir posé cette question à Ours quand j'ai appris qu'on déménageait les abeilles :

— Ça doit les perturber, non ? Elles n'essaient pas de retourner chez elles ?

— Chez elles, c'est la ruche, avait-il répondu. Elles retournent toujours là où se trouve la reine.

— Et si la reine n'est pas là ?

— La colonie se dissout.

Depuis qu'il avait commencé l'apiculture, Ours n'avait pas perdu une seule ruche.

Maintenant, Ollie était fatiguée d'attendre. Elle a essayé de m'entraîner vers le tipi.

— Attends, ai-je dit en agrippant sa main pour l'empêcher de partir. Regarde, il ouvre la boîte. On aura peut-être droit à un peu de miel.

Ollie avait déjà mangé du miel produit par Ours, mais seulement dans des

pots que j'avais apportés à la maison. Jamais lorsqu'il était juste sorti de la ruche, encore tiède, avec ce délicieux goût d'été qui vous fondait sur la langue. Un régal.

Ours avait entre les mains un outil qu'on appelle un lève-cadres — une tige de métal plate qui ressemble à un petit pied-de-biche. Les abeilles remplissaient les cavités de la ruche d'un genre de résine plus collante que de la glu, et le lève-cadres était la meilleure façon de décoller l'ensemble. Délicatement, il a manœuvré l'outil entre les cadres avec un petit mouvement de va-et-vient, jusqu'à ce qu'un panneau finisse par se détacher. Ollie a frémi.

— Ne t'inquiète pas, elles se tiennent tranquilles avec la fumée, l'ai-je rassurée. Tu vois, c'est là, dans la boîte du haut, qu'elles gardent toutes leurs réserves de miel. Et dans celle du bas elles pondent leurs œufs et nourrissent les larves. Elles y stockent aussi du miel, mais celui-là on ne le récolte pas. Il ne faut pas être égoïste avec les abeilles, sinon elles arrêteront de travailler rien que pour te contrarier.

Elle a levé vers moi de grands yeux étonnés, la bouche entrouverte, puis a de nouveau regardé Ours. Il a glissé le lève-cadres dans la poche arrière de son pantalon, avant de porter le cadre devant son visage, et il a doucement soufflé sur les abeilles jusqu'à ce qu'elles s'éloignent vers les côtés. Il a alors levé le cadre à la lumière du soleil pour vérifier combien d'alvéoles avaient été remplies et dans combien de temps se situerait la récolte.

J'ai tiré Ollie par la main ; je voulais qu'elle s'approche, pour que je puisse lui montrer les couleurs d'ambre et d'or qui apparaissaient quand on penchait la tête en arrière pour regarder le cadre à travers la lumière du soleil. Rien à faire. Elle a fermement campé ses pieds au sol, refusant de bouger.

Elle tremblait et me regardait maintenant, l'air de me supplier. Je me suis soudain rendu compte que nos vêtements étaient encore humides. De mon côté, seul le bas de mon short était mouillé, mais Ollie, elle, était trempée jusqu'à la poitrine. Elle s'est penchée vers le tipi en me tirant dans cette direction.

— Vas-y, si tu veux, ai-je dit. Va te changer. Tu n'as pas besoin de moi pour ça.

Elle ne me lâchait toujours pas la main. J'ai fini par céder.

— Bon, d'accord. Je te suis.

Le tipi était plus grand à l'intérieur qu'on aurait pu le croire vu de l'extérieur. Les affaires d'Ours y étaient bien rangées. Il y avait le lit où il dormait ; le coffre où il rangeait ses vêtements ; le meuble à deux tiroirs rempli de pots de miel et de bougies à la cire d'abeille ; une chaise et une table pliantes ; un petit réchaud à gaz ; des récipients en fonte, des plats et une bassine en plastique pour la vaisselle. Des livres étaient empilés là où il restait de la place. Des plumes et des fleurs sèches étaient suspendues au plafond, entre des bois de cerf bien blancs et des croquis au crayon représentant des ruches, des abeilles, des arbres ou des fleurs — tout ce qu'il trouvait intéressant dans sa prairie. Le sol était couvert de tapis ; Ollie et moi avions

installé nos sacs de couchage en plein milieu. Tout ça était un peu chargé, mais le tipi était chaud, sec et rassurant. La nuit, on pouvait même voir les étoiles par une petite ouverture à son sommet, alors tant pis si on s'y cognait un peu les coudes de temps en temps.

J'ai attendu près de la porte pendant qu'Ollie enlevait ses vêtements mouillés pour enfiler un jean et un de mes anciens T-shirts, le bleu et blanc à rayures. Il faisait très chaud dans le tipi.

J'ai tendu la main sur le rabat de la porte.

— Ça y est ?

Ollie a ajusté ses lunettes, puis elle a lancé un regard vers la table de jeu qui servait de bureau à Ours. Je commençais à m'impatisser.

— Dépêche-toi donc.

Elle a froncé les sourcils et s'est dirigée vers la chaise. La vieille sacoche de cuir d'Ours était accrochée à son dossier. Elle avait une longue bandoulière et un rabat fermé par un bouton. Ours se servait de ce sac pour ramasser des baies, des champignons et des herbes sauvages, bref, tout ce qu'il trouvait de comestible lors de ses promenades en forêt. Il l'emportait presque partout — hier encore, par exemple, quand il avait emprunté le pick-up de Zeb pour aller faire des courses à Bend.

Ollie a soulevé le rabat et glissé une main à l'intérieur de la sacoche.

— Qu'est-ce que tu fais ?

Elle m'a lancé un regard par-dessus son épaule avant de sortir du sac une veste en jean qu'elle a tendue devant elle en la dépliant. La veste était bien trop petite pour Ours, c'était évident.

J'ai bondi par-dessus nos sacs de couchage et j'ai pris la veste des mains d'Ollie pour l'examiner. L'arrière était plein de saleté et le col légèrement déchiré d'un côté. La coupe était étroite d'épaules, cintrée à la taille, avec des boutons en fausses perles et de la dentelle fantaisie. Il y avait une tache sombre sur l'épaule gauche — peut-être de l'huile, de l'encre, de la boue... ou autre chose que je n'avais pas envie de prononcer à haute voix. Tenant toujours la veste à bout de bras, j'ai regardé Ollie.

— C'est à toi ? ai-je demandé, alors que je connaissais déjà la réponse.

Elle a secoué la tête et m'a montré la sacoche d'Ours.

— Il a l'a sûrement trouvée dans les bois, ai-je dit. Quelqu'un a dû la perdre.

Des randonneurs se promenaient souvent près de notre prairie, surtout vers la fin de l'été, quand ils sortaient des pistes principales pour profiter de la fraîcheur de l'ombre ; ils devaient aussi bien aimer le bruit de l'eau courant sur les rochers. Cette veste avait pu glisser de pas mal d'épaules. De celles d'une reine de lycée essayant de suivre son copain sportif ; d'une amoureuse des oiseaux attirée par le chant d'un tangara ; d'une jeune maman avec un bébé sur une hanche, criant à un autre enfant de faire attention aux serpents. Et plein d'autres possibilités encore.

Ollie a croisé les bras sur sa poitrine et haussé les sourcils.

— Quoi ? me suis-je exclamée en laissant la veste retomber au bout de mon bras. Tu ne crois pas que... ?

Elle a haussé les épaules.

— Bon sang, Oll. Dis quelque chose.

Elle a recommencé à se mordre la lèvre inférieure. Elle avait déjà fait ce genre de choses auparavant — quatre ans plus tôt, quand tante Charlotte était morte. Elle n'avait parlé à personne pendant deux semaines. Pas un mot. Puis, lorsqu'elle avait enfin décidé de se remettre à parler et que je lui avais demandé pourquoi elle avait fait ça, elle avait déclaré :

— Le fantôme de tante Charlotte m'a volé mes mots.

— Tu sais bien que les fantômes n'existent pas, lui avais-je dit.

Elle avait penché la tête en faisant la moue et répondu :

— Va dire ça à tante Charlotte.

J'avais pensé que, en grandissant et en voyant un psychologue, elle ne ferait plus jamais ça, mais je m'étais trompée. Elle avait de nouveau cessé de parler après l'enterrement de maman. J'essayais bien d'être patiente, comme maman l'avait fait avec elle la première fois, mais son silence commençait à me porter sur les nerfs.

— Ollie. Si tu sais quelque chose... si tu sais d'où vient cette veste, tu dois me le dire. Parle-moi. Je ne me fâcherai pas. Promis.

Elle a pris un crayon avec un des carnets de croquis d'Ours posés sur la table, et a commencé à dessiner quelque chose.

Je lui ai pris le carnet des mains et je l'ai jeté sur le lit.

— Tu es trop grande pour te conduire comme ça, maintenant. Boudier tout le temps, dessiner au lieu de parler, tout ça c'est bon pour les bébés ! Si tu as quelque chose à dire, tu n'as qu'à parler.

Elle m'a regardée fixement. J'ai attendu quelques instants, mais elle est restée silencieuse. J'ai haussé les épaules.

— Très bien.

J'ai plié la veste sur mon bras et je suis sortie de la tente.

Ollie m'a suivie immédiatement.

Dans le rucher, Ours s'occupait maintenant d'une ruche plus ancienne. Malgré la fumée, les abeilles décrivait des cercles nerveux autour de sa tête et bourdonnaient d'un air mécontent. Elles étaient agitées et grouillaient sur ses mains, son cou, même son visage. Je me suis dit que, cette fois, il avait déjà dû se faire piquer à plusieurs reprises. Pourtant, il ne bronchait pas et ne cherchait pas à les éloigner ; on aurait dit qu'elles ne le gênaient pas du tout.

« Elles ne font que défendre leurs réserves et leur progéniture, m'avait-il dit la première fois que j'avais vu une ruche aussi agitée. On ne peut pas leur en vouloir. »

Plus tard, quand il serait temps de procéder réellement à la récolte, Ours utiliserait des couvre-cadres chasse-abeilles pour maintenir les insectes dans les compartiments du bas afin de pouvoir enlever ceux du haut et récolter le miel. Mais, pour l'instant, il les laissait faire comme elles voulaient.

Après avoir remis le couvercle en place, il l'a tapoté doucement en murmurant quelque chose aux abeilles. C'était la dernière ruche. Il a ramassé son enfumoir et son lève-cadres, puis il s'est dirigé vers l'appentis où il rangeait son matériel, au bord du rucher, là où je l'attendais avec Ollie.

C'est à ce moment-là que j'aurais dû tout dire à Ours.

Ç'aurait été très simple : « On a trouvé une femme qui flottait dans la rivière Crooked, elle était morte. Mais elle a été emportée par le courant et elle a dérivé. On a trouvé une femme morte, et maintenant elle a disparu, alors on devrait peut-être le dire à quelqu'un pour qu'on puisse la retrouver, et aussi on pense que cette veste est peut-être à elle. » C'était lui, l'adulte — et donc, c'était à lui de porter ce poids. Oui, c'est à ce moment-là que j'aurais dû lui dire. Sauf que je ne l'ai pas fait. Parce que maintenant il était assez près de moi pour que je distingue deux éraflures sur sa joue droite, qui partaient en parallèle du coin externe de son œil jusqu'en haut de sa barbe. Deux éraflures bien rouges. Qu'il n'avait pas hier.

Il s'est arrêté devant nous et a plissé les yeux en regardant la veste en jean posée sur mon bras. Sans me laisser le temps de poser une question, il a dit :

— Je l'ai trouvée dans la forêt.

Il a tapoté le lève-cadres contre sa jambe.

— Je me suis dit que ça devait être à l'une de vous.

Ollie s'est rapprochée de moi. J'ai secoué la tête et j'ai jeté la veste devant lui.

— Non.

Il ne l'a pas prise. Il a juste demandé :

— Et alors, vous la voulez ? Je pense que Franny devrait pouvoir retirer cette tache.

Maintenant, j'étais assez grande pour regarder Ours dans les yeux sans avoir à lever la tête. Il a baissé les siens pendant que je le dévisageais.

— On n'en veut pas, ai-je répondu.

Il a ramassé la veste en haussant les épaules.

— Alors je la donnerai à Franny, a-t-il dit. Elle n'aura qu'à la laisser au container de l'église, dimanche prochain.

— C'est ça, ai-je fait.

Une abeille s'est mise à tourbillonner près de nous. Ollie a fait un grand geste pour tenter de l'éloigner.

— Elles sentent la peur, tu sais, a dit Ours. Tu peux facilement te faire piquer, si tu ne fais pas attention.

Ollie a inspiré à fond et gonflé ses joues au maximum.

L'abeille est partie, et on restés là, comme ça, tous les trois, mal à l'aise. Ollie et moi, on regardait Ours, Ours nous regardait, et personne ne prononçait un mot. Il s'est ensuite éloigné en agitant le lève-cadres à côté de sa jambe ; et là, pour la première fois, j'ai remarqué comme le métal était épais, comme ses bords étaient nets, comme cet objet semblait facile à manier entre ses mains. C'est vrai qu'il n'était pas bien grand — à peine trente

centimètres —, mais le potentiel y était. Avec un truc pareil, on pouvait tout à fait frapper une femme. La matraquer à mort.

Ollie

Cette nuit, il y a plein de fantômes. Il y en a un derrière moi, là où s'arrête la lumière du feu, hors de ma portée. Un autre est assis à côté de ma sœur.

Ils attendent tous les deux que quelqu'un lève les yeux et les voie.

Moi, je les vois.

Moi, je vois des choses que personne ne voit.

Moi, je les vois, ici, mais j'aimerais mieux ne pas les voir. Je voudrais dire qu'ils sont là et je ne peux pas.

J'essaie, parce que ma sœur veut savoir ce que je sais sur cette veste et sur cet homme qu'on appelle Ours, qui est assis près de moi et qui est notre père. Oui, j'essaie. Mais ma sœur dit que je fais le bébé et elle ne m'écouterait que si je parle avec des mots. Sauf que, mes mots, ils sont partis, et j'ai bien peur qu'ils ne reviennent jamais.

Ours jette une nouvelle bûche dans le feu. Ça fait sauter des étincelles, mais pas assez haut et fort pour qu'elles deviennent des étoiles et elles meurent avant d'avoir atteint le ciel noir comme de l'encre.

Par-dessus les braises rouges et la fumée, il regarde ma sœur qui est assise à l'écart.

— Tu n'es pas très bavarde, ce soir, dit-il.

Elle hausse les épaules.

— Pareil pour toi, Ollie.

Il me regarde et me fait un clin d'œil.

Mais sans me dire que je suis folle.

Le jour où on est arrivées ici, grand-mère m'a serrée contre elle, elle a posé ses lèvres sèches sur mon front et elle a dit à Ours :

— Je m'inquiète pour elle. Elle devrait peut-être voir un médecin. Il est encore temps que nous annulions notre voyage, Al et moi. Pour rester avec les filles, plutôt.

Ours lui a dit que ça irait, qu'il allait s'occuper de moi.

— Laisse-la respirer, cette gosse, Judy. Elle a vécu de durs moments, ces dernières semaines. Comme nous tous. Elle recommencera à parler quand elle ira mieux et qu'elle se sentira prête.

Tout ce qu'il me fallait, c'était un peu plus de temps.

La guimauve piquée au bout de mon bâton s'enflamme. Je la laisse brûler un peu et puis après je souffle dessus. Je les aime bien comme ça, avec un

petit goût de brûlé. Quand ça fait une croûte croustillante et fumée. Avec le milieu bien fondant et sucré. Le contraire, et la même chose à la fois. Je lèche le sucre sur mes doigts et je prends une autre guimauve dans le paquet pour la tendre à Ours. D'habitude, il dit qu'il ne mange pas ce genre de truc. Il ne mange que ce qu'il fait pousser. Mais il les a achetées exprès pour Sam et moi, parce qu'il ne veut plus qu'on soit tristes.

J'attends. Une seconde, deux secondes, trois... cinq puis dix. Il avance enfin sa main et ses doigts effleurent les miens.

La femme fantôme qui se trouve à la limite de la lueur du feu sourit et me dit de ne pas avoir peur.

Celle qui brille près de ma sœur tourne ses yeux vides vers moi, et je dis dans ma tête : « Fiche-lui la paix. » Elle retrousse les lèvres dans un méchant souffle et fait grincer ses dents toutes cassées.

Sam

Le lendemain, j'ai sauté le petit déjeuner et je suis partie toute seule dans les bois. J'ai suivi le sentier vers la rivière Crooked pendant un moment, puis j'ai tourné à droite pour me faire mon propre chemin entre les buissons, les sureaux, les pins à sucre et les rochers rouges deux fois plus gros que moi. Pas besoin de réfléchir à l'endroit où j'allais ; mes pieds connaissaient la route. J'ai marché environ dix minutes vers l'est, assez loin de la prairie pour ne plus entendre Ours jouer de son banjo, mais assez près pour pouvoir être alertée ou les alerter en poussant un cri, si besoin était.

Mes vieux amis les peupliers attendaient au même endroit que d'habitude, identiques depuis août dernier, ou même l'été d'avant. Zeb avait planté les plus grands pour couper le vent, il y a des années, mais après ça il ne s'en était jamais occupé. Maintenant, leurs branches et leurs racines s'étendaient jusque sur un champ voisin envahi d'ivraie et de pissenlits. Trois des plus grands arbres formaient un triangle et, même si ça ne se voyait pas du sol, il y avait entre eux, tout en haut, une plate-forme faite en contreplaqué et en vieilles planches. Ours m'avait aidée à la construire, cinq ans auparavant. Il disait que tous les gamins ont besoin d'un coin à eux, pour être tout seuls ; un endroit où je pourrais être tranquille pour regarder passer les oiseaux, les nuages, la vie. De ce côté-là, on se ressemblait beaucoup. Ours et moi, on croyait tous les deux que les arbres faisaient souvent de meilleurs amis que les gens. Maman s'inquiétait tout le temps que je sois trop souvent seule, que je n'essaie pas assez de me faire des copains à l'école. Mais j'avais des copines. Heather, qui faisait partie de mon équipe de natation et qui déjeunait parfois avec moi, et Laura, ma meilleure amie depuis le CP. Elles étaient venues toutes les deux à l'enterrement de maman avec leurs parents, c'était horrible et vraiment embarrassant, et je n'avais reparlé ni à l'une ni à l'autre depuis. Du coup, j'étais contente de faire ma rentrée dans une nouvelle école en septembre. Là, personne ne saurait rien de moi, et personne ne m'aurait vue pleurer.

J'ai attrapé l'échelle de corde accrochée sous la plate-forme et je l'ai escaladée. A cette hauteur du sol, je pouvais voir à des kilomètres à la ronde. La rivière Crooked au nord-ouest. La maison de Zeb et Franny à quatre cents mètres vers l'est. Le chemin de terre qui reliait notre prairie à leur allée de gravier et à la route bitumée, un peu plus loin. Si j'avais pris les jumelles d'Ours, j'aurais pu voir un petit bout des montagnes de Smith Rock pointant

vers le ciel, cinq kilomètres à l'ouest, et le clocher étincelant de l'église First Baptist de Terrebonne, quatre kilomètres au nord. Année après année, le paysage vu des peupliers restait le même. Les prairies verdoyantes, la rivière qui tournait aux mêmes endroits, l'eau qui s'y écoulait, le ciel et la terre à perte de vue. De cette hauteur, les petits changements, la lente érosion, les arbres tombés ou morts étaient impossibles à voir. Je me suis assise, le dos contre le tronc d'un des peupliers. Une petite brise faisait bouger les branches autour de moi. Ça me gênait un peu de l'admettre, mais, quelque part, j'avais espéré que cet été serait comme les autres. Avec Ollie, on serait allées cueillir des fleurs des champs et se baigner dans la rivière jusqu'à avoir les doigts et les orteils engourdis par le froid, on aurait regardé les nuages traverser lentement le ciel d'un bleu parfait sans penser une minute que maman ne nous attendait plus à la maison. Je m'étais dit que, quelques jours au moins, on pourrait oublier.

La nuit dernière, j'ai rêvé de la morte qu'on a trouvée dans la rivière Crooked. Elle était encore vivante et elle tendait les bras vers moi, m'implorant de la sauver, mais j'avais les pieds complètement collés au sol. J'avais beau essayer de toutes mes forces, pas moyen de bouger. La rivière l'entraînait loin de moi, alors je lui ai crié de nager, de remuer ses bras et ses jambes, de nager, bon sang, de *nager* ! Mais le courant était trop fort, trop rapide, et il l'a entraînée une nouvelle fois.

Je me suis réveillée paniquée. J'avais la bouche sèche, la langue comme du coton. Il faisait lourd dans le tipi, et l'atmosphère se réchauffait rapidement maintenant que le jour était levé. J'ai écarté mon sac de couchage et je suis sortie. Dehors, Ours était penché au-dessus de l'âtre, il faisait bouillir de l'eau sur le feu. Je me suis laissée tomber sur une chaise de jardin à quelques mètres de lui.

— Bien dormi ? m'a-t-il demandé.

— Oui, ai-je répondu, même si ce n'était pas vrai. Qu'est-ce qu'on mange, pour le petit déj ?

— Des flocons d'avoine avec du miel et des pêches.

Comme hier.

— Tu veux un chocolat chaud ?

Tout était tellement comme d'habitude. Comme si j'avais imaginé la morte et tout le reste ; comme si j'avais rêvé, et qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Rien n'avait changé, tout allait bien se passer, sans problème. Puis, Ours s'est redressé et s'est tourné vers moi. Il avait toujours ces égratignures sous l'œil droit, rouges et qui commençaient à faire des bleus sur les bords. Il avait peut-être une bonne explication à ça. Ou pas.

Avant que je puisse lui poser la question, Ollie est sortie de la tente. Elle portait le même T-shirt qu'hier et sentait le feu de bois de la veille. Sa tresse commençait à se défaire. Je l'ai attirée près de moi et j'ai commencé à refaire sa natte proprement. Pendant que je m'affairais ainsi, elle s'est accroupie, a ramassé une petite branche et a dessiné quelque chose dans la terre à nos

pieds. Deux bonhommes en bâtons — un avec des cheveux bouclés, l'autre avec de longues tresses — étaient au bord d'une rivière. J'ai terminé sa natte et me suis penchée pour mieux voir. Elle avait dessiné un corps flottant dans l'eau et quelque chose comme des feux d'artifice qui explosaient au-dessus. Elle a frappé un petit coup sur le dessin rudimentaire avec son bâton, puis elle s'est retournée pour le pointer sur moi.

— Va te laver les mains, lui ai-je dit. Le petit déjeuner est prêt.

Elle a insisté et recommencé à frapper le sol. J'ai effacé le dessin du bout de ma chaussure et lui ai dit :

— Arrête, maintenant.

La mine renfrognée, elle a alors pivoté sur ses talons et a couru vers le tonneau d'eau de pluie pour se laver les mains.

Ours nous regardait. Il a demandé :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai secoué la tête. Il a versé des flocons d'avoine dans un bol et me l'a tendu.

— Je n'ai pas faim, ai-je dit avant de me lever pour partir en direction des bois.

Il m'a appelée, mais j'ai fait semblant de ne pas entendre.

* * *

Peut-être que grand-mère avait raison. Peut-être qu'Ours n'avait pas les épaules pour être le père qu'il nous fallait. Lundi soir, la veille du jour où l'on a trouvé la morte, il nous a laissées seules dans la prairie, Ollie et moi. D'habitude, ce n'est pas un problème. On est plutôt débrouillardes, toutes les deux. On était habituées à rentrer seules de l'école quand maman était encore au travail, à se faire notre goûter nous-mêmes, commencer nos devoirs, et parfois même à préparer notre repas du soir. Mais maman ne nous laissait jamais seules plus de deux heures, et si on l'appelait à son bureau elle décrochait presque toujours à la première sonnerie.

Ours, lui, était parti toute la nuit, et on n'avait aucun moyen de le joindre. Il nous avait dit qu'une commande de pots et de couvercles venait d'arriver dans un magasin de Bend, et qu'il empruntait la camionnette de Zeb pour aller les chercher. Il nous a demandé si on voulait quelque chose de spécial et a promis de rentrer avant la nuit. Avec Ollie, on s'est endormies en l'attendant. Un moment, on regardait les étoiles apparaître par la petite ouverture en haut du tipi, et celui d'après on clignait des yeux en se réveillant au petit matin, pendant qu'Ours préparait la bouillie d'avoine sur son petit feu, dehors.

Il portait les mêmes habits que la veille, et son lit semblait ne pas avoir servi, mais je n'ai pas pu lui demander où il était allé — le temps que je sorte de mon duvet, que je m'habille et que j'enfile mes chaussures, il était déjà parti à son rucher. Ensuite, on est parties pour nager à la rivière, Ollie et moi, et c'est là qu'on a trouvé la morte, et j'en ai oublié l'absence d'Ours jusqu'à

ce qu'on se retrouve près de l'appentis ; là, j'ai regardé l'étagère où il range ses pots et j'ai remarqué qu'il n'y en avait pas plus que quand on était arrivées ici, samedi. Il n'en avait pas rapporté de nouveaux, comme il nous l'avait dit.

J'ai basculé la tête en arrière et j'ai contemplé un coin de ciel entre les branches des peupliers. Parfois, j'y voyais des aigles à tête blanche, mais surtout des vautours. Aujourd'hui, il n'y avait rien que du bleu. J'ai soupiré et étendu mes bras en étirant mes jambes.

Quand maman était vivante, grand-mère lui disait tout le temps qu'elle ferait mieux de divorcer, de quitter ce bon à rien et de refaire sa vie, mais elle n'a jamais voulu. Elle se contentait de sourire tristement en regardant par la fenêtre et elle disait :

— Il y a toutes sortes de familles, maman. D'amour aussi. Après l'enterrement, auquel Ours n'est pas allé, grand-mère était bien remontée et prête à réclamer la garde d'Ollie et moi, mais grand-père a posé une main sur son bras et, d'une voix grave et bourrue qu'il n'utilise pas souvent, il lui a dit :

— Laisse-lui une chance, Judy. Ce pauvre homme mérite au moins ça.

Ours était censé chercher un emploi et un endroit pour nous avec quatre murs et un toit pendant cette période. Jusqu'ici, je ne l'avais rien vu faire de tout ça. Mais maman lui avait fait confiance. Et moi aussi. Si je voulais savoir où il était lundi soir, si je voulais connaître le pourquoi de ces égratignures, je n'avais qu'à lui demander, et, quoi qu'il me réponde, je le croirais. Je le croirais.

J'ai regardé vers la maison de Zeb et Franny. Une voiture arrivait dans l'allée, rendue toute floue par la poussière que ses roues soulevaient. Comme elle se rapprochait, j'ai reconnu sa forme carrée et ses phares ainsi que les lettres sur le côté. Avant, le shérif envoyait tout le temps ses adjoints pour harceler Ours sur divers permis d'occupation et sur sa gestion des ordures ménagères — n'importe quel prétexte pour le virer d'ici. Au bout d'un moment, ils ont dû se dire que ça n'en valait pas la peine, car ils ont cessé de venir. C'était la première fois depuis presque quatre étés que je voyais un véhicule de patrouille venir dans notre direction, et je n'imaginais qu'une seule raison pour qu'ils fassent tout ce chemin.

J'ai sauté sur mes pieds et suis descendue de mon perchoir à toute allure. Passé la grange, la voiture allait rouler un moment sur le chemin de terre qu'Ours et moi emprunions chaque été, avant qu'il ne s'arrête sur un grand buisson de ciguë. Là, les agents devraient encore marcher cinquante mètres avant d'atteindre la prairie. En courant, je pourrais y être avant eux.

* * *

J'ai franchi la dernière rangée d'arbres au moment où la voiture atteignait le bout du chemin. Les portières ont claqué. Ils ont laissé le moteur tourner. De lourdes bottes ont foulé le sol du sous-bois. Au coin de son feu, Ours a relevé les yeux de son banjo, les mains figées sur les cordes.

— Le shérif est là, ai-je haleté en courant vers le tipi.

Je me suis précipitée à l'intérieur et, sans trop savoir pourquoi, j'ai attrapé la veste en jean sur le dossier de la chaise où Ours l'avait laissée la veille. Je l'ai fourrée dans sa sacoche en cuir, que j'ai cachée tout au fond de mon sac de couchage.

Ollie était allongée sur son lit, en train de lire le même livre depuis le début de l'été : *Alice au pays des merveilles*, un livre de poche à la couverture verte avec un lapin en relief sur le dessus. Elles le lisaient ensemble, avec maman, un chapitre tous les soirs avant d'aller dormir. Elles n'étaient parvenues qu'à la moitié. Ollie a levé le nez de son livre et m'a regardée. Dehors, des voix commençaient à se faire entendre — trop basses d'abord pour que je comprenne ce qui se disait.

Puis, Ours a haussé le ton :

— Combien de fois faut-il que je vous dise de me foutre la paix ? Vous êtes sur une propriété privée, je vous signale. Mais évidemment, ça, vous vous en fichez pas mal.

Ollie a regardé le battant de la porte, puis la bosse dans mon sac de couchage, puis moi.

— Ce n'est rien, ai-je dit. Fais comme si tu n'avais rien vu.

Ses sourcils se sont froncés.

— Je t'achèterai deux nouveaux livres.

Du bout des doigts, elle a remonté ses lunettes sur son nez.

— Bon, d'accord. Quatre.

Elle a tiré sur sa tresse. Marché conclu.

— Les filles ? Sam ? a lancé une voix familière à travers le tissu de la tente. Vous êtes là ?

La première fois que l'agent Santos est venue ici, j'avais onze ans ; elle répondait à l'appel d'un citoyen inquiet qui prétendait qu'une jeune fille vivait de façon bizarre dans un tipi avec un homme un peu sauvage, sur les terres de la ferme des Johnson. Elle avait parlé un moment avec Zeb et Franny, puis avec Ours et moi, avant d'acheter un pot de miel et de repartir. Après ça, chaque mois d'août, elle avait eu à cœur de m'emmener manger une glace chez Patti's Diner. On parlait de nous, de la vie, de l'école, du travail, et des autres gens aussi — bref, le genre de discussion qu'on a dans toutes les petites villes. Je l'aimais bien. Mais elle n'était pas de ma famille.

— Vous pouvez venir ? On aimerait discuter un peu avec vous.

— Fichez-leur donc la paix, a grommelé Ours.

Ollie a refermé son livre et s'est assise. Elle s'est penchée pour nouer ses lacets, l'air paniqué.

— C'est moi qui parle, ne t'en fais pas.

J'ai pris sa main, et on est sorties du tipi ensemble.

A quelques mètres de là, l'agent Santos nous attendait, les mains sur les hanches. Ses cheveux noirs étaient tirés et cachés sous un chapeau à larges bords. Elle nous a souri, mais d'un sourire triste. Elle avait appris, pour

maman. C'était sûrement Franny qui lui avait dit, et je me suis demandé qui d'autre était au courant, à Terrebonne, et combien de personnes je devrais éviter pendant les prochaines semaines.

— Tu dois être Olivia.

L'agent Santos a tendu la main vers ma sœur.

— Sam m'a beaucoup parlé de toi. Je suis contente de pouvoir enfin te rencontrer.

Ollie a observé les ongles de l'agent Santos. Ils étaient vernis en vert, et le vernis commençait à s'écailler sur les bords. Au bout de quelques secondes, comme personne ne disait ni ne faisait rien, elle s'est raclé la gorge et a remis la main sur sa hanche.

— Qu'est-ce qui se passe ? ai-je demandé.

Ours se tenait près du feu, les mains enfoncées dans ses poches. Son banjo était posé contre une souche dont on se servait comme tabouret, et, à côté, il y avait un homme que je n'avais jamais vu. Il portait un costume bleu marine avec des chaussures de ville bien cirées, et pas l'uniforme et les bottes que je voyais d'habitude chez les agents. Mais il avait un badge et un pistolet à sa ceinture, alors il devait bien être de la police aussi. Il était chauve, un peu gros, et n'arrêtait pas de tirer sur sa cravate orange, comme si elle l'étranglait.

— Voici l'inspecteur Talbert, annonça l'agent Santos avec un signe de tête vers l'homme. On espère que vous pourrez nous aider en répondant à quelques questions.

— Tu n'es pas obligée de leur parler, m'a dit Ours avant de se tourner vers l'inspecteur Talbert. Vous n'avez pas mon autorisation. Elles sont mineures. Vous devez avoir mon autorisation.

— Allons, monsieur McAlister, a fait l'inspecteur Talbert. Personne ne veut vous embêter.

L'agent Santos a sorti un petit carnet de sa poche.

— On veut juste savoir si vous avez remarqué quoi que ce soit d'anormal, ces derniers jours. Des inconnus qui vous auraient importuné ? Des bruits bizarres pendant la nuit ? Quelque chose d'inhabituel ? Vous souvenez-vous de quelque chose ?

— Non, a répondu Ours.

L'agent Santos l'a regardé attentivement, comme si elle cherchait à voir s'il mentait. L'inspecteur Talbert a tiré sur sa cravate. Un muscle a tressauté sur sa mâchoire. Les policiers se méfiaient d'Ours, et ça pouvait se comprendre. Avec les feuilles coincées dans ses cheveux, ses mains sales, ses habits miteux et ses mocassins usés, et puis la façon dont il a sorti une main de sa poche pour lisser sa barbe. Et ces griffures sous son œil.

— Même un tout petit détail, a insisté l'agent Santos. Des choses qui auraient pu vous paraître insignifiantes à un moment pourraient peut-être nous aider.

— Vous aider à quoi ?

Ours a regardé l'agent Santos puis l'inspecteur Talbert.

— Pourquoi vous êtes là, d'abord ? Il s'est passé quelque chose ?

L'inspecteur Talbert s'est éclairci la voix et a repositionné sa cravate.

— Le corps d'une femme s'est échoué dans le parc de Smith Rock, la nuit dernière. Au petit matin, probablement.

J'ai senti mon cœur se serrer dans ma poitrine. Ollie a reculé derrière moi avant de revenir, appuyée contre ma jambe.

— Tony Grant est sorti pour faire un peu d'escalade matinale, et il l'a vue dans l'eau, prise dans des branches d'arbre, a poursuivi l'agent Santos. On pense qu'elle a dû dériver de l'amont, alors on demande à tous les riverains s'ils ont vu quelque chose. Histoire de pouvoir fournir quelques éléments à la famille de cette pauvre femme.

Ours ne quittait pas des yeux l'inspecteur Talbert. Il ne cillait pas, ne bronchait pas, semblant ne rien connaître de cette histoire.

Puis, il a fini par dire :

— On n'est pas au courant. Rien à dire là-dessus.

Sur ce, il a pris son banjo, s'est assis sur la souche, et il a commencé à jouer.

L'agent Santos et l'inspecteur Talbert ont échangé un regard que je n'ai pas saisi. Puis, l'agent Santos s'est tournée vers Ollie et moi.

— Et vous, les filles ?

— Tu n'as pas à lui répondre, a lancé Ours par-dessus le son de son instrument. Comme je vous l'ai déjà dit, on ne sait rien. On n'a rien vu, rien entendu. Maintenant, fichez-nous la paix.

— Ça ne me dérange pas, ai-je répondu.

— J'ai dit, pas la peine de lui parler.

Ours a penché la tête sur son banjo et laissé danser ses doigts sur les cordes.

Ollie a serré ma main, j'ai serré la sienne en retour.

— Alors, hier ? a repris l'agent Santos. S'est-il passé quelque chose de bizarre ? Ou le jour d'avant ?

Vous avez combien de temps devant vous ? ai-je eu envie de demander. Et par où fallait-il que je commence ? Par l'enterrement de maman ? Ou une semaine plus tôt, le 4 juillet, le jour où elle est morte ? Ou bien fallait-il que je saute tout ça et que je parle directement du moment où Ollie et moi voulions juste aller nager et faire comme si tout était normal, sauf que quand on était descendues à la rivière on avait trouvé une femme morte dans l'eau ? Décidément, tout prenait une tournure bizarre, cet été.

J'ai jeté un coup d'œil à Ours. Il avait toujours la tête baissée, avec ses doigts qui couraient sur le manche. J'ai ravalé les mots qui commençaient à vouloir sortir. S'il ne disait rien, alors moi non plus.

J'ai regardé l'agent Santos droit dans les yeux et j'ai haussé les épaules.

— On n'a rien vu de spécial.

Ç'aurait été compliqué d'expliquer pourquoi on ne l'avait pas tout de suite dit à quelqu'un, pourquoi on avait laissé la morte dériver sans aller chercher

de l'aide. Et encore plus compliqué d'essayer de les convaincre qu'Ours n'avait rien à voir avec tout ça. Je savais ce que les gens disaient dans son dos. Qu'on ne pouvait pas faire confiance à un homme qui vivait seul dans ces conditions, qui avait abandonné femme et enfants, que c'était un homme mauvais, égoïste. Je savais ce que les gens disaient, et, vu le reste — comme il nous avait laissées seules toute la nuit, Ollie et moi, pour revenir avec le visage égratigné et une veste tachée de sang, et la façon dont il se comportait maintenant, agressif et méfiant —, je savais qu'ils le déclareraient coupable avant même de l'avoir jugé. Avant que j'aie eu le temps d'entendre sa version des faits. Or, j'avais besoin d'entendre cette version.

— Et toi, Olivia ? a demandé l'agent Santos. As-tu vu quelque chose ?

Ollie a levé les yeux vers moi, puis elle a secoué la tête.

L'agent Santos a refermé son carnet et l'a rangé dans sa poche. Elle m'a tendu une petite carte.

— Si tu penses à quelque chose, quoi que ce soit, appelle-moi, d'accord ? Si je ne réponds pas, laisse-moi un message.

J'ai pris la carte, que j'ai tenue contre mon ventre en hochant la tête.

Elle m'a regardée pendant quelques secondes, l'air d'hésiter, puis elle a soupiré et fait signe à l'inspecteur Talbert qu'ils avaient terminé et pouvaient partir.

L'inspecteur s'est passé une main sur le crâne et a dit :

— Merci du temps que vous nous avez consacré.

Ours n'a pas relevé la tête de son banjo et n'a même pas arrêté de jouer.

L'agent Santos et l'inspecteur Talbert ont disparu entre les arbres, et on s'est retrouvés tous les trois. Ollie, Ours et moi. Avec tous nos mensonges.

* * *

Un peu plus tard, cet après-midi, j'étais agenouillée dans la terre, en train d'arracher les mauvaises herbes dans un rang de tomates. Ours était accroupi quelques rangées plus loin, écartant les feuilles pour ramasser les fruits. Arrivée au bout d'un rang, j'en ai entamé un autre. Lorsque j'en ai eu fini avec les tomates, je me suis occupée des haricots verts. Je n'étais pas aussi méticuleuse qu'avec les parterres de fleurs de maman. Ours se moquait que son jardin soit beau ou non, du moment qu'il produise bien, alors je n'enlevais que les plus grosses herbes, celles qui commençaient à dépasser les légumes et menaçaient de leur voler soleil et eau. Je travaillais rapidement, sans me donner trop de mal, et je laissais en place les plus petites herbes. Ma chemise me collait dans le dos et de la sueur me dégoulinait du front. J'avais mal aux épaules et aux genoux, les mains pleines de terre. Je revoyais sans cesse le visage ravagé de la femme, ses bras tendus, et je me demandais ce que ça changerait de dire la vérité maintenant. Rien ne pourrait la ramener à la vie.

J'ai agrippé un gros pissenlit à la base et j'ai tiré, mais il n'a pas bougé. J'ai dégagé la terre autour des racines et j'ai tiré de nouveau, plus fort. Le

pissenlit s'est cassé en deux quelque part sous la surface, me laissant avec la verdure en main. J'ai jeté ça dans mon seau et je me suis tournée vers Ours.

— Tu crois qu'elle est du coin, la femme qu'ils ont trouvée ? ai-je demandé.

Il a ramassé une courge et l'a retournée entre ses mains. Elle devait bien faire trente centimètres de long, elle était fine en haut, large en bas, d'une belle couleur jaune paille.

— Chai pas, a-t-il répondu.

— Tu crois que Franny le saurait ?

Il a mis la courge dans un seau vide et en a cherché une autre derrière les feuilles. Il n'a rien dit pendant un moment, avant de répondre :

— Qu'est-ce que ça change, qu'elle soit d'ici ou d'ailleurs ?

Je me suis assise sur mes talons.

— Comment tu t'es fait ces griffures, sur ton visage ?

Ours a effleuré sa joue et laissé son regard se perdre en direction des arbres.

— Je me suis fait attaquer par des ronces en marchant.

— Et la veste en jean ? Tu l'as trouvée par terre, comme ça ? Ou accrochée à une branche, ou quoi ?

— Elle était coincée dans des buissons près de la rivière.

Il a porté son seau à moitié rempli de courges jusqu'à un rang de tomates.

— Je croyais qu'elle était à toi, je te l'ai déjà dit. C'est pour ça que je l'ai rapportée.

J'ai secoué la tête et me suis penchée pour arracher un grand chardon entre deux plants de haricots.

— Tu ne me crois pas, a-t-il dit.

— Tu n'es pas rentré avant la nuit.

— Quoi ?

— Lundi soir. Tu avais dit que tu rentrerais avant qu'il fasse nuit.

Ours écartait le feuillage pour tâter doucement les tomates les plus rouges et cueillir les plus mûres. Il m'a regardée avant de détourner les yeux.

— Tu étais où ? ai-je insisté.

Il a soupiré et posé les poings dans le bas de son dos.

— En train de communier avec les étoiles.

— Tu es parti longtemps.

Il s'est de nouveau penché sur les plants de tomates.

— Ollie et moi, on s'est drôlement inquiétées.

— Je sais me débrouiller tout seul.

Je lui ai lancé un regard pas très aimable.

— Tu sais, tu n'es plus tout seul ici, maintenant. Tu ne peux plus ne penser qu'à toi.

— Tu parles comme ta mère.

J'ai pris un haricot vert, l'ai cassé en deux et ai mangé les deux bouts. C'est comme ça que je les préférais, juste cueillis, craquants et tièdes de la

chaleur du soleil. J'ai mâché et mâché jusqu'à ce que mon envie de hurler me passe.

Une fois le haricot avalé, je lui ai demandé de but en blanc :

— Tu as quelque chose à voir avec cette femme ?

Il a laissé tomber une tomate dans la terre, puis il l'a ramassée et essuyée contre sa chemise.

— Qu'est-ce qui t'a mis cette idée dans la tête ?

— Tu n'as pas parlé de la veste à l'inspecteur.

J'ai commencé à enlever la terre sous mes ongles.

Ours a posé la tomate dans le seau avec les autres, lentement, comme s'il réfléchissait en même temps, puis il s'est redressé et a soutenu mon regard.

— Toi non plus.

On s'est dévisagés pendant plusieurs secondes. J'ai baissé les yeux en premier.

— Tu veux me dire quelque chose, Sam ?

Une mèche de cheveux m'était tombée dans les yeux. Je l'ai repoussée derrière mon oreille, mais elle est revenue. Avant, mes boucles auburn étaient longues, elles me tombaient aux épaules comme celles de maman, mais elles étaient courtes à présent, et je ne m'étais pas encore habituée à leur mouvement indiscipliné. Je m'étais coupé les cheveux moi-même, quelques heures avant l'enterrement de maman. J'avais pris une paire de ciseaux dans la salle de bains, je m'étais enfermée et j'avais coupé jusqu'à ce qu'il y ait tout un tas de boucles cuivrées à mes pieds. Quand j'étais sortie de là, grand-mère m'avait demandé si je me sentais mieux. J'avais dit oui, alors que ce n'était pas vrai.

— Sammy ? a relancé Ours avec un petit pas dans ma direction.

J'ai levé le regard vers lui. Il avait les yeux de la même couleur que ceux d'Ollie — ambrée, avec des taches vertes et dorées —, mais je n'avais jamais remarqué à quel point ils étaient tristes, ni toutes les nouvelles rides qui s'étaient formées autour.

Il a dit :

— Je n'ai pas fait de mal à cette femme, si c'est ce que tu crois. Jamais je ne ferais une chose pareille. Je ne pourrais jamais mettre notre famille en difficulté comme ça, pas après tout ce que... Sam, jamais je ne...

— On l'a vue, Ollie et moi, ai-je déclaré.

Il a reculé, l'air surpris.

— Quoi ?

— Dans la rivière.

Je me suis mise à tout déballer avant de perdre le courage de parler.

— Hier matin. On est allées dans notre coin de baignade, et elle était, elle était... là, en train de flotter. Et morte. Elle était morte.

— Oh ! mon Dieu.

— On a essayé de la tirer sur la berge, mais elle était trop lourde. On a essayé, vraiment, mais...

Ma voix s'est fissurée. Je n'avais pas pleuré depuis l'enterrement de maman, mais soudain la pression est montée derrière mes yeux et la gorge a commencé à me piquer. Si je commençais à pleurer, je ne pourrais plus m'arrêter. J'ai inspiré à fond et essuyé mon nez du revers de la main. J'ai reniflé, puis j'ai dit calmement :

— Le courant l'a emportée.

Ours a posé son seau et s'est approché de moi. Il s'est accroupi dans la terre, l'air de ne pas trop savoir quoi faire de ses mains. Il a tendu un bras vers moi, l'a retiré, m'a pressé l'épaule, a de nouveau retiré son bras. En tripotant ses doigts, il a dit :

— Donc, la veste est à elle ?

J'ai hoché la tête.

— Oui, je crois.

— Dans ce cas, il faut qu'on la donne à l'inspecteur Talbert.

J'ai regardé mes paumes pleines de terre.

— On ne peut pas plutôt la remettre où tu l'as trouvée ?

Ours a eu un petit rire, mais je ne voyais pas ce qu'il y avait de drôle.

— Non, a-t-il dit. On ne peut pas. On doit leur dire.

— Et s'ils croient que c'est toi, le meurtrier ? ai-je marmonné.

Il a tourné les yeux vers un coin d'herbe à côté du potager, où Ollie s'occupait à faire un collier de fleurs. Il a sorti un mouchoir de sa poche et s'est essuyé le front.

— Ça va aller, Sam. Si on leur dit la vérité, tout ira bien.

Il s'est relevé et a regardé le soleil en plissant les yeux.

— On risque d'approcher les quarante degrés aujourd'hui, tu ne crois pas ?

Je n'ai pas répondu. Je l'ai regardé s'éloigner de moi et quitter le jardin en portant son seau de courges et de tomates. Quand je ne l'ai plus vu, je me suis penchée sous les haricots pour arracher d'autres mauvaises herbes. Les adultes étaient censés arranger les choses, pas les rendre encore pires.

Ollie

Quatre semaines, un jour, quatorze heures, quarante minutes, trente-deux secondes, trente-trois, trente-quatre, trente-cinq... Voilà le temps que ça fait depuis que ma mère est morte et que je vis sans elle. Ajouter quinze secondes. Une autre minute, et encore une autre, jusqu'à ce que je perde le compte et que je doive tout recommencer au début.

4 juillet 1988.

Heure de la mort : 22 h 26.

Quatre semaines, un jour, quatorze heures, quarante-neuf minutes.

Compter.

Ours verse de l'eau au pied d'un plant de tomate. Ma sœur arrache les mauvaises herbes. Un faucheur monte sur ma chaussure. Un papillon blanc danse au-dessus des soucis orange. Je soulève une feuille, je regarde dessous et je trouve une coccinelle. Si je plisse les yeux en imaginant, les épis de maïs deviennent un peu plus grands.

Une ombre bouge entre les rangs.

Elle essaie de se cacher, mais je la vois quand même. Et je sais qui c'est. Elle a suivi ma sœur quand on est revenues de la rivière, toute pleine de rage et de poison. Elle veut qu'on l'aide. Elle veut se venger. Je tourne la tête pour ne plus la voir et je m'occupe de mes marguerites.

Ours emporte son seau vide jusqu'au tonneau d'eau de pluie pour le remplir encore.

Ma sœur est assise sur ses talons, elle s'essuie les mains sur son pantalon et elle me regarde en faisant une drôle de tête.

— Ça irait bien plus vite si tu m'aidais.

Mais moi je suis bien, là, à l'ombre. Le ventre plein. Et, chaque fois qu'elle met les doigts dans la terre, je revois mes mains à moi en train de prendre de la terre humide, de la tenir au-dessus d'un grand trou et de la laisser tomber entre mes doigts, sur le couvercle du cercueil. Grand-mère a dit que c'était comme ça qu'on disait au revoir et que, même si je n'étais pas prête et que je n'avais pas envie, je devais être courageuse et le faire quand même. Elle a dit qu'on ne partirait pas avant que je l'aie fait. Et moi, j'avais envie de partir, parce qu'il y avait bien trop de trucs qui brillaient, et j'avais du mal à respirer.

J'ai cherché ma sœur, mais elle avait déjà fini et elle repartait déjà du

cimetière pour aller sur le parking.

Alors j'ai pris de la terre et je l'ai laissée tomber en me disant *Pardon, s'il vous plaît, je la reprends, je reprends tout*. C'est comme souffler sur des bougies d'anniversaire ou casser le bréchet et avoir le plus gros bout, c'est des pensées magiques qui ne changent rien.

Dans la voiture de grand-père, j'ai regardé mes mains toutes sales en essayant d'ignorer les créatures qui brillent qui me suivaient depuis la tombe ouverte de ma mère jusqu'au parking et jusqu'ici, sur la banquette arrière. Ma sœur a regardé par sa fenêtre pendant tout le trajet jusqu'à la maison. Celle qui était entre nous ne faisait que pleurer tout le temps ; ça me faisait mal au ventre.

* * *

Quatre semaines, un jour, quatorze heures, cinquante-trois minutes, et elle est toujours là, assise sur une branche au-dessus de ma tête, en train de se balancer sous le vent. Elle voudrait bien que je lève les yeux, mais non.

Elle dit mon nom et je l'ignore.

Elle dit *Dieu a créé la poussière, la poussière ne fait pas de mal*.

Moi, je trouve qu'elle se conduit comme une enfant.

Elle dit *Ecoute ta mère*.

Je pense en moi-même *Ma mère est morte*.

Elle soupire, et ça fait un bruit de feuilles et d'écorce qui craque. Elle soupire et mon cœur a envie de s'échapper de ma poitrine. Je saute sur mes pieds et je m'en vais, vite.

— Où tu vas ? crie ma sœur derrière moi. Ollie ?

Je passe devant Ours en allant vers le tipi. Il s'arrête et pose son seau par terre. L'eau passe un peu par-dessus les bords.

— Ça va, ma puce ?

Je marche plus vite, même si je sais que ça ne sert à rien. Elle est juste derrière moi, elle se rapproche. Elle va mettre ses bras autour de moi et serrer très fort, ça va me couper le souffle. Je ne peux pas me débarrasser d'elle.

Moi, je suis vivante, et elle, elle est coincée entre les deux. Là où je vais, elle y va aussi. C'est ma punition. Pour ce truc terrible. Pour le truc le pire que j'ai fait de toute ma vie. Chaque minute, chaque jour, elle me le rappelle. J'essaie d'oublier de toutes mes forces.

Sam

— Regarde si ça va.

J'ai mis mon casque de vélo sur la tête d'Ollie. Il était un peu trop grand pour elle, mais le sien était rangé dans un carton je ne sais où, et elle ne voulait pas faire de vélo sans casque. J'ai serré la lanière au maximum sous son menton et me suis un peu éraflé les doigts sur le plastique.

— Voilà, ça devrait tenir.

Elle a empoigné le guidon de mon Schwinn bleu et blanc et s'est mise en selle. Ses pieds atteignaient à peine les pédales.

— Descends, ai-je dit.

Elle a sauté par terre, et j'ai baissé le siège. Cette fois, quand elle est remontée, ses pieds étaient à la bonne hauteur. Elle a pris son élan et s'est mise à pédaler ; lentement, d'abord, le temps de trouver son équilibre, puis plus vite, et elle est partie sur l'herbe en direction du chemin par lequel on sortait de la prairie.

— Ollie ! Attends !

J'ai passé une jambe par-dessus un Schwinn rouge et noir, plus grand, plus lourd, et j'ai pédalé derrière elle.

On a pris le petit chemin de terre en évitant les cailloux pointus et les branches pleines de piquants. Le soleil passait à travers les arbres, projetant des taches et des zébrures dorées sur nos bras.

Deux ans avant, Ours avait acheté deux vélos. Il m'avait dit qu'il les avait payés avec l'argent du miel, mais je crois que maman avait dû participer aussi, car je savais bien qu'il ne vendait pas assez de pots de miel pour pouvoir acheter deux Schwinn tout neufs. Il m'avait aussi dit qu'il les avait achetés pour qu'on puisse aller en ville ensemble, mais je ne l'ai vu s'en servir qu'une seule fois, et il était si lent et si maladroit que j'avais tout le temps peur qu'il tombe et qu'il se casse un bras. A mon avis, il a acheté ces deux vélos en espérant qu'Ollie vienne un jour s'installer avec nous dans la prairie. Je crois que, dans son idée, ils étaient plutôt destinés à ce que ma sœur et moi fassions la course au vent sur les routes.

A l'approche d'une petite pente sur le chemin, je me suis mise à pédaler plus vite, et mes roues ont décollé du sol pendant une fraction de seconde. J'ai senti mon estomac se soulever puis redescendre ; je volais ! J'ai poussé notre cri de guerre — une sorte de hululement strident que j'étais trop grande pour

pousser désormais, mais je l'ai quand même fait pour Ollie — et j'ai attendu son écho, mais elle a continué de pédaler sans un bruit et sans même un regard derrière elle. Ma roue avant s'est reposée brutalement dans une bande de terre sèche et a commencé à dérapier. Je me suis penchée pour redresser le guidon et ne pas chuter, faisant glisser la sacoche de cuir accrochée à mon épaule. La bandoulière m'est tombée autour de la poitrine. Je l'ai remise en place et me suis dépêchée de rattraper Ollie. Une fois passé le buisson de ciguë, l'étroit chemin s'est élargi et je me suis dressée sur mes pédales pour passer devant elle.

J'avais envie qu'elle crie, qu'elle se fâche et me dise :

« Pas question que je voie tes grosses fesses pendant tout le trajet, ma vieille ! », qu'elle accélère pour me rattraper, qu'on fasse la course ; mais non. Elle a gardé le même rythme et a continué de pédaler sans rien dire. Je me suis rassise sur ma selle et me suis concentrée sur la route devant moi. Les hautes herbes poussant sur les côtés bruissaient et claquaient en se prenant dans nos rayons.

Nous avons emprunté un dernier virage assez marqué, puis, après la grange, la route filait droit devant la maison de Zeb et Franny jusqu'au bout de leur allée, et sur Lambert Road. A partir de là, il y avait encore six kilomètres de plat à parcourir entre les prés et les pâturages pour les moutons jusqu'à Smith Rock Way, la deux-voies qui passait dans le centre de Terrebonne.

Je trouvais qu'il y avait plus de maisons vides et de jardins à l'abandon que les autres années. Plus de panneaux « A vendre » ou « A louer » d'accrochés aux fenêtres. Moins de voitures qui circulaient. Moins de gens dans les magasins et les restaurants sur l'artère principale. Terrebonne avait toujours été une petite ville assez calme, mais dernièrement j'avais l'impression qu'elle était encore plus calme et que toute la ville rapetissait peu à peu, jusqu'à ce qu'elle disparaisse totalement un jour.

J'ai roulé sur le trottoir et je me suis arrêtée devant un bâtiment en brique à un étage avec une grande vitrine donnant sur la rue. Sur la vitre était écrit « Le Grenier de Delilah » en lettres blanches manuscrites. Un singe automate avec des cymbales attachées à ses mains nous souriait depuis l'intérieur. A côté de lui se trouvait une petite pancarte affichant « Bienvenue aux rêveurs ». Je ne venais pas souvent ici. Un peu brocante, un peu bric-à-brac, le magasin était rempli de beaucoup de choses faciles à casser, et la femme qui le tenait ne semblait pas particulièrement apprécier les enfants, bien qu'elle ait un fils un peu plus âgé que moi. Mais c'était le seul endroit où l'on vendait des livres à Terrebonne, et j'avais promis à Ollie de lui en acheter.

On a laissé nos vélos devant le magasin et on est entrées.

Une clochette a sonné, et une femme a crié depuis l'arrière-boutique :

— J'arrive tout de suite !

On a entendu du bruit, comme si quelqu'un remuait des cartons, puis la femme a dit :

— La petite-fille de Mama Rose veut m'apporter ce qu'il reste de la vente de la maison. C'est vraiment gentil de sa part.

Quelque chose de lourd et de métallique a crissé sur le sol.

— Je fais un peu de place avant qu'elle arrive.

— Pas de problème, ai-je dit assez fort pour que ma voix porte par-dessus le raffut. On regarde juste, pour l'instant.

Les bruits se sont arrêtés quelques secondes dans l'arrière-boutique, puis ça a recommencé, et la femme s'est remise à nous parler tout en faisant ses trucs.

— Dites-moi si vous avez besoin d'aide pour trouver quelque chose.

J'ai guidé Ollie vers l'autre côté de la boutique.

— Les livres sont par ici.

Autour de nous, des vieux coffres de bois et des pots à lait en aluminium. Des vieilles robes d'autrefois et des vieux manteaux poussiéreux en fausse fourrure. Des vieux chapeaux hauts de forme, des boules de billard, des boules à neige, des boîtes de cigares vides. Des services à thé, des planches à laver, des vieilles radios, des estampes japonaises. Des tableaux de scènes de campagne, des vases de toutes les teintes, des lampes Art déco. Des boîtes et des boîtes de bijoux fantaisie. Et puis, dans le fond, quatre grandes étagères remplies de livres. Des romans d'amour, des polars, du fantastique, des classiques, des livres de cuisine et autres manuels pratiques. Des grands formats, des livres de poche, tout un trésor caché de mots. Les étagères atteignaient le plafond, et il n'y avait pas un seul espace vide sur le rayonnage.

Ollie m'a regardée, puis a regardé les livres.

— Tu crois que tu vas pouvoir en trouver quatre que tu n'as pas déjà lus ?

Elle a remonté les lunettes sur son nez et s'est approchée de la première étagère en penchant la tête sur le côté, une main effleurant les tranches. Une fois arrivée au bout, elle s'est arrêtée et a regardé longuement un fauteuil bergère violet logé dans l'angle, où dormait un gros chat gris. Le chat a ouvert les yeux et cligné des paupières. Il a agité un peu sa queue, puis, voyant qu'on ne venait pas le caresser, il a de nouveau fermé les yeux, il a enfoui sa tête entre ses pattes repliées et a commencé à ronronner.

Ollie s'est retournée vers les livres. J'ai jeté un coup d'œil derrière moi. La propriétaire était toujours dans le fond, en train de déménager ses affaires. A part elle, Ollie et moi étions seules dans la boutique.

Ollie a sorti deux livres de l'étagère et les a ajoutés à ceux qu'elle avait commencé d'empiler près du fauteuil violet. J'ai attrapé la lanière en cuir de la sacoche.

— Ecoute, Ollie, ai-je dit en jetant un nouveau coup d'œil dans le magasin désert. Je dois... je dois aller m'occuper d'un truc très important.

Elle a arrêté de scruter les livres. En serrant un contre sa poitrine, elle s'est mordu le coin des lèvres.

— J'en ai juste pour quelques minutes. Tu n'as qu'à rester ici.

Ollie a lancé un regard vers la douzaine de livres qu'elle avait déjà

sélectionnés, puis vers la caisse et le rideau qui devait donner sur l'arrière-boutique. Au bout de quelques secondes, elle a tiré sur sa tresse.

— Cinq minutes, ai-je dit. Pas plus. Et après, je reviens. Promis.

Elle s'est détournée de moi et a ajouté le livre qu'elle tenait à la pile près du fauteuil.

— Surtout, ne pars pas du magasin.

Elle s'est dressée sur la pointe des pieds pour attraper un ouvrage sur l'étagère du haut. Je l'ai laissée là et me suis dépêchée de sortir.

* * *

Ce matin, avant le petit déjeuner, pendant qu'Ollie dormait encore, Ours et moi sommes allés à la rivière. Le ciel était orange, et les arbres, jaunes sous la lumière du soleil levant. Ni lui ni moi n'avons parlé avant d'arriver à notre coin de baignade.

— Elle était là, ai-je dit en montrant le tourbillon.

Ours s'est gratté la barbe et a observé l'eau sombre et agitée. Il a regardé en amont, puis de l'autre côté, là où les rapides avaient emporté le corps de la morte. Il a soupiré, et son soupir était rempli de toute la tristesse du monde.

— Et si je leur disais que c'est moi qui ai trouvé la veste ? ai-je dit.

— Sam...

— Attends, écoute-moi. Ça tient la route.

Je n'y avais pas vraiment réfléchi, mais en parlant je me suis rendu compte que c'était un bon plan, et même le meilleur — en tout cas, le seul qui empêcherait Ours de se retrouver dans le pétrin, et notre famille d'être séparée une fois de plus.

— J'emporte moi-même la veste à l'agent Santos et je lui dis que je l'ai trouvée exactement là où tu l'as trouvée, mais que je ne voulais pas que tu le saches parce que j'avais peur que tu m'en veuilles d'être partie si loin sans ton autorisation, et puis... je lui raconte aussi qu'Ollie et moi avons vu la morte dans l'eau, mais qu'on n'a voulu le dire à personne parce qu'on croyait qu'on nous accuserait de ne pas l'avoir sortie de l'eau, et... et...

J'ai levé les yeux vers lui. Il avait la tête baissée.

— S'il te plaît. Laisse-moi faire comme ça.

Il s'est tourné et m'a regardée avec des yeux brillants d'humidité. Ses lèvres ont frémi, comme s'il s'apprêtait à parler.

— Je ne veux pas te perdre, toi aussi, ai-je dit en glissant ma main dans la sienne.

Son regard s'est redirigé vers la rivière, il a serré ma main, puis l'a lâchée.

Après le déjeuner, nous étions l'un devant l'autre à côté du tipi. Serrant la sacoche de cuir dans ses bras, il m'a expliqué précisément où il avait trouvé la veste. Au bord d'une voie d'accès à deux kilomètres au sud de chez Zeb et Franny ; à environ cinquante mètres de Lambert Road, dans un buisson d'aubépine.

J'ai tendu la main, mais au lieu de me donner le sac il m'a dit :

— Si ta mère savait ça, elle me tuerait.

Il a grimacé en s'entendant parler.

— Non, ai-je répondu. Elle voudrait que je le fasse.

Il a secoué la tête mais m'a quand même tendu la sacoche.

* * *

Dans la rue derrière Le Grenier de Delilah, devant la porte de service de Patti's Diner, j'ai trouvé une grande poubelle qui débordait de sacs à ordures noirs, de légumes pourris et de boîtes en carton ramollies. Si je fourrais la veste tout au fond, personne n'y verrait autre chose qu'un déchet de plus. Dans un jour ou deux, un camion à ordures viendrait tout emporter, et la veste aurait disparu. Pour toujours. Personne d'autre ne saurait qu'elle avait existé, et personne — ni Ollie, ni Ours, ni moi — n'aurait d'ennuis à cause de ça. La prairie continuerait d'être paisible comme avant, et ma sœur et moi ne serions pas obligées de déménager chez nos grands-parents à Boston, où l'on finirait coincées et étouffées par tout ce béton, ce verre, ces briques. On pourrait rester à Terrebonne. On pourrait essayer de redevenir heureuses.

J'ai ouvert la sacoche et sorti la veste. La porte de service de chez Patti's s'est ouverte. J'ai voulu faire demi-tour, mais pas assez vite.

Quelqu'un a lancé :

— Eh ! Eh, toi !

Puis :

— Sam !

La porte s'est refermée.

Je me suis arrêtée et me suis retournée lentement en serrant la veste contre moi.

Je l'ai tout de suite reconnu. Travis Roth. C'était sa mère qui tenait Le Grenier de Delilah, je l'avais vu tenir la caisse quelques fois. Je l'avais aussi vu chez Patti's, où il travaillait comme serveur. Il était plus grand que moi, et plus vieux, mais pas de beaucoup. Il avait des cheveux bruns coupés court et hérissés avec du gel. Il portait un T-shirt noir et un pantalon large, noir aussi, avec un tablier noué autour de sa taille, et des bottes militaires lacées bien serré. Il a avancé vers moi en souriant. Ça lui faisait des fossettes dans les joues.

— J'ai failli ne pas te reconnaître.

Il a tendu une main et effleuré une mèche de mes cheveux.

— Ça te va bien.

J'ai rougi et reculé d'un pas en repoussant mes mèches folles derrière mes oreilles. Depuis tout le temps que je venais voir Ours chaque été, on n'avait jamais échangé plus de quelques mots. Jusqu'à aujourd'hui, je ne savais même pas qu'il connaissait mon prénom.

Il a baissé les yeux vers la veste que je cramponnais dans une main et m'a

demandé :

— Alors, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Rien.

J'ai remis la veste dans la sacoche et ai boutonné le rabat en cuir.

— Rien de spécial... je profite du paysage.

J'ai levé une main en l'air avant de la laisser retomber. J'avais envie de déguerpir en courant, de me cacher dans les hautes herbes de l'autre côté de la barrière, d'être n'importe où plutôt qu'ici, en train de me ridiculiser.

Travis a sorti un paquet de Marlboro de la poche de son tablier et m'en a offert une.

J'ai refusé d'un signe de tête.

— Tu te bousilles la santé avec ça.

Il a haussé les épaules et a mis ses mains autour de la cigarette en l'allumant avec un petit briquet doré. Il a inhalé profondément, retenu son souffle une seconde, puis il a basculé la tête en arrière et a soufflé une colonne de fumée toute droite, comme sortie d'une cheminée.

On est restés un moment sans rien dire, à regarder la fumée faire des volutes puis disparaître. Puis, Travis a dit :

— T'as entendu parler de la femme qu'ils ont trouvée à Smith Rock ? Tout le monde parle de ça.

— Oui.

J'ai posé un bras autour de la sacoche.

— Oui, j'en ai entendu parler.

— Sacrée histoire, non ? Ça fait trois ans que je n'avais pas vu les gens aussi excités, depuis la fois où Johnny Sommers a gagné le concours de celui qui mangerait le plus de hot dogs à la foire.

Il a pris une longue bouffée sur sa cigarette et a donné un petit signe de tête vers la porte du restaurant de Patti's.

— Y en a même qui prennent les paris, là.

— Sur quoi ?

— Oh ! comment elle a été tuée, qui a fait le coup. Ce genre de trucs.

Mon ventre s'est soudain noué.

— Qui a fait le coup... ?

— Ouais, genre, est-ce que c'est son mec, ou une ex-femme jalouse. Un camionneur... ou un SDF. Ou même quelqu'un d'ici, de Terrebonne. Le pasteur Mike, peut-être.

Il a souri. C'était censé être drôle, quand il a parlé du pasteur Mike, mais si son nom commençait à circuler, même pour plaisanter, il y avait des chances pour que celui d'Ours soit évoqué, lui aussi. Et j'aurais parié qu'à ce moment-là personne ne riait.

— Moi, j'ai parié vingt dollars sur un SDF, a-t-il dit.

J'ai fixé mes chaussures.

J'ai dû passer un certain temps à scruter le sol comme ça, essayant de trouver quelque chose à dire, parce que au bout d'un moment Travis m'a

touché l'épaule en disant :

— Eh. Ça va ?

— Quoi ?

J'ai levé les yeux.

La porte de service s'est de nouveau ouverte. Travis a retiré sa main et fait un pas en arrière.

Un garçon roux que j'avais aperçu plusieurs fois avec lui a passé la tête par la porte et lui a dit :

— Eh, viens donc, ducon ! Il se passe un truc au Meadowlark. Ils ont bouclé le périmètre, et il y a plein de bagnoles noires avec des types en costard...

Il m'a alors vue, et son expression a changé comme s'il venait de se faire prendre la main dans le sac.

— Oh. Salut.

Il a de nouveau regardé Travis.

— Pardon de déranger. Apparemment, t'es occupé.

— Non. Je fume juste une clope.

Il a tiré une dernière bouffée sur sa cigarette et a jeté le mégot un peu plus loin.

Il a atterri dans une touffe d'herbe au bord d'un champ abandonné, et j'ai observé l'endroit, attendant de voir surgir des flammes, mais il n'y a eu qu'un mince filet gris, puis plus rien.

Le rouquin a pointé son pouce par-dessus son épaule, l'air impatient.

— Alors, tu viens, ou quoi ?

— Ouais. On arrive.

Travis a dénoué son tablier et l'a posé sur son bras. Il s'est tourné vers moi et m'a souri d'un air complice en haussant les sourcils.

— T'as un autre truc à faire, là ? Tu viens ?

Je n'ai pas pensé à Ollie ni à ma promesse de revenir dans quelques minutes. Je n'ai pas pensé à la veste ni à Ours qui attendait notre retour à la prairie. Pour l'instant, je ne pensais qu'à une seule chose : si ça concernait la morte, il fallait que j'y aille. Il fallait que je sache ce qui se passait.

* * *

Depuis l'intérieur du périmètre délimité par une bande jaune, l'agent nous a fait de grands signes.

— Reculez ! Laissez-nous faire notre boulot, d'accord ?

Travis et moi étions sur le trottoir, au milieu d'un groupe de curieux qui commençait à déborder sur la route. Si j'avais pris la peine de regarder autour de moi, j'aurais sûrement reconnu certaines des personnes agglutinées là, qui essayaient de nous pousser en avant alors qu'on nous repoussait de l'autre côté. Mais j'étais focalisée sur l'inspecteur Talbert et la chambre 119. Tout le reste n'était que des éléments flous du décor, des voix indistinctes qui

s'élevaient et retombaient dans le brouhaha.

— Je parie que c'était une pute...

— Une dealeuse de drogue...

— Une accro au crack...

— Elle a peut-être eu ce qu'elle méritait.

L'inspecteur Talbert a frappé une seule fois avant de prendre les clés au directeur du motel et d'ouvrir la porte. Il a disparu dans la chambre pendant de longues minutes et, quand il en est ressorti, il portait sa veste de costume sur son bras et se frottait le haut de son crâne chauve. Il a considéré le parking où toute la ville attendait, retenant son souffle collectivement.

Était-ce ici qu'elle avait passé ses derniers jours avant de mourir ?

Était-ce ici qu'elle avait fait son dernier rêve ? Pris sa dernière douche ? Regardé les infos pour la dernière fois ? Mangé son dernier repas ?

Et ses affaires — ses habits, ses chaussures, sa trousse de maquillage et le reste de ce qu'elle devait emporter dans ce genre d'endroit —, tout ça était-il encore à l'intérieur, à peine déballé d'une valise ouverte ?

Savaient-ils maintenant qui elle était ? Allaient-ils enfin nous indiquer son nom ?

L'inspecteur Talbert a fait signe à un groupe de personnes portant toutes des chemises bleues et des pantalons noirs, qui étaient rassemblées sous l'auvent tout près de la chambre 119.

Sa chambre.

Le groupe s'est séparé et s'est mis au travail. Trois d'entre eux, dont l'un avait un appareil-photo autour du cou, ont suivi l'inspecteur Talbert à l'intérieur. Les autres sont restés sur le parking avec quelques adjoints du shérif et se sont déployés en arc de cercle pour inspecter les nids-de-poule, les caniveaux, les gouttières et tous les endroits où ils auraient pu trouver du sang, des cheveux, des empreintes de chaussures, des mégots de cigarettes, des emballages de chewing-gums, tout ce qui aurait pu avoir de l'importance et constituer une piste pour retracer les dernières heures de la victime.

Quelqu'un m'a bousculée en heurtant la sacoche, et j'ai paniqué ; ce que je pouvais être bête, d'emporter la veste à l'endroit même où tout le monde pouvait être un suspect et chaque objet abandonné une piste éventuelle ! J'ai voulu m'écarter de la bande jaune et me suis heurtée à un mur de gens qui essayaient de mieux voir la scène. J'ai essayé de trouver un passage dans la foule, un petit espace où me glisser, mais on était trop serrés. Les épaules et les coudes se touchaient, les jambes et les haleines se mélangeaient. J'étais coincée.

— Ça va, Sam ? m'a demandé Travis en me touchant le bras.

Je me suis écartée de lui et me suis cognée dans une dame à côté de moi.

— Pardon, ai-je marmonné en serrant mes bras contre mon corps.

— Tu n'as pas l'air très bien, a insisté Travis.

J'ai opiné du chef en mettant ça sur le compte de la chaleur, en disant que je n'avais pas bu beaucoup d'eau et que j'avais la tête qui tournait un peu. Il

m'a emmenée avec lui en forçant un passage dans la foule, loin de la bande jaune et de ce chaos, des agents et de la chambre de la morte.

On a traversé la rue et on s'est réfugiés à l'ombre d'un érable qui poussait devant l'église First Baptist. J'ai enlevé la sacoche de mon épaule et l'ai laissée glisser par terre.

— Je vais te chercher de l'eau, a dit Travis.

Avant que je puisse répondre, il était en route vers l'église. Il est entré par les grandes portes, qui étaient ouvertes.

Je me suis appuyée contre l'arbre et j'ai levé les yeux vers ses branches toutes tordues. Ses feuilles vert foncé étaient immobiles alors que l'air vibrait de chaleur, de lumière et d'une poussière dorée.

Travis est revenu avec un gobelet d'eau fraîche. Je l'ai bu d'un seul trait.

— Tu en veux d'autre ? m'a-t-il demandé.

J'ai écrasé le gobelet cartonné dans ma main et secoué la tête.

— Non, merci.

— Il faut faire attention, par cette chaleur, a-t-il dit. Rester bien hydraté.

Il n'arrêtait pas de regarder vers le Meadowlark. J'ai tourné les yeux par là, moi aussi, mais la foule était trop dense. On ne voyait que l'arrière d'un tas de têtes agglutinées. Je me suis frotté les yeux pour me débarrasser de la sueur, de la poussière et de l'image du visage ravagé de la morte. Normalement, en été, on était tranquille, insouciant, on faisait ce qu'on voulait, sans but précis, en profitant de sa jeunesse. On n'était pas censé vivre dans cette ambiance de violence et de mort, avec toutes ces questions sans réponses, tous ces mensonges, tous ces secrets.

Travis était agenouillé à côté de la sacoche, en train de renouer son lacet défait. Il s'est redressé en voyant que je le regardais.

— Tu crois qu'ils l'ont dit à sa famille ? ai-je demandé.

— Si elle en a une...

Il s'est mis à arracher des petits bouts d'écorce sur le tronc de l'arbre, qu'il envoyait voler dans les airs en les regardant tomber.

Il avait la mine renfrognée et les épaules affaissées. Il ne me regardait pas. Voilà le Travis dont je me souvenais — celui des étés précédents, qui fixait ses pieds quand on se croisait sur le trottoir, qui restait distant, détaché, et était bien plus froid que moi. Puis, il a levé la tête et m'a regardée droit dans les yeux. Il a souri, et je me suis demandé si je m'étais trompée, s'il était vraiment si froid que ça. Il était peut-être juste timide. Comme moi.

— Mais je suppose que tout le monde a bien un peu de famille quelque part, non ? a-t-il dit.

— Merde, ai-je grommelé en ramassant la sacoche et en la passant à mon épaule. Il faut que j'y aille.

Je me suis relevée et suis partie en courant.

Depuis combien de temps avais-je laissé Ollie ? Vingt minutes ? Une demi-heure ? Une heure ? En tout cas, assez longtemps pour qu'elle s'inquiète et se dise qu'il avait dû se passer quelque chose, que peut-être je ne

reviendrais plus du tout.

— Sam, attends ! s'est écrié Travis derrière moi. J'ai fait un truc qu'il ne fallait pas ?

Il m'a rattrapée et m'a prise par le bras, me forçant à m'arrêter.

— Je ne voulais pas t'embêter.

— Non, non, ce n'est pas ça..., ai-je bredouillé en secouant la tête. C'est ma petite sœur. Je...

— Tu as une sœur ? J'ai hoché la tête.

— Ah.

— Je l'ai laissée au magasin de ta mère.

Il m'a lâché le coude.

— Toute seule ?

— Elle lit des livres.

Comme si ça expliquait tout et suffisait à justifier mon absence.

— Je te raccompagne, a-t-il dit en s'allumant une cigarette.

Ollie

Quand la fille toute pâle et l'homme qui ne sait pas qu'il est suivi s'approchent des étagères, j'entends d'abord des pneus qui crissent sur la route. Puis un bruit de verre cassé. Ils s'arrêtent juste devant moi. Il fait un peu sombre dans ce coin, mais je vois la tête baissée de la fille et ses deux tresses jaunes qui se balancent. Elle a les bras serrés autour de sa taille et ses pieds rentrés en-dedans.

Elle est jeune.

Comme moi.

Plus jeune, même.

Je me recroqueville comme elle. Il y a plein de choses horribles qui m'oppressent la poitrine, et j'ai du mal à respirer.

L'homme regarde fixement. Il sursaute, et puis il fait tourner sa tête. Ses longs cheveux gris attachés par un élastique volent dans les airs. Il se tord les doigts et il dit :

— Delilah ?

Mais c'est moi qu'il regarde, pas elle.

Je secoue la tête et je retourne vers le fauteuil violet où celle qui me suit se décompose. Ça fait des éclats de lumière dorée. Qui pètent comme des pétards. J'appuie ma main sur ma poitrine parce que, moi aussi, je me décompose. C'est comme ça ; je ressens ce qu'ils ressentent.

Je ressens tout.

L'homme fronce les sourcils et il dit :

— Pardon. Je ne voulais pas te faire peur. Seulement, tu me rappelles tellement ma fille. Ma Delilah.

Derrière lui, la fille toute pâle lève la tête et cligne des yeux en me regardant, comme si elle se réveillait. Je la supplie, *Fais-le partir*. Mais elle baisse les yeux, elle est trop faible pour faire autre chose que soupirer.

Le chat gris du fauteuil se met à cracher et remue sa queue, l'air pas content. Il sent les ondes, il sait qu'ils sont là et qu'ils sont perturbés.

Celle qui me suit veut que j'ouvre la bouche et que je crie, mais j'ai peur : si je commence, je ne pourrai peut-être plus m'arrêter et je continuerai de crier tout le temps.

— Elle avait des cheveux comme les tiens.

L'homme tend la main vers moi.

La fille toute pâle resserre encore plus ses bras autour d'elle.

— De beaux cheveux longs. Il se rapproche d'un pas.

Je secoue la tête, fort, et je me protège en mettant les mains devant moi.

Celle qui me suit se divise et puis elle réapparaît tout entière entre l'homme et moi. Mais la main du monsieur la traverse, et ses doigts ressortent de l'autre côté, tout couverts d'or et d'argent, de rouge et de blanc et d'autres couleurs qui n'ont pas de nom. Je ne peux pas m'enfuir.

Je me cogne dans le fauteuil violet. Le chat gris crache et saute du fauteuil, il disparaît dans un coin entre les étagères. Maintenant, je suis seule avec eux.

L'homme sourit et ses doigts caressent ma tresse.

— De la soie d'araignée. On appelait ça comme ça. De l'or filé.

Dans le fond du magasin, la dame appelle :

— Billy ?

Elle n'est pas loin, mais je ne la vois pas.

— Je suis là, Maggie, répond l'homme.

Après, il laisse tomber sa main et il me sourit.

— Admirable.

— Billy ? Qu'est-ce que tu fais ?

Elle s'approche et elle voit qu'on est trop près.

Elle se dépêche. Elle prend l'homme par le bras et elle l'écarte, elle l'emmène vers l'avant du magasin.

— Viens, j'ai besoin que tu m'aides à déplacer les cartons.

Elle lance un coup d'œil par-dessus son épaule et on se regarde un tout petit instant, et puis elle regarde ailleurs.

La fille toute pâle les suit en traînant les pieds. Mais même quand je ne la vois plus j'entends un bruit de métal et de verre cassé, et je sens toujours ce gros poids sur ma poitrine. J'ai la tête qui tourne, je suis fatiguée, alors je m'assois dans le fauteuil violet et je me mets en boule dessus.

Celle qui me suit crépite et fait des étincelles. J'aimerais bien qu'elle s'en aille, elle aussi.

Sam

Travis a poussé la porte de la boutique, faisant sonner la petite clochette. En une seconde à peine, le rideau séparant l'avant et l'arrière du magasin s'est s'écarté. Mme Roth a contourné le comptoir et est venue vers nous d'un pas vif. Ses cheveux noir corbeau étaient tirés en un chignon strict, et ses lèvres fines et pâles étaient encore plus fines vu la façon dont elle les pinçait contre ses dents. Ses narines se sont dilatées, et, l'espace d'un instant, j'aurais juré que ses yeux marron étaient devenus complètement noirs, mais ce n'était peut-être qu'un jeu de lumière, une ombre projetée par un objet suspendu au plafond, car quand elle est arrivée devant nous ses yeux avaient repris une couleur normale et ses pupilles leur taille habituelle. Elle a pris Travis pas le bras et l'a entraîné derrière le comptoir.

Pour quelqu'un d'aussi petit — le haut de sa tête arrivait à peine à la poitrine de Travis, et elle était toute menue —, Mme Roth était étonnamment forte. Ou peut-être que c'était juste parce que Travis ne lui opposait aucune résistance.

— Tu as terminé ton service chez Patti's depuis vingt minutes, a-t-elle dit. Où étais-tu ?

J'étais à quelques mètres d'eux et j'ai fait semblant de m'intéresser à un lot de valises à pique-nique anciennes.

— On est allés au Meadowlark, a répondu Travis. La police fouillait une chambre. La fille devait s'être installée là-bas.

— Quelle fille ?

Elle a inspiré un grand coup, puis continué :

— J'ai besoin de toi à la boutique, aujourd'hui.

— Je suis là.

Il a écarté la main de sa mère.

Mme Roth s'est dressée sur la pointe des pieds et a renflé l'air autour du cou de Travis. Elle a reculé avec une moue indignée.

— Tu as fumé ?

Travis a croisé les bras sur sa poitrine. Ils se sont dévisagés pendant plusieurs secondes. Mme Roth s'appêtait à dire quelque chose quand un grand bruit, comme si un objet lourd était jeté par terre, l'a interrompue.

Travis a lancé un regard vers le rideau.

— Papa est là ?

— Oui, en bas, a répondu sa mère.

Travis a commencé à se diriger vers l'arrière-boutique.

Elle a saisi son bras, avec moins de force, cette fois, et lui a dit :

— Laisse-le tranquille.

— Il faut que je lui parle.

— Il travaille.

Puis :

— Tu sais comment il est.

Ils se sont regardés un moment sans rien dire. Quelque part dans le bazar derrière moi, une pendule comptait les secondes. Finalement, Mme Roth a lâché le bras de Travis. Il s'est détourné d'elle et a disparu derrière le rideau.

Ses yeux se sont posés sur moi.

— Et toi. Qu'est-ce qui t'a pris, de laisser cette enfant seule ici ?

J'ai tourné la tête vers les étagères emplies de livres.

— Elle n'a rien ? Tout s'est bien passé ?

— Oui, tout va bien, a dit Mme Roth en s'asseyant sur un tabouret derrière sa caisse. Mais ce n'est pas une bibliothèque, et je ne suis pas une baby-sitter.

J'ai penché la tête et marmonné quelque chose en espérant qu'elle prenne ça pour une excuse, et j'ai promis que ça ne se renouvellerait pas.

— J'y compte bien.

Mme Roth m'a lancé un regard plein de reproches, puis elle a commencé à s'affairer dans une pile de factures, m'imposant son silence.

J'ai trouvé Ollie recroquevillée dans le fauteuil violet, la tête appuyée sur un bord du dossier, les jambes repliées sous ses fesses et les bras serrés autour de son ventre. Elle avait les yeux rivés dans un coin obscur et ne m'a même pas regardée quand je me suis approchée. Le chat gris n'était plus là.

Je me suis accroupie devant elle.

— Coucou. Ça va ?

Elle a fermé les yeux.

— Ohé.

Je lui ai touché le bras.

— Je suis là.

Elle a déplié ses jambes et projeté ses bras autour de mon cou en enfouissant le visage dans ma chemise. Je l'ai serrée très fort.

— Tout va bien, lui ai-je murmuré. Je t'avais bien dit que je reviendrais, pas vrai ? Tout va bien. Tout va bien.

* * *

Il y a quelques années, quand Ollie avait sept ans, maman l'a oubliée dans un supermarché. On était à la sortie du parking quand je me suis rendu compte que la camionnette était étrangement calme.

J'ai pivoté sur mon siège, j'ai vu la place vide où Ollie aurait dû être

assise et j'ai crié :

— Maman ! Tu as oublié Ollie !

Elle a juré et appuyé sur la pédale de frein si fort que ma ceinture s'est bloquée, et ma tête est partie en avant — après, j'ai même eu un bleu à l'épaule. Elle a fait demi-tour à fond, failli emboutir une voiture, et a conduit à toute vitesse dans les allées pour se garer sur une place pour handicapés juste devant le magasin. Elle a laissé le moteur tourner, et on s'est précipitées toutes les deux à l'intérieur.

— Le directeur ! a-t-elle crié à l'une des filles de l'accueil. Où est votre directeur ?

La fille était sidérée et semblait sur le point de pleurer. Un homme avec une barbichette et un air pas aimable est arrivé vers nous en disant :

— Madame McAlister ?

— Ma fille ? Où est-elle ?

Maman regardait derrière l'homme, mais Ollie n'était pas là.

— Calmez-vous, madame, a-t-il dit. Olivia va bien. Elle est dans mon bureau.

Il semblait prêt à lui faire un sermon, mais maman a foncé en direction d'une porte où il était écrit « Personnel autorisé seulement », puis dans un petit bureau avec une table en métal et des armoires à archives qui prenaient presque toute la place.

Ollie était assise dans un fauteuil derrière le bureau. Elle faisait tourner et tourner le fauteuil, les cheveux volant dans le mouvement, un grand sourire aux lèvres.

— Ollie !

Maman a renversé une pile de classeurs sur le coin du bureau en s'approchant d'elle.

Ollie a cessé de tourner et lui a tendu les bras. Maman l'a soulevée du fauteuil et l'a serrée si fort que j'ai eu peur qu'elle l'étouffe.

— Pardon, pardon, ma chérie, lui a-t-elle murmuré à l'oreille. Je te demande pardon.

— C'est pas grave, maman, a répondu Ollie. Je sais bien que tu reviens toujours me chercher.

Ce soir-là, maman a préparé le repas préféré d'Ollie. Des spaghettis et des hot dogs. Quand on s'est retrouvées assises devant nos assiettes vides, maman a posé les coudes sur la table et croisé les mains sous son menton. Elle nous a regardées l'une après l'autre, puis elle a dit :

— Je vous aime tellement, toutes les deux. Vous le savez, hein ?

« Bien sûr, maman, a-t-on dit. Bien sûr qu'on le sait. » On croyait le savoir. A cette époque, on était encore petites et on n'avait croisé la mort que dans des histoires. A mon avis, ni Ollie ni moi n'avons compris ce qu'elle voulait dire. Pas vraiment. On n'a pas compris sa terreur quand elle a cru avoir perdu Ollie. Ni qu'elle était capable de tout pour nous protéger. Ni qu'on pourrait la perdre un jour. Parce qu'un jour elle ne reviendrait pas nous

chercher et, quand ce jour arriverait, elle voulait qu'on se souvienne de son amour.

J'ai compris. Maintenant, j'ai compris.

* * *

J'ai serré Ollie dans mes bras quelques instants de plus, jusqu'à ce que sa respiration s'apaise. Puis, je l'ai écartée de moi pour pouvoir voir son visage.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle a regardé par-dessus mon épaule. Je me suis retournée, mais je n'ai rien vu de spécial. J'ai passé une main sur son front comme maman le faisait souvent. Elle avait chaud, mais n'était pas fiévreuse.

— Je n'aurais pas dû te laisser seule, excuse-moi. Mais tout va bien, maintenant. Pas vrai ?

Je me suis relevée tout en gardant une main dans la sienne.

— Alors, tu as trouvé des choses intéressantes ?

La pile de livres qu'elle avait constituée avant mon départ n'était plus là. J'ai regardé derrière le fauteuil, mais il n'y avait pas de livres, là non plus.

— Rien ?

Elle a haussé les épaules et s'est essuyé la joue du revers de la main.

— Pas un seul ?

Ollie a sorti de sa poche un petit livre vert. Son *Alice*. Elle l'a serré contre elle.

— Tu n'en as pas marre de celui-là ?

Elle a secoué la tête.

J'ai soupiré et l'ai emmenée vers l'avant du magasin.

— Tu seras gentille quand même, hein ? Au sujet de... tu sais quoi.

J'ai tapoté le rabat de ma sacoche.

Elle a serré ma main.

— Bon. Je prends ça pour un oui.

Alors que nous passions devant le comptoir, Mme Roth a toussoté. Elle regardait le livre d'*Alice* que tenait Ollie.

J'ai passé un bras sur les épaules de ma sœur et j'ai dit :

— On l'avait apporté, il est à nous.

Mme Roth a haussé ses sourcils trop épilés. Une grosse ride s'est creusée au milieu de son front. Soudain, avant qu'elle dise quoi que ce soit, il y a eu un grand fracas dans la pièce derrière elle. Les étagères et la vitrine ont vibré, les bibelots, tremblé sur le comptoir. Mme Roth a bondi de son tabouret si vite qu'elle l'a renversé, pour aller regarder de l'autre côté du rideau.

On a entendu des voix fortes. Ça se disputait, derrière.

— Ça t'embêterait de m'écouter une seule seconde ?

J'ai reconnu la voix de Travis, bien qu'elle soit excédée et haut perchée.

— Va-t'en ! Allez, tire-toi !

— Papa, s'il te plaît. J'essaie juste de t'aider.

— Si j'avais besoin d'aide, je te l'aurais demandé. Les bords du rideau ont frémi.

Ollie a essayé de se dégager de mon bras, mais je l'ai retenue.

Les voix se sont faites plus fortes, elles se rapprochaient, elles étaient tout près de nous. Quelqu'un a lancé quelque chose de dur contre un mur. On a entendu un violent bruit de casse, puis Travis a crié :

— Putain !

Mme Roth a tourné la tête et a cligné des yeux devant Ollie et moi comme si elle nous voyait pour la première fois.

— Je crois que vous devriez y aller, les filles.

Elle n'a pas attendu qu'on s'en aille. Elle nous a juste tourné le dos et elle est passée derrière le rideau.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Sa voix m'a rappelé celle de grand-mère la fois où Ollie et moi avions essayé de faire du milk-shake dans son robot mixeur, sauf qu'on avait oublié de bien fermer le couvercle de l'appareil.

Un autre objet s'est fracassé contre un mur.

— Putain ! a encore crié Travis.

Mme Roth a dit :

— Pas de gros mots.

Puis :

— Je vous interdis de vous battre dans mon magasin, tous les deux. Ce n'est ni le lieu ni le moment.

Le rideau a bougé. Les longs doigts aux ongles vernis de violet de Mme Roth en ont cramponné le bord, s'apprêtant à l'ouvrir de nouveau.

— Va chercher un balai et nettoie-moi tout ça, a-t-elle ordonné.

J'ai poussé Ollie vers la porte. On a sauté sur nos vélos et on a pédalé à toute vitesse pour rentrer chez nous.

* * *

Zeb et Ours étaient assis côte à côte sur le hayon baissé de la camionnette de Zeb, garée devant le buisson de ciguë. Ils agitaient leurs jambes dans le vide d'avant en arrière, comme des petits garçons qui s'ennuieraient pendant leurs vacances. Quand Ollie et moi avons franchi le dernier virage, Ours a sauté du hayon le premier. Zeb est descendu plus lentement.

En décembre, il y a deux ans, Zeb s'était cassé la hanche en descendant l'allée pour chercher son courrier. D'après lui, il n'avait pas regardé où il marchait, trop occupé qu'il était à contempler la neige. Il avait glissé sur une plaque de verglas et atterri pile comme il ne fallait pas. Il s'était remis rapidement pour un homme de son âge — soixante-dix-neuf ans et des poussières — et il aimait bien dire que c'était parce qu'il buvait un verre de lait tous les jours depuis qu'il était petit. Il s'était servi d'une canne pendant quelques semaines après ça, mais maintenant il se débrouillait très bien tout

seul et avait seulement du mal quand il fallait grimper ou descendre de quelque part, ou quand le temps s'apprêtait à changer. Même à ces moments-là, on le remarquait à peine. Il posait délicatement son premier pied à terre, évaluant le poids de son corps, et passait une main sur sa mauvaise hanche en frottant un peu là où ça faisait mal. Un jour, maman avait dit que Zeb nous enterrerait tous.

Je suis descendue de mon vélo et l'ai posé contre le bord de la camionnette. Ollie a laissé le sien tomber par terre et a couru vers Zeb ventre à terre. Il s'est baissé en ouvrant les bras et, lorsqu'elle s'est jetée sur lui, il les a refermés et l'a soulevée en la faisant tourner. Pendant quelques instants, il était aussi puissant que Zeus, elle, aussi légère qu'un nuage, et la gravité n'existait plus. Elle a gardé sa main dans la sienne quand il l'a reposée à terre.

J'étais maintenant assez proche pour voir l'équipement chargé à l'arrière du véhicule : un vaporisateur d'eau sucrée, une scie, une échelle, un seau, une ruche Langstroth. Ma combinaison et mon chapeau d'apiculture.

Zeb m'a souri et a effleuré le rebord de son chapeau de paille en hochant la tête, avant de dire :

— Il y a un essaim qui essaie de se nicher dans un de mes pommiers. Ton père m'a dit que tu pourrais peut-être m'aider ?

— Moi ?

J'ai regardé Ours.

Il était appuyé contre le pick-up, les bras posés sur le rebord, les mains jointes dans le vide. Il plissait les yeux en direction des arbres, un brin d'herbe entre les dents. J'avais vu une fois comment on faisait, mais je n'avais jamais capturé un essaim d'abeilles — c'était toujours Ours qui le faisait.

— Tu es sûr ? ai-je demandé. Tu crois que je suis prête ?

Ours a enlevé le brin d'herbe de sa bouche et l'a jeté par terre.

— Tu n'as pas à être prête. Tu as juste à essayer.

Il est remonté à l'arrière de la camionnette de Zeb et m'a tendu la main.

— Je serai là pour te guider.

J'ai saisi sa main et me suis hissée sur le plateau arrière avec lui.

— Tu as déjà vu un essaim être retiré du creux d'un arbre ? a demandé Zeb à Ollie.

Elle a secoué la tête de gauche à droite.

— Non ?

Zeb arborait la même expression que si elle lui avait dit n'avoir jamais vu la mer.

— Dans ce cas, il va falloir qu'on s'y mette pour te montrer ça.

Il l'a emmenée à l'avant du pick-up et a ouvert la portière passager. Alors qu'elle s'installait, Zeb a dit :

— Tu savais que, pendant l'Antiquité, les Egyptiens pensaient que les abeilles étaient des messagères envoyées par Râ, le dieu soleil ? Les Grecs, eux, croyaient que les abeilles étaient les esprits des morts revenus pour nous tenir compagnie.

— Ne lui raconte pas des trucs pareils, ai-je lancé.

Zeb a fait le tour de sa camionnette et y a embarqué mon vélo d'abord, puis celui d'Ollie, qu'il a passé à Ours, qui lui a trouvé une place à côté du matériel d'apiculture.

— Il n'y a pas de mal à penser qu'il existe un endroit où aller après cette vie-là, tu n'es pas d'accord, Sam ?

Zeb a refermé le hayon, est retourné du côté conducteur et est monté à bord.

La vitre arrière de la cabine était ouverte. Ollie regardait droit devant elle, par le pare-brise, mais je savais qu'elle était tout ouïe.

— C'est déjà assez pénible qu'elle croie voir des fantômes, ai-je rétorqué. Elle n'a pas besoin d'excuses supplémentaires pour ne pas parler.

— Mais peut-être qu'elle en voit vraiment.

— Ça n'existe pas.

Je me suis assise sur le coffrage de la roue arrière en me tenant au bord pour garder mon équilibre.

Zeb a allumé le contact.

— Peut-être que si, a-t-il dit plus fort. C'est peut-être juste que, toi, tu n'en as jamais vu.

J'ai regardé Ours, attendant qu'il prenne ma défense, qu'il dise que j'avais raison et qu'Ollie n'avait pas besoin d'entendre davantage d'histoires sur les esprits, les fantômes et la vie après la mort, mais il avait la tête basculée en arrière et observait un vautour qui décrivait des cercles au-dessus de nous. Si maman avait été là, elle m'aurait soutenue. Elle aurait dit la vérité à Ollie : une fois qu'on est mort, on est mort, point. On ne revient pas de ce voyage-là.

On a avancé en cahotant sur le chemin de terre, puis sur un autre qui menait au verger. Ollie a tendu son bras par sa fenêtre ouverte et a fait onduler sa main de haut en bas sous le vent.

Il ne nous a fallu que quelques minutes pour arriver. Zeb a garé la camionnette à cinq ou six mètres de l'arbre où l'essaim s'était installé, et il a coupé le moteur.

— Tu entends ça ? a-t-il demandé à Ollie en passant la tête par sa fenêtre, une main derrière son oreille. Tout plein d'âmes qui chantent les louanges du ciel.

— Ce ne sont que des abeilles, Ollie, ai-je corrigé. Leurs ailes battent tellement vite qu'on entend la vibration de l'air.

— Pour moi, c'est de la musique, a déclaré Zeb.

J'ai pris l'eau sucrée, ma combinaison, et j'ai sauté hors du pick-up. Ours a déchargé le reste du matériel et il est venu me rejoindre sous le pommier. Ollie est restée avec Zeb.

Les abeilles forment des essaims quand la colonie devient trop grosse pour la ruche et qu'elles sentent qu'il leur faut plus de place. La reine et des milliers d'ouvrières partent alors ensemble chercher un nouveau domicile, tandis que celles qui restent dans la ruche d'origine engendrent une nouvelle

reine et continuent de produire du miel. Les colonies d'Ours n'avaient essaimé que quelques fois, mais il les avait toujours rattrapées pour les installer dans de nouvelles ruches, plus grandes, avant qu'elles n'aillent trop loin. Malgré tout, de temps en temps, des essaims surgissaient de nulle part, peut-être de chez un autre apiculteur, peut-être d'une colonie sauvage. Les abeilles avaient beau être très pacifiques pendant l'essaimage, c'était impressionnant de les voir s'agglutiner sur un tronc d'arbre ou sous l'avant-toit d'une maison. Elles formaient une masse sombre et mouvante émettant un bourdonnement constant, avec ces dizaines de milliers d'ailes qui créaient un rythme étrange.

Cet essaim-là avait formé une boule accrochée à une fine branche à environ quatre mètres du sol. Ça aurait pu être pire. Une fois, Ours avait capturé un essaim qui essayait de s'installer dans la cheminée de chez Zeb et Franny. Je n'étais pas là, mais Franny avait dit que c'était très risqué et qu'Ours avait été fou d'essayer de le déloger.

Ours a appuyé l'échelle contre le tronc de l'arbre, aussi près que possible de l'essaim.

— Prête ?

J'ai fermé ma combinaison, boutonné mes gants, tiré le voile sur mon visage, et j'ai levé mon pouce.

J'étais à mi-chemin sur l'échelle quand il m'a dit :

— Au fait, ça s'est bien passé avec l'agent Santos, aujourd'hui ?

J'ai raté le barreau suivant et failli glisser. J'ai repris mon équilibre et continué à escalader.

— Oui, ai-je répondu. Elle n'était pas très contente, au début, mais elle pense que la veste peut les aider à reconstituer le déroulé des événements. En tout cas, ça ne nous concerne plus.

Ours a hoché la tête.

— Bien.

J'étais surprise de la facilité avec laquelle je venais de mentir. Et surprise aussi qu'Ours me croie.

Il m'a passé le seau et la scie.

— Sois prudente, maintenant. C'est là qu'il faut faire bien attention.

Ollie

Ma sœur arrange son chapeau, son voile, ses gants.

Ours lui montre un seau vide et dit :

— Pose ça juste sous cette branche et tiens-le bien.

Papa Zeb m'offre une gorgée de son Coca.

— Tu crois qu'on est assez loin ?

Les abeilles volent autour de celle de la rivière, et ça fait ressortir sa silhouette. Elle fait tout ce qu'elle peut pour que ma sœur la remarque. Mais ma sœur elle ne voit que ce qu'elle a sous le nez, et elle dit que le reste n'est pas vrai, que c'est des jeux de lumière à cause de l'été qui déforme le ciel. Que les amis imaginaires, les trucs impossibles, tout ça, c'est dans ma tête.

Elle a peut-être raison.

J'aimerais bien.

* * *

Je les vois depuis que je suis toute petite. Quand il n'y a pas trop de lumière, ils ont l'air presque solides. Quand il y en a beaucoup, ils sont à peine visibles. Si je les touche, c'est la glace et le feu en même temps, une énergie qui brûle. Ça fait des taches et des étincelles, et puis ça disparaît. Des espèces d'ondes qui bougent. Comme la chaleur au-dessus d'une route.

Quand j'avais quatre ans, un jour, j'étais au zoo avec ma sœur et ma mère, j'ai tiré maman par la manche et j'ai dit :

— C'est qui le monsieur, là-bas ?

— Quel monsieur, ma chérie ?

— Celui à côté de la cage du tigre. Sous l'arbre. Il a un drôle de chapeau.

— Je ne vois personne.

Elle a passé un bras autour de moi et m'a serrée.

— Il n'y a personne, ma puce.

* * *

Quand j'avais six ans, le soir avant que grand-mère et grand-père viennent chez nous pour deux semaines, maman s'est assise au bord de mon lit et m'a dit que tante Charlotte avait eu un accident en escaladant une montagne. Elle

était tombée. Et morte. Je ne la reverrais plus jamais. Elle avait disparu.

Puis elle était revenue.

Elle était là, dans notre maison. Elle est passée par la porte d'entrée derrière grand-mère, et à cause d'elle il faisait très froid partout. Sauf que j'étais la seule à l'avoir remarqué et à avoir froid. Je me suis mise à pleurer et maman a dit :

— Oh ! ma chérie, qu'est-ce qui t'arrive ?

Elle m'a prise dans ses bras. Mais je ne pouvais pas lui dire. Je ne pouvais le dire à personne. La voix de tante Charlotte empêchait la mienne de sortir. Et les choses qu'elle n'arrivait pas à dire se sont retrouvées coincées à l'intérieur de moi. Après, pendant des jours, j'ai gardé ma bouche bien fermée.

Maman a dit :

— Chérie, dis-moi ce qui ne va pas.

Mais j'avais peur d'essayer, parce que je savais que, la voix que j'entendrais, ce ne serait pas la mienne.

Quand grand-mère sortait d'une pièce, tante Charlotte la suivait. Quand grand-mère entrait dans une pièce, tante Charlotte était juste derrière elle. Des petits cristaux de glace se formaient sur les vitres. Il y avait de la glace dans les coins des fenêtres. La nuit, je tremblais sous mes couvertures.

Quand maman est venue me border, elle a dit :

— J'espère que ce n'est pas la grippe.

Dans la journée, ma sœur roulait des yeux et elle disait :

— Arrête donc de faire ton bébé.

La première fois que je me suis rendu compte qu'ils pouvaient parler et que je pouvais les entendre, c'était à l'enterrement. J'ai entendu la voix de tante Charlotte, c'était comme un murmure au niveau de ma nuque, qui disait : *Je ne suis même pas là-dedans, tu sais. Ils m'ont laissée en haut de cette montagne perdue. Soi-disant parce que c'était trop dangereux d'aller me chercher pour m'en descendre. Ce qu'ils enterrent, ce n'est qu'une boîte vide.*

Grand-père et grand-mère et tante Charlotte sont partis quelques jours plus tard et la maison s'est réchauffée et la main s'est desserrée autour de ma gorge et ma voix est revenue. J'ai demandé à maman si le cercueil était vide et pourquoi on avait fait un enterrement s'il n'y avait pas de corps.

Elle a eu l'air surprise.

— Qui t'a dit ça ?

— Tante Charlotte.

— Ta tante est morte, ma chérie.

— Mais elle était au cimetière avec grand-mère, j'ai dit.

Maman s'est mise à pleurer et m'a fait asseoir sur la chaise à côté d'elle, et puis elle m'a parlé du ciel, elle m'a dit que les gens allaient là-haut une fois qu'ils étaient morts, et que tante Charlotte était heureuse et chantait avec les anges. Je l'ai laissée dire ce qu'elle voulait, même si je me doutais bien que

tout n'était pas vrai.

Une fois, j'ai demandé à ma sœur si elle les voyait aussi.

— Quoi ?

— Les ondes qui bougent. La lumière brillante que les gens laissent quand ils sont morts.

— Tu dis n'importe quoi.

— Tu crois que c'est des fantômes ?

Ma sœur a levé les yeux au ciel.

— Je ne crois pas aux fantômes.

— Et aux anges ?

Elle a secoué la tête.

— Pas plus.

— Alors qu'est-ce qui se passe après la mort ?

— Rien.

— Si, il se passe quelque chose, j'ai dit.

— Non, rien, rien et rien du tout.

Elle s'est mise à marcher en rond au milieu du salon.

— On se fait enterrer comme tante Charlotte, les gens viennent et pleurent pendant un moment, et puis tout redevient comme avant. Voilà ce qui se passe.

— Mais, et l'âme ?

— En admettant que l'âme existe, elle doit être enterrée avec le reste.

— Evidemment que l'âme existe, j'ai dit.

— Et à quoi ça servirait, une âme sans corps ?

Ma sœur m'a tiré la langue.

J'ai tiré la langue moi aussi, puis j'ai demandé :

— Et à quoi ça sert, un corps sans âme ?

— Je vais le dire à maman, a dit ma sœur.

* * *

La dame docteur portait une jupe plissée et un chemisier rouge. Elle souriait trop et elle m'appelait « mademoiselle Olivia ». Elle avait un pied qui bougeait tout le temps.

— Alors, parle-moi de ces... ondes brillantes. Tu les vois souvent ?

— Des fois.

— Tous les jours ?

— Non.

— Et qu'est-ce que tu ressens, quand tu les vois ? Est-ce que tu as peur ? Es-tu contente ? Nerveuse ?

— C'est comme si quelqu'un essayait d'ouvrir ma poitrine et de rentrer dedans, je lui ai répondu.

Elle a écrit quelque chose sur un carnet jaune, puis elle a souri à maman et elle a dit :

— Ce genre de scénario imaginaire est courant chez les enfants de son âge, surtout lorsqu'ils ont perdu un être cher dans des conditions traumatisantes. Elle tente de recoller les morceaux. Essayez de ne pas vous inquiéter. Ça lui passera. Mais au cas où...

Elle lui a tendu un bout de papier.

Dans la voiture, pendant qu'on rentrait, ma sœur m'a pincée et elle m'a lancé :

— T'es dingo.

* * *

Celle qui me suit flotte au-dessus de nous comme un nuage. Elle brille en rose pâle, rouge vif, bleu clair et jaune miel. Elle aime bien quand on est tous ensemble — ma sœur, mon père et moi. Elle fait semblant d'être avec nous, ça la rend heureuse. Mais en fait elle n'est pas là. Pas pour de vrai.

Celle de la rivière s'enroule de plus en plus autour de la sacoche en cuir que ma sœur a laissée à l'arrière de la camionnette. Elle me regarde en crachant comme un chat pas content, mais je l'ignore.

Ma sœur prend la scie pour couper la branche du pommier. Il y a des abeilles qui volent devant son voile, mais elle continue de scier, lentement, doucement, comme elle a vu Ours le faire. Après, elle place délicatement la branche avec l'essaim dans le seau et elle pose un couvercle grillagé par-dessus.

— Bon boulot, dit Ours.

Papa Zeb frissonne.

— Ça me fiche la chair de poule.

Ma sœur descend de l'échelle avec son seau d'abeilles et l'emporte à la camionnette. Ça bourdonne si fort que je mets mes mains sur mes oreilles.

Sam

Le petit déjeuner du vendredi chez Zeb et Franny était une tradition pour Ours, pour moi quand j'étais là, et maintenant pour Ollie, aussi. On était censés se retrouver autour de leur table à 9 heures précises, mais quand on s'est réveillées, ce matin-là, Ours était parti. Il avait laissé un mot sur le battant à l'intérieur du tipi : « Je reviens bientôt. » Je l'ai retourné, au cas où il y aurait plus d'explications, mais il n'y avait rien d'écrit de l'autre côté. Avec Ollie, on a attendu autant que possible, puis on a marché jusqu'à chez Zeb et Franny sans lui.

Ils habitaient dans une grande maison à un étage avec un porche qui faisait tout le tour du bâtiment et des volets rouge vif. Il y avait des carillons et des nichoirs à oiseaux suspendus sous l'avant-toit. Ils avaient acheté cette maison et trente-deux hectares de terre juste après leur mariage. L'idée, m'avait dit Franny un jour où je lui demandais pourquoi ils vivaient seuls dans une si grande maison, était de la remplir d'enfants, éventuellement de petits-enfants, et, si Dieu le voulait, d'arrière-petits-enfants ; mais leur première fille était morte de pneumonie quand elle était encore bébé, et la seconde était morte aussi, plus grande, après une chute de cheval. Même s'ils n'avaient pas eu d'autres enfants à eux après ça, ils avaient été famille d'accueil pendant longtemps, et Franny disait que tous ces gamins lui avaient donné suffisamment d'amour pour toute sa vie, voire plus. Et puis, ils nous avaient, nous, maintenant.

J'ai ouvert la porte-moustiquaire. Les gonds ont grincé. On a entendu la voix de Franny dans la cuisine :

— Entrez ! Entrez donc, mes petits trésors de la prairie ! Avec Ollie, on a retiré nos chaussures et on a traversé le salon pour aller vers le fond de la maison. Il y avait des photos encadrées plein les murs, les étagères et les guéridons, jusque sur le piano. Des photos qui immortalisaient presque un demi-siècle d'une vie bien remplie. Un portrait sépia de Zeb en costume et Franny dans sa robe de mariée, les mains jointes, leurs têtes inclinées l'une vers l'autre. Des photos en noir et blanc de tellement d'enfants que je me demandais comment Franny et Zeb pouvaient se souvenir de tous leurs noms.

Une photo était posée à l'écart des autres, sur une table basse à côté du canapé. Elle datait d'il y a trois ans ; c'était Ours, maman, Ollie et moi rassemblés sur les marches du porche. Ours avait un bras autour de la taille de

maman, elle avait une main posée sur mon épaule et une sur celle d'Ollie. On avait de grands sourires bêtes. Zeb était tout seul derrière nous, grand, droit et sérieux. C'était l'idée de Franny de prendre cette photo. Elle disait qu'elle voulait que les gens qu'elle aime le plus la regardent tous ensemble depuis la même image. Je me suis arrêtée devant le cadre et j'ai effleuré nos visages du bout des doigts.

Dans la cuisine, Franny était en train de plonger de la pâte dans de l'huile bouillante pour nous faire ses fameux beignets. Ça sentait la cannelle et le sucre glace.

Elle a souri quand nous sommes entrées.

— Bonjour, mes jolies.

Ollie est allée la serrer dans ses bras.

— Papa Zeb aurait besoin d'un petit coup de main dehors pour ramasser les myrtilles.

Elle a déposé un baiser sur le haut de la tête d'Ollie et l'a gentiment poussée vers la porte vitrée qui était ouverte.

Quelques instants plus tard, j'ai entendu Zeb parler et rire dehors, entamant un monologue. Je me suis demandé ce qu'Ours avait pu lui dire sur Ollie, s'il savait que cela faisait maintenant presque cinq semaines qu'elle n'avait pas prononcé un mot.

Franny a sorti un beignet de l'huile et l'a posé sur un papier essuie-tout.

— Papa y est depuis presque une heure, a-t-elle dit. Au train où il avance, on n'aura pas de fruits pour le petit déjeuner. Il est aussi rapide qu'un escargot, celui-là.

Je savais bien qu'au fond ça ne la dérangeait pas vraiment.

— Je ne me suis toujours pas habituée à ta nouvelle coupe de cheveux, a-t-elle repris. Tu me fais penser à une starlette des années vingt.

J'ai passé la main dans mon cou dénudé.

— C'est plus pratique comme ça.

Elle a hoché la tête avec un geste en direction de ses cheveux à elle, courts aussi, puis elle a demandé :

— Est-ce que ton père est revenu de son entretien ?

— Quel entretien ?

Elle a froncé les sourcils et s'est essuyé le front du revers de la main, y laissant une trace de farine.

— Il ne t'a pas dit ?

J'ai secoué la tête.

Franny a plongé un autre morceau de pâte dans l'huile. Ça a grésillé.

— Il voulait peut-être que ce soit une surprise.

— C'est quoi, cet entretien ? ai-je insisté.

Elle a hésité et a pincé les lèvres en regardant le plafond, les yeux plissés.

— Allez, Franny. Dis-moi.

Elle a poussé un soupir.

— C'est pour un poste de gardien à la minoterie.

Elle a sorti le beignet doré de la friteuse et continué :

— En tout cas, c'est ce qu'il a dit à papa hier après-midi.

Elle m'a souri, et je me suis dit qu'elle avait l'air un peu triste.

— Il ne voulait peut-être pas vous donner de faux espoirs, et voilà que j'ouvre ma grande bouche. Oublie donc ce que je viens de dire.

Je me suis appuyée contre le comptoir et j'ai glissé ma main droite dans la poche de mon pantalon ; mes doigts se sont refermés sur la clé que j'avais trouvée hier soir dans une petite poche latérale de la sacoche d'Ours.

J'étais seule dans le tipi, en train de cacher la sacoche au fond de mon sac de couchage pour que personne ne la trouve. Je m'étais promis de me débarrasser de la veste dès que possible, comme je l'avais prévu avant. Dans ma précipitation, la sacoche avait basculé sur le côté et une clé argentée était tombée par terre. Elle avait une tête étroite et rectangulaire avec le mot *Toyota* gravé dessus. Je ne connaissais personne qui conduise cette marque de voiture. Je l'avais fait tourner dans ma main, éprouvant son poids, son froid sur ma paume, puis j'avais mis la clé dans la poche de mon jean pour en parler à Ours plus tard. Mais, entre hier soir et ce matin, l'occasion ne s'était pas présentée.

J'ai sorti la main de ma poche, je me suis tournée et j'ai ouvert le placard au-dessus de l'évier. Pile en face de moi, comme si quelqu'un tenait à ce que je le voie, il y avait le mug préféré de maman, celui qu'elle utilisait toujours quand elle venait ici. Il était rond, presque aussi gros qu'un bol, rouge vif avec des pois blancs, et une petite ébréchure sur l'anse. Il se nichait parfaitement dans les paumes de maman. J'ai tendu la main vers une tasse bleue ordinaire, puis je me suis ravisée et j'ai pris son mug à la place. Il était plus lourd que dans mon souvenir et m'a paru bizarre entre mes petits doigts boudinés au lieu des siens, longs et fins. J'ai pris la bouilloire, je me suis versé de l'eau chaude, j'y ai ajouté trois cuillerées de cacao en poudre et je me suis assise à table. La clé s'est un peu enfoncée dans ma cuisse. Finalement, peut-être que je ne connaissais pas Ours aussi bien que je le croyais.

Je me suis tassée sur ma chaise et j'ai soufflé à la surface du mug de ma mère. La vapeur a fait des volutes autour de ma tête.

* * *

Après le petit déjeuner, une fois qu'on a eu terminé la vaisselle et fini de ranger les myrtilles dans des petites boîtes, Zeb s'est éclairci la voix et a annoncé un peu trop fort :

— Bon, maman, je pense que c'est le bon moment pour emmener la petite sœur voir les nouvelles poules.

Franny s'est essuyé les mains avec un torchon, puis elle a dénoué son tablier et l'a suspendu à son crochet en prenant son temps comme si elle essayait de trouver la meilleure réponse possible. Finalement, elle a dit :

— Oui, pourquoi pas maintenant, en effet.

— Je pensais qu'Ollie pourrait m'aider à préparer le stand de miel, ce matin, ai-je fait en haussant les épaules. Mais bon, on peut aller voir les poussins d'abord.

Zeb et Franny ont échangé un regard qui voulait tout et rien dire à la fois. Puis, Franny a déclaré :

— Si tu veux, je t'aiderai à préparer le stand et, quand Ollie en aura assez des piailllements de ces petites boules jaunes, Zeb l'emmènera nous rejoindre.

C'est là que j'ai compris que Franny voulait me parler de quelque chose d'important, de quelque chose qu'elle ne voulait pas qu'Ollie entende, parce que, depuis trois ans que je vendais du miel au bout de leur allée, Franny ne m'avait jamais proposé son aide.

— Ma vieille carcasse n'est plus ce qu'elle était, disait-elle pour se justifier en palpant ses articulations gonflées. J'aurais à peine fait la moitié du chemin que tu devrais me porter jusqu'au bout, et tu n'es pas assez forte pour ça.

Elle partait alors à rire et me disait de décamper. Mais aujourd'hui c'était différent. Aujourd'hui, Franny insistait. J'ai remonté de la cave deux cartons remplis de pots de miel et je les ai chargés dans le chariot avec trois cagettes de myrtilles, une petite caisse métallique et une chaise pliante en plastique pour Franny. Elle est sortie de la maison avec de grosses bottes en caoutchouc et un grand chapeau de paille, et elle a pris son temps pour descendre les marches du porche.

— Tu es sûre que tu veux venir, Franny ? Il va faire très chaud sur la route.

Je lui ai offert mon bras pour l'aider, mais elle l'a refusé.

— Il serait quand même temps que je voie ce que tu fabriques là-bas, depuis le temps, tu ne trouves pas ?

Elle s'est arrêtée quelques instants sur la dernière marche pour reprendre son souffle avant de mettre pied à terre.

On a commencé à marcher dans l'allée, lentement, et, cette fois, quand je lui ai proposé mon bras, Franny l'a pris sous le sien.

Ce stand était mon idée. Les gens s'arrêtaient bien au bord des routes pour acheter des fleurs ou de la limonade, alors pourquoi pas autre chose ? Zeb avait construit un stand de bois tout simple et l'avait peint en jaune. Ours l'avait aidé à l'emporter sur un carré d'herbe au bout de l'allée, assez éloigné de Lambert Road pour que ce ne soit pas dangereux, mais assez proche pour être visible. J'avais inventé un nom et un visuel pour les étiquettes, que Franny m'avait aidée à coller sur les bords. Après, on avait noué des rubans autour des couvercles, et elle avait dit que c'était les plus beaux pots de miel qu'elle ait jamais vus. Le premier été, je n'en avais pas vendu beaucoup. Peut-être une demi-douzaine de pots, surtout à des amis de Zeb et Franny. Mais, l'année suivante, les mêmes gens étaient revenus en acheter, en disant que le miel d'Ours était le meilleur qu'ils aient mangé et qu'ils avaient moins d'allergies cette année, et même, tout bien réfléchi, qu'ils n'avaient pas été

malades de tout l'hiver. Pas même un petit rhume. Ces gens en avaient parlé à leurs amis, et ces amis à leurs amis, et au bout de la deuxième semaine j'avais tout vendu.

Ours avait commencé à prendre des commandes et à les livrer pour répondre à la demande, et parfois il vendait même son miel à l'épicerie Potter's, qui lui réservait une place sur ses rayons entre la confiture et le beurre de cacahuète. Mais il gardait toujours quelques pots pour mon petit commerce. Il m'avait dit que tout ce que je gagnerais au stand serait pour moi. Ça représentait beaucoup d'argent à mes yeux quand j'étais plus jeune — cinquante, soixante dollars pour quelques heures de travail. J'en avais mis de côté la plus grosse partie, avec l'argent qu'on me donnait à mon anniversaire ou pour les petits services que je rendais à la maison ; mon idée était d'économiser pour me payer une voiture quand j'aurais seize ans. La semaine dernière, j'avais fait mes comptes : j'avais presque cent dollars. La semaine dernière, aussi, je m'étais dit que la voiture pourrait attendre. L'argent que j'avais et ce que je gagnerais cet été servirait à payer le premier mois de loyer d'un appartement, ou un nouveau manteau d'hiver pour Ollie, ou un nouveau costume pour qu'Ours soit présentable à ses entretiens d'embauche. Je devais commencer à être plus responsable, désormais.

Quand on est arrivées au stand, Franny s'est écroulée sur la chaise pliante et s'est éventée avec son chapeau. Elle a poussé de longs et profonds soupirs et s'est éventée aussi sous les bras, où de grosses auréoles se dessinaient sur le coton de sa chemise vert pâle. J'ai commencé à décharger le chariot et j'ai renvoyé Franny sur sa chaise quand elle a voulu m'aider.

— Reste assise, ai-je dit. Repose-toi.

Elle a remis son chapeau sur sa tête, croisé les bras sur sa poitrine et étendu les jambes.

J'ai disposé les bocaux en pyramide, pile au bon angle pour que le miel brille sous les rayons du soleil. La route était déserte, on ne voyait aucune voiture passer dans un sens ou dans l'autre, mais il était encore tôt. Bientôt, quelqu'un allait forcément passer par là.

— L'agent Santos est venue, l'autre jour, a lâché Franny.

J'ai défait ma pyramide et j'ai disposé les pots autrement, en ligne, pour voir si ça rendait mieux. Non. J'ai recommencé à élever mes trois pyramides, bien alignées.

— Quelle tristesse, cette pauvre fille qu'ils ont trouvée, a continué Franny. Je n' imagine même pas...

Elle a secoué la tête.

— Bref, l'agent Santos nous a posé pas mal de questions sur ton père.

— Comme quoi ?

— Si on l'avait vu la veille, par exemple, a expliqué Franny. Ce qu'il nous avait raconté. Comment il se conduisait.

— Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— La vérité, évidemment.

Un minivan bleu foncé est apparu à l'horizon, en provenance du sud. Il a ralenti en passant devant nous, puis a continué sa route en reprenant de la vitesse pour filer vers Terrebonne.

Franny s'est mieux installée sur sa chaise. Le rebord de son chapeau cachait son visage, et je ne voyais pas si elle souriait, si elle avait les sourcils froncés ou une autre expression.

— Ton père a emprunté la camionnette ce soir-là, Sam, a-t-elle poursuivi.

— Je sais. Il me l'a dit.

J'ai tourné un bocal pour que son étiquette soit bien en face de la route.

— Il est allé à Bend chercher du matériel.

Franny a hoché la tête.

— C'est aussi ce qu'il nous a dit. Mais après, quand l'agent Santos et cet inspecteur sont venus, j'y ai repensé, et il y a quelques trucs qui me chiffonnent.

De l'autre côté de la route, à une cinquantaine de mètres de nous, il y avait la mare du Héron bleu, un réservoir d'eau artificiel utilisé par les agriculteurs pour irriguer les cultures. Le plan d'eau était rectangulaire, avec des parois de terre en pente, une allée de gravier et une barrière de grillage délimitant le périmètre. Le soleil scintillait à la surface de l'eau, éblouissant. J'ai contemplé le reflet jusqu'à avoir mal aux yeux. Quand j'ai de nouveau regardé Franny, elle était toute floue et blanche comme un fantôme. J'ai cligné des yeux, et elle est redevenue solide, les mains posées sur ses genoux, son chapeau penché comme si elle cherchait la meilleure façon de dire ce qui la travaillait depuis le matin. Je l'imaginais en train de penser : *Cette pauvre petite a déjà bien assez souffert*. Mais il fallait que je sache.

— Quels trucs ? lui ai-je demandé.

Elle m'a regardée comme si elle réfléchissait encore. Le rebord de son chapeau me permettait juste de croiser son regard, puis elle a détourné les yeux et elle a dit :

— Quand il a ramené la camionnette, le niveau d'essence était presque le même que quand il l'a prise. Ce pick-up est un gouffre à carburant, il consomme un quart de plein rien que pour aller à Bend. Et un autre quart pour revenir.

— Il a peut-être refait le plein avant de vous le rendre. Franny a regardé le plan d'eau et hoché lentement la tête.

— Peut-être.

Une explication possible était qu'Ours ait trouvé une station-service ouverte de nuit sur son chemin et qu'il ait rempli le réservoir. L'autre explication, celle qui devait préoccuper Franny, était qu'Ours ne soit pas allé à Bend ce soir-là, qu'il soit resté tout près d'ici.

Elle a enlevé son chapeau et s'est essuyé le front avec sa manche. Elle avait les joues rouges et les yeux plissés sous le soleil. Elle a remis son chapeau.

— Est-ce qu'il s'est conduit bizarrement avec vous, ces derniers temps ?

Il n'a rien fait qui sorte de l'ordinaire ?

J'ai haussé les épaules.

— C'est Ours. Tout sort de l'ordinaire, avec lui.

Pourtant, *oui*, il s'était conduit encore plus bizarrement que d'habitude, ces jours-ci. Il nous avait laissées seules longtemps, Ollie et moi, il avait menti sur l'endroit où il allait et sur ce qu'il faisait, il avait manqué le petit déjeuner du vendredi. Mais, tout ça, on pouvait l'expliquer quand un mari venait de perdre sa femme, quand un père essayait de se débrouiller avec ses nouvelles responsabilités. Et puis, j'ai pensé à la clé que j'avais dans ma poche.

— Tu peux me le dire, a insisté Franny. Il ne faut pas avoir peur, tu sais.

Je lui ai tourné le dos pour me retrouver face à la route.

— Te dire quoi ?

— S'il y a quelque chose qui t'inquiète chez Ours. Tu as peut-être vu ou entendu quelque chose que tu as besoin de dire.

Sa chaise a grincé sous elle.

— Je sais que c'est dur. C'est ton père...

— Je n'ai rien à dire, l'ai-je coupée.

Mais ma voix a frémi, et Franny l'a entendu.

— Cette fille aussi avait une famille, Sam. Quelqu'un qui l'aimait comme tu aimais ta maman.

Un corbeau s'est posé au milieu de la route. Il a fait quelques pas le long de la ligne de démarcation, puis s'est envolé de nouveau.

— Tu ne crois pas que ces gens méritent de savoir ce qui s'est passé ?

J'ai pris un pot de miel et l'ai levé en l'air, sous le soleil, pour le faire tourner jusqu'à ce que la lumière semble emprisonnée dans l'ambre visqueuse. Dans la mythologie grecque, les dieux mangeaient du miel pour préserver leur immortalité. Si seulement ça pouvait aussi marcher pour les gens normaux. Comme ça, au moins, on pourrait choisir le moment de notre mort.

J'ai remis le pot avec les autres tout en me demandant ce que je devais dire à Franny — si je lui disais quelque chose —, ce qui méritait qu'on s'en inquiète ou était juste une coïncidence. Des lumières rouges et bleues ont brillé en haut de la colline, et une voiture de police est apparue. Elle arrivait de Terrebonne et roulait très vite. Curieusement, sans sirène.

Franny s'est penchée en avant dans sa chaise.

— Allons donc, qu'est-ce qui se passe, encore ?

Une autre voiture de police, sans sirène ni gyrophare, a descendu la route sur la colline. Une dépanneuse les suivait. La première voiture a commencé à ralentir à quelques dizaines de mètres de l'allée de Zeb et Franny, et je me suis dit : *Ça y est. C'est maintenant que tout bascule.* En quelques secondes, en un claquement de doigts, l'avenir tout entier va prendre une autre direction. Lumière rouge bleue rouge bleue, ça me pique les yeux, je cligne des paupières à toute vitesse.

La première voiture a passé l'allée, et je ne voyais plus que ses feux stop. Le conducteur s'est arrêté sur le bord de la route, mais pas devant nous ; il ne venait pas pour moi.

Il s'est garé sur le gravier à côté de la mare du Héron bleu, et la portière s'est ouverte. L'inspecteur Talbert est sorti de la voiture. Il a remonté un peu son pantalon, vérifié que les autres véhicules arrivaient, puis il s'est dirigé vers le portail du réservoir d'eau. Il est resté là un moment, les mains sur les hanches, en train de tripoter le cadenas, avant de prendre une radio dans sa ceinture et de parler dans l'appareil. On était trop loin pour entendre ce qu'il disait.

— Il doit encore y avoir des problèmes avec des intrus, a déclaré Franny en relevant le bord de son chapeau pour mieux voir.

Ma main a serré le bord du comptoir de mon stand.

La deuxième voiture de patrouille s'est garée derrière la première. La dépanneuse s'est mise à côté des deux voitures et a laissé son moteur tourner en attendant la suite. Le chauffeur a laissé pendre son bras par sa vitre ouverte.

J'ai reconnu l'agent Santos dès qu'elle est sortie de la voiture. Elle a dit quelques mots au conducteur de la dépanneuse et est allée rejoindre l'inspecteur Talbert devant les grilles, qu'elle a ouvertes sans la moindre difficulté. Apparemment, la chaîne avait dû être coupée, parce que je ne l'ai pas vue utiliser de clé, et, quand le portail s'est ouvert, la chaîne et le cadenas sont tombés par terre. Ils sont restés un moment devant la clôture, à regarder la petite allée qui menait au réservoir, au-dessus du niveau de l'eau. L'inspecteur Talbert a levé un bras pour montrer quelque chose que je ne voyais pas. L'agent Santos a tourné la tête vers la dépanneuse et a fait signe au chauffeur de commencer à reculer. Puis, elle a vu notre stand au bord de la route, avec Franny et moi qui les regardions.

J'aurais voulu qu'elle me fasse signe, qu'elle soulève son chapeau et le lance en l'air comme dans un défilé, comme si tout ça n'était qu'un contrôle de routine, rien de grave. Comme si ça n'avait rien à voir avec la morte. Mais non. Elle nous a juste fait un petit signe de tête, puis elle nous a tourné le dos et elle a avancé vers l'eau. J'ai attrapé mon chariot, l'ai fait rouler jusqu'au stand, et j'ai commencé à remballer mon miel et les myrtilles.

— Eh bien, tu abandonnes déjà ? a lancé Franny. On n'est pas là depuis bien longtemps.

Les pots de miel s'entrechoquaient entre mes mains.

— Franny, ça t'est déjà arrivé de te tromper sur quelqu'un ? ai-je demandé.

— Je ne suis pas sûre de comprendre ta question.

J'ai arrêté de ranger mes pots quelques instants.

— Est-ce que ça t'est déjà arrivé de croire qu'une personne était comme ci ou comme ça, et puis il se passe un truc, et tu te rends compte que cette personne est complètement différente ? Qu'elle faisait juste semblant pour que les autres ne sachent pas qui elle est vraiment ?

Franny a relevé la tête juste assez pour que je voie ses yeux bleu-gris sous le rebord de son chapeau. Elle m'a dévisagée si longtemps, en restant immobile, que j'ai cru qu'elle n'avait toujours pas compris ma question.

Puis, elle a soupiré, a bougé sur sa chaise, et elle a dit :

— Les gens ne peuvent pas faire semblant d'être quelqu'un d'autre pendant très longtemps. Au bout d'un moment, il devient trop fatigant de mentir, et leur vraie nature finit par ressortir.

Elle s'est gratté la main.

— Pourquoi, tu penses à quelqu'un en particulier, Samantha ?

La façon dont elle a dit mon prénom m'a fait penser à maman ; j'ai eu du mal à respirer et j'ai détourné les yeux. J'ai mis la main dans ma poche et je l'ai refermée solidement sur la clé.

De l'autre côté de la route, la dépanneuse avait atteint le réservoir. Les roues arrière étaient à moitié plongées dans l'eau marron, et le chauffeur était avec l'agent Santos et l'inspecteur Talbert au bord de l'endroit où l'allée de gravier disparaissait dans le plan d'eau. Tous les trois, ils regardaient la surface sans bouger, et je me suis demandé ce qui leur prenait tant de temps. Finalement, le chauffeur de la dépanneuse s'est écarté de l'eau, il est retourné jusqu'à son camion et a appuyé sur un bouton à l'arrière.

Le treuil s'est déclenché. On a entendu un bruit métallique désagréable.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? a murmuré Franny dans sa barbe.

Le chauffeur est rentré dans l'eau jusqu'à la taille et a attaché le treuil à quelque chose sous la surface. Ensuite, il est revenu à son camion et a de nouveau appuyé sur le bouton. Il y a eu un lent grincement, un horrible bruit de métal frottant sur la roche, puis le soleil s'est reflété sur la peinture blanche d'une petite berline que la dépanneuse sortait de l'eau.

— Franny ? ai-je fait en me tournant vers elle et en sortant la clé de ma poche, à plat sur ma paume. Ça n'a peut-être rien à voir, mais...

J'ai lancé un regard vers la voiture blanche.

Elle a plissé les yeux en se penchant pour mieux voir et a porté une main à sa poitrine.

— Où as-tu trouvé ça ? m'a-t-elle demandé.

Je lui ai tout dit. Que j'avais trouvé la morte, vu des griffures sur le visage d'Ours, que lundi soir, le soir où il avait emprunté la camionnette, Ours nous avait laissées toutes seules pendant des heures après la tombée de la nuit. Que j'avais trouvé la clé dans sa sacoche. Il n'y a que la veste dont je n'ai pas parlé. Je ne voulais pas que Franny sache que j'avais persuadé Ours de me laisser l'emporter moi-même à la police, que j'avais en fait menti et essayé de m'en débarrasser, que j'avais sûrement rendu les choses encore pires pour lui, pour nous tous, en n'étant pas honnête depuis le début.

Quand j'ai eu terminé, Franny s'est levée de sa chaise.

— Tu dois tout de suite aller raconter tout ça à l'inspecteur Talbert, a-t-elle dit. Il faut que tu lui donnes cette clé et que tu le laisses tirer tout ça au

clair.

J'ai regardé de l'autre côté de la route. L'inspecteur et l'agent Santos faisaient le tour de la voiture et regardaient par les fenêtres en prenant des notes.

— Non, ai-je répondu. Pas question.

— Alors c'est moi qui le ferai.

Elle a tendu la main, attendant la clé.

J'ai refermé mon poing et me suis écartée d'elle en secouant la tête. Soudain, j'ai eu très peur d'avoir fait une bêtise en lui racontant tout ça. On ne pourrait plus être tranquilles, maintenant, on ne pourrait plus faire comme si l'on n'était pas concernés.

— Il n'a rien fait de mal.

Ma voix tremblait.

— Je n'ai jamais dit ça. Mais on doit quand même le dire à l'inspecteur Talbert. Si l'on sait quelque chose au sujet de la mort de cette pauvre jeune fille... ou même si l'on *croit* savoir quelque chose, même un détail... il faut aller leur dire.

Elle m'a tendu la main.

— Viens. On y va ensemble.

J'ai reculé, puis je suis partie en courant dans l'allée en direction de la maison. Franny m'a appelée, mais je ne me suis pas retournée et je n'ai arrêté de courir qu'une fois arrivée devant le porche. Je me suis appuyée un moment contre la rambarde pour reprendre haleine avant d'entrer chercher Ollie. Je tenais toujours la clé, serrée au creux de ma main. J'ai ouvert mon poing. Les dents de la clé avaient laissé des empreintes rouges dans ma paume. Je l'ai remise au fond de ma poche et j'ai monté les marches deux à deux.

Zeb et Ollie étaient en train de jouer aux cartes sur la table de la cuisine. Je les ai interrompus en disant :

— Viens, Ollie, on s'en va.

Elle m'a d'abord ignorée et a posé une carte au centre de la table.

— Ollie ! ai-je grondé en l'attrapant par le bras pour la forcer à se lever.

Elle a soupiré, jeté ses cartes sur la table et elle a repoussé sa chaise brusquement, en faisant grincer les pieds sur le sol. Elle s'est tortillée pour se dégager de ma prise, puis elle est partie à toute vitesse à travers le salon pour rejoindre l'extérieur. La porte-moustiquaire a claqué derrière elle. Elle a dévalé les marches. Zeb a commencé à dire quelque chose, mais je ne me suis pas arrêtée pour l'écouter. A mon tour, je suis partie en courant.

* * *

La pierre a volé de ma main en ligne droite et a touché le sapin avec un bruit mat, pile à l'endroit que je visais. Je me suis penchée pour prendre un autre caillou dans la pile à mes pieds et je l'ai lancé en l'air. Je l'ai rattrapé d'une main sûre et j'ai refermé mes doigts sur la pierre pour la soupeser.

J'étais à cent pas du sapin et de ma cible. Ma meilleure distance jusqu'ici. Certains pères apprenaient à leurs gosses à jouer au base-ball ; le mien m'avait appris à lancer des pierres.

Le premier été que j'avais passé dans la prairie, Ours m'avait tendu une pierre si grosse que mes doigts en faisaient à peine le tour. Il m'avait désigné un pin à six mètres de distance et m'avait dit :

— Montre-moi ce que tu sais faire.

Je me souviens d'avoir étiré mon bras en arrière au maximum, à m'en faire mal aux tendons, et d'avoir crié en lançant la pierre, comme si ça allait la faire voler plus vite et plus loin. Elle avait atterri sur le sol à deux mètres de moi, et même pas dans la direction de l'arbre. Ours m'avait tendu une autre pierre en disant :

— Continue de t'entraîner.

L'astuce était de viser un peu plus haut que l'endroit ciblé, pour contrer la gravité, et de lancer avec son corps tout entier. En tout cas, c'est ce qu'Ours m'a appris. Après, je tirais mon bras en arrière, puis je le relâchais en lançant la pierre quand mon geste était au plus haut, et je regardais le caillou voler en tournoyant pour atteindre son but. Je crois que, la plupart du temps, j'avais seulement de la chance.

Plus d'une heure était passée depuis qu'on avait quitté la maison de Zeb et Franny, et Ours n'était toujours pas revenu de son entretien. Je regardais tout le temps en direction du chemin, m'attendant à voir l'agent Santos et l'inspecteur Talbert surgir des bois à n'importe quel moment pour me demander la clé, la veste, mon père. J'étais sûre que Franny leur avait tout dit, maintenant, mais le soleil a continué de monter dans le ciel, jusqu'au zénith, et il n'y avait toujours personne.

J'ai ramassé une autre pierre et l'ai frottée avec mon pouce.

— Tu veux essayer, Oll ?

Elle était allongée sur le ventre dans l'herbe, sous un arbre, avec son livre d'*Alice*, qu'elle lisait en m'ignorant totalement. Je lui ai tendu la pierre. Elle a baissé son livre, a regardé ma main tendue et elle a secoué la tête.

— Ce n'est pas aussi dur que ça en a l'air, ai-je affirmé.

Ollie n'a pas bougé.

— Viens donc. C'est vraiment marrant, tu vas voir.

J'ai agité la pierre comme si je la tentais avec une friandise.

Elle a levé le livre pour cacher son visage.

J'ai haussé les épaules, et j'ai dit, en essayant de ne pas avoir l'air trop déçue :

— Bon. Tant pis.

Cette fois, quand je l'ai lancée, la pierre est arrivée plus bas que l'objectif, mais tout de même sur l'arbre ; ce n'était pas si mal.

Au loin, j'ai alors entendu le bruit d'un moteur qui se rapprochait, mais trop rapide et trop aigu pour être celui d'une voiture. On aurait dit une moto tout-terrain. Ollie a tourné la tête en direction du son. Elle a fermé son livre et

s'est redressée pour s'asseoir. Toutes les deux, on a regardé les ombres de la ligne des arbres, en attendant de voir ce qui allait arriver.

Le bruit de moteur s'est arrêté, et le chant des oiseaux a rempli le silence. Quelques secondes plus tard, Travis est apparu entre les arbres avec une boîte en carton blanc sous un bras. Au bord de l'herbe, là où les petites broussailles laissaient la place aux fleurs sauvages et l'ombre, au soleil, il a hésité. Il avait une tenue plus décontractée que quand je l'avais vu, la veille — un T-shirt gris rentré dans son jean sombre et une paire de Converse aux lacets défaits.

Il a souri et s'est avancé vers moi.

— Salut.

Je me suis surprise à regretter de ne pas avoir pris le temps de ranger les outils de jardin ce matin, de ne pas avoir enlevé la poussière du haut des ruches et retiré le linge qui séchait sur le fil — bref, de dissimuler ces traces de notre quotidien. J'aurais préféré qu'il voie toute la beauté de notre prairie, pas ce bazar. Seulement les fleurs et la lumière, l'éclat de l'été, les champs à perte de vue, le bleu vif du ciel, l'âme de cet endroit.

On s'est rejoints à la table de pique-nique. J'ai épousseté le banc et je me suis assise. Il s'est installé en face de moi, a posé la boîte blanche sur la table devant nous et en a ouvert le couvercle.

— Du gâteau aux mûres de chez Patti's. Encore tiède.

Il a sorti trois fourchettes de sa poche et m'en a tendu une. Je l'ai prise.

— En quel honneur ? ai-je demandé.

— C'est pour hier. Pour m'excuser. De mon comportement au magasin, d'avoir fait une scène pareille.

— Ce n'était pas bien grave.

— Mmh. Ce n'est pas l'avis de ma mère.

Il a fait tourner la fourchette entre ses doigts.

— Enfin, c'est une excuse comme une autre, a-t-il ajouté.

— Une excuse pour quoi ?

— Pour te voir.

Il m'a regardée si fixement que j'ai dû baisser les yeux.

Dans notre classe, Laura était tout le temps en train de faire des messes basses sur les plus beaux garçons et d'écrire leur nom dans un carnet. L'été dernier, elle avait même embrassé Derek Bosch. Mais moi, je n'étais jamais allée plus loin que de tenir la main de Gavin Thompson dans le bus en allant au muséum d'histoire naturelle, quand j'étais en CM2. Je ne m'intéressais pas beaucoup aux garçons, et eux ne s'intéressaient pas plus à moi. Mais Travis était différent, et je me disais que je commençais peut-être à l'apprécier, ce qui tombait plutôt mal, vu tous les trucs qui se passaient en ce moment dans ma vie.

J'ai plongé ma fourchette dans le gâteau pour en prendre une grosse bouchée. C'était bon, sucré, comme ces longues journées d'été où l'on passe des après-midi entiers les pieds dans l'eau, quand l'air sent le miel frais. J'ai avalé et hoché la tête en disant :

— Mmm, c'est délicieux.

Travis a mangé quelques bouchées à son tour.

— C'est le meilleur gâteau de tout l'ouest du Mississippi.

— C'est vrai ?

— Je veux, mon neveu.

J'ai ri doucement et me suis resservie. Quelques minutes plus tard, la moitié du gâteau avait disparu.

Jusqu'ici, Ollie nous observait depuis son coin d'herbe. Elle s'est soudain levée, son livre toujours à la main, et a lentement avancé vers la table. Elle s'est arrêtée à quelques pas de nous.

Travis lui a tendu la dernière fourchette.

— Tiens. Prends-en tant que c'est encore tiède.

Elle l'a dévisagé sans ciller.

Il s'est tortillé sur son banc, a agité un peu la fourchette et lui a dit :

— Je l'ai apporté pour vous deux.

Sans quitter Travis des yeux, Ollie s'est approchée de moi et s'est appuyée avec force contre mon épaule. Elle a tiré sur la manche de mon T-shirt.

— Ne sois pas malpolie, lui ai-je ordonné.

Travis a souri et haussé les épaules.

— Pas grave. Ça en fera plus pour nous.

Il a posé la troisième fourchette sur la table et a pris une autre bouchée de gâteau.

Le regard d'Ollie oscillait entre Travis et moi. Sa bouche a commencé à frémir. Elle a remonté ses lunettes sur son nez et a tiré plus fort sur mon T-shirt.

— Arrête de faire ta peste, Oll, ai-je grondé en la repoussant. Laisse-nous tranquilles.

Elle m'a lancé un dernier regard furibond, puis elle s'est retournée pour partir à toute vitesse vers le tipi.

Travis a secoué la tête.

— Je n'ai jamais vu un enfant qui n'aimait pas les gâteaux.

— Elle peut être assez timide, parfois.

J'ai regardé en direction du battant de la tente, attendant de le voir s'ouvrir et Ollie revenir vers nous. Mais non.

Le regard de Travis s'est posé sur les bois, du côté de la rivière Crooked, puis il m'a dit :

— Ça te dirait d'aller faire un petit tour au bord de l'eau ?

— Ouai, ai-je répondu avec un petit haussement d'épaules, comme si ça m'était bien égal.

Travis a refermé la boîte blanche et s'est levé de table.

Je suis allée au tipi et j'ai passé la tête à l'intérieur pour prévenir Ollie que je ne partais pas longtemps et qu'elle pouvait venir me chercher si besoin. Elle était penchée sur la table basse, en train de griffonner sur un bout de papier. Il

y avait d'autres feuilles froissées par terre, formant une pile à ses pieds.

— Qu'est-ce que tu fais ? lui ai-je demandé.

Elle m'a lancé un bref regard par-dessus son épaule et a continué de griffonner.

— Je vais faire un tour à la rivière avec Travis, ai-je dit.

Elle a froissé la feuille sur laquelle elle écrivait et l'a jetée contre la paroi du tipi. La boule de papier a rebondi sur la toile et a roulé sous le lit d'Ours. Elle a pris une nouvelle feuille dans le cahier de croquis et y a pressé son crayon avec force.

Je l'ai laissée là et suis partie dans les bois avec Travis.

Ollie

Je les suis. Ma sœur et son nouveau copain qui cache quelque chose. Travis, qui est plein de secrets et d'idées noires. Il dit quelque chose que je ne peux pas entendre. Ma sœur rit et lui touche le bras. Celle de la rivière s'enroule autour de la cheville et de la jambe de ma sœur, et puis de son torse, et elle serre. Ma sœur ne sent rien.

Mais moi, oui.

Mon ventre se serre. J'ai du mal à respirer. Je m'appuie contre un arbre et j'attends qu'ils aillent plus loin.

Je reste derrière en faisant le moins de bruit possible. Aussi silencieuse qu'un fantôme, comme disait maman quand je m'amusais à la surprendre.

Ils ne me voient pas. Ils ne voient rien d'autre qu'eux.

Travis met une main dans sa poche. Il marche comme ça pendant un moment, une main cachée et l'autre qui ballotte dans le vide à côté de lui.

Ils sont presque arrivés à l'endroit où il n'y a plus d'arbres. Ici, le chemin est étroit et à moitié envahi par des herbes qui m'arrivent à la taille. Ils doivent marcher en file indienne. Ma sœur passe devant. Celle de la rivière glisse derrière elle, entre les herbes, et Travis marche après. Il ralentit le pas, et l'écart entre eux s'agrandit. Moi je suis la dernière, et loin derrière, mais quand même assez près pour le voir sortir la main de sa poche et ouvrir ses doigts. Quelque chose tombe par terre, mais il ne s'arrête pas pour le ramasser.

Il rattrape ma sœur, et ils disparaissent derrière une petite butte.

Je reste dans les bois.

Le truc qu'il a laissé tomber brille comme un pois de soleil. Celle qui me suit flotte pour aller voir, elle aussi. Là, elle a la forme d'une boule luisante, qui passe du rouge au bleu, au vert et au blanc lumineux. Je me penche pour ramasser ce que le garçon a laissé tomber. Un briquet. Lourd, solide, en or. Un côté est lisse. De l'autre, il y a un serpent à sonnette de gravé. Il est enroulé, prêt à attaquer.

J'entends leurs voix plus loin devant moi, mais je ne comprends pas ce qu'ils disent. Je mets le briquet dans ma poche, où je ne risque pas de le perdre, et je retourne attendre à la prairie.

Je n'aime pas ce garçon qui est entre deux, pas vraiment un garçon mais pas tout à fait un homme.

J'ai essayé de le dire à ma sœur avant qu'elle parte avec lui. Je suis rentrée dans le tipi parce que je savais qu'elle me suivrait. Je suis rentrée dans le tipi et j'ai pris un papier et un crayon pour essayer de la prévenir.

Ç'aurait dû être facile. J'avais tous les mots dans ma tête :

Il n'est pas comme tu crois.

Ce n'est pas un ami.

On ne peut pas lui faire confiance.

Il va nous faire du mal.

Dis-lui de s'en aller.

Sauf que, quand j'essaie d'écrire, c'est comme quand j'essaie de parler. Ceux qui brillent veulent rentrer dans moi et écrire ce qu'ils veulent dire. Mais si je les laisse rentrer j'ai peur qu'ils ne partent plus jamais.

Ma sœur est venue dans le tipi, et celle de la rivière était juste derrière elle. Elle n'était pas contente. Elles n'étaient pas contentes, toutes les deux.

Celle de la rivière est venue à côté de moi et a mis sa main sur ma main et a essayé de déplacer le crayon sur la feuille. Ça me faisait comme des aiguilles qu'on m'enfonçait sous les ongles, comme si quelqu'un me tordait les os. La pire brûlure indienne qu'on puisse imaginer, et j'ai retiré ma main en sursautant. Le crayon est parti de travers, ça a fait des lignes toutes tordues sur la feuille.

— Qu'est-ce que tu fais ? m'a demandé ma sœur.

Il faut qu'elle sache, et je suis la seule à pouvoir lui dire.

J'ai essayé d'écrire un T, mais ma main tremblait tellement que finalement ça ressemblait plutôt à un S.

Ma sœur m'a regardée avec le même air que quand elle m'a trouvée dans le placard après l'enterrement, enroulée dans le manteau gris de maman et toutes ses écharpes d'hiver, avec ses bottes de pluie roses aux pieds, en train de lire *Alice* avec une lampe de poche. Elle m'a regardée comme si elle ne savait plus qui j'étais.

J'ai chiffonné ces feuilles qui ne servaient à rien et j'ai jeté le papier aussi fort que j'ai pu.

Ma sœur a dit :

— Je vais faire un tour à la rivière avec Travis.

Et puis elle est partie.

* * *

Il faut que je trouve un autre moyen. Il faut qu'elle comprenne, avant que ce soit trop tard.

Sam

Ça ne faisait que trois jours depuis qu'Ollie et moi avions trouvé la morte en train de flotter dans notre coin de baignade. Trois jours qui me semblaient une éternité.

Je suis arrivée sur la berge avant Travis et j'ai enlevé mes chaussures et mes chaussettes. A première vue, tout était pareil. Les mêmes aulnes sur la rive. Les mêmes rapides qui se précipitaient un peu plus bas. Les mêmes insectes qui glissaient sur l'eau des recoins calmes.

Et pourtant.

Une tache sombre s'est répandue à la surface de mon trou de baignade. Elle a grandi, est devenue plus sombre encore, comme un cadavre émergeant des profondeurs, comme des doigts noirs tendus vers moi. J'ai cligné des yeux, et la tache a disparu. En fait, ce n'était pas une tache, juste un nuage qui passait devant le soleil, et maintenant l'eau scintillait de nouveau, elle ondulait lentement en contournant les rochers et en me léchant gentiment les orteils. J'ai fait un grand pas en arrière pour mettre de la distance entre la rivière et moi.

Travis est arrivé derrière moi. Il a enlevé ses chaussures à son tour, il s'est posté dans le sable à côté de moi et il a regardé l'eau.

— Je parie qu'elle a flotté par ici, a-t-il murmuré.

Il avait l'air d'attendre que je dise quelque chose, mais j'étais perdue dans mes pensées sur la morte. Même si elle devait plutôt être dans un sous-sol d'hôpital, enveloppée dans un grand sac avec une fermeture Eclair, et pas ici, ni à proximité, je la voyais quand même flotter. Juste là, sous l'eau sombre de mon trou de baignade. Le soleil éclairait sa peau blême, puis elle se rapprochait de plus en plus jusqu'à arriver à la surface. Ses doigts apparaissaient en premier, puis son visage, ses yeux et sa bouche grande ouverte, avec de l'eau qui coulait entre ses lèvres violettes et ses cheveux bruns tout emmêlés. Elle m'appelait d'une voix étouffée avant de s'enfoncer de nouveau dans l'obscurité. Ça faisait des ronds dans l'eau, puis des vagues au niveau des rochers et dans le courant qui emportait tout. Comme un écho d'elle.

Travis m'a poussé l'épaule.

— Allô, Sam ? Ici la Terre.

J'ai fermé les yeux très fort, et quand je les ai rouverts elle n'était plus là.

Tout ça était dans ma tête. *Elle* était dans ma tête.

— Alors, ils savent qui c'était ? Et pourquoi elle était à Terrebonne ? ai-je demandé en montant sur un gros rocher plat qui avançait sur l'eau.

Je me suis assise, les genoux contre ma poitrine, les pieds sur la roche chauffée par le soleil.

Travis m'a rejointe.

— Il y a eu un article là-dessus dans le journal, ce matin. Apparemment, elle venait d'Eugene. Ses parents arrivent demain pour identifier le corps.

— C'est tellement triste, ai-je soupiré.

Travis a hoché la tête et a plissé les yeux en regardant les arbres sur la rive d'en face.

On est restés assis là, presque épaule contre épaule, à écouter le bruit de la rivière, le chant des oiseaux, le cri d'un faucon.

J'ai arraché un petit bout de mousse poussant sur le rocher, puis j'ai regardé Travis et j'ai dit :

— Est-ce que ton père se met souvent en rogne après toi ?

Son bras a frémi contre le mien.

— Pardon, ai-je bredouillé en regrettant d'avoir posé cette question. Je n'aurais pas dû... Enfin, tu n'es pas obligé de répondre.

— Non, pas de problème.

Travis a étendu ses jambes devant lui. Ses pieds nus remuaient au-dessus de l'eau.

— Il a passé pas mal de temps dans son atelier, dernièrement, à préparer une nouvelle expo qui aura lieu à New York à la fin du mois. Du coup, l'ambiance est souvent un peu... tendue... quand on se rapproche du lancement. Billy Roth était le plus célèbre artiste résidant à Terrebonne ; ou plutôt, anciennement célèbre, comme l'avait dit un jour l'agent Santos, vu qu'il n'avait rien vendu depuis dix ans. C'était un sculpteur qui avait arrêté de sculpter. Un *has been*, usé, fatigué, épuisé par le système. S'il s'était remis au travail, s'il préparait une nouvelle exposition, c'était donc un événement. Je ne savais pas grand-chose sur ses années de succès puis de descente — juste que ses sculptures étaient bizarres et vendues très cher dans un certain milieu. Même si certaines personnes, dont Franny, les appelaient des abominations, il me semblait qu'une nouvelle sculpture de Billy Roth, ou plusieurs, pourraient fournir un revenu très appréciable pour sa famille. Et même pour toute la ville de Terrebonne.

— C'est génial, me suis-je exclamée avec un petit coup d'épaule contre la sienne. Tu dois être drôlement content !

Travis a fait la moue.

— Tu as vu sur quoi il travaille ?

Il a secoué la tête.

— Non, il garde sa porte fermée. Je n'ai aucune idée de ce qu'il fabrique là-dedans.

Il a pris un paquet abîmé de Marlboro dans sa poche et l'a tapé contre son

genou.

— Mais ma mère a vu, elle.

— Ah, oui ?

— Elle a l'air de trouver ça pas mal. Elle n'arrête pas de dire que « ça n'a rien à voir avec ce qu'il faisait avant ». Que c'est expérimental. Nouveau. Encore plus que ses anciennes créations. Elle pense que ça va être son grand retour dans le monde de l'art. Sa « résurrection ».

Il a sorti une cigarette du paquet, l'a portée à ses lèvres, puis il s'est arrêté et l'a regardée comme s'il ne comprenait pas comment elle était arrivée là. Il l'a remise dans le paquet en levant les yeux au ciel.

— Moi, j'ai plutôt l'impression que tout ça, c'est des conneries.

— Tu devrais peut-être attendre de voir avant de te faire un avis, ai-je répliqué.

Il a poussé un petit grognement et changé de sujet.

— Alors, c'est quoi l'histoire avec ta frangine ?

— Comment ça ?

— Ben... Elle est un peu... bizarre, non ?

Je me suis mordu la joue en essayant de trouver la bonne réponse à ça.

Travis a replié ses jambes contre sa poitrine ; du coup, on était assis exactement dans la même position.

— Je dis ça, ce n'est pas pour être méchant. Mais bon, elle avait l'air de... ne pas parler beaucoup.

— On a eu un été assez dur, ai-je déclaré.

— Raconte.

On est restés sans rien dire pendant plusieurs minutes, chacun perdu dans ses réflexions. Puis, Travis a demandé :

— Elle est où, votre mère ?

Je me suis crispée, mais je n'ai rien dit.

— Elle n'est pas dans la prairie avec vous ?

J'ai croisé les mains et je les ai serrées jusqu'à m'en faire mal aux doigts. Je ne savais pas trop quoi dire, je ne savais pas ce qu'il savait déjà et ce que j'étais prête à révéler. Un papillon jaune et noir a volé devant nous avant de disparaître au-dessus de l'eau.

Il m'a touché le bras.

— Sam ?

Le bout de mes doigts était devenu blanc, mais ils ne me faisaient plus mal. En tout cas, moins que la boule qui s'était formée dans ma gorge et le mal de tête qui commençait à se faire sentir au-dessus de ma nuque. J'ai fixé des yeux un bout de clôture visible entre les arbres de l'autre côté de la rivière en me retenant de pleurer.

Les genoux serrés contre ma poitrine, j'ai dit :

— Notre mère...

Mais je n'ai pas trouvé de bonne façon de finir ma phrase.

Est morte me semblait trop direct et trop froid, un peu comme si on se

prenait un coup de poing dans les côtes par un étranger. *N'est plus de ce monde* était trop larmoyant, faisait trop mélodrame. *A passé l'arme à gauche* rendait cette chose horrible un peu trop légère à mon goût. Finalement, je me suis décidée.

— Elle a eu une crise cardiaque.

Travis s'est tourné pour me regarder dans les yeux.

— Oh ! mon Dieu. Je suis désolé. Est-ce que... est-ce qu'elle va bien ?

J'aurais tellement aimé pouvoir dire que oui, oui, elle allait bien. Qu'elle passait l'été en Grèce, en Espagne ou aux îles Fidji. Dans un bel endroit intéressant, où il fait beau et chaud. Que dans quelques semaines elle reviendrait nous chercher, Ollie et moi, pour nous ramener à la maison.

— Sam ?

Travis a pressé mon bras.

Je l'ai regardé, puis j'ai baissé les yeux pour ne pas craquer, et en un seul instant, avec ce seul regard, sans que j'aie à dire un mot, il a compris ce qui s'était passé. Il a lâché mon bras et s'est passé la main dans les cheveux.

Il a secoué la tête et il a dit :

— Pardon, je suis désolé, vraiment désolé.

Alors qu'il n'y était pour rien.

J'ai levé les yeux vers le soleil pour faire sécher mes larmes.

— C'est bon, ai-je fait. Ça va. Je commence à m'habituer. J'avais envie de changer de sujet. J'avais envie de quitter ce rocher pour m'en aller vite fait. J'avais envie que Travis arrête de se frotter les yeux avec ses poignets et de s'excuser. J'aurais préféré qu'il sourie. Il était mignon, quand il souriait.

— Tu aurais peut-être dû apporter deux gâteaux, ai-je lancé.

Travis m'a regardée en biais.

— Tu sais, tu n'es pas obligée de faire ça.

— De faire quoi ? ai-je répondu en fronçant les sourcils.

— De faire comme si ce n'était pas grave.

J'ai haussé les épaules. C'était plus facile, de faire semblant.

Travis a soupiré et a recommencé à regarder l'eau. Au bout de quelques secondes, il a dit :

— Je parie que tu n'étais pas au courant que j'avais une sœur.

— Ah bon ?

Je me suis sentie gênée de ne pas le savoir. Il n'y avait que 916 habitants à Terrebonne, les bons jours, et même si je ne vivais ici que quelques semaines par an, entre Franny et l'agent Santos, j'avais appris suffisamment de choses sur les gens pour devoir être au courant que Travis avait une sœur.

Il s'est éclairci la voix.

— *J'avais.*

Il a repris ses Marlboro mais n'a pas sorti de cigarette du paquet. Apparemment, ça lui suffisait de l'avoir en main.

— Elle est morte il y a longtemps.

Je me suis appuyée contre l'épaule de Travis pour sentir sa chaleur et la

pression de son corps.

— Comment ?

— Accident de voiture.

Il a pincé la peau de son poignet.

— Ils ont dit qu'elle était morte sur le coup, qu'elle n'avait pas souffert. Mais je crois qu'ils ont juste dit ça pour que j'arrête de pleurer.

— Quel âge tu avais ?

Je murmurais, maintenant. Je ne pouvais plus parler fort.

— Sept ans. Et elle venait d'en avoir neuf. C'était son anniversaire, ils revenaient juste de fêter ça.

J'avais l'impression d'avoir une pierre dans la gorge qui m'empêchait d'avaler, et un poing dans le ventre qui m'empêchait de respirer normalement.

Travis a poursuivi :

— Papa conduisait. Maman et moi, on aurait dû être dans la voiture, nous aussi, mais ce matin-là j'avais de la fièvre, alors elle est restée à la maison avec moi. Un connard a déboulé. Il les envoyés droit dans un arbre.

— Oh ! mon Dieu.

On entendait à peine ma voix.

La rivière a couvert notre silence, s'écoulant encore et toujours.

— Ça ne part jamais vraiment, tu sais, a dit Travis en tendant le bras pour venir presser un doigt à la base de ma gorge. La douleur qu'on sent là. On s'y habitue, mais elle est toujours là.

— Comme une piqure d'abeille qui ne veut pas partir, ai-je chuchoté.

Il a opiné de la tête et enlevé sa main, mais je sentais encore la pression de son doigt, la chaleur qui me brûlait à cet endroit. J'ai inspiré à fond et j'ai essayé de penser à autre chose, mais je n'arrêtais pas de la voir. Ma mère, allongée sur le dos sur la couverture bleue et jaune, les yeux ouverts, fixant les étoiles. Des feux d'artifice éclataient au-dessus de nos têtes, et elle fixait, fixait le ciel, mais elle ne voyait rien. Et sa peau était toute grise. D'un gris total, final. Dénué de couleur, de vie, d'amour. Puis Ollie s'était agenouillée près d'elle, avait pris son bras et l'avait secoué violemment en criant « Maman ? Maman ? Réveille-toi ! », encore et encore. Je l'avais repoussée et j'avais hurlé « Ne la touche pas ! Ne la touche pas ! », parce que même si je ne croyais pas à ce genre de chose, un jour, j'avais entendu dire que ça portait malheur de toucher les morts.

— On était là, ai-je dit. Ollie et moi. Assises à côté d'elle, et on ne s'est rendu compte de rien avant qu'il ne soit trop tard. Peut-être à cause du bruit des feux d'artifice, ou parce que plein de gens criaient. On criait tous. La nuit était en feu. C'était super beau. Jusqu'à ce que...

J'ai serré les paupières, secoué la tête, et j'ai rouvert les yeux, mais les terribles images étaient toujours là.

— J'ai écarté Ollie de ma mère.

Ma voix tremblait.

— Je l'ai poussée comme si maman était contagieuse, ou je ne sais quoi.

Je ne pouvais pas m'empêcher de penser que si Ollie la touchait elle allait mourir à son tour.

Je me suis rendu compte que je pleurais lorsque Travis a passé les doigts sur ma joue. J'ai écarté sa main et j'ai essuyé mes larmes moi-même.

J'ai continué en riant faiblement et en scrutant l'eau écumante, un peu plus loin.

— C'était sa dernière occasion de dire au revoir, de dire je t'aime, et tout ce qu'on peut avoir besoin de dire. Et je n'ai même pas pu lui offrir ça.

— Sam...

— L'ambulance est arrivée, une vieille dame qui s'appelait Marge nous a conduites à l'hôpital, et on a appelé la meilleure amie de maman, Heather, puis Ours, grand-père et grand-mère, et ensuite on a attendu dans la chapelle avec une assistante sociale qui avait des ongles rose fuchsia et n'arrêtait pas de faire des bulles avec son chewing-gum et semblait bien trop jeune pour ce boulot. Chaque fois que je lui demandais quand est-ce qu'on pourrait voir maman, elle me répondait : « Bientôt, ma belle, bientôt. » Après, Heather est arrivée, elle pleurait et nous a emmenées chez elle en nous disant de nous coucher, qu'Ours serait là demain matin et que tout se passerait bien.

J'ai haussé les épaules et lancé un bout de mousse écrasée dans l'eau.

— Ours était là le lendemain matin. Grand-père et grand-mère aussi. Mais rien ne s'est bien passé. Rien ne se passe bien depuis.

Travis est resté quelques instants sans rien dire, avant de demander :

— Et est-ce que tu l'as revue, après ? As-tu eu une autre occasion de lui dire au revoir ?

J'ai fait signe que non.

— Grand-mère a pensé que c'était une mauvaise idée.

— Et à l'enterrement ?

— Cercueil fermé. Il aurait aussi bien pu y avoir quelqu'un d'autre là-dedans. Ou personne.

Il a basculé légèrement vers l'arrière, m'effleurant de son épaule.

— Moi non plus, je n'ai pas pu dire au revoir, a-t-il dit.

On est restés silencieux plusieurs secondes, puis Travis a pris une voix soudain sombre et mystérieuse.

— Tu dois me promettre de ne rien dire, parce que officiellement ce n'est pas légal...

J'ai hoché la tête, et il a continué d'une voix sourde, presque murmurée.

— Mon père et ma mère l'ont enterrée dans les bois derrière notre maison pendant que je dormais.

J'ai frissonné, malgré le soleil qui baignait ma peau.

— Le lendemain matin, quand ils me l'ont dit, j'ai très mal pris le fait de ne pas y avoir été, et ils m'ont dit que c'était mieux comme ça, que ce n'était pas le genre de chose utile à montrer à un gosse de mon âge. Quand j'étais plus petit, j'allais très souvent par là-bas pour m'asseoir sous le cornouiller qu'ils avaient planté ; du coup, j'ai commencé à penser qu'elle était juste là,

en train de pourrir sous mes pieds, à quelques dizaines de centimètres seulement sous le sol.

Il a eu un frisson lui aussi.

— Je ne suis pas allé la voir depuis des années. De toute façon, elle n'y est pas, hein ? En tout cas, pas la part d'elle qui est importante.

J'ai tourné la tête et, pour la première fois, je me suis rendu compte à quel point on était proches ; nos têtes se touchaient presque. Il avait la même odeur que la rivière, une odeur d'eau vive, de neige fondue, de soleil et d'algues vertes, et, sous tout ça, d'autres choses aussi. Un soupçon de fleurs sauvages, de miel et de journées sans fin. Il sentait l'été.

Il a tendu une main vers mon visage, et il l'a mise sous mon menton. J'ai gardé les yeux grands ouverts. Il y avait des petites taches couleur de ciel d'orage dans les siens. Je me suis dit qu'il allait peut-être m'embrasser et j'ai failli m'écarter pour lui demander s'il était sûr que c'était ce qu'il voulait, s'il le faisait parce qu'il m'aimait bien ou parce qu'il avait pitié de moi, mais je n'ai pas bougé. Je l'ai laissé m'attirer plus près de lui. Son souffle était chaud et rapide. Ses joues rouges comme des pommes pleines de vie.

Soudain, une branche a craqué dans les bois derrière nous, et on s'est écartés en sursaut avant que nos lèvres aient le temps de se frôler. Travis a retiré sa main et s'est détourné de moi. Le mince fil qui nous avait rapprochés s'est rompu, et je me suis retrouvée seule avec moi-même, de nouveau à la dérive. Travis s'était remis debout, et il a bondi sur les rochers pour regagner la rive, augmentant encore la distance entre nous. Je venais de manquer l'occasion de mon premier baiser, mais peut-être que c'était mieux comme ça, moins compliqué.

Une autre branche a craqué. Je me suis retournée pour voir. Ours a surgi sur le chemin entre les arbres. Il a avancé lentement vers nous. Je suis descendue du rocher, j'ai pris mes chaussures que j'ai calées sous mon bras, et je suis allée le rejoindre.

— Où est ta sœur ? s'est-il enquis en scrutant les berges.

— Au campement. Elle n'a pas voulu venir.

J'ai regardé son costume marron, sa chemise blanche boutonnée jusqu'en haut, sa cravate jaune et bleu marine, ses chaussures en cuir bien cirées. Il avait les cheveux plaqués en arrière, la barbe taillée, le visage propre.

— Tu étais où ?

Ours a fait un signe de tête en direction de Travis, qui venait d'arriver derrière moi.

— Qu'est-ce qu'il fait ici, lui ?

— Franny m'a dit que tu avais un entretien à la minoterie ?

— Elle n'aurait pas dû.

Ours a desserré sa cravate et l'a enlevée. Comme un serpent qui changeait de peau.

— Je n'aime pas que tu laisses ta sœur toute seule, comme ça.

— Tout va bien. Elle est en train de lire dans le tipi.

Je lui ai pris la cravate des mains.

Je me souvenais qu'il la possédait déjà au temps où il avait un vrai travail, où il vivait dans une vraie maison et se coupait régulièrement les cheveux. J'ai passé le pouce sur les motifs dorés qui étaient en fait des blasons montrant un lion, disposés en lignes diagonales sur le fond bleu marine.

— Comment ça s'est passé ? ai-je demandé.

Il a repris la cravate et l'a glissée dans sa poche de pantalon.

— Il va falloir que tu commences à te montrer plus responsable envers ta sœur, c'est compris ? Surtout quand je ne suis pas là.

— Mais je t'ai dit, il n'y a pas de problème. Si elle avait besoin de quelque chose, elle serait venue me chercher, ou elle aurait crié. On n'est pas tellement loin. Je l'aurais entendue.

— Ce n'est qu'une enfant, Sam.

— Elle a dix ans.

— Ta mère aurait voulu que tu t'en occupes mieux que ça.

Je l'ai regardé fixement. J'avais envie de lui dire : « Et comment tu sais ce que maman aurait voulu, d'abord ? », mais les mots sont restés coincés dans ma gorge. J'ai enfilé mes chaussures sans prendre la peine de faire les lacets et j'ai commencé à marcher vers la prairie.

Travis m'a suivie.

Ours nous a appelés, mais en un rien de temps on était déjà trop loin sur le chemin pour entendre ce qu'il disait.

Travis m'a donné un petit coup de coude.

— Désolé si je t'ai créé des ennuis.

— Mais non.

— Ça va aller, là-bas ?

— Bien sûr, pourquoi ?

J'ai tapé dans une feuille qui pendait au-dessus du chemin.

— Ben...

Il s'est raclé la gorge.

— Avec Ours, tout ça.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Tu es sûre d'être en sécurité avec lui ?

J'ai ralenti le pas.

— Comment ça ? Evidemment que je suis en sécurité !

En même temps, je n'arrêtais pas de repenser au soir où il nous avait laissées seules, Ollie et moi, aux égratignures sur son visage et à la clé que j'avais trouvée.

— Pourquoi, tu penserais le contraire ?

— Tu sais, les gens parlent depuis qu'on a retrouvé cette fille morte.

— Quels gens ?

Travis a haussé les épaules.

— Je sais pas. Les gens en ville, tout ça.

— Et tu les crois ?

Il a hésité. Quand il a enfin répondu, c'était d'une voix basse, du genre qu'on prend pour annoncer une mauvaise nouvelle.

— Il a toujours été un peu... excentrique. A vivre là, tout seul, tout le temps. Il ne fréquente presque personne en ville. Les gens pensent qu'il pourrait être dangereux.

J'ai arraché une feuille sur un buisson, l'ai écrasée dans ma main, et je l'ai jetée par terre.

— C'est le truc le plus bête que j'aie jamais entendu.

— Vraiment ?

Travis a pris ma main.

Je l'ai repoussé et j'ai marché plus vite.

— Les gens feraient mieux de s'occuper de leurs affaires.

— Ils sont inquiets, c'est tout. Pour leur famille, leurs enfants, a dit Travis en me rattrapant. Et ils s'inquiètent pour toi, aussi. Pour toi et pour ta sœur, parce que vous vivez avec lui, sans savoir de quoi il est capable.

— Eh bien, ils se gourent complètement. Ours n'est pas dangereux. Il ne ferait pas de mal à une mouche.

Mais je me suis mise à en douter au moment même où je prononçais ces mots.

On était arrivés au bord de la prairie. Travis m'a prise par le bras, me forçant à m'arrêter à la limite des arbres.

— Sois prudente. C'est tout ce que je voulais te dire.

Il avait l'air réellement inquiet. Je n'ai pas su quoi répondre, à part :

— Ne t'en fais pas pour nous.

Il n'a pas semblé convaincu, mais il m'a lâché le bras et n'a rien dit de plus à ce sujet.

Ollie était retournée dehors, assise à l'ombre avec son livre. Quand Travis et moi sommes sortis du bois, elle a laissé son livre tomber par terre et s'est levée d'un bond pour courir vers nous. Là, elle s'est plantée juste devant Travis et a tendu son poing serré, les doigts vers le haut. Ses lèvres ont blanchi tellement elle les pinçait fort, et l'expression de son visage était bien trop grave pour une enfant de son âge, même si je l'avais déjà vue plus d'une fois sur Ollie pendant cet été.

— Qu'est-ce qu'il y a ? lui ai-je demandé.

Sans même me regarder, elle a déplié ses doigts et ouvert sa main. Il y avait un briquet dans sa paume. Qui brillait d'un éclat doré sous le soleil.

Je l'ai regardé, puis j'ai regardé Travis.

— Il est à toi, non ?

— Non.

Il a secoué la tête et baissé les yeux.

— Non, je ne crois pas.

Ollie a rapproché le briquet de lui.

— Il ressemble au tien, ai-je dit avant de me souvenir qu'il avait sorti une cigarette de son paquet sans la fumer, tout à l'heure. Vérifie donc dans tes

poches.

Il a tâté ses poches et, n'y trouvant rien, s'est penché pour mieux regarder. Il s'est passé une main dans le cou, et a fini par dire :

— Ah, oui. Finalement, ça doit être le mien.

Il l'a pris dans la paume d'Ollie et l'a fait tourner une ou deux fois dans sa main avant de le mettre dans sa poche.

— Merci.

Il s'est tourné vers moi.

— Il faut que j'y aille.

J'ai acquiescé et j'ai mis un bras autour des épaules d'Ollie en l'attirant contre moi.

— Merci pour le gâteau, et tout.

Il a souri, mais son sourire ne m'a pas paru naturel, il lui donnait plutôt un air triste et déçu. On aurait dit qu'il s'apprêtait à dire quelque chose, quelque chose d'important, quand Ours est apparu entre les arbres. Du coup, Travis a gardé ça pour lui.

Les mains dans les poches, les épaules voûtées, il a traversé la prairie jusqu'au chemin qui menait à la route. Je suis restée là à attendre qu'il se retourne et me fasse signe de la main, mais il a continué tête baissée. Quelques minutes plus tard, j'ai entendu sa moto démarrer.

* * *

Ce soir-là, Ours nous a fait de la truite cuite au feu de bois. Sa chair était rose et tendre, assaisonnée de poivre et d'une cuillerée de miel. Je crois que c'était pour lui une façon de s'excuser, d'essayer de se rattraper pour nous avoir laissées seules toute la journée. Ollie a englouti son morceau de poisson comme si elle n'avait rien mangé depuis des jours. De mon côté, je chipotais dans mon assiette en picorant des morceaux de plus en plus petits, et j'ai fini par arrêter de manger.

Ours a fait un signe de tête vers mon poisson.

— Pas faim ?

Ses lèvres étaient couvertes de gras et luisaient à la lumière du feu.

J'ai haussé les épaules et repoussé mon assiette presque pleine.

Ours m'a regardée par-dessus les braises et il a dit :

— Je me suis arrêté à la ferme cet après-midi.

Je n'ai pas pu relever les yeux.

— Franny était bien chamboulée. Elle m'a dit que tu l'étais aussi.

Il a attendu que je dise quelque chose. Voyant que je restais silencieuse, il a continué :

— On va y aller dès demain, à la première heure, pour mettre tout ça au clair, d'accord ? On va appeler l'inspecteur Talbert et tout raconter, comme on aurait dû le faire depuis le début.

J'ai posé mon assiette par terre.

— Tu te sentiras mieux après, a-t-il dit en se penchant en avant pour jeter ses arêtes de poisson dans le feu. Je te le garantis.

Il se trompait, mais rien de ce que je pourrais dire ne le ferait changer d'avis. Je me suis levée de ma chaise et j'ai commencé à me diriger vers le tipi.

Derrière moi, Ours a ajouté :

— Et évite de fréquenter ce garçon, Sam. Ce n'est pas quelqu'un de bien.

Ollie

La lune entre dans notre tipi. Ce soir, elle est à moitié pleine, et sa lumière est assez forte pour que je voie la forme de ma main dans le noir.

Ours dort. Roulé en boule sous ses couvertures. Il ronfle doucement.

Ma sœur est réveillée. Elle n'arrête pas de tourner et de se retourner en poussant des soupirs. Elle lève les mains au-dessus de sa tête et les redescend, et son sac de couchage fait du bruit.

Elle ne veut pas parler. Elle est comme moi, elle a peur que les autres ne voient que ce qu'ils ont envie de voir, et pas ce qu'il y a pour de vrai. Ils arrêteront de chercher la vérité.

Ours croit que tout va bien se passer.

A travers la nuit grise et les ondes qui brillent, je regarde l'homme qui fait pousser des tomates et bourdonner les abeilles, qui appelle les étoiles par leur nom et connaît l'heure rien qu'en regardant le soleil et les ombres, qui m'a donné un jour une turquoise pour Noël en m'expliquant que, même si le gros rocher gris de dehors était fort, les petits cristaux violets qu'il y avait dedans étaient fragiles, eux, et que c'était ça qui faisait toute sa valeur.

Sa respiration est régulière, profonde. Il ne bouge pas du tout sous ses couvertures. Je me dis qu'un homme qui serait coupable ne pourrait pas dormir aussi tranquillement. Je sors mon livre de sous mon oreiller et je l'ouvre à une page vers le milieu, là où il y a une phrase que j'ai soulignée. Celle de la rivière est accroupie près de la porte, elle regarde dehors à travers le battant. Elle écoute les abeilles, bien au chaud dans leur ruche, qui se murmurent des secrets. Un petit coup de vent soulève un coin du battant, ça fait entrer une odeur de mûre et de miel tiède. Elle tourne la tête, fait un petit signe de menton vers mon livre, puis elle se remet à regarder la prairie sous la nuit.

Je me redresse pour m'asseoir et je repousse le sac de couchage de mes jambes.

— Ça va ? me chuchote ma sœur. Je cherche ma lampe de poche.

Celle qui me suit tout le temps fait pleuvoir des diamants argentés par le trou du plafond et, quand ça tombe, ça me fait penser à une boule à neige qu'on secoue et qu'on remet droite. Elle est comme une fontaine qui vaporiserait des petites gouttes invisibles d'éclats de lune, et elle se sent mal à cause de ce qui pourrait se passer demain. Elle veut se glisser dans nos rêves

et nous montrer la vérité, ce qui se passera si on accuse la mauvaise personne. Mais c'est impossible parce que pour ma sœur, mon père, et même pour moi, les rêves, c'est l'endroit où on va pour être seuls.

Sam

Les numéros sur la carte de visite de l'agent Santos sont devenus flous, puis plus nets, puis de nouveau flous. J'ai passé le pouce sur les légers reliefs de sa surface en me demandant ce que ça devait faire d'être aveugle. Quand j'ai fermé les yeux, les numéros étaient toujours là, en blanc sur fond noir. En noir sur fond blanc lorsque je les ai rouverts. J'ai retourné la carte, mais il n'y avait rien derrière. Je suis revenue au recto et j'ai lu les chiffres en sens inverse ; je me suis demandé qui répondrait si j'appelais plutôt ce numéro-là.

Ours a poussé vers moi le téléphone sans fil sur la table de cuisine de Franny.

— Appelle.

Il voulait que ce soit moi qui le fasse parce que je lui avais menti en disant que j'avais donné la veste à l'agent Santos, et que je ne lui avais pas parlé de la clé. Il avait confisqué les deux hier soir et les avait rangés dans un des tiroirs de la commode. J'étais censée avouer à l'agent Santos tout ce que j'aurais dû dire depuis le début, puis Ours lui parlerait à son tour, et ensuite elle viendrait ici pour qu'on lui donne la veste et la clé, et tout rentrerait dans l'ordre. En tout cas, c'était ce qu'Ours n'arrêtait pas de me répéter. J'ai pris le téléphone dans une main, la carte dans l'autre. Mon pouce s'est déplacé sur les boutons, mais sans appuyer.

La nuit dernière, Ollie s'était assise dans son duvet, avait allumé sa lampe de poche et m'avait passé son livre d'*Alice*¹. Il était ouvert à la page qu'elle voulait que je lise, et elle a braqué la lampe dessus pour que je puisse voir. Elle avait souligné une phrase : « *C'est inexact du début à la fin* », affirma la *Chenille* ».

J'ai refermé le livre et je lui ai rendu.

— Je dors.

Elle a tourné quelques pages et m'a remis le livre sous le nez. Cette fois, le passage était : « *Alice poussa un soupir de lassitude. « Je crois que vous pourriez mieux employer votre temps, déclara-t-elle, que de le perdre à poser des devinettes dont vous ignorez la réponse. »*

Je me suis retournée pour lui tourner le dos. Elle m'a enjambée et elle est venue s'allonger parallèle à moi ; nos nez se touchaient presque. Elle avait les sourcils froncés et tenait le livre serré contre sa poitrine. Je me suis mise sur le dos, face à la lune. Ollie s'est assise, les jambes croisées. Elle a feuilleté le

livre et me l'a tendu une troisième fois.

— Laisse-moi tranquille, ai-je murmuré.

Elle a soufflé l'air par son nez comme une chèvre.

Je me suis redressée sur mes coudes.

— D'accord. Vas-y, éclaire.

Le dernier passage souligné qu'elle voulait me montrer était celui-ci :
« *“Si chacun s'occupait de ses affaires, grommela la Duchesse d'une voix rauque, la terre tournerait beaucoup plus vite qu'elle ne le fait.”* »

Je me suis laissée retomber sur le dos et j'ai fermé les yeux. Ollie n'a pas bougé. Elle attendait que j'aie au bout de son numéro, et attendrait là toute la nuit s'il le fallait.

J'ai soupiré et j'ai dit :

— C'est bon, j'ai compris. Tu ne veux pas qu'on appelle la police demain. Maintenant, va dormir, s'il te plaît.

Elle est retournée dans son sac de couchage et a éteint sa lampe. J'avais bien saisi, mais ça ne changeait rien à l'affaire.

Le matin, Ours nous a réveillées et nous a dit de nous habiller pour aller chez Franny. Ollie et moi avons traîné les pieds en nous plaignant d'avoir faim, mais Ours nous a mises au pas en direction de la maison, en nous disant qu'on prendrait le petit déjeuner quand toute cette histoire serait réglée. Franny nous attendait dans la cuisine avec le téléphone. Elle a emmené Ollie dans le salon et m'a laissée seule avec Ours. J'ai gardé les yeux fixés sur l'appareil pendant plus de dix minutes en espérant qu'il se passe un truc — un incendie, une explosion, la fin du monde — afin de ne pas avoir à passer ce coup de fil. On avait déjà perdu Ours une fois, et, même s'il me disait tout le temps qu'on faisait ce qui était juste et que tout se passerait bien après, je n'y croyais pas et j'étais terrifiée à l'idée de le perdre encore — peut-être pour toujours, cette fois.

— Donne-moi ça, a dit Ours en tendant la main pour avoir le téléphone.

J'ai serré l'appareil contre moi.

— Je vais le faire. Laisse-moi une minute.

Il s'est adossé à sa chaise et a croisé les bras sur sa poitrine.

Le journal d'aujourd'hui était posé sur la table, plié de telle sorte que le visage de la femme apparaisse en plein devant nous. Elle avait dû regarder l'objectif bien en face quand la photo avait été prise, parce que ses yeux sombres me suivaient partout, même si je bougeais d'un côté ou de l'autre. La photo avait un gros grain et était un peu floue mais, malgré tout, on voyait bien que cette femme avait été jolie et que ses yeux étaient du genre à pétiller, quand elle était vivante. Rien à voir avec le jour où j'avais attrapé son épaule pour la faire se retourner sur le dos, avant qu'elle ne m'échappe. Elle portait un collier, un pendentif attaché à une chaîne toute simple. Ses cheveux étaient courts sur cette photo, aussi courts que ceux d'un garçon, et elle devait aussi être plus jeune. Ou peut-être que c'était juste une impression à cause de sa peau intacte, sans bleus, et de son sourire — encore plein de promesses et

d'espoir.

Ours regardait lui aussi la photo, maintenant, en se frottant la barbe, les sourcils froncés. Sans la quitter des yeux, il a dit :

— Encore dix secondes, Sam.

— Sinon quoi ?

Je me suis redressée sur ma chaise.

— Qu'est-ce que tu feras si je n'appelle pas ? Tu vas me gronder ? M'envoyer dans ma chambre ?

Il a pincé les lèvres et posé les deux mains à plat sur la table. Il ne pouvait rien me faire et il le savait. A part m'envoyer vivre chez grand-père et grand-mère, ce qu'il ne voulait pas plus que moi, aucune menace ne pourrait me forcer à composer le numéro de l'agent Santos.

— Je croyais qu'on t'avait élevée mieux que ça, a-t-il déclaré en se levant à demi de sa chaise pour que je lui passe le téléphone.

Je l'ai de nouveau écarté de lui, cette fois en le cachant dans mon dos.

— Donne-moi ce téléphone.

— Non.

Il s'est levé pour de bon et s'est penché, les deux mains posées sur la table. Le rouge lui est monté aux joues. Pour la première fois depuis des années, il m'a crié dessus :

— J'ai dit : donne-moi ce téléphone !

Je me suis enfoncée dans ma chaise.

Il a tendu une main dans un geste sec, la paume ouverte.

— Tout de suite, bon Dieu !

Je me suis mise à crier à mon tour.

— C'est stupide ! Ça va tout foutre en l'air ! *Tu* vas tout foutre en l'air !

Il s'est redressé de toute sa hauteur. Ses narines ont frémi, ses yeux lancé des étincelles. J'ai soutenu son regard sans fléchir.

Franny est apparue dans l'encadrement de la porte entre le salon et la cuisine. Elle s'est appuyée là comme si elle avait besoin de ce soutien et a prononcé un seul mot :

— Frank.

C'était le vrai nom d'Ours ; je ne l'avais pas entendu depuis que j'étais petite, et de toute façon il ne lui allait pas. Il a frémi en l'entendant et s'est replié sur lui-même en baissant la tête, voûtant les épaules et ramenant les mains près de son corps. Il s'est écarté de la table et, sans me regarder ni regarder Franny, il est sorti de la cuisine et a traversé le salon jusqu'à la porte. Quelques instants plus tard, on a entendu la balancelle du porche commencer à grincer lentement.

Franny a soupiré et s'est assise sur la chaise laissée vide par Ours. Elle a pris le journal et l'a déplié en se raclant la gorge.

— Taylor Bellweather, a-t-elle lu sur la première page. Vingt-cinq ans. Fraîchement diplômée de l'université de l'Oregon avec une licence en journalisme. Major de sa promotion. Présidente de sa classe. Venait juste de

commencer à travailler comme journaliste pour le *Register-Guard*.

J'ai remis le téléphone devant moi, mais je ne pouvais toujours pas forcer mes doigts à composer le numéro. Un bruit en provenance du salon m'a fait sursauter, même si je savais que c'était juste Ollie qui devait encore griffonner n'importe quoi, froisser ses feuilles et les jeter au loin — pour me dire sans parler que tout ça ne lui plaisait pas du tout.

— Taylor Bellweather, a répété Franny, plus fort, et, cette fois, en me regardant dans les yeux.

Les rides de son front, autour de sa bouche et de son nez m'ont paru plus profondes que jamais.

J'ai baissé les yeux vers mes pouces suspendus au-dessus du clavier, suspendus, mais qui refusaient d'appuyer sur les boutons.

Franny a fait claquer le journal et a continué, d'une voix qui trébuchait un peu sur les mots.

— Fille unique de Mitch et Teresa Bellweather. Cause de la mort : traumatisme crânien fermé. Le département du shérif de Deschutes est chargé de l'enquête pour homicide et demande à toute personne ayant des informations sur ce sujet de l'appeler. Ils disent aussi qu'ils essaient de retrouver les endroits où elle est allée et ce qu'elle a fait la nuit de sa mort.

Un nouveau bruit de papier froissé et déchiré nous est parvenu du salon. La balancelle du porche continuait de grincer d'avant en arrière.

Franny a replié le journal et l'a poussé vers moi. Du bout du doigt, elle a tapoté le bord de la photo de la morte. Taylor Bellweather. Elle avait un nom, un anniversaire, une histoire, une famille. C'était une personne maintenant, aussi réelle qu'Ollie et moi. Aussi réelle que n'importe qui. Pourtant, je n'arrivais toujours pas à appuyer sur les boutons. Même avec ses yeux sur moi, Franny qui attendait et Ours qui me disait que tout irait bien ; malgré tout ça, je n'y arrivais pas.

J'ai retourné le journal et l'ai poussé plus loin. Franny a tendu la main pour presser la mienne. Sa peau était comme un mouchoir en papier, fine et froissée.

— Tu vas y arriver, Sam.

J'ai regardé le téléphone, la vue brouillée par les larmes. Je les ai vite essuyées du revers de ma main.

— Je suis avec toi, a assuré Franny.

J'ai appuyé sur la première touche, puis la deuxième, la troisième. Mes doigts tremblaient tellement que j'ai failli cafouiller, mais bientôt j'ai entendu la sonnerie. Deux fois, trois, quatre.

— Elle ne répond pas, ai-je dit.

— Laisse un message.

J'ai compté dix sonneries avant que le répondeur ne se mette en marche, mais, avant que j'aie le temps de commencer à parler, on a entendu des voitures arriver dans l'allée en faisant crisser le gravier.

Franny s'est levée pour se diriger vers la fenêtre du salon.

— Allons bon, qui ça peut bien être ?

J'ai raccroché sans avoir dit un mot. J'avais trop de choses à dire pour le faire en si peu de temps. J'ai laissé le téléphone sur la table avec le journal et je suis allée dans le salon.

Franny et Ollie étaient plantées devant la fenêtre, en train de regarder dehors. Je les ai rejointes et j'ai vu une voiture de police, puis deux autres — gyrophares allumés mais sans sirène —, passer devant la maison en direction du chemin de terre derrière la grange.

La balancelle du porche était vide, mais elle se balançait encore doucement, comme si Ours venait juste de la quitter. J'ai regardé aux alentours, sans le voir. Dans un premier temps. De larges haies poussaient le long d'une clôture de bois plantée le long de l'allée et projetaient des ombres assez profondes pour qu'on puisse s'y cacher. C'est seulement au bout de la rangée de haies, quand il est apparu en plein soleil, que j'ai vu Ours. Il s'éloignait lentement de la maison, de nous, pour suivre les voitures de police en direction de la prairie.

Franny a pressé une main contre sa bouche, elle s'est détournée de la fenêtre et a couru dans la cuisine en marmonnant quelque chose au sujet de Zeb qui n'était jamais là quand elle avait le plus besoin de lui, et pourquoi fallait-il qu'il choisisse ce jour plutôt que les autres pour disparaître dans ces maudits champs. C'était la première fois que j'entendais Franny jurer.

J'ai regardé les voitures jusqu'à ce qu'elles disparaissent dans un tournant et que la poussière qu'elles avaient soulevée retombe, jusqu'à ce qu'Ours disparaisse lui aussi, puis je me suis enfin retournée vers Ollie. Elle avait la mâchoire tendue, ses yeux furieux étaient rivés sur moi et ses bras croisés sur sa poitrine.

J'ai secoué la tête.

— Je n'ai pas appelé, Ollie.

Ses narines ont frémi.

— Personne n'a appelé.

J'ai avancé vers elle, mais elle a tourné les talons et s'est ruée vers la table basse où elle était occupée à dessiner, écrire ou colorier avant que les voitures arrivent. Elle a pris un crayon et l'a posé sur une feuille blanche. Sa main est partie brusquement d'un côté, laissant un trait noir sur le chêne clair de la table de Franny.

— Fais attention ! lui ai-je dit.

Elle a serré les dents et a remis le crayon sur la feuille ; sa main a de nouveau sursauté — cette fois vers le bas, déchirant le papier.

— Ollie ! Arrête !

Elle a jeté son crayon à travers la pièce, puis a chiffonné la feuille et l'a jetée à son tour. La boule de papier a atterri près de la porte d'entrée et a roulé contre un portemanteau qui croulait sous les pulls, les chapeaux et les vestes. Je n'étais pas sûre que ce soit fait exprès, qu'elle ait voulu me montrer les vestes pour me faire voir le lien — comme ça allait être pire pour Ours s'ils

trouvaient la veste de Taylor Bellweather dans sa commode, comme ça allait être pire pour nous tous. Je ne savais pas si elle l'avait fait exprès, mais j'y ai tout de suite pensé.

Je me suis précipitée vers la porte. La moustiquaire a tapé violemment derrière moi.

— Sam !

Mon nom a claqué comme un coup de fusil.

J'ai trébuché sur la dernière marche du porche et suis tombée en avant, m'écorchant les paumes et les genoux sur le gravier. Les petites coupures me brûlaient et ont commencé à saigner, mais j'ai pu me relever sur mes deux jambes et mes poignets tournaient normalement. Rien de cassé. Pas de quoi pleurnicher. Je me suis essuyé les mains sur l'avant de mon T-shirt, laissant des traces rouge foncé sur le coton blanc.

La porte moustiquaire s'est ouverte derrière moi.

— Sam ? a de nouveau appelé Franny.

Je ne me suis pas retournée. Et je ne lui ai pas laissé le temps d'ajouter autre chose.

Je suis partie en courant. Mes poumons me donnaient l'impression d'être trop petits, et les coupures sur mes genoux de s'agrandir à chaque foulée. Mais j'ai continué de courir quand même. Derrière la grange pour rejoindre le chemin de terre, entre les champs, en suivant les traces de pneus toutes fraîches et les empreintes de pas de mon père jusqu'au buisson de ciguë. Il me restait encore cinquante mètres avant de sortir des arbres pour rejoindre le tipi quand j'ai entendu Ours crier :

— C'est une propriété privée ! Allez-vous-en !

Je ne l'avais jamais entendu avec un ton si paniqué, si affolé.

— Monsieur McAlister, s'il vous plaît, reculez. Laissez-nous faire notre travail.

J'ai reconnu la voix de l'agent Santos qui essayait de le calmer.

— On veut seulement jeter un coup d'œil dans...

— Je sais bien ce que vous faites, l'a coupée Ours. Je sais pourquoi vous êtes là. Ne touchez pas à ça ! Je ne vous en ai pas donné l'autorisation. Vous n'avez pas le droit d'entrer ici !

Des branches d'arbre m'ont fouetté le visage. J'ai levé les bras pour les repousser, puis le chemin s'est ouvert et je suis arrivée sous le soleil.

Je me suis arrêtée à la limite de l'herbe. Le battant de la tente avait été relevé et fixé avec un petit bout de ficelle, et j'ai distingué du mouvement à l'intérieur, des uniformes beiges qui circulaient devant l'ouverture. Ours se tenait à quelques pas du tipi à côté de l'agent Santos. J'arrivais trop tard. Et lui aussi.

— Nous avons un mandat de perquisition, monsieur McAlister.

L'agent Santos lui a mis une liasse de papiers sous le nez.

— Signé par le juge hier soir. Lisez-le si vous ne me croyez pas.

Ours l'a fusillée du regard mais n'a pas pris les papiers.

Elle a replié les feuilles et les a glissées dans sa poche arrière.

— Si vous avez quoi que ce soit à déclarer, monsieur McAlister, c'est le bon moment pour parler.

Il a croisé les bras sur sa poitrine et a détourné la tête pour regarder les hommes dans le tipi.

L'agent Santos a poussé un soupir et passé une main sous son chapeau pour essuyer la sueur de son front. Après, elle a elle aussi croisé les bras sur sa poitrine.

— Bien, a-t-elle lâché. On attendra.

A l'intérieur du tipi, les hommes bougeaient les meubles, soulevaient les couvertures, ouvraient les tiroirs. Quelque chose est tombé et s'est cassé. Ours a serré les dents.

— Vous avez peut-être un mandat, a-t-il maugréé, mais ce qui est sûr, c'est que vous n'avez pas la permission de casser mes affaires.

L'agent Santos a grimacé.

— Si on s'asseyait ?

Elle a fait un geste vers la table de pique-nique derrière eux.

— Ça risque de prendre un moment.

Ours a secoué la tête.

— Je suis très bien debout, a-t-il grommelé.

— Comme vous voudrez.

Ils sont restés debout tous les deux, en train de regarder les agents fouiller le tipi. Pendant quelques instants, j'ai vraiment cru qu'ils n'allaient rien trouver. J'ai vraiment cru qu'on s'en sortirait.

J'ai avancé de quelques pas dans la prairie, et une brindille a craqué sous mes pieds.

L'agent Santos a tourné la tête, marmonné quelque chose que je n'ai pas entendu, puis elle s'est tournée vers Ours et elle a lancé :

— Restez là. N'intervenez pas.

Elle l'a laissé et elle est venue vers moi.

Ours m'avait vue, lui aussi, mais il n'a rien dit ni fait aucun geste pour m'inviter à approcher. Il m'a lancé un regard, puis il a détourné les yeux pour se concentrer sur les agents qui mettaient nos vies en pièces. Je me suis demandé pourquoi il restait là sans rien faire, pourquoi il ne leur parlait pas de la veste et de la clé, de tout ce qu'il comptait leur raconter à peine un quart d'heure plus tôt. Son silence m'a mis une boule au ventre, et je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'il ne m'avait pas tout dit, qu'il avait peut-être vraiment quelque chose à cacher.

L'agent Santos s'est arrêtée devant moi, me masquant presque complètement Ours.

— Tu saignes, a-t-elle dit.

J'ai regardé mes genoux. Le sang coulait d'une profonde coupure juste sous ma rotule. L'autre genou était bien écorché, lui aussi, et tout noir de saleté, mais pas entaillé profondément. Et il y avait du sang sur mon T-shirt,

là où je m'étais essuyée, et le sang coulait aussi de mes paumes entre mes doigts, où il commençait à sécher.

— Je suis tombée, ai-je expliqué.

— Qu'est-ce que tu fais ici ?

J'ai regardé par-dessus son épaule. Ours n'avait pas quitté sa place près du tipi, mais il tirait maintenant sur sa barbe et se grattait le crâne avec force.

— Je vous signale que je vis ici.

— Où est ta sœur ?

— Avec Franny.

— Si tu retournais plutôt à la maison ? Restes-y jusqu'à ce que je vienne vous chercher.

— Mais, et nos affaires ?

L'agent Santos a poussé un long soupir. Elle a lancé un regard par-dessus son épaule.

— Je vous les apporterai plus tard.

— Vous allez arrêter Ours ? Elle s'est frotté les yeux.

— Je ne sais pas, Sam, a-t-elle soupiré.

Elle avait l'air de ne pas avoir dormi depuis des jours.

— Mais si c'est le cas, je ne veux pas que tu sois présente. Je ne veux pas que tu aies ce souvenir. S'il te plaît. Retourne chez Zeb et Franny, maintenant. Je viendrai dès que possible pour essayer de répondre à toutes vos questions.

Maintenant que je ne bougeais plus, que j'avais repris mon souffle, que mon cœur ne battait plus à cent à l'heure et que l'adrénaline commençait à baisser, je me suis rendu compte que mes genoux me faisaient mal. Comme si quelqu'un me les frappait avec un marteau. Je me suis penchée pour enlever un petit caillou dans ma coupure et tenter d'enlever la saleté, mais ça m'a fait encore plus mal. J'ai renoncé et je me suis redressée.

— Je veux rester, ai-je dit.

— Non.

L'agent Santos a secoué la tête.

— C'est hors de question.

— Je ne suis pas un bébé. Je peux gérer ça.

Elle s'est frotté la lèvre inférieure, comme si elle hésitait à accepter, mais avant qu'elle ait le temps de répondre quelqu'un a crié :

— J'ai trouvé quelque chose !

L'agent Santos a tourné la tête et reculé vers Ours.

Je l'ai attrapée par le bras.

— Attendez.

— Retourne chez Franny. Tout de suite.

Elle s'est dégoûtée et m'a laissée plantée là.

Ours n'a pas regardé l'agent Santos quand elle s'est postée près de lui. Elle a touché son épaule, et il a tressailli. Elle a retiré sa main pour la poser sur son étui de revolver et elle s'est collée près de lui, l'air prête à l'action — mais pour faire quoi, ça, je n'en avais pas la moindre idée.

Trois hommes sont sortis du tipi en file indienne. Le premier était l'inspecteur Talbert. Les deux autres, des agents que je ne connaissais pas. Ils sont allés directement vers Ours, l'inspecteur légèrement devant les autres, pour le regarder droit dans les yeux.

Il a sorti un grand sac plastique scellé, avec la sacoche en cuir à l'intérieur.

— Ceci vous appartient-il, monsieur McAlister ?

Ours a hoché la tête.

Je me suis mise sur la pointe des pieds.

L'inspecteur Talbert s'est passé la langue sur les lèvres. Lentement, comme s'il avait tout son temps. Il a tendu la sacoche à l'un des agents et brandi un autre sac plastique.

— Nous avons trouvé cette veste dans votre besace, monsieur McAlister.

Le tissu bleu semblait bien trop foncé sous la lumière du soleil. Sa couleur se rapprochait plus d'un ciel de minuit.

— Ceci vous appartient-il également ?

Ours a fixé la veste des yeux mais n'a pas répondu.

L'inspecteur a sorti un troisième sac, plus petit.

— Et cette clé ?

Il a regardé les alentours avec un geste exagéré.

— Où garez-vous donc vos voitures, monsieur McAlister ?

L'un des agents a ricané.

Ours a tourné la tête derrière lui, et nos regards se sont croisés.

— Pardon, ai-je murmuré, mais pas assez fort.

Tout le monde s'est retourné pour regarder vers moi.

L'inspecteur Talbert a froncé les sourcils.

— Qu'est-ce qu'elle fabrique ici ?

L'agent Santos est revenue vers moi, l'air ébahi.

— Tu étais au courant de ça ?

— On s'apprêtait à vous le dire.

Ses sourcils se sont relevés.

J'ai baissé les yeux vers mes pieds.

— Je vous ai appelée il y a quelques minutes.

Elle a soupiré et a lancé par-dessus son épaule :

— Je m'en occupe.

— Juste ciel, a soufflé l'inspecteur Talbert en se passant une main sur le crâne.

L'agent Santos a posé une main sur mon bras et a commencé à m'éloigner des autres.

— On va devoir l'emmener au poste pour lui poser quelques questions.

— Non, ne faites pas ça.

J'ai repoussé sa main.

— On est obligés, Sam.

Elle a de nouveau tendu une main vers moi, mais je me suis écartée.

— S'il vous plaît, ne l'emmenez pas. Vous ne pouvez pas lui poser vos questions ici ? Il n'a rien fait de mal. Je peux... on peut vous expliquer. Ce n'est pas ce que vous croyez.

Jusqu'ici, l'inspecteur Talbert nous regardait sans rien dire. Il a poussé un soupir, et il a dit :

— Tout ça est ridicule. Wentworth, emmenez-la ailleurs.

Un des agents est sorti du rang et s'est dirigé vers moi.

L'agent Santos lui a fait un signe de la main en disant :

— Je m'en occupe. C'est moi qui gère.

— Ne la touchez pas, a grondé Ours.

C'était les premiers mots qu'il prononçait depuis que les hommes étaient sortis du tipi. Personne n'a bougé. Personne ne parlait. On le regardait tous sans rien faire.

— Ne vous avisez pas de toucher un seul de ses cheveux.

Il semblait prêt à venir vers nous, prêt à se battre contre eux tous s'il le fallait.

— Ça suffit, a lancé l'inspecteur Talbert d'une voix forte.

Ours a tourné la tête mais ne s'est pas rapproché. Il a fait craquer ses jointures.

— Je vais venir avec vous, mais laissez ma fille tranquille, a-t-il dit tout bas, si bas que je l'ai à peine entendu.

L'inspecteur Talbert a sorti ses menottes.

Ours a fait un pas en arrière.

— Simple précaution, a indiqué l'inspecteur.

— Je vous suis de mon plein gré, a lâché Ours. Vous n'avez pas besoin de ça.

L'inspecteur Talbert s'est approché d'Ours. Les menottes ont cliqueté.

— Comment vous êtes-vous fait ces égratignures, monsieur McAlister ?

Il a tendu la main vers les deux griffures sur la joue d'Ours. Même au bout de quatre jours, elles étaient encore visibles, bien qu'elles ne soient plus maintenant que de fines cicatrices.

Ours s'est écarté vivement de lui.

— Ne me touchez pas.

L'inspecteur Talbert a retiré sa main en faisant la moue, puis il a fait un signe de tête à l'agent resté près de lui.

— Faites-le monter gentiment dans la voiture. Je vais prévenir le poste de notre arrivée.

L'agent a avancé vers Ours, une main tendue pour saisir le bras de mon père.

Ours a reculé avant de se diriger lui-même vers la voiture de police.

— J'ai dit, ne me touchez pas.

J'ai voulu le suivre quand il est passé devant moi, mais l'agent Santos m'en a empêchée. Elle m'a attirée contre elle et a posé un bras sur mon épaule.

— Viens, a-t-elle dit. Je vais te conduire à la maison de Franny pour qu'on te nettoie ces blessures.

¹. Tous les extraits d'*Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll sont tirés de la traduction française de Jacques Papy, éditions Pauvert, 1961.

Ollie

La voiture qui emmène mon père passe en premier. Sans phares. Sans se presser. Lentement, ses roues écrasent la terre et le gravier, sans ralentir, sans s'arrêter ici. Le monsieur qui conduit regarde droit devant lui. A l'arrière, entouré de gros barreaux et de grillage, l'homme qui est Ours et qui est innocent lève la tête et me regarde à travers la vitre teintée. Ses yeux sont tristes et noirs. Sa bouche un peu ouverte. Il a l'air vraiment très triste.

Tatie Fran pose une main sur mon épaule et dit :

— Retourne à l'intérieur.

Je la repousse et je descends la première, la deuxième, la troisième marche du porche, jusqu'à l'allée qui est bordée par des pierres.

— Olivia.

Mon prénom entier. C'est un avertissement, mais ça ne suffit pas à me faire revenir.

Une deuxième voiture arrive, passe devant la grange, ralentit et s'arrête devant moi. La portière du conducteur s'ouvre et l'agent Santos descend. Elle s'étire, elle met son chapeau et nous fait un petit signe avec sa tête, à tatie Fran et moi.

— Qu'est-ce qui se passe ? demande tatie Fran du porche.

Sa voix est pressée, vu qu'elle a du mal à se presser tout entière pour descendre les marches et venir me rejoindre.

— Il s'est passé quelque chose ? C'est au sujet de cette jeune femme ? Seigneur, il faut que je m'assoie.

On entend des pas qui traînent, des vieux os qui craquent et le grincement du fauteuil en osier. Je ne vais pas l'aider. Je regarde ma sœur à travers le pare-brise, elle regarde notre père qui s'en va. L'autre voiture, qu'on ne voit presque plus sous la poussière, tourne sur Lambert Road et disparaît de l'autre côté de la colline.

L'agent Santos se penche par la portière ouverte et parle vers l'intérieur de la voiture.

— Viens, Sam. C'est ici que je te laisse.

— Je veux aller avec lui. Il a besoin de moi.

— Et Ollie, alors ? fait l'agent Santos. Elle a besoin de toi, elle aussi.

C'est vrai. Mais pas comme elle pense. Il faut que ma sœur croie. Il faut qu'elle voie. Il faut qu'elle dise les choses que je ne peux pas dire.

Il y a beaucoup d'ombre dans la voiture. Ainsi, je vois celle de la rivière, assise à l'arrière, juste derrière ma sœur. Ses dents sont comme des crocs. Ses yeux, des pierres noires et froides qu'elle pose sur moi. Elle ondule et elle crache. Elle veut que je lui prête ma voix. Elle veut que je dise *Ce n'est pas juste. Ce n'est pas lui*. Mais je ne peux pas.

Je ne le ferai pas.

Si je le fais pour elle, alors il faudra que je le fasse pour tous les autres, et mes mots — les miens, ceux qui sont à moi, rien qu'à moi et à personne d'autre — n'auront plus du tout d'importance. Ils seront jetés, enterrés profondément et piétinés par tous les autres.

Alors je me tais.

Celle qui me suit n'a pas une minute de tranquillité. Elle est tout en explosion et en lumière, ici, puis là, avec une trouille bleue. Moi aussi, j'ai la trouille.

L'agent Santos dit :

— Pour l'instant, tu ne peux rien faire pour lui.

Tatie Fran dit :

— Allons, venez donc toutes à la maison. Je vais nous faire une petite camomille.

Ma sœur dit :

— Ce n'est pas lui qui a fait ça. Il n'a rien fait à cette femme.

Celle de la rivière tape sur la fenêtre et les gros barreaux qu'il y a entre l'avant et l'arrière de la voiture.

— Sam.

L'agent Santos se gratte la nuque.

— Sam, sors de la voiture. Tout de suite. Je ne te le dirai pas une troisième fois.

Je me rapproche du capot. Ma sœur me voit par le pare-brise. Elle a les joues rouges comme si elle avait pleuré. Je voudrais pouvoir lui dire que, tout ça, ce n'est pas sa faute, et qu'on va bien trouver le moyen de tout arranger.

Ma sœur soupire et sort de la voiture. Celle de la rivière la suit. Elles passent devant moi pour entrer dans la maison. Celle qui me suit tombe comme une étoile filante, elle atterrit par terre devant moi. Je l'enjambe et je suis ma sœur à l'intérieur.

Sam

Plus tard, le même soir, Franny est entrée dans la chambre d'amis de l'étage. Elle s'est assise au bord d'un des deux lits et nous a dit :

— L'agent Santos et moi avons discuté avec les services sociaux. Ils nous autorisent à vous garder chez nous jusqu'à ce qu'on réussisse à joindre vos grands-parents.

Ollie et moi étions sur le lit en face d'elle. Moi au pied du lit, débordant presque par terre. Ollie tout près des oreillers, appuyée contre le mur. Elle portait un vieux T-shirt de Franny et avait les jambes repliées sous le tissu, le menton posé sur les genoux ; elle se faisait aussi petite que possible.

Avant la mort de maman, grand-père et grand-mère avaient réservé une croisière de deux semaines à travers l'Atlantique, de Fort Lauderdale à Lisbonne, pour leur quarantième anniversaire de mariage. Une semaine avant la date de leur départ, ils étaient prêts à appeler leur agent de voyage pour tout annuler, mais leurs tickets n'étaient pas remboursables, alors je leur avais dit d'y aller quand même. Ours s'occuperait très bien de nous, il ne fallait pas qu'ils s'inquiètent. D'après l'itinéraire qu'ils m'avaient laissé, leur bateau devait maintenant naviguer quelque part au milieu de l'Atlantique. L'agent Santos pourrait peut-être les joindre, mais ils ne pourraient rien faire à part s'inquiéter pour nous jusqu'à jeudi, jour où ils étaient censés accoster à Lisbonne.

Il pouvait se passer tant de choses en cinq jours. Tant de choses pouvaient changer.

J'ai tripoté le bord des manches de la vieille chemise en flanelle que Franny m'avait donnée après avoir mis mes affaires tachées de sang dans la machine à laver. J'entendais la machine tourner en ronronnant, quelque part au-dessous de nous.

— Nos papiers ne sont pas tout à fait à jour, a-t-elle continué, mais, vu les circonstances et les recommandations favorables de l'agent Santos, le Service de protection de l'enfance veut bien faire une exception temporaire.

— Et nos affaires ? ai-je demandé.

— Au tipi ?

J'ai hoché la tête.

— Maribel a dit qu'elle apporterait tout dès qu'ils auraient terminé d'inspecter les lieux.

Les lieux. La prairie d'Ours. *Notre* prairie. Notre maison.

Je me suis frotté les yeux. Ollie a ramené les genoux encore plus serrés contre sa poitrine.

— Il y a aussi ces cartons dans la grange, a repris Franny. On peut les ouvrir demain, pour voir si on y trouve des habits qui vous iraient un peu mieux.

Après l'enterrement de maman, on avait fait le tri dans la maison d'Eugene pour décider quoi garder, quoi jeter ou quoi donner. Ce qu'on avait gardé avait été rangé dans des cartons et emporté chez Zeb et Franny. Stocker tout ça dans la grange devait être un arrangement provisoire. On était censés déménager dans un endroit plus grand, avec des chambres, des placards et plein de place pour s'étaler. On était censés faire en sorte de retrouver une vie de famille, pas se soucier d'une morte et de combien de temps mon père risquait de passer en prison.

— Je sais que ça change vos habitudes...

Franny a passé une main sur la couette rose et jaune.

— Mais les draps sont propres. Le frigo est plein. Et ici, au moins, vous serez en sécurité. C'est ce qui compte.

Ollie a poussé un soupir.

— Si on allait au supermarché demain, après l'église ? a proposé Franny. Acheter quelques affaires. Des brosses à dents, des sous-vêtements, des chaussettes. De la glace à la menthe avec des morceaux de chocolat.

Elle a souri, mais ça n'a pas marché. Elle s'est penchée en avant, faisant craquer le lit, et elle a pris nos mains pour les serrer.

— Ce qu'on veut, c'est que vous vous sentiez bien ici. Vous êtes chez vous. Si vous avez besoin de quelque chose, il suffit de demander.

Le plancher du couloir a grincé sous les pas de Zeb qui s'est raclé la gorge.

— Maman, a-t-il dit, comme il l'appelait souvent. Il est l'heure de laisser les filles tranquilles. Laisse-les donc se reposer.

Franny s'est relevée en se frottant le dos. Elle a traîné les pieds jusqu'à la porte et elle est restée là quelques instants, dans l'encadrement, à nous regarder. Puis, elle a dit :

— On est en bas, si vous avez besoin de quelque chose. De quoi que ce soit.

Sur ce, elle est sortie de la chambre — qui était maintenant la mienne et celle d'Ollie — et elle a refermé la porte derrière elle.

* * *

Je me suis réveillée entortillée entre les draps.

Je suffoquais, paniquée par un cauchemar embrouillé où je me faisais enterrer vivante dans une tombe avec Taylor Bellweather, qui était aussi à moitié ma mère. Ours tenait la pelle. Chaque fois que j'ouvrais la bouche pour crier, j'avalais de la terre. De plus en plus, jusqu'à ce que je ne puisse plus

respirer et que ça me réveille.

J'ai repoussé ma couette, je me suis assise dans le lit et j'ai ouvert les yeux dans une obscurité trop épaisse pour être la nuit normale. Pas de criquets, pas de grenouilles, pas de vent. Pas d'odeur de rosée du matin et d'aiguilles de pin humides. Je n'étais pas habituée à dormir dans une maison en été, coincée entre quatre murs et un toit en dur. J'avais besoin d'air. J'avais besoin de voir les étoiles.

J'ai tourné la tête vers la fenêtre de la chambre. Les rideaux étaient un peu ouverts et laissaient passer un petit rayon de lune. Je n'étais pas la seule à avoir du mal à dormir. Ollie était debout, une main contre la vitre, en train de regarder dehors. Ses cheveux défaits lui tombaient dans le dos. Le bas de sa chemise de nuit frôlait le sol comme les chemises d'autrefois. Elle était immobile, muette, et ressemblait à un tableau ancien, comme ça, sur ce fond de nuit. Elle a ouvert la fenêtre. L'air s'est engouffré, il sentait la terre sèche et a fait voler les cheveux d'Ollie en un halo mouvant, comme des rubans clairs qui onduleraient autour d'elle.

Je me suis levée. Une planche a grincé sous mes pieds.

Ollie a tourné la tête, puis, voyant que ce n'était que moi, elle s'est de nouveau tournée vers la fenêtre ouverte.

On est restées côte à côte, sans se toucher, sans parler.

On regardait juste dehors, par-delà les champs de Zeb et Franny, vers les arbres qui entouraient notre prairie. Le vent soufflait dans les hautes herbes et penchait la cime des pins. Les carillons du porche tintinnabulaient, leur mélodie était aiguë et désordonnée. Ce n'était pas le genre de vent qui poussait des nuages de pluie ou annonçait des matins frais. C'était un vent du désert, gonflé de chaleur et de soupirs. Le genre de vent qui vous asséchait jusqu'à l'os. Au matin, on se réveillerait avec la gorge sèche et les yeux qui piquent.

— Je sais que tu es en colère contre moi, ai-je dit. Je sais que tu penses que tout est ma faute.

Ollie a rassemblé tous ses cheveux dans une main et les a enroulés autour de son poignet.

— Et c'est peut-être vrai. Peut-être que si j'avais donné la veste à l'agent Santos dès le début, comme Ours le voulait, les choses se seraient passées différemment.

Ollie a poussé ses lèvres en avant comme un bec de canard avant de les aspirer en arrière pour les presser entre ses dents.

— Mais peut-être pas.

Elle m'a regardée. Sous le clair de lune, sa peau semblait grise et ses yeux d'un noir d'encre. Elle a lâché ses cheveux et les a laissés retomber en cascade sur ses épaules. Elle avait l'air d'attendre que je dise autre chose.

— Moi aussi, j'ai envie de croire qu'il est innocent, Oll, ai-je ajouté. Mais il est possible qu'il ne revienne pas à la maison. On doit s'y préparer, je crois.

Elle s'est détournée de la fenêtre, a marché jusqu'à son lit, et elle a pris

son livre d'*Alice* qui était posé sur l'oreiller, avant de revenir vers moi. Elle m'a tendu le livre, déjà ouvert à une page près du début. Et elle m'a montré une phrase en bas de page : « *“Ma foi ! songea-t-elle, après une chute pareille, ça me sera bien égal, quand je serai à la maison, de dégringoler dans l'escalier !”* »

J'ai ri. Elle a refermé le livre sur sa poitrine et s'est appuyée contre moi.

* * *

A l'hôpital, quand on attendait que quelqu'un vienne nous chercher, Ollie parlait encore et elle m'avait demandé si j'avais peur. Je n'ai pas répondu. Elle a collé son petit corps contre le mien, mis sa main sur la mienne et elle m'a dit :

— On a le droit d'avoir peur, Sammy.

Puis, après un long silence :

— On n'a qu'à avoir peur ensemble. D'accord ?

J'ai hoché la tête en essayant d'avaler la boule dans ma gorge, puis j'ai fixé le plafond jusqu'à ce que les larmes arrêtent de vouloir couler partout. Après, j'ai retiré ma main, je me suis levée et j'ai dit :

— Je vais acheter des Skittles au distributeur. Tu veux quelque chose ?

Elle a passé les bras autour de ses jambes pliées et a posé le menton sur ses genoux.

— Tu crois qu'il y aura des minidonuts au sucre glace ? C'est mes préférés.

Il y en avait, et je lui en ai acheté, et elle les a tous mangés sauf un, qu'elle a enveloppé dans l'emballage et posé sur la chaise à côté d'elle.

— Je le garde pour maman, quand elle ira mieux, a-t-elle déclaré avant de se pencher pour me chuchoter à l'oreille : La nourriture des hôpitaux, c'est vraiment pas bon.

Je ne lui ai pas dit que maman n'irait jamais mieux, qu'elle était déjà morte. Je ne lui ai pas dit parce que j'avais trop peur, mais je regrette de ne pas l'avoir fait. Peut-être que ç'aurait été moins dur pour elle si elle ne s'était pas raccrochée si longtemps à de faux espoirs.

Quelques jours plus tard, grand-mère a retrouvé le donut dans la poche du blouson d'Ollie et l'a jeté. Ollie a beaucoup pleuré après ça. Il s'était passé tant de choses — entre l'enterrement, le déménagement, et Ours qui se disputait avec grand-mère pour savoir quoi faire d'Ollie et moi — que je n'ai sûrement pas pris soin d'elle comme une grande sœur devrait le faire. Je n'arrivais pas à trouver des mots qui pourraient la reconforter. Aucune explication ne pouvait justifier une chose aussi terrible, et aucun mot magique ne pouvait arranger ça.

Cette fois, je voulais être une meilleure sœur. J'avais envie d'essayer.

— Je ne sais pas ce qui va nous arriver maintenant, Ollie. J'aimerais bien, pourtant. J'aimerais pouvoir te dire que tout va s'arranger et rentrer dans

l'ordre. Mais je ne peux pas.

Sa main a pris la mienne. J'adorais sentir sa chaleur, la sensation de sa paume comme une pierre au soleil.

— J'aimerais pouvoir faire quelque chose pour changer tout ce qui s'est passé, ai-je continué. J'aimerais pouvoir ramener Ours avec nous. Et maman, aussi.

Ma voix a craqué.

Ollie a serré ma main très fort.

— On est que toutes les deux, maintenant, ai-je dit. Il faut qu'on prenne soin l'une de l'autre.

Elle a appuyé sa tête contre moi. Ses longs cheveux me chatouillaient le bras, mais ça m'était égal.

On est restées devant la fenêtre jusqu'à ce que la lune se cache derrière les arbres et que la grange ressemble à un gros monstre dans le noir, jusqu'à ce que l'air de l'intérieur ressemble à celui de l'extérieur et que le chant des grenouilles et des criquets soit plus fort que nos pensées. Quand on est retournées dans nos lits, on a laissé la fenêtre ouverte et les rideaux voler.

Cette nuit-là, j'ai rêvé de nous avec des peintures sur le visage. On se faufilait ensemble dans les bois pour chasser les lapins en hurlant comme des loups. C'était la vie sauvage. Et quand des gens venaient nous chercher, on se cachait dans les hautes herbes ou dans les branches, et Ollie mettait son doigt devant sa bouche, et personne ne nous trouvait. Au bout d'un moment, ils finissaient par s'en aller. Ils partaient et nous laissaient à notre nature sauvage.

Le lendemain matin, quand Franny est venue nous réveiller pour aller à l'église, je lui ai dit que j'étais malade. Elle s'est penchée au-dessus de moi, a posé une main sur mon front, et elle a dit :

— C'est vrai que tu es un peu chaude.

J'ai hoché la tête et fermé les yeux.

— Je peux quand même y aller, ai-je murmuré. Je peux essayer...

Elle a remonté la couette sur mes épaules.

— Non, tu vas rester ici et te reposer, je préfère.

Elle m'a apporté des toasts, du thé à la menthe poivrée et une pile de vieux magazines.

— On sera rentrés vers midi.

Franny m'a embrassé le front, puis elle est partie.

Environ un quart d'heure après, j'ai entendu leurs voix passer la porte d'entrée et la camionnette démarrer. Dix minutes de silence plus tard, je me suis levée, habillée, j'ai enfilé mes chaussures et je suis sortie par la porte de derrière.

Un peu plus tôt, l'agent Santos était venue apporter nos affaires. J'avais été réveillée par le bruit de sa voiture dans l'allée, et je m'étais faufilée sur le palier, en haut des escaliers, dans un coin où personne ne pouvait me voir. Ils parlaient tout bas, mais j'ai quand même entendu ce qu'ils disaient :

— On l'a mis en état d'arrestation pour le meurtre de Taylor Bellweather,

a déclaré l'agent Santos. Officiellement.

— Oh.

C'était la voix de Franny, sauf qu'on aurait dit celle d'un bébé oiseau.

— Oh ! non. Non, non.

— Et la mise en liberté sous caution ? a demandé Zeb.

— La lecture de l'acte d'accusation est prévue mardi matin. Jusque-là, on va devoir le garder.

— Il doit y avoir une erreur.

— Il y a des éléments à charge. Des témoins. Trop de choses qui nous orientent vers lui.

— Une explication, alors, a dit Zeb. Il devait bien avoir une raison valable, s'il a fait ça.

— Il refuse de coopérer. Il a juste déclaré que, même s'il nous disait la vérité, nous ne le croirions pas, parce que nous avons déjà décidé qui était le coupable. Puis, il a demandé un avocat.

— Mais, ça ne veut pas dire que..., a bredouillé Franny. Il n'a pas pu...

— Ça ne se présente pas bien pour lui. Les choses se goupillent plutôt mal. Il y a trop de...

Là, je suis retournée dans ma chambre et j'ai mis la tête sous mon oreiller. Lorsque j'ai dit à Franny que je ne me sentais pas assez bien pour aller à l'église, je ne mentais pas. Pas vraiment. Mais je n'aurais pas su dire si mon mal de ventre venait de l'idée de tous ces gens en train de se chuchoter des messes basses et des jugements entre deux hymnes, ou si c'était la culpabilité en songeant à ma part de responsabilité dans tout ça.

Mon père, un meurtrier. Je n'arrivais pourtant pas à y croire.

* * *

L'herbe de la prairie était toute piétinée. Il y avait des traces de bottes dans la terre. Un gant de latex retourné avait été oublié sous notre table de pique-nique. Un ruban jaune pendait à une branche d'arbre à côté du chemin menant à notre coin de baignade. Dans le rucher, les abeilles entraient et sortaient de leurs boîtes. Pour elles, rien n'avait changé. La police n'avait pas touché aux ruches, mais l'appentis où l'on rangeait le matériel était vide. Ils avaient emporté les outils d'Ours, son enfumoir et tout ce qu'il lui fallait pour s'occuper de ses abeilles. Ils avaient même pris ma combinaison. Des preuves. C'est ce qu'ils devaient chercher ; peut-être qu'ils en avaient trouvé.

Les abeilles se débrouilleraient toutes seules pendant quelques jours, et les colonies établies pourraient continuer indéfiniment si on les laissait faire. Elles avaient assez de miel en réserve pour tenir jusqu'au prochain printemps, quand les fleurs recommenceraient à éclore. C'était les nouvelles colonies qui m'inquiétaient, surtout l'essaim qu'on avait ramené. Ces abeilles-là n'avaient pas eu assez de temps pour se préparer et, pour survivre à l'hiver, elles auraient besoin de notre aide. Mais je ne pouvais rien faire pour le moment et,

de toute façon, je n'avais pas envie d'essayer sans ma tenue. J'ai laissé les abeilles et suis partie vers le tipi.

J'ai regardé à l'intérieur depuis le seuil. C'était le chaos.

Le lit d'Ours était renversé sur le côté, les couvertures par terre. La malle était ouverte sur des vêtements dans un désordre total. Les tiroirs de la commode étaient aussi ouverts, et j'ai vu ce qui avait été cassé hier. Un bocal était en morceaux sur le sol, dans une épaisse flaque de miel. Entre-temps, quelques abeilles avaient suivi l'odeur et étaient parvenues à entrer dans le tipi. Elles se rassemblaient sur l'ambre sucrée puis repartaient vers leur ruche, comme enivrées.

J'ai remis le lit d'Ours en place ainsi que la chaise pliante qui avait également été renversée, pour la replacer près de la petite table. J'ai ramassé les papiers qui avaient été éparpillés dans tous les sens et j'ai commencé à les trier. Certains étaient des dessins faits par Ours, ceux qu'il suspendait au plafond. Je les ai rangés en une pile sur le coin de la table. Les autres étaient des factures et des commandes, de la paperasse concernant son commerce de miel. Je les ai glissés dans une taie d'oreiller pour les emporter chez Zeb et Franny.

Au milieu d'une pile de magazines d'apiculture, j'ai trouvé une photo. Je l'avais déjà vue, mais cela faisait tellement de temps que je l'avais oubliée. Elle montrait un jeune homme bien rasé avec des cheveux courts auburn, le bras passé autour de la taille d'une femme aux pommettes hautes pleines de taches de rousseur, avec des cheveux châains tombant en boucles sur ses épaules, comme les miens avant que je les coupe. Elle ressemblait à une fée. Elle était appuyée contre lui, la tête relevée, ses yeux bleu-gris fixés sur lui, et sa bouche était figée en un drôle de sourire qui contenait tout leur amour, tout leur espoir. Tout leur avenir semblait trembler sur ses lèvres : le bonheur, les enfants, vieillir ensemble, mourir ensemble. Quand maman m'avait montré cette photo, il y a longtemps, elle m'avait dit qu'Ours et elle étaient allés en lune de miel dans la campagne italienne, où un homme nommé Giovanni, qui passait par là en vélo, avait proposé de les photographier devant une oliveraie. Elle m'avait dit que Giovanni voulait qu'ils s'embrassent pour la photo, mais Ours n'avait pas osé. J'ai regardé la photo quelques instants de plus en essayant de reconnaître mes parents dans ces visages étrangers, cette femme et cet homme, si jeunes et amoureux. Cette femme avec toute sa vie devant elle. Cet homme qui n'avait rien à cacher.

J'ai plié la photo pour la mettre dans la poche arrière de mon pantalon et j'ai rassemblé les derniers papiers épars.

C'est là que j'ai vu mon prénom écrit en haut d'une feuille.

*« Chère Sam,
Je suis désolé. »*

Le reste de la page était blanc.

J'ai fouillé dans la pile. Il y en avait une autre.

« Chère Sam,

Il y a tant de choses que je voudrais te dire sur ce qui s'est passé, mais »

Le dernier mot se terminait par une rature, comme si quelqu'un avait heurté son coude, faisant glisser le stylo.

Sur une autre feuille, il y avait juste mon prénom et une date de trois ans auparavant dans le coin du haut, rien de plus. Il devait y avoir vingt ou trente de ces lettres, commencées mais jamais terminées. Des mots lancés, des phrases entières griffonnées à l'encre noire. Le papier était fin, le contraste commençait à s'atténuer. Ces lettres avaient été écrites il y a des années. J'ai essayé de les classer en ordre, mais la plupart ne comportaient pas de date. Et même si elles en avaient eu, ça ne m'aurait pas beaucoup aidée à comprendre où il voulait en venir.

Il n'avait écrit que quelques mots par feuille, la plupart du temps : « *Je suis désolé* » ou « *J'aimerais que les choses soient autrement, j'aurais aimé pouvoir faire mieux.* » La plus ancienne avait été écrite en janvier l'année de mes huit ans, alors que j'étais encore trop jeune pour comprendre grand-chose à la situation. J'avais refusé de parler à maman pendant trois jours de suite cet hiver-là, en lui imposant ce silence pour la punir. Parce que je croyais que c'était sa faute si Ours ne voulait pas venir à la maison, sa faute si nous ne pouvions pas aller vivre avec lui en permanence dans la prairie. Sa faute si notre famille était brisée.

Une lettre commençait comme toutes les autres :

« *Chère Sam.* »

Puis :

« Aujourd'hui, il a neigé. Assez pour que je fasse toute une famille de bonshommes de neige. Quand je les regarde tous les quatre, dressés dans le silence tout blanc, je pense à toi, à ta sœur et à ta mère qui est si belle. Je pense à ce que nous aurions pu être. »

Mais après ça, plus rien. Que des lignes blanches.

Je n'arrivais pas à savoir si ces lettres me faisaient plaisir — parce que mon père pensait à moi quand je n'étais pas là, parce qu'il avait essayé — ou si j'étais fâchée qu'elles soient si peu cohérentes et même pas terminées ; et, même si elles l'avaient été, il n'avait probablement pas eu l'intention de me les envoyer. J'ai opté pour l'indifférence et j'ai posé les lettres sur la table à côté des dessins d'Ours.

J'ai refermé le battant du tipi derrière moi en partant et je l'ai noué pour qu'il reste en place.

Je me suis mise en route, la taie d'oreiller balancée sur mon épaule. En plus des papiers pour le miel, j'avais pris les crayons de dessin d'Ours et ses carnets de croquis vierges, en me disant qu'il aimerait peut-être les avoir en prison, si jamais c'était autorisé.

J'ai avancé entre les arbres en direction de la rivière Crooked. Les agents étaient venus par ici, aussi. Ils avaient piétiné l'herbe et les carottes sauvages,

et avaient laissé de profondes traces dans la terre meuble en se frayant un chemin dans les bois pour trouver des indices — gros, petits, n'importe quoi qui pourrait prouver la culpabilité d'Ours sans l'ombre d'un doute.

Pendant le court trajet en voiture pour aller chez Franny et Zeb, j'avais raconté à l'agent Santos comment j'avais trouvé puis perdu le corps de Taylor Bellweather, des heures avant que Tony Grant la trouve pour de bon. Je lui ai aussi raconté qu'Ours nous avait laissées dans la prairie toute la nuit et qu'on avait découvert la veste dans sa sacoche le lendemain matin, la clé quelques jours plus tard. Quand elle m'a demandé pourquoi je ne l'avais pas dit plus tôt, lorsqu'ils étaient venus à la prairie la première fois, je lui ai dit que j'avais trop peur pour parler. Que je pensais que ça nous attirerait des ennuis. Je lui ai dit qu'Ours m'avait juré qu'il n'avait rien à voir avec ce meurtre, et que c'était ma faute, pas la sienne, si nous n'avions pas contacté la police plus tôt.

— Je croyais que je pourrais le protéger.

C'était pile la mauvaise chose à dire vu le pétrin dans lequel on était, mais il était trop tard désormais.

L'agent Santos avait serré les mains sur son volant.

— Ce n'est pas à toi de protéger ton père. C'est lui qui est censé vous protéger.

* * *

Avant la prairie, il y a eu une période où on vivait ensemble, tous les quatre, dans un duplex avec deux chambres à Eugene, pas loin de l'université. Maman riait beaucoup et chantait des chansons country en préparant le repas. Papa portait des costumes pour aller au travail et rentrait parfois le midi pour déjeuner. Ollie n'était qu'un bébé d'à peine un an, mais elle avait déjà dit son premier mot : *Pa*. J'allais sur mes six ans et je croyais que le monde était fait de dessins animés du samedi après-midi, de parties de cache-cache et de glaces menthe-chocolat avec du caramel dessus. On était heureux. Puis papa est parti.

Peut-être que ç'aurait été plus facile si l'on m'avait prévenue. S'il avait fait sa valise, s'il nous avait dit au revoir ou si l'on nous avait donné une explication. Mais ça ne s'est pas passé comme ça. Simplement, un jour, il n'est pas rentré à la maison. Je l'ai attendu devant la fenêtre, comme je le faisais toujours, mais l'allée est restée déserte. J'ai attendu le lendemain aussi. Et le jour d'après. Finalement, maman m'a demandé de m'asseoir, elle m'a pris la main et m'a dit qu'il ne rentrerait pas, en tout cas pas pendant un moment. Elle a dit qu'on n'avait rien fait de mal, qu'il avait seulement besoin de passer du temps seul pour se retrouver. Ça m'a paru bizarre, parce que ça voulait dire qu'il s'était perdu. Se perdre soi-même, voilà bien une chose qui me paraissait impossible.

J'ai arrêté d'attendre devant la fenêtre mais, dans le noir, une fois que maman m'avait bordée et souhaité bonne nuit, je me racontais des histoires

pour m'empêcher de pleurer. Des histoires où papa était coincé quelque part dans des circonstances qu'il ne pouvait pas contrôler et qui l'empêchaient de revenir à la maison. Par exemple, il avait été kidnappé et jeté à l'arrière d'une camionnette, on l'avait conduit dans les bois et abandonné là ; ou bien sa voiture était tombée en panne sèche au milieu d'un désert, ou bien il avait pris un avion pour aller travailler, et l'avion s'était écrasé sur une île tropicale. Je me disais qu'avec le temps les secours finiraient bien par le retrouver, ou bien il trouverait une station-service, puis le téléphone sonnerait et j'entendrais sa voix au bout du fil, qui me dirait de ne pas m'inquiéter, qu'il allait rentrer chez nous.

L'histoire que je me racontais le plus souvent était celle où il avait subi un accident et s'était cogné la tête ; il avait perdu connaissance un moment et était peut-être devenu amnésique. Il avait perdu son permis de conduire et n'avait pas d'autres papiers sur lui, alors les médecins et les infirmières n'avaient aucun moyen de savoir qui il était ni comment joindre sa famille. Un soir, presque un an après sa disparition, je m'étais tellement convaincue que c'était la seule explication à son absence que j'ai couru dans la cuisine, où maman faisait chauffer de l'eau pour sa tisane, et j'ai commencé à crier :

— Où est l'annuaire ?

Elle a failli lâcher la bouilloire sur ses pieds.

— Qu'est-ce qui se passe ? Calme-toi. Pourquoi as-tu besoin de l'annuaire ? Sam, parle-moi.

— Les hôpitaux.

J'étais proche de l'hyperventilation, ma tête me paraissait trop légère, mon cœur battait trop vite.

— On doit appeler les hôpitaux.

Maman s'est baissée pour me regarder dans les yeux en me tenant les épaules.

— Doucement. Je comprends à peine ce que tu dis.

— Papa, ai-je dit. Il est blessé. Il ne se souvient plus de nous. Il faut qu'on le retrouve pour l'aider à se rappeler.

J'ai essayé de m'écarter d'elle pour aller chercher l'annuaire toute seule, mais elle m'a retenue avec force, m'a serrée contre sa poitrine et a murmuré par-dessus ma tête :

— Oh ! ma chérie. Non, ton papa n'est pas blessé.

C'est alors que j'ai compris qu'elle savait exactement où il se trouvait. Que j'ai compris qu'il n'était pas perdu du tout. Seulement, quand je lui ai demandé pourquoi il était parti et où il était allé, elle m'a dit qu'il ne fallait pas que je m'inquiète pour ça. Que j'étais trop petite. Quelle que soit la façon dont je posais mes questions, elle me donnait toujours la même réponse :

— Quand ton père sera prêt, il te le dira.

Mais je ne voyais pas comment c'était possible. Il n'était pas là. Donc il n'était nulle part.

Deux ans ont passé, et la vie a continué. Et puis, un soir, un mercredi,

pendant le dîner — on mangeait du pain de viande, des haricots verts et de la compote de pommes —, j'essayais de convaincre maman de m'acheter un nouveau manteau d'hiver. Elle était en train de dire « Le tien te va encore » quand le téléphone a sonné.

Maman est allée répondre et, à la façon dont elle s'est laissée tomber sur une des chaises de la cuisine — la tête basculant en avant, les cheveux cachant son visage, sa main soutenant le tout —, j'ai su que c'était lui.

— Où es-tu ? a-t-elle demandé. Je croyais que tu devais appeler ce matin.

Il y a eu un long silence. Elle écoutait en hochant la tête comme s'il était dans la pièce avec nous. Au bout d'un moment, elle a dit :

— OK. Mmhhh. D'accord. Moi aussi, je t'aime. Elle m'a alors tendu le combiné.

— Tiens, c'est ton père.

J'ai posé le téléphone contre mon oreille sans rien dire pendant plusieurs secondes. Je voulais juste l'entendre respirer. Puis, il a demandé :

— Sam ? Allô ? Tu es là ?

— Oui.

— Ah, salut !

— Salut.

— Ça fait plaisir d'entendre ta voix.

— T'étais où ?

Il y a eu une longue pause, et j'ai cru qu'il avait raccroché.

Puis, il a dit :

— J'avais besoin d'être seul un moment.

— Pourquoi ?

— Il me fallait un peu de temps pour réfléchir.

Ses réponses étaient terribles, mais le simple fait d'entendre sa voix après tout ce temps me faisait oublier le reste.

— Quand est-ce que tu rentres à la maison ? ai-je demandé.

Pas de réponse.

— Demain ? Soupir.

— Non, pas demain.

— Peut-être après-demain ?

— Non, je ne crois pas.

— Quand, alors ?

— Je ne sais pas, Sam.

— Ah.

— Ecoute, je veux que tu sois une grande fille, d'accord ? Je veux que tu sois courageuse et que tu t'occupes bien de ta mère et de ta petite sœur. Tu peux faire ça pour moi ?

— D'accord.

Il s'est éclairci la voix, et j'ai entendu une voiture passer derrière lui. Il a ensuite repris.

— Que penserais-tu de passer quelques semaines avec moi cet été ? On

pourrait dormir à la belle étoile. Et je t'apprendrais à pêcher.

— C'est vrai ?

— Ça te plairait ?

— Oui.

Voilà comment j'ai fini par revoir mon père, sauf que ce n'était pas de la manière que j'avais imaginée. La première fois que je l'ai revu après sa longue absence, je ne l'ai pas reconnu. J'avais peur de sortir de la voiture. Je voyais un homme barbu à peine plus grand que ma mère, alors que dans mon souvenir c'était un géant. Je voyais un étranger au teint cireux, beaucoup plus mince que dans ma mémoire, et j'étais convaincue qu'il y avait une erreur. Ensuite, il m'a souri, et c'était comme s'il n'était jamais parti.

Mais maintenant.

Une fois encore.

J'étais là, et pas lui. J'étais seule, et il était perdu. Sauf que cette fois je ne pouvais pas me raconter d'histoires pour me redonner de l'espoir et je n'avais pas de maman pour me réconforter ou me bercer quand je pleurais.

* * *

Au bord de la rivière, je me suis penchée, j'ai ramassé un galet plat et j'ai essayé de le faire ricocher sur l'eau ; mais le courant était trop fort, trop rapide, et la pierre a coulé directement.

Une tache sombre est passée près de moi à toute vitesse. Je l'ai suivie du regard pendant quelques instants, et, après quelques détours, elle a fini par se poser dans le trou d'eau, presque devant moi. Je me suis accroupie sur la berge et me suis penchée pour mieux la regarder. C'était une abeille, peut-être une des ruches d'Ours, mais on ne peut pas voir ça à l'œil nu. Aujourd'hui, sa mission était d'apporter de l'eau à la ruche. Elle a bu autant qu'elle pouvait et, après quelques secondes, elle a redécollé tant bien que mal en essayant de reprendre son équilibre. Puis elle a décrit un cercle en l'air avant de s'envoler vers l'amon, dans la direction opposée des ruches d'Ours. Je me suis redressée et j'ai couru après elle.

Quand les abeilles retournent à leur ruche, elles volent quasiment en ligne droite. C'est Ours qui me l'a appris. Il m'a aussi appris que les meilleures conditions pour les pister sont les journées où le ciel est couvert, quand on distingue bien leur corps sombre sur les nuages blancs. Ce jour-là, le ciel était d'un bleu intense, mais, tant qu'elle restait loin des arbres, je me suis dit que j'aurais peut-être une chance de trouver ma première colonie sauvage.

Ours disait toujours qu'on ne mérite pas le nom d'apiculteur avant d'avoir suivi une abeille jusqu'à sa ruche sauvage. Ces quatre dernières années, il en avait débusqué six, et, d'après lui, c'était grâce à sa patience, son attention et ses yeux de lynx. Moi, je me demandais toujours si les abeilles ne volaient pas plus lentement exprès pour lui car, quand j'essayais de les suivre, je les perdais de vue après quelques pas seulement et j'abandonnais.

« Pister les abeilles, c'est dix pour cent de savoir-faire et quatre-vingt-dix pour cent de chance », aimait-il dire. Les abeilles sont petites et elles volent vite ; les pister, c'est comme essayer de suivre un grain de poussière sous le soleil. Le mieux à faire est de se focaliser sur leur mouvement, sans regarder où l'on met les pieds, et de courir aussi vite et aussi droit que possible.

Ça me faisait du bien, de sentir la poussée du sol sous mes pieds, d'inspirer de grandes bouffées d'air dans mes poumons, de me frayer un chemin entre les broussailles. La taie d'oreiller rebondissait sur mon dos, et tous les trois, quatre pas, je trébuchais à demi sur un caillou ou une branche par terre, mais je ne suis pas tombée et je n'ai pas ralenti. L'abeille volait. Je courais.

Elle est restée près de la rivière pendant environ six cents mètres, ce qui me facilitait la tâche pour la suivre. La rive en aval de mon coin de baignade s'est éloignée alors que la rivière s'élargissait et que le courant ralentissait. L'herbe me chatouillait les chevilles. Une nuée de petits oiseaux a brusquement surgi d'un buisson de quenouilles.

J'avais déjà exploré cette partie de la rivière, et il y avait encore une bonne distance avant d'arriver au bout de la propriété de Zeb et sur celle de quelqu'un d'autre. Je me disais que l'abeille n'irait pas beaucoup plus loin, maintenant, et je commençais à me réjouir à l'idée de trouver une ruche sauvage. Elle serait dans le creux d'un arbre ou d'une souche pourrie, ou peut-être même dans un trou entre deux roches. Quand je serais assez près, je commencerais à voir davantage d'abeilles, peut-être même à les entendre bourdonner. Feraient-elles le même bruit que celles d'Ours — apaisant, joyeux, régulier — ou bien le bourdonnement sauvage serait-il plus pressé, plus énervé, plus agressif ? Et Ours. J'imaginai déjà sa tête quand je lui dirais que j'avais pisté une abeille tout le long de la rivière jusqu'à je ne sais où. Il serait ravi, tout sourires, fier.

Je dois être tout près, maintenant, me suis-je dit avec un coup d'œil sur les arbres devant moi. C'est à ce moment-là que j'ai perdu l'abeille de vue.

Il faut faire attention. Ours me l'avait répété je ne sais combien de fois. Il faut garder la tête dressée et les yeux grands ouverts.

J'ai arrêté de courir et tourné la tête dans tous les sens en scrutant l'air, le ciel, les arbres, tous les endroits possibles, mais elle avait disparu. Evanouie en un clin d'œil. J'ai donné un coup de pied dans une pierre. Elle a volé au loin pour atterrir dans la rivière.

Le soleil montait dans le ciel. J'avais une heure devant moi, peut-être, avant que Zeb, Franny et Ollie ne reviennent de l'église. J'étais proche de la voie d'accès où Ours disait avoir trouvé la veste. Si je la suivais jusqu'à Lambert Road, je pourrais retourner à la ferme plus vite et plus facilement qu'en rebroussant chemin entre les arbres et par les champs. J'ai continué de remonter la rivière en suivant la courbe du rivage, en y jetant des cailloux et en fouettant les hautes herbes avec un bâton. Puis, je suis arrivée à un endroit où il y avait moins de végétation.

Cette voie d'accès — de terre sèche, pleine d'ornières et avec de l'herbe poussant au milieu — était similaire à celle qui séparait la prairie et la grange de Zeb et Franny, mais, au lieu de se terminer à des kilomètres de la rivière, celle-ci débouchait directement au bord de l'eau. Peut-être qu'il y avait un pont ici, auparavant, ou un endroit où l'on pouvait passer à gué. J'ai regardé de l'autre côté ; les arbres y poussaient serrés les uns contre les autres, et tout près du bord. Non, ça ne me semblait pas être l'endroit idéal pour traverser. L'eau était trop haute, le courant trop rapide.

A peine un mètre en contrebas, il y avait un petit îlot, un amas de rochers, d'herbes et d'arbres frêles qui ne m'arriveraient jamais plus haut qu'à la taille. Les débris charriés par le courant s'amassaient d'un côté, dans un enchevêtrement de branches et de feuilles, et c'est là que j'ai vu le soleil faire briller quelque chose de doré.

J'ai enlevé mes chaussures et mes chaussettes, et je les ai posées sur un rocher avec la taie d'oreiller. J'ai roulé mon pantalon jusqu'à mes genoux et j'ai avancé dans l'eau. Le courant était fort et menaçait de me déséquilibrer. Je me suis penchée en avant pour le contrer et avancer plus loin. Quand je suis arrivée à l'îlot, mon pantalon était trempé. Ainsi que le bas de mon T-shirt. L'eau m'arrivait à la taille et me poussait contre les rochers. D'une main, je me suis agrippée à une branche émergeant du côté des débris et qui paraissait solide. De l'autre, j'ai essayé d'attraper l'objet qui brillait — un collier accroché à une petite branche.

Mes doigts se sont refermés sur le pendentif. J'ai tiré doucement, mais le collier n'a pas bougé. J'ai alors fait bouger la chaîne d'avant en arrière et tiré en même temps. Le collier a glissé de la branche, et je l'ai calé au creux de ma main.

Je me suis retournée pour reprendre la direction de la berge dans les eaux tumultueuses. Presque arrivée au bord, j'ai dérapé sur les pierres couvertes d'algues qui tapissaient le fond. J'ai repris mon équilibre et j'ai regagné la terre ferme.

L'eau dégoulinait de mes vêtements, mouillant le sable à mes pieds. J'ai ouvert mon poing et approché le collier de mon visage. La chaîne était dorée, toute simple, et portait un pendentif rond, une pierre noire incrustée dans un support assez travaillé. Je reconnaissais sa forme et les gravures autour de la pierre ; je constatais maintenant qu'il s'agissait de serpents, et non de volutes comme je l'avais cru en voyant ce collier dans le journal. En voyant ce pendentif autour du cou de Taylor Bellweather.

J'ai relevé la tête et scruté la forêt derrière moi. Je venais d'avoir cette drôle d'impression, quand on a la chair de poule, qu'un frisson vous passe dans le dos et que vous avez l'impression d'être observé. Mais il n'y avait personne d'autre avec moi que le vent, les arbres, et une forêt pleine d'oiseaux.

J'ai de nouveau examiné le collier. Le fermoir était cassé, et il y avait un petit bout de terre coincé entre la pierre et le socle, mais c'était bien le sien.

Sans aucun doute. Et, à cause de ça, j'ai regardé autour de moi et commencé à remarquer d'autres choses.

Dans la terre, des traces de pneus allaient du chemin jusqu'à l'eau, puis en sens inverse. Nettes, bien profondes, elles ne risquaient pas de disparaître de sitôt ou d'être effacées par le vent et la pluie. Elles n'avaient pas plus de quelques jours. Et là, tout près d'une des traces, si proche que j'ai failli la prendre pour une empreinte de pneu, une parfaite empreinte de pas. Plus grande que toutes mes chaussures, avec un motif de gaufrier et un logo que je ne connaissais pas, mais qui semblait assez distinct pour être exploité.

Elle était là, la preuve. La nouvelle preuve. Celle qui prouverait l'innocence d'Ours. Sans l'ombre d'un doute. J'ai mis le collier au fond de ma poche, où je ne risquais pas de le perdre. Puis j'ai fouillé dans la taie d'oreiller et j'en ai sorti un crayon et le carnet de croquis. Je me suis assise par terre à côté de l'empreinte de pas, j'ai pris une page blanche et j'ai commencé à dessiner.

Ollie

La serveuse demande :

— Deux personnes seulement ?

Ma sœur fait oui avec sa tête, alors qu'il y a nous deux plus deux fantômes.

La serveuse, qui a un badge bleu à paillettes où c'est écrit « Belinda », prend les menus dans une boîte à côté de la caisse et nous emmène à une table avec banquettes. Je me mets sur une banquette, ma sœur en face, sur l'autre. Celle de la rivière et celle qui me suit s'évaporent dans les rayons de soleil qui entrent par la fenêtre. Elles flottent autour de nous comme de la poussière qui effleure les bras, les joues, les lèvres. Sans jamais se poser.

Belinda pose les menus devant nous.

— Aujourd'hui, on a du pain de viande et de la purée. Le menu enfant est derrière.

Elle nous laisse toutes seules pour choisir.

Il y a beaucoup de monde chez Patti's pour un lundi, et les gens nous regardent. Ces deux hommes au bar. Cette dame et son mari qui partagent une pile de pancakes. Ces trois vieilles dames qui se ressemblent. Ils murmurent derrière leurs mains comme ils l'ont fait à l'église, mais ils ne parlent quand même pas assez bas et j'entends des trucs comme « pauvres gamines », « arrêté », « toujours soupçonné », « monstre ».

Ma sœur se racle la gorge un peu trop fort et remue sur la banquette. Ça fait couiner le skaï sous elle. Elle dit :

— Tu sais ce que tu veux prendre ?

Je lui montre le sandwich chaud au fromage qui est servi avec un bol de soupe à la tomate. Des choses que j'aime bien, parce que c'est ce que maman m'aurait préparé, un jour comme aujourd'hui. Elle aurait pris mon visage entre ses mains, elle m'aurait embrassé le bout du nez et elle aurait dit : « On a le droit d'être triste parfois, tu sais. »

Une tache brillante vient flotter juste devant ma figure. Je fais un geste pour qu'elle s'en aille.

Ce n'est pas ma mère, vu que ma mère est morte. Et pourtant c'est ma mère. J'ai vu sa tête dans le noir. On est coincées entre bonjour et au revoir, entre ici et là-bas.

Belinda revient à notre table avec un carnet et un crayon.

— Alors les filles, qu'avez-vous choisi ?

Ma sœur passe notre commande, et Belinda s'en va. Quand elle revient avec deux verres d'eau, ma sœur commence à lui poser une question :

— Je me demandais...

Mais elle s'interrompt et elle secoue la tête, elle regarde par la fenêtre et elle se mord la lèvre du dessous. Belinda s'apprête à s'en aller, et ma sœur lui dit :

— Je peux avoir un café, s'il vous plaît ?

Belinda apporte un mug marron et une cafetière. Elle remplit la tasse.

Ma sœur glisse la main dans la poche de sa chemise, puis elle se racle encore la gorge et se met à parler trop fort, comme elle fait quand elle veut paraître plus vieille que son âge.

— Au fait, et cette femme qu'ils ont trouvée ? Il y a du nouveau ?

Belinda approche la cafetière de sa poitrine et la tient là avec ses deux mains. Elle nous regarde avec des petits yeux. Une goutte d'eau coule le long de mon verre. Je la rattrape avec le bout de mon doigt avant qu'elle touche la table et je la pose sur mes lèvres.

C'est une bonne question et, en même temps, pas la bonne.

Le silence inquiète ma sœur.

Elle a toujours une main dans sa poche, qui serre quelque chose que je ne peux pas voir, et l'autre tripote le bord de la nappe en papier, elle commence à en arracher des petits bouts.

Du coup, elle bredouille :

— Enfin... puisque vous avez beaucoup de passage ici... des gens... qui parlent... je me disais juste que... je me disais que peut-être, vous sauriez...

— Veux-tu du lait, ma belle ? demande Belinda.

Ma sœur secoue la tête très vite et prend un sachet de sucre dans la petite boîte au bout de la table.

— Non, merci. Ça va comme ça.

Maintenant on est de nouveau seules, et je voudrais lui dire qu'elle fait de son mieux et qu'il faut qu'elle continue. On ne peut pas abandonner. Pas maintenant. Jamais.

Pas avant d'avoir prouvé la vérité.

Elle prend une gorgée de café, elle fait la grimace et elle écarte sa tasse. Elle regarde par la fenêtre et, au moment où le rayon de soleil la touche, je comprends qu'il y a quelque chose de différent. Quelque chose a changé. C'est elle : elle serre et elle desserre les dents, et elle fait comme du piano sur la table avec ses doigts. Mais c'est aussi celle de la rivière : elle s'enroule et elle se déroule, ça fait vibrer l'air entre nous. Toutes les deux, elles ont l'air très, très nerveuses.

Ma sœur a trouvé quelque chose. Quelque chose d'important.

Quelque chose qui change tout.

Sam

On est allées chez Patti's parce que c'est là que l'agent Santos venait déjeuner quand elle travaillait.

Mais, aujourd'hui, sa table habituelle était prise par quelqu'un que je ne connaissais pas. Je m'apprêtais à faire marche arrière pour aller directement chez elle, mais Ollie avait les mains sur le ventre et contemplait les tartes dans la vitrine avec des yeux exorbités. Ce matin, à la première heure, l'inspecteur Talbert avait appelé et demandé à Zeb de lui emmener la camionnette aussi vite que possible. Pour l'enquête. Ollie et moi sommes montées avec lui en prétextant qu'on voulait aller à la bibliothèque, tout près de là. On devait se retrouver devant le restaurant à 15 heures. Comme on avait encore quelques heures devant nous, je me suis dit qu'on n'avait qu'à s'installer pour déjeuner d'abord.

J'ai mis la main sur la poche de ma chemise et vérifié pour la centième fois que le collier était toujours là, que je n'avais pas imaginé tout ça.

Hier, dès l'instant où j'étais rentrée chez Zeb et Franny, j'avais mis le collier dans un petit sachet en plastique et plié le sachet au fond de ma poche. Je n'en ai pas parlé à Ollie parce que je ne voulais pas lui donner de faux espoirs. Et je n'en ai pas parlé non plus à Zeb et Franny parce qu'ils avaient déjà assez de soucis comme ça. J'ai quand même appelé l'agent Santos dès que j'ai pu, mais elle n'a pas répondu. J'ai alors décidé de lui apporter le collier et les dessins en personne. Depuis hier, et ce matin encore, quand on avait pris le petit déjeuner, quand on avait fait notre toilette et quand on était allées nourrir les poules, chaque minute, chaque seconde, j'avais gardé le collier avec moi, bien en sécurité. Une fois que je l'aurais donné à l'agent Santos et que je lui aurais montré l'empreinte de pas, Ours ne devrait pas tarder à être libéré.

J'ai regardé la salle du restaurant, surprise par le nombre de personnes qu'il y avait. Presque toutes les tables et les banquettes étaient occupées ; on entendait des rires, des discussions, le café qu'on versait, les ustensiles contre les assiettes. Je me suis concentrée sur les hommes présents, surtout sur leurs mains et leurs pieds. La plupart portaient des baskets ou des chaussures de ville, mais quelques-uns avaient des bottes ; de là où j'étais, elles me paraissaient toutes de la même taille.

Un des hommes a regardé par-dessus son épaule à l'instant même où

j'observais son large torse et son cou épais, en me disant que Taylor Bellweather aurait été comme une brindille entre ses grosses pattes. Nos regards se sont croisés. J'ai cligné des yeux, mais je ne les ai pas baissés. Je le reconnaissais, maintenant, avec son début de calvitie et son nez busqué, avec sa bouche dont les coins remontaient tout le temps même quand il n'y avait rien de drôle, et ses petits yeux noirs trop rapprochés.

Le deuxième été que j'ai passé avec Ours, Franny est venue à la prairie le dimanche après mon arrivée et m'a dit de mettre une belle robe pour m'emmener à l'église. D'après elle, il était grand temps que je ressente enfin la crainte de Dieu dans ma vie. Je lui ai dit que je ne croyais pas en Dieu, mais que, si j'y croyais, je n'aurais pas peur de Lui. Elle m'a répondu que j'irais à l'église de toute façon, même s'il fallait qu'elle m'y traîne. Après, elle a dit que j'avais raison, que ce n'était pas de Dieu dont il fallait avoir peur. J'étais plus petite, à l'époque, beaucoup plus, et le pasteur Mike Freshour me faisait l'impression d'un terrible géant. Penché sur sa chaire pour se rapprocher de sa congrégation, c'était encore pire. Il en cramponnait les bords avec force et, tandis que ses paroles allaient crescendo, il se penchait de plus en plus, et je me souviens d'avoir eu peur qu'il casse la petite plate-forme de bois en mille morceaux. Je ne me rappelle pas ce qu'il disait, mais je me rappelle courir à l'extérieur aussi vite que possible après l'*amen* final, impatiente de respirer un air qui ne sentait pas la fumée des enfers.

Il continuait de me regarder, et il a pris une serviette sur sa table pour s'essuyer la bouche. Ses mains étaient plus grandes que dans mon souvenir, avec les jointures et les tendons qui ressortaient. Je n'étais retournée à l'église de Franny que quelques fois après la première — quand je venais chez Ours, et si Franny se mettait en tête que mon âme avait encore besoin d'être sauvée —, mais le pasteur Mike me regardait comme si on était de vieux amis, comme s'il allait se lever et venir me dire quelque chose.

J'ai détourné le regard pour me concentrer sur Ollie. Elle regardait par la fenêtre. Ses doigts pianotaient contre la couverture de son livre d'*Alice* posé sur la table. Elle a dû sentir mon regard, car ses doigts ont cessé de bouger, elle a tourné la tête et a fixé ses yeux dans les miens. Je lui ai souri en essayant de me montrer rassurante. *Ça va aller. J'ai trouvé le moyen de tout arranger.*

Les coins de sa bouche ont légèrement frémi, et j'ai cru un instant que j'allais pouvoir lui arracher un sourire, mais ses yeux se sont posés sur quelque chose derrière moi et sa bouche s'est ouverte tandis qu'elle fronçait les sourcils. Je me suis retournée pour voir.

Tout en dénouant son tablier taché de gras, Travis s'est alors approché de notre table. Sans sourire, il a dit :

— Tiens, je suis surpris de vous voir ici aujourd'hui.

C'était bizarre d'être si proches, de le voir comme ça, continuer sa vie tranquillement après avoir laissé tant de choses inachevées au bord de la rivière. J'avais l'impression qu'une éternité était passée depuis, mais trois

jours seulement s'étaient écoulés depuis notre presque-baiser, depuis qu'on avait cessé d'être de vagues connaissances qui se disaient à peine deux mots en passant, et qu'on était devenu autre chose que je ne savais pas encore définir.

— Je suppose que tu as entendu parler d'Ours ? ai-je demandé.

Il a hoché la tête.

— Ouai, tout le monde parle de ça.

J'ai attiré ma tasse de café vers moi en l'enveloppant de mes deux mains et en regrettant de ne pas voir accepté quand Belinda m'avait proposé du lait. Ours buvait toujours son café noir avec juste une petite cuillerée à café de sucre, mais c'était encore trop amer pour moi comme ça.

Travis s'est éclairci la voix.

— Tu as vu que c'était dans le journal ?

— Ah bon ?

Il a levé un doigt pour me dire d'attendre et il s'est levé de la banquette pour rejoindre le comptoir, où il a pris un exemplaire près de la caisse. Il est revenu et l'a posé plié devant moi. Une photo d'Ours prise par la police occupait la moitié de la première page. Il avait l'air hagard, à moitié fou, et sa barbe m'a fait penser à un enchevêtrement de fils barbelés. En gros caractères gras, on pouvait lire au-dessus de la photo :

*L'HOMME SAUVAGE FRANK MCALISTER, DIT « OURS », ARRÊTÉ COMME SUSPECT PRINCIPAL DANS
UNE AFFAIRE DE MEURTRE*

J'ai retourné la page sur la table sans lire l'article. Ollie a tendu la main. J'ai essayé de l'écarter pour qu'elle ne le voie pas, mais elle m'a arraché le journal des mains et l'a déplié.

Je me suis affaissée sur la banquette.

— Ils n'ont pas arrêté la bonne personne, tu sais...

— Pff... ça craint, cette histoire, a dit Travis en tordant son tablier entre ses mains. Ça craint vraiment. Mais ils ne l'auraient pas arrêté s'ils n'avaient pas de preuves.

— Quelles preuves ?

Travis a haussé les épaules.

— Je ne sais pas, mais ils doivent bien avoir quelque chose.

Ollie a recommencé à taper des pieds contre le bas de la banquette. Je lui ai fait les gros yeux, mais elle a continué. *Boum ! Boum ! Boum !*

— Oui, eh bien moi aussi j'ai quelque chose, justement.

Travis a arrêté de tordre son tablier. Sous la table, Ollie m'a envoyé un coup de pied dans le tibia.

J'ai poussé un petit cri et éloigné mes jambes de sa portée.

— Eh ! On peut savoir pourquoi tu fais ça ?

Elle m'a regardée en clignant des yeux mais n'a rien dit.

J'ai haussé les épaules en disant à Travis :

— Ah, les sœurs, je te jure !

J'ai immédiatement regretté ces mots, mais trop tard. J'ai commencé à m'excuser avant de m'arrêter en secouant la tête et en attirant Travis plus près de moi à la place.

— J'ai trouvé quelque chose près de la rivière, ai-je dit. Quelque chose qui prouvera qu'Ours est innocent.

— Sam...

Il a prononcé mon prénom d'une voix traînante. Comme s'il croyait que je fabulais.

— Non, je t'assure. Je vais te montrer.

J'ai commencé à fouiller dans ma poche pour en sortir les dessins des empreintes de pas et de pneus ainsi que le collier dans sa pochette plastique.

Ollie a porté une paille à sa bouche et a soufflé. Une boule de papier mâché en est sortie et a filé droit vers le front de Travis. Avec force.

Il a reculé en se frottant le front.

— Mais, qu'est-ce que... !?

— Ollie !

Elle a de nouveau brandi sa paille et gonflé ses joues.

— Arrête !

Je me suis élancée par-dessus la table pour lui attraper le bras, mais elle s'est dégagee et a projeté une nouvelle boulette de papier. Travis s'est baissé, et le projectile lui a volé par-dessus l'épaule.

J'ai saisi Ollie par le bras et lui ai arraché la paille des mains.

— Excuse-toi.

Elle s'est tournée vers la fenêtre.

J'ai répété :

— Ollie. Demande pardon à Travis.

Elle m'a ignorée.

Travis a posé une main sur mon épaule.

— Ce n'est pas grave, laisse tomber.

— Je ne peux pas laisser passer ça.

Il a haussé les épaules.

— Ce n'est qu'une gamine.

Il a regardé la porte battante des cuisines derrière lui comme si quelqu'un l'avait appelé.

— Ecoute, il faut que je retourne bosser. Vous êtes chez Zeb et Franny ?

J'ai acquiescé.

— Je passerai peut-être après mon service. Comme ça, tu pourras me montrer ce que tu as trouvé ?

— Oui. Si tu veux.

Dès que Travis a été parti, je me suis tournée vers Ollie pour la gronder, mais elle souriait, d'un tout petit sourire — les coins de sa bouche étaient très légèrement remontés —, et j'ai décidé de laisser filer.

Notre serveuse est arrivée avec les plats quelques minutes plus tard. Elle a posé les assiettes devant nous, puis elle est restée debout près de la table un

moment en tapotant son crayon contre sa paume. Elle était plutôt forte et, chaque fois qu'elle respirait, on entendait comme un petit sifflement. Ses cheveux blonds décolorés étaient attachés en queue-de-cheval, avec des racines noires apparentes.

J'ai rapproché mon assiette de moi.

Belinda a arrêté de tapoter son crayon et elle a dit :

— Tu ne devrais pas parler de cette femme à n'importe qui.

La cuillère d'Ollie a fait du bruit contre son bol.

— Il y a beaucoup de gens qui n'apprécient pas votre père, ici, a-t-elle continué. Alors avec cette situation, son arrestation... eh bien, ils sont encore plus remontés que d'habitude.

— Il n'a pas...

Elle ne m'a pas laissée terminer.

— Ecoutez. Je vous aime bien, les filles. Et j'aimais bien votre mère. Et même si je ne devrais pas, je vais vous dire ce dont je me souviens, mais vous gardez ça pour vous, d'accord ? Ne le dites à personne, sinon je pourrais avoir de gros ennuis.

Elle a attendu qu'Ollie et moi hochions la tête, lui promettant notre silence, avant de continuer :

— Si ma mémoire est bonne, cette pauvre femme est venue ici deux soirs de suite. Samedi et dimanche. Elle s'est assise là. Les deux fois sur la même banquette. Elle a commandé du pain de viande le premier soir et un sandwich club avec frites le deuxième. Elle a bu beaucoup de café. L'équivalent de deux cafetières, facilement. Chaque soir. Et elle écrivait sur quelque chose, elle avait toujours une main occupée. Quand elle n'écrivait pas, elle feuilletait une pile de vieux articles de journaux.

— Est-ce qu'elle a parlé à quelqu'un ? ai-je demandé.

Belinda s'est grattée derrière l'oreille avec son crayon.

— Eh bien, elle m'a demandé si je savais des choses sur ton père.

— Et ?

— Et je lui ai dit que je n'en savais pas beaucoup plus que ce que disaient ces articles devant elle.

Le *Bulletin* avait publié quelques lignes sur Ours lorsqu'il s'était installé dans la prairie. On avait fait l'éloge de ce retour à la nature et de cette quête pour une existence minimaliste. Certains le comparaient même à Henry David Thoreau. Une fois qu'il a eu monté ses ruches, il y a eu encore quelques articles sur son commerce de miel et sur la façon de s'occuper des abeilles, mais le dernier article que je connaissais avait été publié il y a quatre ans, et je ne voyais pas pourquoi Taylor Bellweather aurait fait tout ce chemin depuis Eugene pour écrire sur quelqu'un d'aussi peu intéressant qu'Ours.

— Est-ce qu'elle a discuté avec quelqu'un d'autre ? ai-je insisté. Peut-être qu'elle a parlé de quelqu'un qui la mettait mal à l'aise, dans les parages ? Quelqu'un qu'elle n'avait pas l'air très contente de voir ?

— Je vois où tu veux en venir, mais non. Rien de tout ça.

Belinda s'est appuyée sur son autre jambe.

— Quoique, maintenant que j'y pense, je l'ai vue parler avec le pasteur Mike. Le deuxième soir où elle était ici. Mais ça n'a pas duré bien longtemps, et elle lui souriait tout le temps, alors arrête de faire cette tête-là parce qu'il n'a rien à voir là-dedans.

Je me suis rapprochée d'elle.

— Avez-vous entendu de quoi ils parlaient ?

Belinda a froncé les sourcils et a rangé son crayon dans la poche de son tablier.

— Ça ne me regardait pas, et ça ne te regarde pas plus maintenant.

— Mais si, ai-je répliqué en poussant vers elle le journal avec la photo d'Ours sur la table. Ça me regarde, maintenant.

Elle a soupiré, et son expression s'est radoucie.

— Ecoute, je sais que c'est ton père et que tu l'aimes. Et peut-être qu'il n'a rien à voir dans cette histoire. Peut-être qu'il n'a rien fait de mal. Mais peut-être que si, et tout ce que je veux te dire, c'est de faire attention. Parfois, on croit voir les choses bien en face alors qu'en fait on est à côté de la plaque.

Elle a frappé des doigts deux petits coups sur la table en souriant à Ollie et lui a dit :

— Mange donc ta soupe, ma belle, elle va refroidir.

Quand elle est repartie, j'ai pu voir clairement la table où le pasteur Mike était assis. Sa chaise était maintenant vide. Devant son assiette presque intacte.

* * *

Il faisait si chaud dehors que nos chaussures collaient sur le trottoir.

— Dépêche-toi, ai-je ordonné à Ollie, qui n'a pas accéléré pour autant.

Le soleil était cuisant et le goudron ramolli. Mon T-shirt, déjà humide, me collait à la peau.

— Ollie, on avance !

Elle s'était arrêtée devant la vitrine du Grenier de Delilah pour regarder le petit singe automate. J'ai pris sa main et j'ai essayé de l'entraîner. Elle m'a repoussée et a croisé les bras sur sa poitrine, refusant de bouger.

— S'il te plaît, Ollie. C'est important.

J'avais appelé le numéro sur la carte de l'agent Santos avant qu'on parte de chez Patti's. Personne n'avait répondu. Je n'avais pas son numéro de domicile, mais elle n'habitait pas loin d'ici, à un peu plus d'un kilomètre maximum, dans une impasse au nord de la ville, près de la caserne de pompiers. Il nous faudrait peut-être vingt minutes pour y aller, et vingt minutes pour revenir. En plus de ça, si l'agent Santos était chez elle, il me faudrait bien une demi-heure pour lui montrer tout ce que j'avais trouvé et lui demander ce qu'elle allait en faire, voire trois quarts d'heure si je devais la convaincre. Si l'on voulait être à l'heure pour rentrer avec Zeb, il fallait se

dépêcher.

J'ai tiré sur le bras d'Ollie.

— On reviendra plus tard.

Elle s'est approchée un peu plus de la vitre. Là, elle a levé une main et, d'un doigt, elle a parcouru les lettres peintes sur la vitrine : *D-E-L-I-L-A-H*. Arrivée au *H*, elle est revenue au *D* et a recommencé, en ignorant *LE GRENIER DE* écrit avant.

Une voiture est passée en roulant lentement derrière nous. Le moteur faisait le même bruit que celui du pick-up de Zeb, et je me suis retournée brusquement en pensant que c'était peut-être lui — si les types qui faisaient les analyses avaient terminé plus tôt —, mais c'était un minivan bordeaux conduit par quelqu'un que je ne connaissais pas.

— Allez, on y va.

Cette fois, j'ai agrippé le bras d'Ollie plus fort et l'ai tirée derrière moi sur le trottoir.

Elle a lutté contre le mouvement de tout son poids pour revenir vers Le Grenier de Delilah. Elle avait grandi et gagné en force, ces derniers mois. Avant, je pouvais la soulever sous les bras et la faire tourner en l'air. Je pouvais la porter sur mes épaules pendant des heures. Je pouvais lui faire faire tout ce que je voulais.

Je l'ai lâchée. Elle a trébuché en arrière mais n'est pas tombée.

— Très bien, ai-je dit. Tu veux entrer ?

Elle a fait signe que oui.

— Alors vas-y.

Elle a fait un pas vers la porte, puis s'est arrêtée et a lancé un regard dans ma direction.

— Moi, je vais parler à l'agent Santos.

Elle a remonté ses lunettes sur son nez et ses lèvres se sont mises à bouger entre ses dents ; elle semblait sur le point de dire quelque chose, et j'ai pensé : *Enfin, il était temps*. Mais finalement elle a juste haussé les épaules. Et n'a rien dit.

— Tu n'as qu'à m'attendre ici. A l'intérieur.

Ses narines ont frémi légèrement.

— C'est ça, ou alors tu viens avec moi.

Elle a regardé la porte, puis moi, et j'ai eu envie de lui demander pourquoi c'était aussi urgent d'aller dans cette boutique, pourquoi elle ne pouvait pas attendre une heure. Ce qu'il pouvait bien y avoir de plus important que notre famille. Mais je savais qu'elle ne me répondrait pas.

— Bon, j'y vais, ai-je dit en tournant les talons.

J'ai marché jusqu'au coin de la rue suivante, plus lentement que d'habitude pour laisser le temps à Ollie de réfléchir, changer d'avis et me rattraper. Arrivée au croisement, je me suis arrêtée et j'ai regardé derrière moi.

Le trottoir était désert. Finalement, c'était peut-être mieux comme ça —

de la laisser se réfugier dans les livres et son monde imaginaire. Maman disait toujours que les enfants devraient rester des enfants aussi longtemps que possible. Qu'ils ne devraient pas avoir de choses lourdes à porter. Parfois, je devais sûrement avoir tendance à oublier que dix ans c'était encore jeune et qu'Ollie était loin d'avoir fini de grandir.

J'ai pressé le pas en direction de la maison de l'agent Santos en me promettant de ne pas y rester trop longtemps.

* * *

— Où as-tu trouvé ça ?

L'agent Santos a tourné le sachet plastique devant elle, puis a approché le collier de ses yeux.

Elle a examiné le pendentif et passé son pouce sur le plastique en essayant de mieux distinguer les détails de son contenu.

— Dans la rivière Crooked, à un peu plus d'un kilomètre de la prairie.

Je lui ai raconté ma chasse à l'abeille et que je m'apprêtais à prendre la voie d'accès pour retourner chez Zeb et Franny quand j'avais vu la chaîne en or briller au soleil, qui semblait m'appeler.

— C'est à elle, ai-je dit. Elle portait le même sur la photo du journal.

L'agent Santos a froncé les sourcils.

— C'est ça, hein ? ai-je insisté. C'est bien le même, non ?

— Je crois, oui.

Elle a posé le sachet sur la table parmi tout un bazar de carnets griffonnés, de photos, classeurs, journaux du jour encore roulés et emballés et de tasses vides noircies par le café.

Quand je suis entrée dans sa cuisine pour la première fois et que j'ai vu sa table dans cet état, j'ai pensé qu'elle travaillait sur l'une des affaires non résolues qui l'occupaient toujours en dehors de ses heures de service. Elle rapportait chez elle des tas de boîtes à archives poussiéreuses et reprenait tout de zéro, parce que parfois ce n'était pas une nouvelle preuve qui permettait de résoudre une affaire, mais le fait qu'une autre personne porte un regard neuf sur un dossier, sous un angle différent. Un jour, elle m'avait dit que travailler sur ces affaires non élucidées était ce qu'elle pouvait faire de mieux de son temps libre, parce qu'il ne fallait jamais oublier les victimes. Que celles-ci méritaient des réponses. « On leur doit de poursuivre nos efforts », avait-elle déclaré.

Je me suis donc dit que c'était ce qu'elle faisait aujourd'hui, quand elle m'a ouvert la porte et m'a invitée à entrer. Puis, j'ai vu le nom de Taylor Bellweather écrit sur certains papiers, celui de mon père sur d'autres, et le fait de savoir que cette affaire était devenue plus importante pour elle que toutes les autres m'a donné du courage.

Les doigts de l'agent Santos se sont attardés sur le plastique, au niveau du pendentif.

— Tu aurais dû le laisser là-bas. Tu aurais dû retourner directement chez les Johnson et m'appeler tout de suite.

— Mais j'ai appelé, ai-je rétorqué. Vous n'avez pas décroché.

— Il fallait laisser un message.

— Le temps que vous arriviez, il aurait été emporté.

Je ne mentais pas, je déformais juste un peu la vérité, parce que je voulais qu'elle m'écoute.

— Le courant était trop fort, ai-je ajouté.

— Pourquoi n'as-tu pas appelé le numéro dédié, dans ce cas ? Ou le 911, enfin ?

Elle a croisé les bras sur sa poitrine puis a poursuivi :

— Quelqu'un serait venu immédiatement.

— Je l'ai mis dans un sachet aussi vite que possible. Et je l'ai gardé avec moi tout le temps.

J'ai haussé les épaules.

— Je ne croyais pas que ça ferait toute une histoire.

Elle s'est frotté les yeux et a poussé un soupir.

— Mais vous pouvez quand même vous en servir, non ? Vous pouvez encore chercher des empreintes digitales dessus, ou autre chose ?

Elle ne m'a pas répondu.

— Regardez.

J'ai sorti les dessins de ma poche, déplié les feuilles, et je les ai posés sur la table l'un à côté de l'autre devant elle.

— Il y avait ça, aussi.

Elle a pris le dessin de l'empreinte de botte, l'a observé une seconde, puis elle l'a reposé pour prendre celui de la trace de pneu.

— C'était où ?

— Dans la terre, à moins d'un mètre de l'eau.

Elle a reposé le deuxième dessin et a regardé les deux en même temps.

— Je n'ai pas touché aux empreintes de roues ni de pas, ai-je affirmé. Elles doivent encore y être. Comme je les ai vues hier.

Elle examinait toujours mes croquis. Dans le salon, le ventilateur s'est mis à faire du bruit comme si un boulon s'était dévissé ou si la chaînette tapait contre une lame.

— Alors ?

J'ai effleuré le coin de la feuille avec l'empreinte de pas.

— Ça prouve bien qu'Ours est innocent, non ? Vous pouvez le relâcher, maintenant ?

— Ça ne prouve pas grand-chose, a-t-elle répliqué. A part que c'est peut-être une nouvelle décharge sauvage.

Elle s'est mordu la lèvre inférieure comme si elle regrettait d'avoir employé ces mots devant moi.

— Mais si !

J'ai poussé le dessin avec l'empreinte de botte plus près d'elle.

— Ours ne porte pas de chaussures comme ça.

— Tu ne sais pas tout sur lui, Sam. Il y a des choses qu'il ne te dit pas.

Elle a essayé de me dire ça gentiment, mais ça m'a quand même fait l'effet d'un coup de poing dans le ventre.

— Non. Vous ne comprenez pas, ai-je dit. Il ne porte jamais de bottes, de bottines ou de chaussures de marche. Il dit que les lacets lui donnent l'impression d'être enfermé, comme s'il marchait avec des chaînes. Il n'a pas ce genre de chaussures. Il déteste ce genre de chaussures. Il refuse d'en porter.

L'agent Santos a repris le dessin de l'empreinte et l'a tourné dans tous les sens.

— La taille correspond.

— Il porte des mocassins.

Ma voix est devenue plus aiguë.

— Ou alors il va pieds nus. Mais jamais de chaussures de ce genre. Jamais.

— A ta connaissance.

Elle a reposé la feuille de papier.

— Vous avez fouillé toute la prairie, non ? Vous avez inspecté ses affaires. Vous avez trouvé des chaussures comme ça ?

J'ai pointé le doigt sur mon dessin.

— Est-ce que vous avez trouvé la moindre paire de chaussures autre que des mocassins ?

Elle a pincé les lèvres entre ses dents, et les rides de son front se sont creusées.

— La lecture de l'acte d'accusation a lieu demain. Tu es au courant, n'est-ce pas ?

J'ai hoché la tête. Zeb avait promis de m'emmener.

— Donc, il est trop tard pour que je puisse faire quoi que ce soit aujourd'hui.

J'ai de nouveau hoché la tête, même si j'avais du mal à comprendre comment ils pouvaient garder sous les verrous un homme alors que son innocence était devenue évidente.

— D'accord, ai-je dit. Mais vous pourrez regarder les choses différemment ? Sous un autre angle ?

A la petite crispation aux coins de sa bouche, j'ai vu qu'elle reconnaissait ses propres mots.

— Je ne peux rien te promettre, a-t-elle répondu. Mais je ferai ce que je pourrai.

J'ai failli me jeter dans ses bras. A la place, je lui ai pris le dessin des mains pour le regarder de près en essayant de me rappeler si j'y avais bien indiqué tous les détails comme il fallait.

— J'ai quelques idées, aussi, ai-je marmonné. Sur d'autres personnes que vous pourriez surveiller. Enfin, au moins les interroger sur ce qu'ils faisaient.

— Sam, écoute-moi bien.

Elle a écarté la feuille de mon visage.

— Les choses ne se passeront peut-être pas comme tu le voudrais, malgré tout. Je vais aller voir ces empreintes de pneus et de chaussures, pas parce que tu me le demandes, mais parce que c'est mon travail. Parce que c'est un élément important de l'enquête. Mais il est possible qu'elles nous mènent tout droit à Ours. Tu en es bien consciente ?

— Ce ne sera pas le cas.

— Il y a beaucoup de choses que tu ignores dans cette affaire. Beaucoup de choses qu'on ne t'a pas dites... ni à toi ni à personne, d'ailleurs. On n'a pas arrêté ton père sur des on-dit. On l'a arrêté parce qu'un faisceau de preuves converge vers lui.

J'ai gratté le papier de mon dessin.

— Sauf que maintenant ça va vous conduire dans une autre direction.

L'agent Santos a fermé les yeux quelques instants.

— Je l'espère, a-t-elle fait en les rouvrant et en soutenant mon regard. Je l'espère sincèrement.

Pour la première fois depuis longtemps, je me suis soudain sentie pleine d'optimisme. C'était comme si un millier de pinsons se mettaient à chanter en chœur dans les arbres, comme si un puissant rayon de soleil faisait scintiller la surface de mon trou de baignade en une nappe de diamants. Encore quelques jours, pas plus, et Ours rentrerait à la maison, et on recommencerait à recoller les morceaux. Tout allait s'arranger.

— Mais je veux que tu me promettes une chose, Sam, a dit l'agent Santos. Promets-moi de ne plus jamais refaire ça, d'accord ? Tu n'as pas à chercher des preuves, des témoins ou quoi que ce soit. Ne joue pas à Sherlock Holmes.

J'avais envie de lui dire que je n'avais pas cherché, que c'était ces preuves qui m'avaient trouvée et que, s'ils avaient fait leur travail correctement dès le début, elle n'aurait pas eu à me faire la morale de cette manière. Mais je me suis tue et je l'ai laissée finir.

— Et si jamais tu trouves quelque chose par hasard... si tu penses que ça peut être important, ou que ça peut avoir un rapport avec cette affaire, n'y touche surtout pas. Ne le ramasse pas et ne le mets pas dans ta poche. Ne le déplace pas, ne le dessine pas. Respire à peine dessus. Laisse-le où il se trouve et appelle immédiatement le 911. C'est bien compris ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Je veux que tu me promettes de nous laisser faire notre travail, l'inspecteur Talbert et moi. Laisse-nous mener notre enquête. Je ne voudrais pas qu'il t'arrive quelque chose. Tu veux bien me le promettre ?

Je lui ai dit ce qu'elle voulait entendre :

— Je le promets.

Ollie

Je suis dans un renfoncement de la rue, en bas de trois marches en béton. Je tends la main vers une poignée de porte.

Celle qui me suit m'a demandé de m'éloigner de la porte d'entrée du magasin, de tourner à l'angle pour aller dans la ruelle où on jette les cartons et où on ramasse les poubelles. Elle ondule derrière moi et elle murmure *Vas-y. Je suis avec toi.*

Je tourne la poignée. La porte s'ouvre vers l'intérieur, et il y a six marches de bois qui descendent dans un sous-sol tout noir. J'hésite sur le seuil, là où l'ombre et la lumière se mélangent.

J'écoute.

Un chien aboie quelque part, loin.

On entend de la musique par une fenêtre ouverte à côté.

Le vent souffle dans les arbres, ou alors c'est moi qui soupire ?

Je l'écoute dire *N'aie pas peur. Je vais y aller en premier.*

Elle passe devant moi et flotte en bas des marches. Elle a des contours bleu clair avec le milieu tout gris, et ses cheveux sont de l'électricité statique. Elle agite sa main pour me faire signe de la suivre, ça fait des petites étincelles près de sa tête.

Je regarde derrière moi. La ruelle est vide.

Je regarde devant. Elle scintille comme un écran de télé. Il y a quelque chose en bas, quelque chose que je dois voir, quelque chose qui m'aidera à comprendre, et c'est maintenant ou alors jamais. Je me tiens à la rampe et je descends marche par marche. Arrivée à la quatrième, la porte se referme en claquant derrière moi. Je m'arrête et je cligne des yeux pour essayer de m'habituer à l'obscurité, mais ça ne marche pas. Je suis aveugle.

S'il y a trop de lumière, les fantômes sont invisibles. Même chose quand il fait vraiment tout noir. Ils ne sont pas assez épais pour avoir leurs propres ombres et ils n'ont pas assez d'énergie pour créer leur propre lumière. Mais même si je ne la vois pas, je sais qu'elle est toujours là. Sa chaleur me brûle les joues et le dos des mains pendant qu'elle me guide dans le noir.

Les orteils en premier. Puis les talons qui se posent. Une main sur la rambarde, l'autre tendue dans le vide devant moi. Orteils, talons. Jusqu'à ce que j'arrive en bas et que le sol soit bien plat sous mes pieds.

Elle concentre son énergie sur ma main gauche, et c'est comme si je

touchais du métal chaud. Je commence à ramener ma main près de mon corps, mais c'est encore pire, alors je la tends sur le côté et je touche le mur. La chaleur avance et je la suis à tâtons jusqu'à ce que mes doigts trouvent un interrupteur. Je l'allume, et une lumière jaune remplace le noir.

Il y a un autre escalier en face de celui par où je suis arrivée, et, au bout, une autre porte qui doit donner dans la boutique au-dessus de moi. Un bureau en métal se trouve juste sous l'ampoule du plafond. Il est couvert de classeurs en accordéon et de papiers dans tous les sens. Une toile d'araignée descend de l'ampoule jusqu'à un globe terrestre posé sur le coin du bureau.

Il y a de l'espace libre autour du bureau, et un passage entre l'escalier par où je suis arrivée et celui de l'autre côté. Mais le reste du sous-sol est rempli de vieilles choses et on a à peine la place de passer entre les cartons et les étagères pleines de bazar.

Dans ce coin : un mannequin sans tête. Par là : un carton plein de poupées en plastique les yeux fixés sur le plafond, les bras et les jambes tout mélangés. Sur cette étagère : des bocaux remplis de morceaux de corps et de tout petits animaux ridés qui flottent dans un liquide jaune.

Ici, un parasol noir. Un écureuil empaillé tout abîmé. Un cercueil ouvert et vide.

Que des choses horribles et cassées. Je me demande pourquoi elles sont là, pourquoi personne ne les a jetées.

Celle qui me suit flotte vers le bureau et me montre un tas de papiers. Sous l'ampoule, elle scintille comme du verre brisé.

Je passe devant un portant avec des vieux manteaux ; devant une poussette pour bébé rose et marron ; devant un carton de couvertures en patchwork et une caisse de prothèses pour les jambes et les bras ; devant une cage à oiseaux suspendue, la porte ouverte, sans oiseau dedans ; devant une bassine en métal remplie de poignées de porte de toutes les couleurs ; devant des portes de bois qui ne mènent nulle part.

Sur le bureau, il y a des pages et des pages de papier quadrillé avec des chiffres et des opérations et des mots gribouillés qui n'ont aucun sens. Sur certaines pages, on voit des dessins dans les marges, des traits de crayon horribles et des taches d'encre, des mains et des yeux, des nez et des bouches, des bouts d'animaux ou de gens cassés en morceaux. Je pousse les feuilles au bord du bureau et, dessous, il y a des photos, certaines en noir et blanc et d'autres en couleurs.

J'entends des bruits de pas au-dessus de ma tête. Je lève les yeux vers les rayons de lumière que ça fait à travers le plancher au-dessus de ma tête, et je retiens mon souffle jusqu'à ce qu'ils passent.

Celle qui me suit regarde par-dessus mon épaule. Les photos n'ont pas l'air importantes, on dirait plus un catalogue que des souvenirs. En gros plan ou pas, on voit au moins trente sculptures différentes, d'affreux bouts de métal ou de bois tordus, des animaux qui ont été empaillés et changés avec des pattes en plus ou des cornes fabriquées avec des trucs recyclés et des

branches, pour leur donner une nouvelle vie très bizarre.

Une clochette sonne là-haut. Des pas lourds traversent rapidement le magasin, puis j'entends des voix étouffées qui parlent rapidement. Je ne comprends pas ce qu'elles disent, mais elles sont en colère, ou effrayées.

Vite. Il faut que je me dépêche.

Ils sont juste au-dessus de moi maintenant, et mon cœur bat si fort qu'il risque de me trahir.

Je dois trouver quelque chose ici, mais je ne sais pas quoi. Celle qui me suit retourne vers la porte qui donne sur la ruelle. Elle crépite et étincelle et elle veut que je m'en aille, mais c'est elle qui m'a emmenée ici, et je ne partirai pas avant d'avoir trouvé ce que je cherche. J'ouvre les tiroirs du bureau un par un. Encore des papiers, des dossiers, plein de crayons cassés et de stylos sans capuchon.

Le tiroir du bas s'ouvre en grinçant très fort.

Les voix au-dessus de moi arrêtent de parler. J'entends des pas lents qui se rapprochent.

Je regarde dans le tiroir et je m'écarte en voyant ce qu'il y a dedans. Un pistolet. Avec une crosse en ivoire, un barillet en métal brillant et des balles. On dirait une arme de cow-boy. Je referme le tiroir et je cours vers l'escalier qui va dehors.

Mais la porte derrière moi, celle qui va dans la boutique, s'ouvre d'un coup, et il y a beaucoup plus de lumière. Je me faufile entre une caisse de la taille d'un frigo remplie d'ustensiles rouillés et un immense pot à lait en aluminium, et je me recroqueville là en me faisant aussi petite que possible.

— Ohé ? Il y a quelqu'un ?

Je reconnais la voix de Travis.

Puis celle de Mme Roth.

— Ce n'est rien. Un rat, sûrement.

— La lumière est allumée.

— J'y suis descendue tout à l'heure. J'ai dû oublier de l'éteindre.

Je les entends respirer en haut des marches. La lumière qui vient de l'intérieur du magasin est plus forte que celle de l'ampoule au-dessus du bureau, et je vois leurs ombres dans l'escalier.

Celle qui me suit se fait aussi petite que la flamme d'une bougie. Elle file entre ma cachette et la porte arrière, elle a hâte que je parte.

Travis dit :

— Je ne comprends pas pourquoi tu le laisses entasser autant de saloperies là-dedans.

— Il s'en sert pour ses sculptures. Tu le sais bien.

— Il y a dix ans, peut-être.

Mme Roth pousse un soupir.

Une forme sombre sort d'une pile de chiffons à mes pieds. Je me mords la lèvre, puis je suis soulagée de voir que c'est juste le chat gris qui habite ici. Il se frotte contre mes jambes en remuant la queue. Je le repousse, mais il

n'arrête pas de revenir.

Travis dit :

— Je veux la voir.

— Il ne l'a pas terminée. Tu sais qu'il n'aime pas montrer son travail avant la fin.

— Tu l'as bien vue, toi.

— Tu la verras aussi, quand ton père sera prêt.

Le chat s'assoit devant moi et commence à se toiletter les moustaches.

Travis dit :

— Et s'il n'a pas fini à temps ?

— Mais si, ça ira.

— Et si ce n'est pas le cas ? Il s'est peut-être engagé trop vite.

Mme Roth dit :

— Pour l'instant, tout ce qu'on peut faire, c'est le laisser travailler tranquillement.

— Mais je pourrais peut-être l'aider. A assembler des pièces, peindre des trucs, ou je ne sais pas.

— Non, il a besoin de faire ça tout seul.

Le chat gris me regarde et miaule. J'agite ma main et il détale en direction de l'escalier.

Travis dit :

— Saleté de chat.

Et Mme Roth :

— Pas de gros mots, Travis.

Puis :

— Je sais que c'est dur, mais essaie de ne pas t'inquiéter. Il aura fini à temps. J'y veille. Je m'assurerai que...

Le plancher grince et craque. Ils s'éloignent de l'escalier. Travis dit quelque chose, mais je n'entends pas. La porte de la cave se referme en claquant.

Je compte jusqu'à trente, et je m'en vais.

Sam

Avec la longue chaîne qui courait entre ses mains menottées et ses chevilles entravées, Ours n'aurait même pas pu se redresser complètement, s'il avait essayé. Il gardait les yeux rivés au sol et ne les avait pas relevés une seule fois depuis que l'huissier l'avait amené dans la salle d'audience. Ils avaient rasé sa barbe, coupé ses cheveux et lui avaient mis une combinaison orange vif pas du tout à sa taille. Les manches lui remontaient presque jusqu'aux coudes, et le pantalon était si court que j'ai d'abord cru qu'il l'avait retroussé. Il avait un bleu tout frais sur la joue droite, gonflé et rouge, juste sous l'œil. J'ai essayé de ne pas penser à la façon dont c'était arrivé.

Quand ils l'ont fait entrer dans la salle, j'ai eu un mouvement de recul en le voyant. Zeb s'est penché et m'a murmuré à l'oreille :

— M. Clemens a dit que la barbe lui donnait un air de coupable.

Moi, je trouvais que c'était pire comme ça. Ses yeux étaient trop enfoncés dans sa tête, sa bouche trop pincée, ses traits trop anguleux, comme taillés à la serpe. L'homme que j'avais devant moi semblait capable de faire des choses terribles, horribles. Des choses que mon père, un homme doux et gentil, ne ferait jamais. Mais, au bout du compte, ça n'avait pas beaucoup d'importance. Avec ou sans barbe, j'avais l'impression que l'opinion des autres ne changerait pas.

— Que va plaider la défense ? a demandé le juge Latham, l'air de bâiller en le disant.

A la table devant nous, de l'autre côté de la barre, M. Clemens, l'avocat de mon père, s'est mis à fouiller dans ses papiers.

— Non coupable, a-t-il enfin répondu.

Avait-il besoin de ses notes pour s'en souvenir ?

Si mes grands-parents avaient été là, ils auraient choisi un meilleur avocat, un qui aurait moins de dossiers, un qui serait payé pour faire de son mieux.

Mais ni notre assistante sociale, ni l'agent Santos, ni personne n'était encore parvenu à les joindre. Ils avaient essayé, seulement, leur bateau n'arriverait au port que dans deux jours, et il faudrait encore au moins une journée pour que mes grands-parents reviennent à Terrebonne. Alors, en attendant, on avait dû faire avec ce qu'on avait, et c'était M. Clemens, l'avocat commis d'office du comté de Deschutes.

J'étais assise assez près pour voir des traces de sueur jaunes sur le col de

M. Clemens, et une tache de naissance violette qui dépassait de ses cheveux. Il sentait le poulet frit et les oignons. Il regardait sa montre toutes les dix secondes et se raclait la gorge chaque fois.

En face de M. Clemens, l'avocat général, un homme maigre aux cheveux noirs huilés et à la mâchoire carrée, s'est levé pour s'adresser au juge.

— L'Etat demande à ce que l'accusé soit détenu sans liberté sous caution, Votre Honneur.

— Cela semble un peu excessif, Votre Honneur, a objecté M. Clemens en consultant de nouveaux ses documents et en levant à peine les yeux vers le juge, vers Ours ou quiconque, comme s'il pensait qu'on ne valait pas la peine de lui faire perdre son temps et son énergie. Je vous rappelle que mon client n'a aucun antécédent criminel à son actif. Et, même si ses conditions de vie sont peu conventionnelles, il vit au même endroit depuis huit ans. Sa femme est décédée récemment, Votre Honneur, et il a la garde de ses deux filles, dont l'une est présente aujourd'hui.

Il a tendu un bras vers moi. J'ai redressé les épaules et relevé un peu ma tête, ignorant les chuchotements cruels de tous les gens autour de moi, ces gens qui étaient venus en voyeurs, rien que pour faire des commérages. J'en reconnaissais certains, et d'autres non. Le jeune rouquin qui travaillait avec Travis chez Patti's ; quelques personnes qui achetaient du miel à Ours chaque année ; l'homme qui tenait le magasin où l'on achetait parfois des graines et de l'engrais ; un caissier de chez Potter's. Tous les bancs étaient pleins. Il y avait des journalistes dans le fond, qui prenaient des notes, et, deux bancs à gauche derrière moi, le pasteur Mike. Je l'avais vu entrer, il m'avait vue aussi, et je sentais encore ses yeux sur moi maintenant, même si je n'osais pas me retourner. N'importe laquelle de ces personnes était aussi suspecte qu'Ours. Chacune d'entre elles aurait pu se trouver là où il était maintenant. J'ai regardé sa tête baissée sans détourner le regard, sans baisser la mienne, sans montrer de honte. Je voulais qu'ils sachent tous que je croyais à son innocence. Je voulais qu'ils voient que j'en étais convaincue.

— Mon client ne risque pas de s'échapper à l'étranger, a poursuivi M. Clemens. Son passeport a expiré. Considérant ses revenus modestes et irréguliers, la défense demande une liberté sous caution de dix mille dollars.

Les sourcils broussailleux du juge Latham se sont relevés. Il s'est penché en avant sur ses coudes et a tourné la tête vers l'avocat général, l'invitant à s'exprimer.

— Votre Honneur.

L'avocat général a ajusté sa cravate et s'est écarté de sa table, comme si ce qu'il allait dire allait prendre trop de place et qu'il avait besoin de plus d'espace.

— Considérant la nature violente du crime dont est accusé le prévenu, ainsi que son arrestation précédente et le fait qu'il n'ait aucun lien social avec la communauté, l'Etat estime préférable pour tous de garder M. McAlister en détention sans possibilité de liberté sous caution.

Et il s'est tourné vers moi en disant : « Pour tous. »

Une goutte de sueur a coulé sur mon front. La longue jupe en laine que Franny m'avait forcée à mettre (« Tu ne voudrais quand même pas que ce vieux juge pense que ton père ne sait pas habiller ses filles, hein ? ») me grattait affreusement, mais j'ai gardé les mains croisées sur mes jambes en me tenant bien droite. A côté de moi, Zeb a bougé un peu sur le banc. Il serrait son chapeau de paille entre ses deux mains, si fort que je me suis dit qu'il ne reprendrait plus jamais sa forme normale sur sa tête.

L'avocat général a repris :

— Une jeune femme a été tuée, Votre Honneur. Sauvagement assassinée. Matraquée à mort par un animal n'ayant aucune considération pour le caractère sacré de la vie humaine. Et, quand il en a eu fini, il l'a jetée comme un déchet, balancée dans une rivière pour qu'elle se fasse dévorer par les poissons et les écrevisses.

Une femme a éclaté en sanglots, juste une fois. Un son cruel, affreux, qui a résonné entre les murs et les fenêtres aux vitres peintes. Quelqu'un a murmuré tout bas pour la réduire au silence. J'ai tourné la tête pour essayer de voir qui donnait sa voix à ma douleur, à toutes les choses que je ravalais, ravalais et ravalais à en avoir la bouche sèche et la gorge en feu. Elle était assise au premier rang derrière la table de l'avocat général. Penchée en avant, la tête enfouie dans les mains, si bien que je ne pouvais pas voir son visage. Un homme chauve et un peu fort était assis à côté d'elle, un bras fermement posé sur ses épaules, comme s'il croyait que ce bras allait suffire à la soutenir. Il ne quittait pas Ours du regard. Son expression était plus celle du dégoût que de la colère. La transpiration perlait sur ses tempes.

L'avocat général a terminé en disant :

— Ce n'est pas le genre d'homme auquel on peut faire confiance pour se présenter à son procès, Votre Honneur. *Qu'est-ce que tu en sais ?* ai-je eu envie de crier. *Comment un seul d'entre vous pourrait-il savoir quel genre d'homme est mon père ?* J'aurais voulu pouvoir leur dire qu'à chaque veille de Noël, bien qu'il ait le mal des transports et qu'il déteste la ville, il prenait le bus à Bend et faisait tout le trajet jusqu'à Eugene pour chanter des chants de Noël, faire des gâteaux avec nous et s'endormir sous le sapin en attendant le Père Noël. Qu'il nous apportait des cadeaux de la prairie : des fleurs sauvages séchées entre les pages d'un livre, une turquoise bien polie, une figurine en forme de castor qu'il avait sculptée dans une petite branche de chêne, une plume bleu saphir de geai de Steller, un pot de son meilleur miel. J'aurais aussi voulu pouvoir leur parler de la fois où l'on avait trouvé un faon avec une patte cassée, qui n'arrêtait pas d'appeler sa mère, mais elle n'est jamais venue, et comment Ours l'avait porté sur quatre kilomètres jusqu'à la prairie pour soigner sa patte, comme il l'avait nourri en trempant un tissu dans du lait pour le lui faire téter, et quelques mois plus tard, quand il avait repris des forces, avait grandi et s'était rétabli, le faon était retourné dans les bois pour vivre sa vie sauvage. J'aurais voulu leur dire que mon père avait téléphoné ce jour-là

pour nous dire, à ma mère, Ollie et moi, combien il nous aimait. J'aurais voulu leur dire qu'il pleurait.

Le juge a feuilleté quelques pages devant lui et s'est gratté la joue. Au bout d'un moment, il s'est éclairci la voix et a déclaré :

— Je fixe le montant de la caution pour mise en liberté provisoire à cinq cent mille dollars.

Sur ce, il a abattu son marteau.

Zeb a frémi.

Ours a fermé les yeux.

J'ai enfoncé mes ongles dans mon bras et je suis restée figée, à le regarder jusqu'à ce que la salle d'audience se vide.

* * *

Les flashes des appareils-photo crépitaient. Des journalistes criaient mon nom. Zeb a passé un bras autour du mien et m'a guidée dans la foule d'étrangers amassée sur les marches du palais de justice. Il a mis son chapeau devant mon visage.

— Laissez-la tranquille, a-t-il lancé. Allez, poussez-vous ! Maudits charognards !

— Samantha, Samantha !

— Que pensez-vous de l'arrestation de votre père ?

— Quel est votre sentiment sur le montant de la caution fixée par le juge ?

— Samantha !

— A-t-il déjà été violent avec vous ou votre sœur ?

— Vous a-t-il déjà frappée ?

— Ça suffit !

Zeb a repoussé les micros tendus, mais il ne pouvait rien faire contre leurs questions.

— Samantha, le croyez-vous coupable ?

— Une rumeur prétend que c'est vous et votre sœur qui avez trouvé le corps en premier. Comment était-elle ? Avez-vous vu son visage ?

— Samantha ! Samantha ! Comment vivez-vous tout cela ?

— Allez-vous témoigner ?

— Et votre sœur ?

— Samantha !

— Que ressent-on en apprenant que son père est un meurtrier ?

J'étais heureuse qu'Ollie ne soit pas là. Elle avait voulu venir, elle était même montée à l'avant de la camionnette avec moi, mais Franny l'avait sortie de là en disant qu'elle n'avait pas besoin de se joindre à ce genre de spectacle et qu'il valait mieux qu'elle reste à la ferme pour l'aider à faire des tartes aux myrtilles. Je commençais à me dire que j'aurais mieux fait de rester, moi aussi.

Les journalistes se sont soudain éloignés en criant le nom de quelqu'un

d'autre :

— Shérif Harper ! Shérif Harper ! Enfin, je pouvais de nouveau respirer.

Zeb voulait continuer et m'emmener à la camionnette aussi vite que possible avant que les journalistes n'essaient de revenir vers nous, mais je me suis dégagée de son bras et me suis arrêtée en bas des marches, à l'ombre d'un cornouiller.

Un grand homme aux épaules larges avec une grosse tête couverte de cheveux gris se tenait en haut des marches du palais. Il a levé les deux mains pour faire taire les journalistes. Il avait un sourire de politicien, une grosse bague en or et des doigts roses et potelés.

— Sam.

Zeb a cherché mon bras.

— Allons-y.

— Non, attends, ai-je dit.

L'agent Santos avait dû parler au shérif Harper des empreintes de pneus et de chaussures, à l'heure qu'il était. Celui-ci allait sûrement leur dire qu'ils cherchaient plus d'éléments, plus d'indices, ou au moins qu'ils poursuivaient les recherches, des pistes, et qu'ils n'arrêteraient de chercher que lorsqu'ils sauraient exactement ce qui était arrivé à Taylor Bellweather cette nuit-là, et pourquoi. Je voulais rester pour entendre précisément ce qu'il avait à dire.

Zeb a poussé un soupir exaspéré, mais il a cédé. Il a mis son chapeau sur sa tête et s'est tourné pour écouter le shérif.

— Tout d'abord, je tiens à exprimer toutes mes condoléances à la famille Bellweather, et à les remercier pour leur coopération continue durant cette enquête. Quand une chose aussi terrible arrive dans une communauté, dans une famille, il est difficile de trouver les mots justes, les mots tout court.

Il s'est interrompu. Sa mâchoire a tremblé, et il a cligné des yeux avec force. Je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'il faisait un beau cinéma.

— Soyez assurés que le département du shérif du comté de Deschutes fait tout ce qui est en son pouvoir pour rendre justice à Taylor Bellweather et à sa famille. Nous travaillons jour et nuit sur cette enquête. Elle est notre priorité numéro un. Dans cet objectif, nous demandons toujours à quiconque penserait détenir une information sur cette affaire de venir vers nous.

Pendant un instant, j'ai eu de l'espoir.

Puis un journaliste s'est écrié :

— Cela veut-il dire que vous cherchez d'autres suspects ?

— Pas en ce moment.

J'ai reculé d'un pas et me suis cognée au tronc de l'arbre. Zeb m'a rattrapée par le bras.

Le shérif Harper a continué :

— Nous pensons avoir arrêté l'homme qui a commis ce crime atroce.

— Détenez-vous assez de preuves pour le faire condamner ?

— Pour le moment, je ne peux pas rentrer dans les détails de l'affaire.

Et là, il a fait un clin d'œil. Ou peut-être qu'il avait juste une poussière

dans l'œil.

Zeb a pressé mon bras.

— Tu es certaine de vouloir entendre tout ça ?

J'ai hoché la tête. Pour prouver qu'ils avaient tort, je devais tout entendre.

Je devais connaître le moindre détail.

* * *

Mes doigts tremblaient, mais j'ai réussi à composer le bon numéro. Au bout de trois sonneries, quelqu'un a décroché et dit :

— *Register-Guard*, à qui désirez-vous parler ?

Appeler le journal où Taylor Bellweather avait travaillé me paraissait un bon début, surtout maintenant que la presse avait révélé qu'elle se trouvait à Terrebonne en mission. Les journaux ne disaient pas pour qui ou pour quoi exactement elle était là — son patron avait répondu à ça : « Pas de commentaire » —, seulement qu'elle était venue pour écrire un article. Mais pour moi ça paraissait important. Un truc à creuser.

Mes doigts ont pianoté sur la paroi de la cabine téléphonique tandis que je regardais fixement les touches que je venais d'enfoncer en essayant de trouver quoi dire, si je devais même dire quelque chose ou raccrocher tout de suite et partir de là, parce que ça risquait de me mener nulle part sauf dans un pétrin de plus.

— Allô ? a répété la femme au bout du fil, de plus en plus fort. Allô ?

J'avais trouvé le numéro dans l'annuaire assez facilement et j'avais emprunté assez de pièces dans le vide-poches de Zeb pour pouvoir tenir une heure, même si je ne pensais pas que ça durerait aussi longtemps. Après l'audience, Zeb avait dit qu'il devait s'arrêter au magasin de bricolage pour acheter des vis. Je comptais l'attendre sur le parking quand j'avais vu le reflet de la cabine téléphonique dans le rétroviseur ; ç'avait beau n'être qu'une coïncidence, j'ai ressenti autre chose. Comme si tout s'imbriquait dans un certain ordre pour m'amener là, à cette cabine téléphonique.

— Il y a quelqu'un ? Allô ?

Mon silence commençait à faire perdre patience à la femme au bout du fil.

— Bon, je vais raccrocher.

Il n'y avait qu'une façon d'agir : prendre une bonne respiration et me lancer.

Je me suis collée au téléphone pour parler tout près du combiné.

— Joe Mancetti, s'il vous plaît.

— Et de la part de qui, je vous prie ?

Elle parlait très fort maintenant, parce que j'avais murmuré et qu'elle devait croire que la ligne était mauvaise.

J'ai essuyé la sueur de mon front. Je devais faire ça bien. Il fallait que j'aie l'air de faire ça tous les jours, comme si j'étais légitime. J'ai toussoté.

— De la part de l'agent de police Maribel Santos, ai-je dit en prenant une

voix aiguë comme la sienne. C'est au sujet de l'affaire Taylor Bellweather.

Il y a eu une hésitation au bout de la ligne ; la secrétaire a retenu son souffle un instant avant de dire, cette fois sans crier :

— Patientez, s'il vous plaît.

Un clic, puis le silence. Pas de voix étouffées au loin, de bruits de claviers ou de téléphones qui sonnent, pas de musique d'ascenseur. Juste le son de ma respiration amplifié dans le combiné.

Je me suis essuyé le visage avec ma manche. Le soleil était pile au-dessus de moi et tapait fort. A cette heure-ci, j'aurais dû être assise à l'ombre au bord de la rivière, les pieds dans l'eau. J'aurais dû être en train d'apprendre à nager à Ollie. J'aurais dû ceci, j'aurais dû cela. Tout plutôt que ce que j'étais en train de faire.

La voix d'un homme a rompu le silence.

— Agent Santos ?

— Monsieur Mancetti, ai-je dit. Merci de prendre mon appel.

— Je ne pensais plus entendre parler de vous après mon entretien de la semaine dernière avec l'inspecteur Talbert.

J'ai serré les doigts autour du fil du téléphone. Evidemment, quelqu'un s'était déjà adressé à lui. Evidemment. Il devait même être la première personne que l'inspecteur Talbert avait contactée, après les parents de Taylor Bellweather. Et il avait certainement déjà dit tout ce qu'il savait, tout ce qui était important, en tout cas.

J'ai laissé le silence durer un peu trop longtemps.

— Madame ? Vous êtes toujours là ?

— Oui, je... Euh... Je...

Ressaisis-toi, Sam !

Je me suis de nouveau éclairci la voix et j'ai lâché le fil du téléphone que j'avais enroulé trop serré autour de mes doigts. Il est retombé devant moi en se balançant.

— Je suis toujours là, ai-je dit.

— Ah, très bien. Nous avons eu quelques soucis avec le téléphone la semaine dernière, d'ailleurs, ça me fait penser que...

J'ai entendu du bruit, comme si sa main couvrait le combiné, puis une exclamation étouffée :

— Amanda ! Appelle la société de téléphonie et fixe-leur un rendez-vous pour qu'ils viennent vérifier les lignes. Ça devient vraiment énervant.

Puis sa voix est redevenue claire et forte dans mon oreille :

— Alors, que puis-je faire pour vous, agent Santos ?

— Euh... eh bien, avec l'inspecteur Talbert, on a repris toutes ses notes dernièrement, et on s'est dit qu'on avait encore quelques questions à vous poser. Juste quelques détails.

— Bien sûr, bien sûr. Si je peux vous aider, n'hésitez pas. Taylor était un membre important de notre famille, même si elle ne se trouvait pas parmi nous depuis longtemps. Elle était tellement prometteuse, quel gâchis...

Sa voix est devenue moins forte, comme s'il avait éloigné le combiné de son visage. Je l'ai entendu se moucher.

— Je suis vraiment désolée pour vous, ai-je dit d'un ton sûrement pas très convaincant.

— Merci.

Le combiné était revenu près de sa bouche.

J'ai plaqué le journal, plié à la première page, sur la vitre de la cabine. Taylor Bellweather me fixait sans ciller. Aveugle, sourde, muette. Morte.

— Quand vous avez parlé à l'inspecteur, l'autre jour, ai-je dit en essayant de ne pas bredouiller, vous avez dit que Taylor était à Terrebonne pour interviewer...

J'ai froissé le coin du journal pour faire du bruit et j'ai marmonné :

— Attendez, j'ai noté ça quelque part.

L'espace d'un instant, je me suis sentie gênée de faire passer l'agent Santos pour une personne incompetente. Parce qu'elle ne l'était pas. C'était même une excellente professionnelle. Puis, j'ai repensé à Ours en prison pour un meurtre qu'il n'avait pas commis et je me suis moins souciée de ça.

— On l'a envoyée là-bas pour faire un article sur un des ermites les plus célèbres du centre de l'Oregon, a dit Joe Mancetti.

Sa voix semblait sourire, comme s'il trouvait quelque chose de drôle là-dedans — la célébrité d'une toute petite ville. Comme s'il venait juste de percevoir l'ironie de la situation.

— Ah, oui. C'est ça.

Je me suis mordu la joue en réfléchissant à un moyen de lui demander un nom sans qu'il remarque que je ne voyais pas du tout de quoi il parlait.

— Une mission spéciale, a ajouté Joe Mancetti. C'était la première fois qu'elle ferait une première page.

Quelques instants se sont étirés sous le silence et la chaleur avant qu'il reprenne :

— Bon, elle a quand même fini par faire la première page, mais pas comme je l'aurais voulu. Vraiment... Tout mais pas ça.

J'ai émis un bruit neutre en réponse et j'ai regardé la photo de Taylor Bellweather. Je l'avais regardée si souvent ces derniers jours que, même les yeux fermés, j'aurais pu la décrire avec précision. Cheveux courts dans la nuque et un peu plus longs à l'avant, sourcils arqués, regard espiègle, nez retroussé, lèvres fines, menton volontaire, long cou, vivante — et belle. Et je ne trouvais pas ça juste. Que je puisse me souvenir aussi bien d'elle, une étrangère, alors que quand j'essayais de me souvenir de maman, une personne que j'aimais tellement, je ne voyais qu'une forme floue et grisâtre.

— C'est tout ce que vous souhaitez savoir ?

La voix de Joe Mancetti m'a ramenée à l'instant présent et à ce que j'étais censée faire en l'appelant.

J'ai replié le journal et l'ai glissé dans la poche de ma jupe.

— Lui avez-vous parlé le jour de sa mort ?

La question me paraissait assez innocente et plutôt typique de celles qu'on posait dans ce genre d'affaire, mais le silence a duré un peu trop longtemps et, quand Joe Mancetti a fini par répondre, son intonation était moins chaleureuse et détendue. Il s'est mis à parler d'un ton froid et purement professionnel.

— Comme je l'ai dit l'autre jour à l'inspecteur Talbert, elle m'a appelé vers 18 h 30 ce soir-là.

— Et ensuite ? ai-je demandé.

— Ensuite, rien. Je n'ai plus eu de nouvelles d'elle.

— Avez-vous cherché à la joindre ?

J'avais beau essayer, je n'ai pas pu m'empêcher d'adopter un ton un peu brusque. J'avais du mal à masquer ma colère à l'idée qu'on l'ait envoyée là toute seule et que personne n'ait pris la peine de veiller sur elle ; si quelqu'un l'avait fait, elle serait peut-être encore vivante.

— Oui, bien sûr, a répondu Joe Mancetti. Elle avait une interview prévue à 19 heures et elle devait m'appeler après, mais je n'ai pas eu de coup de fil. Alors j'ai téléphoné à son motel. Plusieurs fois. J'ai même appelé le directeur pour qu'il aille frapper à sa porte. Mais, vous le savez, j'ai déjà raconté tout ça à l'inspecteur.

C'est à ce moment-là que j'aurais dû raccrocher. Je commençais à entendre le doute dans sa voix, la façon dont il prenait ses distances en se disant que je n'étais peut-être pas qui je prétendais être ; j'ai continué malgré tout, parce que j'avais besoin de réponses. Pas seulement pour moi ni pour Ours. Mais pour Taylor Bellweather. Pour son père, sa mère et tous ceux qui l'aimaient. Ils méritaient de savoir qui avait fait ça et pourquoi.

— C'était quand, déjà ? ai-je demandé en faisant moins d'efforts pour imiter l'agent Santos.

— Quoi ? Quand j'ai appelé ? Quelle importance ? Elle était déjà...

— Non, l'ai-je coupé. Son interview. Quel jour ? Quelle heure ? Où devait-elle le rencontrer ?

Toutes ces questions sont sorties d'un seul coup, comme une rafale.

Joe Mancetti a inspiré profondément, puis il a demandé posément :

— Qui est à l'appareil ?

Je n'ai pas répondu.

— Dites-moi qui vous êtes. Tout de suite.

J'ai tendu la main pour couper l'appel. Mes doigts se sont posés sur l'appareil, mais je n'ai pas appuyé.

— Je sais que vous n'êtes pas l'agent Santos. J'en suis sûr. Allô ? Etes-vous journaliste ? Vous savez que c'est un délit de se faire passer pour un officier de police, n'est-ce pas ? Allô ? Je vous entends respirer.

— Sur qui écrivait-elle son article, monsieur Mancetti ? Sur Frank McAlister ? Est-ce que c'était lui qu'elle allait interviewer ?

— Frank qui ? Bon Dieu ! Pour qui vous prenez-vous, à appeler ici et à poser des questions qui ne vous regardent pas ? J'ai les moyens de savoir qui vous êtes, vous savez. Et, dès que ce sera fait, je vais filer directement à la

police et vous vous retrouverez derrière les barreaux avant même...

J'ai raccroché brusquement et reculé d'un pas dans la cabine. Je tremblais de la tête aux pieds. Il n'avait pas reconnu le nom de mon père. Ce qui voulait dire que Taylor Bellweather n'était pas venue à Terrebonne pour interviewer Ours. Ce qui voulait dire que la personne qu'elle était venue voir, la seule autre que je connaissais vivant à Terrebonne et qui correspondait à la description d'un célèbre « ermite » du centre de l'Oregon était Billy Roth.

Le téléphone a sonné. J'ai fait un bond en arrière, effrayée par sa sonnerie stridente qui retentissait encore et encore, comme si Joe Mancetti me voyait et était prêt à attendre toute la journée jusqu'à ce que je décroche ce satané téléphone. J'ai décroché et raccroché immédiatement. La sonnerie a cessé.

— Merde, ai-je marmonné.

Mon cœur battait à deux cents à l'heure. J'avais les mains engourdis.

Le téléphone a recommencé à sonner. Cette fois, j'ai actionné le combiné juste ce qu'il fallait pour raccrocher, mais, au lieu de le reposer sur son socle, je l'ai laissé pendre au bout de son fil. Comme ça, si Joe Mancetti essayait de rappeler, il aurait juste le signal d'une ligne occupée.

— Sam ? a lancé quelqu'un derrière mon dos.

Je me suis retournée. Travis arrivait vers moi, depuis la direction de la boutique de sa mère, à quelques pâtés de maisons de là. Il avait les deux mains dans les poches de son jean. Ses baskets rouges traînaient sur le trottoir.

Lorsqu'il a été plus près, il sifflé et a dit :

— Waouh, tu es sur ton trente et un, dis donc. Tu t'es faite belle et tu es venue jusqu'ici juste pour me voir ?

J'ai rougi en pinçant ma jupe. Je me sentais bête habillée comme ça, et bête d'avoir laissé Franny me convaincre de la mettre. J'ai fait un signe vers le magasin de bricolage et le pick-up de Zeb garé devant.

— On revient de Bend, et Zeb s'est arrêté acheter quelques trucs.

— Ah, d'accord, a fait Travis. L'audience... Comment ça s'est passé ?

— Tu n'y étais pas ?

Il a secoué la tête.

— Ma mère y était. Et elle déteste fermer la boutique en pleine journée, alors je suis resté tenir la caisse.

Je me suis souvenue d'avoir vu Mme Roth seule au fond de la salle d'audience, près des portes. Je croyais qu'elle me regardait et je lui avais fait un petit signe de la main, mais elle n'y avait pas répondu.

— Tu n'as pas loupé grand-chose, ai-je dit. Le procès n'a même pas commencé, mais ils l'ont déjà jugé.

Il a regardé la cabine téléphonique derrière moi et a remarqué le combiné qui pendait toujours dans le vide.

— Je t'ai interrompue ?

— Non, non, je...

J'ai remis le combiné en place et je me suis empressée de m'éloigner de la cabine pour rejoindre l'autre côté de la rue, devant le magasin.

Travis m'a suivie.

— Dis, pour hier, tu n'es pas fâchée contre moi, j'espère ? Au restaurant ? J'étais vraiment obligé de retourner travailler. Ce n'était pas une excuse pour te laisser en plan.

— Pas de problème.

— J'ai voulu venir te voir hier soir, a-t-il continué. Mais ma mère m'a fait bosser sur des prospectus pour l'expo de mon père et, le temps que je termine, il était déjà presque minuit.

Nous étions arrivés à la camionnette de Zeb. Je me suis appuyée contre le hayon et j'ai croisé les bras sur ma poitrine.

— Alors...

Travis s'est campé devant moi, me masquant le soleil.

— Tu me dis ce que tu as trouvé ?

— Ce que j'ai trouvé ?

— Oui. Tu voulais me montrer quelque chose hier. Tu disais que ça prouverait l'innocence d'Ours.

— Ah, ça, ai-je fait.

J'ai haussé les épaules.

— Non, ce n'était rien.

Travis a penché la tête et m'a regardée en biais.

— Tu es sûre ?

Peut-être ma conversation avec Joe Mancetti changeait-elle tout, ou peut-être rien du tout. En vérité, je n'en savais pas beaucoup plus qu'avant de l'appeler. Taylor Bellweather était venue à Terrebonne pour interviewer Billy Roth. Et après ? Il était évident que le shérif était au courant de ça quand il avait fait arrêter Ours, et ça n'avait pourtant rien changé. L'agent Santos ne s'était pas privée de me répéter qu'ils suivaient un faisceau de preuves, et que cela les menait directement à Ours.

Les preuves. Il fallait que je voie le dossier.

Je me suis écartée du pick-up.

— Ta moto est à la boutique ?

Travis a hésité avant de répondre.

— Oui. Pourquoi ?

— J'aurais un service à te demander.

— D'accord...

— Mais il faut que tu me promettes de n'en parler à personne.

— C'est quoi ?

— Promets d'abord.

Il s'est frotté la nuque.

— Ma mère m'attend au magasin dans une heure. Elle veut que je tienne la caisse ce soir encore.

— C'est au sujet de Taylor Bellweather.

— Sam...

— Non, écoute-moi. Je sais que tu me prends pour une folle...

— Je ne te prends pas pour une folle.

— ... mais Ours ne l'a pas tuée. Je le sais.

— Et moi je pense que tu devrais arrêter, avec ça.

Il a donné un coup de pied dans un petit caillou, qui a disparu sous la camionnette de Zeb.

— Je ne peux pas, ai-je dit.

— Pourquoi ?

— C'est mon père, Travis.

— Pas le meilleur, apparemment.

— Qu'est-ce que tu veux dire par là ?

Travis a croisé les bras et haussé les épaules.

— Tu ne connais pas Ours autant que moi, me suis-je écriée. Personne, d'ailleurs. Si les gens le connaissaient, ils ne l'auraient jamais arrêté.

— Peut-être que tu te trompes. Si ça se trouve, tu ne le connais pas aussi bien que ça. Tu ne le vois qu'une fois par an, je me trompe ?

— Deux, ai-je précisé. Il vient chez nous pour Noël.

Travis a de nouveau haussé les épaules.

— Comment peux-tu vraiment connaître quelqu'un que tu ne vois que deux fois par an ?

— Bon, tu veux m'aider ou pas ?

Il a soupiré et hoché la tête.

— D'accord, mais c'est seulement parce que je n'ai pas envie d'apprendre demain que tu t'es faufilée dans une maison abandonnée, que tu es tombée dans un escalier, que tu t'es cassé une jambe et que tu as dû attendre des heures avant qu'une patrouille de nuit te retrouve.

— On ne va pas dans une maison abandonnée.

— Oui, enfin, tu vois ce que je veux dire.

— C'est idiot.

Il a ri.

J'ai sorti le journal plié de ma poche et j'ai fait le tour de la camionnette jusqu'à la portière passer. J'ai trouvé un stylo dans la boîte à gants et, sur le tableau de bord, j'ai écrit un message pour Zeb dans les marges du journal, que j'ai glissé sous l'essuie-glace du pare-brise pour qu'il ne puisse pas le manquer.

— Prêt ?

Travis a baissé les yeux vers ma jupe.

— Dans cette tenue ?

— A moins que tu ne m'aies apporté des habits de rechange, oui, j'y vais dans cette tenue.

Je suis partie devant lui d'un pas décidé, en direction de la boutique de sa mère.

Travis m'a vite rattrapée.

— Alors, a-t-il dit. On va où ?

Ollie

Papa Zeb rentre à la maison tout seul. Il jette à la poubelle un journal tout froissé et monte à l'étage.

Quand je suis sûre qu'il ne va pas redescendre, je sors le journal de la poubelle et je le déplie sur le comptoir.

« Suis partie au ciné avec Travis. Ne m'attends pas. Il me ramènera. Je serai rentrée pour dîner. »

Des mensonges écrits par la main de ma sœur.

Elle déteste aller au cinéma, elle dit que le son est toujours trop fort, l'image trop près, l'odeur du pop-corn écœurante. La dernière fois qu'elle est allée voir un film, c'était il y a trois ans, quand maman l'a forcée en lui disant : « C'est l'anniversaire de ta sœur. Fais-le pour elle. » Elle a emporté des bouchons d'oreilles, elle s'est assise au dernier rang et n'a fait que se plaindre pendant tout le trajet jusqu'à la maison. Elle est peut-être avec Travis, mais je suis sûre qu'elle n'est pas au cinéma.

Je chiffonne le mot et je le remets dans la poubelle.

Tatie Fran entre dans la cuisine et voit ma mine pas contente et croit que je m'ennuie alors que je suis en colère. Elle dit :

— Il y a un paquet de cartes dans le placard sous l'escalier. Va le chercher, je vais t'apprendre à jouer au rami.

Il n'y a pas que des cartes dans le placard sous l'escalier. Il y a des cubes, des dominos et des tubes en plastique remplis de crayons cassés. Il y a plein de jeux de société empilés sur des petites étagères. Jeux de dames, d'échecs, de Monopoly et plein d'autres.

Pour prendre les cartes, il faut que je me mette sur la pointe des pieds et, quand je les attrape, d'autres trucs viennent avec. Des boîtes, des pions et des plateaux et des cartes et des petits bonshommes en plastique me tombent dessus.

— Tout se passe bien ? me crie tatie Fran.

Je me penche et je commence à tout ramasser.

Elle passe la tête par la porte de la cuisine et, en voyant le bazar, elle vient m'aider.

— Depuis le temps que je dois ranger ce placard pour de bon, elle dit en ramassant une boîte déchirée et recollée avec du scotch à plusieurs endroits.

Je reconnais les lettres sur le côté et je lui prends le jeu des mains.

Elle rit doucement.

— Une fois, nous avons gardé une petite fille qui prétendait qu'elle pouvait communiquer avec les esprits de tous les présidents morts. Papa Zeb lui a apporté ça, un jour, et ensuite elle n'a plus passé une seule minute sans faire de tours de passe-passe.

J'ouvre la boîte et je sors le plateau pour le poser par terre. Les lettres sont usées, mais on les voit quand même assez bien. La planchette de bois glisse bien, et je la pousse avec mes doigts d'un bord à l'autre du plateau.

Celle qui me suit rit, et je sais qu'elle pense que c'est juste un jeu d'enfant idiot, mais moi je me dis que peut-être pas.

Je pense dans ma tête *Es-tu en colère contre moi à cause de ce que j'ai fait ?*

La planchette ne bouge pas.

Je pense encore *Es-tu en colère ?* et cette fois, je la regarde en face.

Elle arrête de rire, elle s'accroupit près de moi et elle pose sa main sur la mienne. La planchette frémit. Elle déplace la planchette sous nos mains vers le mot *NON* en haut du plateau.

Dans ma tête : *Est-ce que tu m'aimes encore ?*

Sa main déplace encore la mienne, sur le *OUI*. Elle murmure *Pour toujours*.

Franny dit :

— Je te le donne, si tu veux.

Oui, je le veux.

Sam

Travis a arrêté sa moto devant l'allée de chez l'agent Santos, mais il a laissé le moteur en marche. Il a tourné la tête par-dessus son épaule et m'a crié :

— Qu'est-ce qu'on fait ici ?

L'allée était vide et les rideaux de devant tirés. La porte du garage de la maison d'en face s'est ouverte, et une voiture noire en est sortie. Quelques maisons plus bas, une femme en peignoir bleu arrosait ses rosiers. Elle a mis une main en visière au-dessus de ses yeux et a regardé dans notre direction.

Je me suis repenchée contre Travis en passant mes bras autour de sa taille et je lui ai dit :

— Gare-toi en bas de la rue. Derrière ces buissons.

Tout au bout de l'impasse, un piquet jaune marquait le début d'un étroit chemin de terre qui coupait derrière les habitations. Il y avait aussi un petit pont passant sur un conduit d'égout, qui ferait une cachette parfaite. Travis a garé la moto le long d'une rangée de lauriers.

Je suis descendue du siège et j'ai tiré sur ma chemise froissée avant d'enlever le casque qu'il m'avait prêté.

— Merci, ai-je dit en le lui rendant.

Il a accroché le casque à la poignée du guidon, puis il est descendu de la moto et il a réajusté son T-shirt qui s'était collé à sa peau pendant que je me serrais à lui, le temps du trajet. C'était la première fois que je montais sur une moto tout-terrain, sur n'importe quelle moto, d'ailleurs, et au moindre virage je m'étais cramponnée à lui comme une folle, persuadée qu'on courait tout droit à la mort.

— Alors, a-t-il lâché. Tu me dis ce qu'on fait, maintenant, ou quoi ?

J'ai étiré les bras au-dessus de ma tête en pliant et dépliant mes doigts pour en chasser les picotements et les engourdissements, et cette impression que mon âme, si une telle chose existait, était en train de se séparer de mon corps.

— On va rentrer chez l'agent Santos, ai-je annoncé en avançant vers le piquet jaune et le petit pont.

— Quoi ?

Travis a couru derrière moi.

Le chemin faisait une cinquantaine de mètres de long et se terminait par

une clôture de grillage m'arrivant à la taille. Derrière, il y avait un étroit rebord en terre qui donnait sur la buse d'évacuation, un demi-conduit d'environ quatre mètres de large et deux mètres de hauteur. De l'autre côté se trouvait une autre clôture grillagée et, derrière elle, une grande étendue de terrain vague. Fait de gravats, principalement, de terre et de gravier mélangés, avec quelques arbres maigrichons çà et là.

J'ai coupé à gauche et, en empruntant le passage entre le grillage d'un côté et les barrières de planches de l'autre, j'ai longé le conduit en direction de chez l'agent Santos. Les herbes étaient toutes piétinées, et il y avait des mégots de cigarettes partout. Derrière moi, Travis a buté dans une canette de bière vide qui a heurté le grillage en faisant un boucan de tous les diables.

Je lui ai lancé un regard noir.

Il a haussé les épaules en murmurant « Désolé ».

J'ai compté les maisons derrière lesquelles on passait et, arrivée à huit, je me suis arrêtée et me suis dressée sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus la barrière.

— C'est là, ai-je chuchoté. Aide-moi à monter.

— Non.

Travis a croisé les bras devant lui et secoué la tête.

— Hors de question.

— Tu avais dit que tu m'aiderais.

— Pas pour ça. Je ne veux pas t'aider à entrer par effraction dans la maison d'un agent de police !

— Très bien, ai-je dit. Dans ce cas, tu n'as qu'à m'attendre à la moto.

J'ai grimpé sur la petite poutre parallèle au sol qui maintenait les planches et j'ai attrapé le haut de la barrière. Ç'aurait été plus facile si j'avais été en jean, mais, malgré la jupe qui s'entortillait autour de mes jambes et s'accrochait aux éclisses du bois, j'ai réussi à me hisser et à passer de l'autre côté pour atterrir dans le jardin.

Travis s'est mis à jurer. Puis il a attrapé le haut des planches et a sauté par-dessus la barrière pour me rejoindre sur la pelouse.

— Est-ce que tu te rends compte des ennuis que ça pourrait nous valoir ? a-t-il grommelé en s'essuyant les mains sur son pantalon.

Je l'ai ignoré et j'ai trotté en direction du patio. Il y avait des pots de fleurs tout le long du rebord en brique ; toutes les plantes étaient marron et grillées. J'ai essayé de tirer sur la poignée de la baie vitrée. Elle était fermée, mais les rideaux étaient ouverts et je pouvais voir le salon vide à l'intérieur. La télévision était éteinte. Il restait une assiette sale avec une fourchette sur un coussin du canapé, trois tasses de café sur la table basse, et il y avait une pile de linge en plein milieu du sol, comme si elle s'était apprêtée à le plier quand quelque chose l'avait interrompue.

J'ai entendu des pas derrière moi, et Travis a murmuré :

— C'est fermé ? On va dire que c'est un signe, partons d'ici.

Trois autres fenêtres se trouvaient à l'arrière de la maison. L'une était trop

haute et trop étroite, mais les deux autres plus près du sol et assez grandes pour pouvoir m'y glisser si je trouvais le moyen d'entrer d'un côté.

Pour atteindre ces fenêtres, j'ai dû me faufiler derrière de grandes haies et traverser tout un enchevêtrement de toiles d'araignée. Une branche cassée m'a éraflé le mollet. La première fenêtre était fermée et n'a pas voulu bouger. La deuxième était très légèrement entrouverte. J'ai écarté la moustiquaire, inséré mes doigts dans le petit entrebâillement, et j'ai tiré pour ouvrir la fenêtre en grand.

A son tour, Travis s'est engagé entre les broussailles.

— Sam ! a-t-il grogné. Ça craint vraiment, comme idée !

Il a écarté une branche qui lui bloquait le passage.

— Tu peux aller en prison pour ça, tu te rends compte ?

Effraction de domicile. C'est un délit !

J'ai remonté ma jupe jusqu'à mes genoux pour enjamber le rebord de la fenêtre.

— Et s'il y a une alarme ?

Je me suis figée à moitié accroupie sur la moquette beige de la chambre de l'agent Santos, prête à sauter en sens inverse et à courir ventre à terre si une alarme se déclenchait. Dans la cuisine, le réfrigérateur ronronnait. Dehors, un coup de klaxon. A part ça, rien. Aucune alarme. Il n'y avait personne, nous étions seuls.

J'ai passé la tête par la fenêtre et j'ai fait signe à Travis d'approcher. Il a secoué la tête.

— Allez entre, maintenant que tu es venu jusqu'ici, ai-je dit.

Il m'a regardée, puis a levé les yeux vers le ciel.

— Viens, il faut que tu fasses le guet.

— Sam ?

— Quoi ?

— Tu peux me dire ce qu'on fiche ici ?

— J'ai besoin de savoir ce qu'ils ont sur Ours, ai-je répondu. Il faut que je sache pourquoi ils le croient coupable.

Je me suis retournée vers l'intérieur de la chambre.

Travis a escaladé la fenêtre derrière moi mais a hésité au niveau de la porte.

— Dépêche-toi, ai-je dit.

On a traversé le salon pour se rendre dans la cuisine. La table était toujours couverte de papiers et de dossiers, encore plus que dans mon souvenir des jours précédents. Il y en avait bien trop pour que je puisse tout regarder maintenant. Il me faudrait plusieurs heures, peut-être même une journée entière pour ça. J'ai laissé mes doigts effleurer le haut des piles de papiers, les yeux brouillés par tous ces chiffres et toutes ces lettres ; j'étais dépassée par la masse d'informations qui se trouvait là, et surtout par mon impossibilité d'y trouver les réponses que je cherchais.

Travis a poussé un petit sifflement entre ses dents.

— Tu crois qu'il y des trucs importants dans tout ce bazar ?

J'ai hoché la tête et pris un dossier. C'était une déclaration du gérant du Meadowlark, confirmant que Taylor Bellweather avait loué une chambre pour quatre nuits et payé avec une carte de crédit. Il disait avoir peut-être vu un homme sortir de sa chambre en fin de soirée, samedi, mais il n'en était pas sûr, car il n'avait pas vraiment fait attention. J'ai posé ce document sur le côté.

Travis a pris une feuille qu'il a commencé à lire avant de la remettre où il l'avait prise.

— On cherche quoi, exactement ?

— *Je* cherche tout ce qu'ils n'ont pas encore dit au public, ai-je précisé. Ce qui pourrait expliquer pourquoi ils sont convaincus que c'était Ours. *Toi*, tu regardes par la fenêtre de devant, pour me dire si jamais tu vois quelqu'un arriver.

Travis a jeté un œil dans l'entrée et à la grande fenêtre parallèle à la porte principale. Puis son regard s'est de nouveau posé sur les piles de papiers sur la table.

— Tu es sûre ? Ça fait beaucoup de paperasse à examiner pour une seule personne.

J'ai hoché la tête.

Il est allé se poster dans l'ombre, dans un endroit où il pouvait surveiller l'extérieur sans risquer de se faire voir.

— Je ne comprends pas, Sam. Pourquoi maintenant ? Et pourquoi comme ça ?

— Parce que j'ai besoin de savoir ce qui s'est passé.

— Mais pourquoi tu ne le demandes pas à l'agent Santos ?

— Elle ne me le dira pas.

— Alors pourquoi tu n'attends pas le procès ?

— Ce sera trop tard, à ce moment-là. Un juge aura confié notre garde à nos grands-parents, Ollie et moi, on vivra à Boston dans un quartier de retraités ou pire encore, et personne ne connaîtra jamais la vérité. Ils pensent que c'est Ours qui a fait le coup, ai-je affirmé, et ils ont arrêté de chercher d'autres suspects. Si je ne fais rien, ils vont s'arranger pour démontrer que c'est Ours le coupable, que ce soit vrai ou non. Ils vont déformer les faits, parce que ça les arrange.

J'ai feuilleté rapidement une pile de relevés téléphoniques et de cartes bancaires.

— Comment peux-tu en être si sûre ? a demandé Travis. J'ai relevé les yeux de ce que je venais de lire — un petit paragraphe d'un employé de station-service confirmant que, deux jours avant qu'on retrouve le corps de Taylor Bellweather, elle avait fait le plein de sa Toyota Corolla, une quatre portes blanche semblable à celle qu'on avait sortie des eaux de la mare du Héron bleu.

— De quoi, qu'Ours est innocent ?

Il a opiné du chef.

J'ai haussé les épaules.

— Je le sais, c'est tout.

Travis est resté muet quelques instants, puis il a dit :

— Parfois, les gens qu'on aime le plus sont ceux qu'on connaît le moins.

Il a tourné la tête vers la vitre.

— Dépêche-toi, a-t-il lancé avant de se mettre à marmonner que c'était stupide de faire ça, qu'on aurait de gros ennuis si quelqu'un nous trouvait ici, que sa mère n'allait sûrement pas tarder à signaler sa disparition au shérif et que, si l'on ne se faisait pas prendre ici, il se ferait quand même punir pour le reste de l'été en rentrant au magasin, et qu'est-ce qui m'avait pris de l'entraîner dans ce pétrin, si on se faisait attraper son casier ne serait plus vierge et il n'aurait plus aucune chance de décrocher une bourse d'études et alors que ferait-il, il tiendrait la caisse du magasin de ses parents pour le reste de sa vie en gagnant seulement des clopinettes ? Que c'était vraiment une très, très mauvaise idée.

Je suis passée à la cadence supérieure, écartant rapidement des rapports insignifiants et des gribouillages que seule l'agent Santos pouvait comprendre. Chaque fois que je voyais le nom de mon père, je ralentissais et je lisais un peu plus attentivement, mais, si tout me semblait important, rien de tout ça ne correspondait vraiment à ce que je cherchais, rien ne désignait clairement Ours comme un suspect valable.

Je suis tombée sur le rapport d'autopsie et j'ai lu la fin, où le médecin légiste avait conclu à la cause et à la nature du décès. Traumatisme crânien fermé par homicide. L'agent Santos avait également souligné certains passages du rapport notant que Taylor Bellweather avait de multiples contusions autour de la gorge et sur la poitrine ainsi que des blessures de défense sur les mains et les bras. On avait prélevé des échantillons d'ongles mais, dans la marge, l'agent Santos avait griffonné que tout élément de preuve physique avait dû être détruit, enlevé par l'eau de la rivière. J'ai posé le rapport et continué de chercher.

Il y avait des notes de griffonnées sur des feuilles volantes, des choses comme :

« On n'a pas encore retrouvé le sac à main de la victime, ainsi que plusieurs bijoux et vêtements déchirés, pas de trace d'agression sexuelle. »

Il y avait les déclarations des deux parents de Taylor, qui disaient lui avoir parlé deux jours avant sa mort et ne pas avoir de raison particulière de s'inquiéter de sa sécurité. Il y avait également ma déclaration, avec ce que j'avais dit à l'agent Santos le jour où Ours avait été arrêté, tapée et imprimée à l'encre noire. En les relisant maintenant, je me suis brutalement rendu compte que mes propres mots étaient accablants pour Ours, qu'ils donnaient l'impression que sa propre fille le croyait coupable. Ce qui avait peut-être été vrai un moment, très bref, mais plus maintenant. J'ai écarté ces papiers.

Il devait bien y avoir autre chose de plus intéressant que toutes ces pages de déclarations insignifiantes, un lien entre Ours et Taylor Bellweather, une chaîne, une corde, un fil, même infime, qui les reliait au point qu'on ne puisse pas l'ignorer.

J'ai découvert la déclaration de Joe Mancetti, celle qu'il avait faite par téléphone à l'inspecteur Talbert. Là, écrit noir sur blanc, Mancetti disait à l'inspecteur que Taylor Bellweather était venue à Terrebonne pour interviewer Billy Roth sur sa prochaine exposition. Cette expo était censée être surprenante, brute de décoffrage, différente de tout ce qu'il avait fait auparavant. Elle était censée le ramener sur le devant de la scène.

« Billy et moi, c'est une longue histoire, avait déclaré Joe Mancetti à l'inspecteur Talbert. On était copains de chambrée à la fac. Je lui donne encore un coup de main quand je peux. Du coup, je me suis dit qu'un article en première page pourrait lui faire la promo nécessaire pour le remettre sur les rails. Après l'accident, après avoir perdu Delilah, de la façon dont elle est morte... il a souffert pendant tellement longtemps, ça fait du bien de le voir se remettre au boulot. »

Il avait envoyé Taylor parce que M. Roth avait demandé un jeune journaliste, quelqu'un qui ne connaisse pas trop son passé et les anciennes sculptures qu'il faisait. Quelqu'un qui pourrait apporter une perspective neuve. Joe Mancetti avait pensé que c'était une bonne occasion pour sa dernière recrue de se faire les dents. L'interview était prévue pour lundi soir, et Joe attendait que Taylor l'appelle ensuite, pour qu'ils puissent discuter de ce qu'elle avait recueilli et voir si cela suffirait pour la première page, ou si elle devait continuer à creuser, prendre plus de photos, poser plus de questions. Il était resté au bureau jusqu'à minuit, mais elle n'avait jamais appelé. Et personne n'avait répondu quand il avait essayé de la joindre à sa chambre de motel. Il disait que M. Roth avait appelé le lendemain matin pour se plaindre, car Taylor n'était jamais venue au rendez-vous, après des heures passées à l'attendre. Un post-it était collé sur la dernière page de la déclaration de Joe Mancetti, avec le nom de Billy Roth écrit puis barré à l'encre noire.

J'ai lancé un regard vers Travis par-dessus mon épaule. Il faisait tourner une cigarette entre ses doigts, les yeux rivés à la fenêtre. Dans son reflet sur la vitre, des tourbillons de lumière dansaient sur son visage. Il a relevé les yeux vers moi, m'a surpris en train de le regarder et a souri en disant :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

J'ai secoué la tête et recommencé à fouiner dans les papiers.

— Alors, tu trouves des trucs intéressants ?

— C'est possible, ai-je dit. C'est comment, dehors ?

— Rien à signaler. Jusqu'ici. Mais j'ai un mauvais pressentiment...

— Juste quelques minutes de plus. D'accord ?

Quelques secondes ont passé, puis Travis a dit :

— Plus que dix minutes à partir de maintenant, et on s'en va.

J'ai parcouru rapidement une pile de photos. Des photos de paysage pour

la plupart, de la berge où ils avaient trouvé le corps de Taylor Bellweather, du parc et des tables de pique-nique à proximité. Il y avait un gros plan de son cadavre dans l'eau, son visage tourné vers le soleil, avec ses yeux tout noirs, sans lumière. J'ai glissé cette photo derrière les autres et posé la pile dans un coin.

Dans un classeur qui n'avait pas d'étiquette, j'ai trouvé ce qui semblait être un entretien entre l'inspecteur Talbert et le pasteur Mike. Beaucoup de pages étaient mélangées et il en manquait certaines, mais, après les avoir feuilletées et remises en ordre, il restait assez d'éléments pour comprendre qu'enfin je tenais ce que je cherchais. C'était à cause de ça qu'ils s'étaient acharnés sur Ours. Là, tapée et imprimée sur un épais papier blanc, se trouvait la clé de voûte de toute l'affaire qu'ils échafaudaient. Avec ça, plus tout le reste — la veste, les égratignures, la clé, le timing —, si je n'avais pas vu ces empreintes de chaussures, j'aurais pu me laisser convaincre, moi aussi.

INSPECTEUR RANDY TALBERT : D'après vous, à quelle heure tout cela s'est-il passé ?

MIKE FRESHOUR : Vers 16 h 45. Je n'ai pas regardé l'heure exacte, mais Rosalee m'a appelé à 16 h 30, et il faut environ un quart d'heure pour aller au Jack Knife depuis chez moi.

RT : Quand avez-vous vu M. McAlister pour la première fois ?

MF : Eh bien, il a fallu que mes yeux s'ajustent à l'obscurité qu'il y a dans cet endroit, mais je l'ai vu quelques secondes après être entré. Il était au bar, ce qui m'a beaucoup surpris vu son passé trouble avec l'alcool.

RT : Il était seul ?

MF : Il y avait une femme à côté de lui, mais au début je n'ai pas cru qu'ils étaient ensemble. J'ai tellement l'habitude de voir Ours tout seul que ça ne m'est pas venu à l'esprit qu'il puisse être avec quelqu'un.

RT : A quel moment avez-vous compris qu'ils étaient ensemble ? MF : Je ne dirais pas vraiment « ensemble ».

RT : Comment ça ?

MF : Il n'avait pas l'air d'apprécier spécialement sa compagnie. RT : Il semblait contrarié ?

MF : Je dirais plutôt, ennuyé. Elle n'arrêtait pas de s'approcher très près de lui, et lui de s'écarter. Et il ne la regardait pas. C'est pour ça qu'il m'a fallu quelques minutes pour me rendre compte qu'il se passait un truc entre eux.

Parce qu'il ne l'a pas regardée pendant très longtemps. Il gardait les yeux droit devant lui, il fixait le miroir derrière le bar.

RT : Est-ce que M. McAlister buvait ?

MF : Il avait un verre près de son coude. Du scotch, peut-être. Ou du whisky. Je ne bois pas beaucoup moi-même, alors je ne saurais pas trop vous dire.

RT : Et la femme ?

MF : Si elle buvait ?

RT : Oui.

MF : Je crois. Il y avait un verre de Martini vide devant elle.

RT : Connaissiez-vous cette femme ?

MF : Non. Enfin, si. En quelque sorte. Je ne pourrais pas dire que je la connais. Pas personnellement.

RT : Vous l'aviez déjà vue ?

MF : Oui. Dimanche soir. Chez Patti's.

RT : Continuez, monsieur Freshour. Racontez-moi votre première rencontre avec Mlle Bellweather.

MF : Eh bien, simplement, elle était là, une jolie jeune fille assise en train de dîner toute seule. Je suis allé la voir et je me suis présenté. Je lui ai souhaité la bienvenue dans notre ville. Elle m'a dit qu'elle ne restait pas longtemps. J'ai proposé de lui offrir un verre, elle a refusé. Et c'est tout.

RT : Avez-vous eu d'autres contacts avec elle avant de la revoir au Jack Knife ?

MF :... Non.

RT : Monsieur Freshour ?

MF : Eh bien, il faut peut-être que je vous dise...

RT : Vous commencez à m'inquiéter un peu, monsieur Freshour. Il faut que vous soyez totalement honnête et que vous me disiez tout ce que savez. Compris ?

MF : Oui. Oui, bien sûr. Je tiens à vous aider autant que possible. Mais c'est tellement horrible, tout ça. Elle était si jeune. Pleine de vie. Je n'arrive pas à comprendre ce que le Seigneur avait en tête pour laisser faire une chose pareille.

RT : Monsieur Freshour, l'avez-vous revue ? MF : Euh... non.

RT : Monsieur Freshour...

MF : Je vous assure ! C'est la vérité, je le jure devant Dieu. Mais je suis allé à sa chambre d'hôtel. Dimanche soir, après qu'elle m'a éconduit chez Patti's.

RT : Et ?

MF : Et elle n'était pas là. En tout cas, elle n'a pas ouvert la porte quand j'ai frappé.

RT : Et ensuite ?

MF : Ensuite, je suis rentré chez moi, je me suis fait une soupe à la tomate et j'ai regardé *Arabesque* à la télé. Cette Jessica Fletcher, elle au moins, on peut dire qu'elle sait résoudre une affaire criminelle.

J'ai survolé les questions suivantes, où le pasteur semblait avoir poursuivi la conversation en n'y ajoutant que des détails sans importance. Mes yeux sont retombés sur le nom de mon père quelques lignes plus loin, et j'ai recommencé à lire plus attentivement.

RT : Alors... revenons à lundi soir. Parlez-moi un peu du moment où la dispute a commencé.

MF : Bien. Je suis allé voir Rosalee et j'étais en train de l'aider à se lever quand, d'un coup, Ours s'est redressé et s'est mis à crier.

RT : Vous souvenez-vous de ce qu'il disait ?

MF : Il voulait savoir comment elle l'avait trouvé. Elle a dit quelque chose comme quoi ce n'était pas bien difficile, et Ours a commencé à dire qu'elle ferait mieux de se mêler de ses affaires, de retourner là d'où elle venait et de lui foutre la paix.

RT : Qu'avez-vous fait en entendant ces cris ?

MF : J'ai fait rasseoir Rosalee sur une banquette et je lui ai dit que je revenais dans une seconde, puis je suis allé voir si je pouvais aider. A ce moment-là, évidemment, Vic était déjà là, il avait les mains sur le comptoir et disait à Ours de se calmer ou d'aller se faire voir ailleurs.

RT : Et Mlle Bellweather ? Que faisait-elle pendant ce temps-là ?

MF : Elle avait sorti un petit calepin et écrivait quelque chose. Ours a essayé plusieurs fois de le lui arracher des mains. Elle lui posait des questions, mais Ours et Vic criaient si fort que je n'ai rien entendu de ce qu'elle disait.

RT : Et ensuite que s'est-il passé ?

MF : Ours l'a empoignée et a commencé à la secouer. J'ai essayé de l'en empêcher, mais il a donné un coup de coude en arrière et m'a frappé à la mâchoire. J'ai pris mes distances. Mais elle se débattait bien, de son côté. Je crois qu'elle l'a même griffé au visage. Il l'a lâchée quand Vic a commencé à appeler le 911.

RT : Et ensuite ? MF : Il est parti.

RT : M. McAlister, vous voulez dire ? MF : Oui. Il a directement pris la porte. RT : Et Mlle Bellweather ?

MF : Elle l'a suivi.

RT : Vous, qu'avez-vous fait ?

MF : Vic est allé me chercher une poche de glace. Pour ma mâchoire. Ça me faisait très mal, à ce moment-là.

RT : Avez-vous fait autre chose, monsieur Freshour ?

MF : Oui. Je suis sorti sur le parking. J'avais une très mauvaise impression sur la tournure que prenait cette histoire.

RT : Quel genre d'impression ?

MF : Ça vous est déjà arrivé de vous réveiller le souffle coupé ? Quand vous savez que vous avez fait un cauchemar, vraiment horrible, mais que vous ne vous souvenez plus de ce que c'était ? Vous vous souvenez juste de bribes, de flashes, de frissons. D'un sentiment de terreur. Eh bien, c'était comme ça. Une impression très désagréable.

RT : Que s'est-il passé sur le parking ? MF : Rien.

RT : Pourriez-vous être plus précis ?

MF : Il ne s'est rien passé. Le temps que j'y aille, ils étaient tous les deux partis.

RT : Avez-vous vu où ils sont allés ? MF : Non.

RT : Vous souvenez-vous d'autre chose ?

MF : Avant de quitter le bar, Ours a dit quelque chose comme, je cite : « Si vous me menacez encore, moi ou ma famille, je vous péterai tous les doigts un par un. Vous ne pourrez plus jamais écrire un seul mot. »

L'entretien se terminait là. Comme ça. J'ai fouillé la pile de feuilles pour trouver le reste des pages, mais rien. J'ai tiré une des chaises de sous la table. Les pieds ont crissé affreusement sur le lino.

— Ça va ? m'a demandé Travis.

Je me suis assise. Si le pasteur Mike disait la vérité, alors Ours avait menti. A moi. A Ollie. A tout le monde. Je me suis enfoui la tête dans les mains.

— Sam ?

Travis a quitté son poste près de la fenêtre et s'est approché de moi.

J'ai dit la seule chose qui avait encore du sens pour moi :

— Ça ne peut pas être vrai.

Travis a pris la déclaration du pasteur Mike et en a parcouru toutes les pages.

— Oh ! mon Dieu, a-t-il soufflé en reposant les feuilles dans le dossier.

Il m'a prise par le bras en essayant de me remettre debout.

— Viens, partons d'ici.

— Non.

Je me suis écartée de lui, même s'il avait raison. On était déjà restés trop longtemps. Mais à ce moment-là je me moquais bien de me faire prendre.

— Il doit y avoir autre chose, ai-je dit. Quelque chose que je ne vois pas.

— Que veux-tu qu'il y ait d'autre ? Cette déclaration semble assez claire, non ?

— Sauf si le pasteur Mike a raconté des conneries.

Je me suis relevée et j'ai recommencé à fouiner dans les dossiers et les feuilles volantes.

— Sam.

J'ai continué ma recherche.

Travis a posé une main sur la mienne.

— Il l'a menacée, a-t-il dit.

J'ai dégagé ma main en secouant la tête.

Travis a poursuivi :

— Les journaux ont dit qu'elle était morte pendant la nuit de lundi. Et le pasteur Mike dit qu'ils sont partis ensemble.

— Non, ce n'est pas ça. Il dit qu'il les a vus se battre. Ensuite, Ours est parti.

— Et elle aussi. Juste après.

— Ça, c'est que dit le pasteur Mike.

J'ai recommencé à feuilleter des pages, poussant Travis sur le côté.

— C'est la parole d'un homme contre celle d'un autre. Ça ne veut rien dire.

— Sam, arrête un peu. Le barman était là. D'autres témoins aussi. Ça n'a pas dû être difficile pour l'inspecteur Talbert de savoir si le pasteur Mike mentait ou non.

J'ai frappé la table du plat de ma main.

— Ours ne l'a pas tuée.

— Je sais bien que c'est ce que tu as envie de croire... que tu voudrais qu'il soit innocent. Mais regarde un peu les faits. Regarde tout ce qui l'accuse.

Là, il a commencé à prendre des papiers et à parcourir des rapports pour lire à haute voix des choses que je savais déjà. Il a fini par soulever le dossier contenant le témoignage du pasteur Mike et a secoué la tête.

— Sam, je suis désolé, mais...

Je me suis de nouveau penchée sur la table et j'ai écarté des papiers en cherchant autre chose, je ne sais quoi. Quelque chose qui contredirait les déclarations du pasteur Mike.

— OK, ai-je dit. Admettons que ça se soit passé comme le pasteur Mike l'a dit. Admettons que tout ça soit vrai. Ours devait avoir une bonne raison de se mettre en colère, de dire tout ça. Pourquoi est-ce qu'ils se sont battus ? Elle a dû le provoquer. Du coup, il se met en colère. Il crie. Il fait une scène. Mais il n'a pas... jamais il ne...

— Alors qui ?

— Je ne sais pas. Peut-être le pasteur Mike.

— Quoi ? C'est ridicule.

— Mais non, réfléchis un peu.

J'ai pris un gros dossier élastiqué avec le nom de mon père inscrit sur l'étiquette.

— Taylor Bellweather le repousse. Ça l'a peut-être fichu en rogne. Peut-être qu'il s'est senti humilié qu'elle l'ait mis dans cette situation en public. Ensuite, il la voit se disputer avec Ours au Jack Knife et il essaie d'intervenir en héros pour rattraper le coup, mais elle l'ignore encore. Il la suit peut-être hors du bar et essaie de l'embrasser, ou autre chose, elle le repousse, il se met encore plus en colère et peut-être qu'il perd totalement le contrôle de la situation.

— Sam... arrête. Tu es chamboulée. Tu n'es plus objective.

J'ai retiré l'élastique du dossier et continué de parler. Je réfléchissais à voix haute pour essayer d'assembler ces éléments comme je voulais. Plus je parlais, plus je me mettais à croire que ce que je disais pouvait être vrai. Je tenais peut-être quelque chose.

— Alors il la frappe ou il la pousse, et elle tombe et s'ouvre la tête. Il n'avait peut-être pas l'intention de la tuer, mais peut-être que si. Et du coup il doit se couvrir. Il a besoin de quelqu'un à accuser. Qui de mieux qu'Ours pour ça, hein ? Tout le monde le déteste dans cette ville d'abrutis.

— Sam. Ce n'est pas lui.

— Il est allé à sa chambre au motel. Tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Ecoute-moi, a dit Travis. Le pasteur Mike ne l'a pas tuée.

— Tu n'en sais rien.

— Si, je le sais.

J'ai arrêté de consulter les papiers et j'ai regardé Travis, attendant qu'il s'explique.

— Il était chez moi ce soir-là.

— Quoi ?

Mon ventre s'est noué.

— Il était chez nous lundi soir. Il est venu dîner un peu après 19 heures, peut-être 19 h 30, et il est resté jusqu'à minuit passé. Ils buvaient des bières sur le porche, avec mon père, et ils parlaient tellement fort que ça m'empêchait de dormir. Il a dû venir directement du bar.

J'ai serré le dossier contre ma poitrine et demandé :

— Et l'interview que Taylor devait faire avec ton père, alors ?

Travis a secoué la tête en fronçant les sourcils.

— De toute façon, ça n'aurait pas pris bien longtemps. Quelques questions, quelques photos, c'est tout. Mais ça n'a pas d'importance, puisqu'elle n'est pas venue.

Je l'ai dévisagé.

— Taylor n'est pas venue. L'interview n'a pas eu lieu, a-t-il insisté. Le pasteur Mike est la seule personne à être venue chez nous, ce soir-là.

— Tu le jures devant Dieu ?

— Bien sûr que je le jure, a-t-il répondu.

Et je l'ai cru.

— A quelle heure est-il parti ? ai-je demandé.

— Le pasteur Mike ?

J'ai hoché la tête.

— Parce qu'il a pu la tuer plus tard. Après être parti de chez toi. Il l'a peut-être cachée dans le coffre de sa voiture, et après...

— Je ne marche pas là-dedans.

— ... après le repas, il est parti dans un coin isolé de la forêt et il a jeté son cadavre dans la rivière et voilà, et maintenant il a ce parfait alibi. Il a eu le temps, tu sais. Il a eu largement le temps avant et après, et peut-être...

Travis m'a pris le bras.

— Sam. Arrête, maintenant. Il faut que tu arrêtes. C'est Ours, le coupable.

Je l'ai toisé, puis j'ai écarté sa main et j'ai rouvert le dossier. A l'intérieur, il y avait de vieilles fiches de paye datant de l'époque où Ours avait un vrai travail, des relevés bancaires affichant un compte frôlant régulièrement le zéro, l'avis de décès de ma mère paru dans un journal et collé sur une feuille blanche, dont la version photocopiée était dure à déchiffrer. Des détails insignifiants de la vie tragique de mon père. Rien de plus. Et puis, une pile de pages agrafées, des documents officiels, des rapports de justice, son dossier judiciaire. Et je me suis soudain rappelé l'audience en lecture d'accusation, quand l'avocat général avait mentionné une précédente arrestation ; ça ne m'avait pas vraiment marquée, sur le coup, car il se passait trop d'autres choses en même temps, et j'avais pensé que c'était juste un truc que tous les avocats disaient dans ce genre d'audience, puisque mon père n'avait jamais été arrêté auparavant.

Dehors, une portière de voiture a claqué.

Travis a tourné la tête vers la porte d'entrée.

— Merde. Sam ! Il faut partir, tout de suite !

Il m'a attrapé le bras. Je l'ai repoussé en passant les documents en revue et en essayant de comprendre les chiffres et les abréviations, les codes et tout ce jargon que les gens normaux ne pouvaient pas comprendre. J'ai fini par lire quelque chose qui me parlait un peu : homicide involontaire, homicide par accident de la route, conduite en état d'ébriété. Il y avait aussi des dates coïncidant avec le jour où Ours avait disparu de notre vie et celui où il avait appelé à la maison, deux ans plus tard. Arrêté. Inculpé. Condamné. Emprisonné. Relâché en liberté surveillé. Quelque part, il y avait une famille brisée parce que Ours avait fait une chose dont je ne l'aurais jamais cru capable. J'ai repensé à toutes les fois où j'avais demandé à ma mère où il était, à toutes les fois où elle avait refusé de me répondre. Mes jambes se sont dérobées sous moi. Je me suis laissée retomber sur la chaise.

Quelqu'un montait maintenant les marches du porche. J'ai entendu un bruit de clés.

— Sam !

Travis m'a remise debout. Il m'a arraché les feuilles des mains, les a jetées sur la table et m'a entraînée hors de la cuisine, dans le couloir, dans la chambre.

J'avais les jambes comme de la pierre. Je n'arrivais pas à m'en servir normalement. Travis m'a poussée par la fenêtre. La porte d'entrée s'est ouverte.

— Fonce !

Travis m'a traînée dans le jardin jusqu'à la barrière.

J'ai sauté et attrapé le haut des planches, mais j'ai glissé et je suis tombée à la renverse. Une éclisse de bois s'était plantée dans ma paume. Travis m'a remise sur mes pieds, il a passé les bras autour de mes jambes et m'a hissée en haut de la barrière. Ma jupe s'est accrochée à un clou près du haut. J'ai tiré sur

le tissu et dégringolé dans les herbes de l'autre côté. Travis a atterri près de moi deux secondes plus tard, m'a saisie par le coude et m'a entraînée vers la clôture grillagée. On l'a enjambée et on s'est cachés dans le conduit d'évacuation, le dos appuyé contre sa paroi de béton, et on n'a plus bougé.

— Putain, a marmonné Travis. Putain, putain, putain ! Mais qu'est-ce que tu croyais, à la fin ?

J'ai ramené mes genoux contre ma poitrine et baissé la tête, les yeux fermés, en comptant les secondes.

Une baie vitrée s'est ouverte, et je me suis dit qu'on était faits comme des rats. Dans quelques instants, l'agent Santos allait franchir cette barrière, descendre dans la buse, elle prononcerait mon nom, je lèverais les yeux et je la verrais devant moi, peut-être avec son pistolet brandi, avec le même regard déçu qu'elle avait eu quand je lui avais apporté le collier de Taylor Bellweather.

La baie vitrée s'est refermée.

J'ai relevé la tête et regardé Travis.

— Elle est partie ? ai-je chuchoté.

Il a secoué la tête et haussé les épaules.

On a tendu l'oreille encore un moment. On s'attendait à entendre des pas dans l'herbe, le cliquètement des menottes, la voix de l'agent Santos nous disant de sortir de là. On a attendu. Écouté. Un geai a poussé un cri perçant. Quelque part, plus loin, on entendait résonner des basses, qui faisaient écho aux battements de mon cœur. J'ai étendu les jambes et examiné le trou dans ma jupe. Une déchirure de cinq centimètres, juste au-dessous de mon genou gauche. Franny ne serait pas contente quand elle verrait ça.

L'épaule de Travis a frôlé la mienne. Il a inspiré à fond. Moi aussi.

Chaque fois que je fermais les yeux, je voyais ma mère toute grise et morte. Je voyais Taylor Bellweather battue, tuméfiée. Et morte. Tout ce qui me semblait vrai et réel dans ce monde se résumait à la mort.

Sauf...

J'ai tourné la tête et j'ai vu que Travis me regardait. Avant qu'il puisse dire quoi que ce soit, je me suis penchée et j'ai pressé mes lèvres contre les siennes. Il avait un goût de sel, de poussière et de tabac froid. Il s'est d'abord crispé, puis il s'est détendu et a levé une main pour l'enfouir dans mes cheveux.

Je l'ai embrassé parce que j'avais envie d'être près de quelqu'un de chaud, qui respirait, de voir ce que ça faisait de côtoyer la vie en offrant un peu de la mienne. J'avais envie d'éprouver quelque chose, n'importe quoi. De me sentir vivante. Mais, au lieu de ça, je n'ai senti qu'une peau rêche et une légère pression contre ma lèvre inférieure. Pas de picotements dans les doigts ou d'anges qui se mettaient à chanter. Pas de feu qui me montait aux joues. Pas d'étincelles, de crépitements ou de lumière éblouissante. Rien qui signifie réellement quelque chose. Un baiser, c'était pourtant censé rapprocher les gens. Un baiser changeait tout, m'avait dit Laura. Un baiser était un

commencement, un éveil, un échange entre les âmes. Moi, je ne croyais pas aux âmes. Ce baiser était juste un baiser, et les morts étaient aussi morts qu'avant.

Je me suis écartée de lui.

— On devrait y aller.

— Oui, a-t-il dit avant de se pencher sur moi pour en réclamer davantage.

— Ta mère doit s'inquiéter.

Je l'ai repoussé et me suis levée en époussetant la saleté et les brins d'herbe sèche sur ma jupe.

Il s'est relevé précipitamment et a essayé de prendre ma main, mais je suis passée devant lui avant qu'il puisse le faire.

Arrivé à sa moto, il a bredouillé :

— Dis... Est-ce que tu... Est-ce qu'on... on est ensemble ? J'ai attrapé son casque et l'ai mis sur ma tête.

Ollie

C'est dimanche soir, et les bancs de l'église sont pleins.

Les gens penchent leur tête.

Les fantômes flottent doucement au-dessus de tout le monde, ils sont calmés par toute cette ambiance de souvenir. Ceux qui n'ont pas d'attaches, qui ne suivent personne, viennent dans des endroits comme ça. Les églises, les mosquées, les temples, les cimetières. Pour prier, soupirer et attendre.

Ils murmurent, mais sans mots. Ça fait plutôt un son comme une respiration, comme un dernier souffle qui meurt. Des bougies sont allumées sur l'autel et dans des bougeoirs qu'il y a le long de tous les murs. C'est le bon mélange d'ombre et de lumière pour que ceux qui brillent ressemblent aux gens qu'ils étaient avant, et ça me stresse. Il y en a tellement ici, tellement que je ne connais pas.

Quand ils sont tout en énergie et en lumière, c'est facile de faire comme s'ils n'existaient pas.

Mais quand ils ont une silhouette et un visage, on ne peut pas les ignorer.

Celle qui me suit va et vient au-dessus de l'allée centrale. Quand elle passe devant notre banc, elle sourit, et elle ressemble tellement à ma mère que je me mets à pleurer. Je laisse les larmes couler. Ici, comme tout le monde a la larme à l'œil et les lèvres qui tremblent (à part ma sœur), ça ne fait pas bizarre.

— Ce ne sont pas des funérailles, a expliqué Franny en chemin à ma sœur, qui lui demandait pourquoi on était obligées d'y aller. C'est une cérémonie du souvenir.

— Mais pourquoi on en fait une ? Elle n'était même pas d'ici. Et personne ne la connaissait avant que...

— Les gens ont envie d'exprimer leur compassion et leur soutien. De se retrouver pour pouvoir ensuite passer à autre chose. Le pasteur Mike nous propose un cadre approprié pour réunir notre communauté. Pour faire le deuil.

— Je trouve ça bizarre, a dit ma sœur.

Le pasteur Mike se penche au-dessus de sa chaire. Il dégouline de sueur et n'arrête pas de s'éponger les yeux avec un mouchoir tout chiffonné. Il dit :

— Lorsqu'une personne si jeune et pleine de vie est enlevée de ce monde d'une manière aussi violente, la facilité est d'accuser Dieu. Ou de remettre en question Son amour, Sa miséricorde, Son sens de la justice. Mais nous ne

devons pas accuser Dieu. Dieu est amour. Dieu est bon. Il n'a pas créé le mal en ce monde. Il ne le cause pas. Ce sont nos péchés et nos défauts qui le font. Nos mauvais choix. Il se peut que nous n'en comprenions jamais totalement le pourquoi. Le mieux à faire est de prier et de faire confiance à notre Seigneur et Sauveur, de trouver notre paix en Lui.

Ma sœur fait rouler ses yeux et serre les deux mains sur ses cuisses. Elle ne croit pas en Dieu.

* * *

Après l'enterrement de notre mère, quand tout le monde est venu à la maison manger du gâteau au citron et boire du punch, ma sœur m'a entraînée dans une chambre où on était toutes seules et elle m'a dit :

— C'est des conneries, tout ce que racontent ces gens. Tu le sais, hein ? Tu ne reverras jamais maman. Le ciel n'existe pas. Il n'y a pas de tunnel de lumière. Elle ne nous regarde pas de là-haut. Elle ne va pas devenir notre ange gardien. Et elle ne sera pas là pour nous aider quand on mourra. Il ne faut rien croire de tout ça, Ollie, d'accord ? Il vaut mieux dire au revoir maintenant et continuer de vivre normalement.

C'est dur de dire au revoir à quelqu'un qui est encore là. Maintenant, le pasteur Mike parle d'un niveau supérieur, où il y a des raisons à toutes ces morts.

Celle qui me suit s'arrête à côté de notre banc. Elle devient toute fine et s'étale au-dessus de moi, de ma sœur, de tatie Fran et papa Zeb. Elle fait pleuvoir des flammes bleues sur nos têtes.

Je voudrais lui demander pardon pour ce que j'ai dit il y a plusieurs semaines, pour l'avoir fait pleurer, mais je crois que, si je le fais, elle s'en ira. Sauf que cette fois elle ne reviendra pas. Elle ira là où ils vont quand ils ont fini ce qu'ils avaient à faire ici. Au ciel ou dans une galaxie très loin.

Elle partira. Et je ne suis pas encore prête.

Ma sœur se penche devant moi et chuchote tout bas à tatie Fran :

— Je vais aux toilettes.

Tatie Fran pince les lèvres, mais elle ne dit pas non.

Ma sœur s'en va de notre banc dans l'allée et elle marche jusqu'aux doubles portes. Celle de la rivière part avec elle en ralentissant un peu devant le dernier banc, celui où Mme Roth et Travis sont assis. Billy Roth n'est pas avec eux ; ni la petite fille toute pâle. Mme Roth regarde ma sœur s'en aller, puis elle touche la jambe de Travis et lui dit quelque chose tout bas à l'oreille.

Le pasteur Mike dit :

— Même si nous ne pouvons lui faire nos adieux en personne, je crois qu'elle peut nous entendre du ciel.

Il sourit, alors qu'il n'est pas heureux. Il lève les yeux vers le plafond et croise les mains. Il dit :

— Tu es dans nos mémoires. Tu vas nous manquer. Tu es aimée.

Après, il baisse ses yeux vers les rangées de têtes tristes en bas, sans regarder personne en particulier.

— Inclignons-nous tous en un moment de silence et de recueillement en souvenir de Taylor Bellweather. Prions pour sa famille en ce moment difficile. Prions pour qu'ils trouvent l'apaisement. Enfin, prions pour qu'ils se souviennent davantage de leur fille vivante plutôt que des conditions de sa mort.

Il penche la tête.

Dans le silence, il y a des gens qui pleurent, qui soupirent et qui se mouchent. Quelqu'un tousse.

Ceux qui brillent s'agitent dans les airs, ça fait bouger la flamme des bougies.

Au dernier rang, Mme Roth se lève et part dans l'allée, elle se dépêche de passer les doubles portes pour suivre ma sœur. Travis part avec elle.

Je suis la seule personne qui les voit s'en aller. Je commence à me lever, mais tatie Fran pose une main sur mon genou et secoue la tête pour dire non.

Sam

La porte du bureau du pasteur Mike était grande ouverte. J'ai regardé derrière moi. Le foyer était désert. J'étais seule, et une occasion pareille risquait de ne pas se représenter de sitôt. Je ne savais pas exactement ce que je cherchais, ou même s'il y avait quoi que ce soit à trouver. Mais il me fallait plus que quelques intuitions pour prouver que le pasteur Mike mentait sur ce qui s'était passé le soir de la mort de Taylor Bellweather. Je me suis glissée dans la pièce et j'ai refermé la porte derrière moi.

La lumière des réverbères de la rue était suffisante pour m'éviter de chercher un interrupteur. Au milieu de la pièce, il y avait un grand bureau de bois qui occupait presque toute la place. Si le pasteur Mike avait été assis dans son fauteuil en cuir, il se serait trouvé pile au centre de l'espace. Des étagères pleines de livres couvraient un mur. Sur un autre, des tas de photos encadrées et des certificats divers. Une sculpture de Billy Roth était posée au-dessus d'un meuble de rangement. Elle ressemblait à une que j'avais vue dans une coupure de journal, il y avait quelques années — irréaliste et repoussante à première vue, mais peut-être belle quand même si on y regardait à deux fois.

Celle du journal occupait la moitié d'une pièce, mais celle-ci était bien plus petite. Le socle était en bois brun clair sculpté pour ressembler à de petites montagnes couvertes d'une forêt de sapins. Quatre morceaux de bois sortaient du socle et s'encastraient dans le corps d'un renard. Un vrai renard. Mort, maintenant, évidemment. Démonté, empaillé, puis recousu et monté sur ces bouts de bois très travaillés. Il avait la gueule ouverte, la tête renversée en arrière comme s'il hurlait, et de longs fils de fer s'élevaient dans les airs entre ses dents jaunes et pointues. De tout petits oiseaux de métal en vol avaient été fixés au bout de chaque fil. La queue du renard prenait une forme de S pas très naturelle, et on avait enlevé un bout de peau sur sa patte arrière droite, de façon à montrer l'os tout blanc en dessous. J'aurais pu rester des heures à regarder ça, mais je savais que si je restais là trop longtemps Franny envierait Zeb me chercher.

Je suis revenue vers le bureau du pasteur Mike. Il était parfaitement rangé. Pas de papiers qui traînaient, pas de piles de bazar, pas de stylos en vrac, pas de notes griffonnées. Juste un téléphone, un bloc-notes vierge, un stylo, une croix de bois toute simple et un agenda. J'ai ouvert l'agenda au mois d'août. La plupart de ses journées étaient remplies par des rendez-vous comme des

réunions d'administration et des visites aux hôpitaux, un rendez-vous de conseil avec M. et Mme Dunsworth, bref, les occupations normales du pasteur d'une petite ville. J'ai refermé l'agenda et je l'ai remis exactement où je l'avais pris, en alignant ses bords avec le coin du bureau. J'ai essayé d'ouvrir les tiroirs, mais ils étaient fermés. J'ai déplié un trombone et l'ai glissé dans la serrure en le faisant tourner un peu, mais le verrou est resté en place.

Je me suis tournée vers les étagères et j'ai parcouru avec mon doigt les tranches des livres tout en y cherchant quelque chose d'intéressant, quelque chose qui ne semblerait pas à sa place ici. Il y avait surtout les livres habituels sur Dieu, la religion, et comment accompagner les gens qui souffraient de stress post-traumatique ou de dépression, les alcooliques ou les drogués, bref, tous ceux qui avaient perdu leur chemin. Il y avait aussi des livres sur la gestion financière, comment diriger une entreprise, les stratégies de management, le travail du bois et la cuisine italienne. Et des bibles. Des tas de bibles. Toutes dans des versions ou des reliures différentes, et une écrite entièrement en hébreu.

Je me suis dirigée vers le mur de photos et de certificats. Il y avait des diplômes et diverses attestations, à côté de photos du pasteur Mike et de ses paroissiens. Tout sourires, bras dessus, bras dessous. A des repas, des parties de pêche ou en train de préparer une soupe populaire. Sur l'une d'entre elles, il était avec un homme que j'ai reconnu immédiatement : Billy Roth. Ils étaient dans une rivière avec de l'eau jusqu'à la taille, en train de tenir les deux poissons qu'ils venaient d'attraper, encore accrochés à leurs hameçons. Les deux hommes souriaient de toutes leurs dents. A côté, il y avait une autre photo du pasteur Mike, cette fois avec la famille Roth au complet posant devant l'une des sculptures de Billy. Travis, tout bébé, était perché sur la hanche de sa mère. Une petite fille blonde, qui devait être la sœur de Travis, avait les bras noués autour des jambes de Billy Roth. La sculpture devant laquelle ils posaient ressemblait à celle que j'avais vue dans le journal, énorme et grotesque.

Il aurait été dur de dire ce qu'elle représentait exactement. Les corps principaux ressemblaient à ceux de rennes, mais je ne voyais pas s'il s'agissait de vrais ou s'ils étaient taillés dans le bois — même si, à en juger par celle du renard, j'imaginai qu'il devait y avoir un peu des deux. Je comptai quatre têtes et seize sabots, peut-être dix-sept. Les bois des animaux se dressaient ensemble, très haut, jusqu'à former une espèce de colonne enchevêtrée qui touchait presque le plafond. Il y avait aussi des endroits où on aurait dit que les entrailles des rennes avaient explosé hors de leur peau, avec des formes floues et colorés suspendues dans les airs. Ça devait être un genre de métaphore, mais le sens m'échappait.

Soudain, une porte s'est ouverte et refermée dans le foyer. Deux personnes ont commencé à se disputer en chuchotant. J'étais coincée dans le bureau du pasteur Mike jusqu'à ce qu'ils s'en aillent.

Je me suis rapprochée d'une aquarelle accrochée près de la porte, que je

n'avais pas remarquée avant. Un coup de pinceau habile avait utilisé des couleurs vives pour représenter une belle église qui semblait faite presque entièrement de vitraux. L'architecture était simple. Des lignes droites et des poutres en métal, un sanctuaire, un clocher reflétant le soleil. A l'intérieur, on voyait des rangées de bancs, la chaire, l'autel, et une croix derrière. Mais ce qui était encore plus joli, plus que la simplicité de l'église et de ses lignes, c'était ce qui l'entourait à l'extérieur. Un tapis de fleurs sauvages sur un lit de verdure, des arbres comme des statues et, au loin, un éclat bleu, celui d'une rivière qui semblait couler jusque dans l'au-delà. Au début, je me suis juste dit que c'était joli, une belle image à regarder pour le pasteur Mike quand il en avait marre de son église à lui, qui était loin d'être reluisante, tout entourée de bitume, mais ensuite j'ai observé de plus près ce qui était accroché sur le mur, juste au-dessous. Un plan. Délicatement, j'ai décroché l'image du mur et je l'ai approchée de mes yeux pour mieux distinguer les fines lignes qui le composaient.

Ce n'était pas vraiment un plan, plutôt un croquis. J'y reconnaissais l'église en vitraux et, là, la rivière qui courait derrière elle. J'ai plissé les yeux pour lire ce qui était écrit le long de l'eau. « Rivière Crooked. » Ma gorge s'est serrée. Plus rapidement, j'ai parcouru du regard toutes les autres inscriptions. « Voie d'accès 19. Mare du Héron bleu. Lambert Road. Ferme des Johnson. » Autant d'endroits familiers. Des endroits que j'avais passé mes huit derniers étés à explorer. L'église était dessinée dans un grand espace entouré d'arbres à quatre cents mètres à l'est de la grange de Zeb en suivant le chemin de terre jusqu'au buisson de ciguë. Sous le bâtiment, il était écrit « Terrebonne Baptist ». Une église qui n'avait pas été construite. Pas encore. Une église qui ne serait jamais construite tant qu'Ours aurait son mot à dire dans l'affaire. Seulement, Ours était en prison maintenant, grâce aux déclarations du pasteur Mike. Ours était en prison et n'avait plus son mot à dire sur quoi que ce soit. J'ai raccroché le cadre au mur.

Derrière la porte, les voix s'étaient rapprochées et faites plus fortes. Quelqu'un a dit :

— Elle n'est pas là. Viens, on y retourne.

— Elle n'a pas pu aller bien loin, a répondu une voix de femme.

— Elle doit être aux toilettes.

J'ai reconnu la voix de Travis et je me suis doutée qu'il devait parler à sa mère.

— Elle va sûrement revenir dans quelques minutes. Viens.

— Attends, je veux juste... La poignée de porte a tourné.

J'ai fait un pas en arrière, cherchant un endroit où me cacher dans la pièce. Trop tard. La porte s'est ouverte.

Mme Roth n'a pas paru surprise de me voir. Elle a même souri.

— Eh bien, que fais-tu ici ?

— Je... euh...

J'ai reculé encore d'un pas et me suis cognée au bureau.

— Je... Le pasteur Mike m'a dit que je pouvais lui emprunter un livre.

Mme Roth a jeté un œil vers la bibliothèque, puis sur mes mains vides.

— Travis m'a dit, pour ta mère, a-t-elle enchaîné. Ma pauvre petite. Je suis vraiment navrée pour vous.

Je lui ai fait un petit sourire forcé.

— Je me suis inquiétée en te voyant quitter le service.

Elle a eu un geste vers Travis qui attendait toujours sur le palier.

— *Nous* nous sommes inquiétés.

Travis a bougé derrière elle, dans l'encadrement de la porte. Quand il m'avait déposée à la maison, hier, Ollie m'attendait sur la balancelle du porche. Je lui avais juste dit merci, et il était parti. On n'avait pas eu le temps de discuter de ce qu'on avait trouvé chez l'agent Santos, ni du baiser ou de la façon dont je l'avais repoussé ensuite.

Il était maintenant devant moi, tout rouge, les pieds rivés sur ses chaussures.

— Je vais bien, merci, ai-je dit.

Mme Roth est entrée dans le bureau. Elle a avancé vers le mur aux photos et a tapé du doigt celle avec sa famille, prise il y a bien des années.

— Tu as vu ça ? J'ai toujours adoré cette photo.

— Maman, a grogné Travis.

— C'est la sculpture qui a rendu Billy célèbre.

Elle s'est approchée plus près en plissant les yeux et a essuyé le verre de sa manche, avant de se tourner pour me regarder d'un air sévère.

— Est-ce que Travis t'a parlé de l'exposition ? J'ai hoché la tête.

— Plus que quelques semaines, maintenant.

La congrégation avait commencé à chanter, et j'aurais voulu retourner au sanctuaire, mais Travis bloquait le passage.

Mme Roth a fait un petit pas vers moi.

— Ça fait dix ans, tu sais. Qu'il est dans cet atelier. Dix longues années. Très difficiles.

Un de ses bas était filé de la cheville jusqu'au genou.

— La sculpture sur laquelle il travaille en ce moment pourrait tout changer.

— Maman, a répété Travis.

Elle lui a lancé un regard agacé avant de s'adresser de nouveau à moi.

— Notre famille dépend de cette expo. Et tout Terrebonne aussi.

Depuis le haut de son meuble, le renard semblait nous observer. Ses yeux brillaient comme ceux de Mme Roth. J'ai passé la langue sur mes lèvres soudain sèches et je me suis dirigée vers la porte. Travis m'a laissée passer. J'ai tourné les talons et je me suis empressée de traverser le foyer pour regagner le sanctuaire.

Je suis entrée aussi discrètement que possible, mais le pasteur Mike l'a quand même remarqué. Il a relevé les yeux du cahier d'hymnes ouvert sur sa chaire et a perdu le fil de la chanson. Il a bafouillé, retrouvé ses paroles, puis il

s'est mis à chanter plus fort, concentrant de nouveau toute son attention sur la partition devant lui.

* * *

Ollie et moi étions assises à l'avant de la camionnette, serrées entre Zeb et Franny. Ils se sont arrêtés pour acheter une pizza et, quand ils nous ont interrogées sur ce qu'on voulait, j'ai haussé les épaules sans répondre parce que j'avais mal au ventre ; Ollie a haussé les épaules sans répondre non plus, parce qu'elle faisait encore semblant de voir des fantômes. Zeb a allumé la radio et a voulu savoir quel genre de musique on aimerait écouter. Nouveau haussement d'épaules sans réponse de ma part. Pareil pour Ollie. Franny a éteint la radio et nous a demandé si on avait envie de parler de quelque chose.

— Du service ? a-t-elle proposé. De l'arrestation de votre père ? De votre maman ?

J'ai secoué la tête. Ollie s'est enfoncée dans la banquette et a croisé les bras sur sa poitrine.

Pendant les longs trajets en voiture, pour passer le temps, on jouait souvent à tourner la tête en faisant semblant de regarder chacune par sa vitre, et lentement, très lentement, on commençait à se retourner vers l'intérieur, vers l'autre. Si l'on se tournait toutes les deux en même temps, on revenait aussitôt vers notre fenêtre. Si l'une regardait et l'autre non, celle qui regardait continuait de fixer jusqu'à ce que l'autre commence à se tourner, et celle qui regardait devait vite tourner la tête en faisant comme si elle ne regardait pas. On appelait ça « Regarde, regarde pas », et le but était de ne pas se faire prendre — ou peut-être juste de nous faire rire.

Ollie était toujours la première à commencer à rire. Ses épaules remuaient, puis elle se mettait à rigoler de plus en plus fort en me suppliant : « Arrête, Sammy, arrête ! » Je n'arrêtais pas, ce qui la faisait rire encore plus, et elle se tenait le ventre, des larmes plein les joues, en disant : « Mes coutures sont en train de craquer ! » Puis, si je n'arrêtais toujours pas : « Sammy ! Je vais faire pipi dans ma culotte ! » Après ça, on s'écroulait dans les bras l'une de l'autre, tordues de rire, oubliant presque ce qui nous avait fait rire au début.

J'ai regardé le profil d'Ollie ; ses lèvres pincées, ses yeux fatigués, toute cette lourdeur, cette tristesse qu'elle dégageait. Dans la pénombre, ses cheveux semblaient gris, sa peau transparente, comme ceux d'une minuscule vieille. J'ai essayé de lui prendre la main, mais elle l'a retirée pour la cacher entre ses jambes. Pendant les trois derniers kilomètres avant d'arriver chez Zeb et Franny, personne n'a dit un seul mot.

* * *

Un peu plus tard, à table, je décollais les bouts de poivron de ma pizza et je les déposais sur le bord de mon assiette. Ollie tapait des pieds contre les

barreaux de sa chaise et entamait son troisième morceau. Elle gardait les yeux baissés, fixés sur la nappe.

Franny donnait son avis sur la décoration choisie par le pasteur Mike pour la cérémonie de ce soir. Selon elle, il aurait dû choisir des lys et non des roses, qui étaient trop festives et convenaient mieux aux mariages et aux anniversaires qu'à des cérémonies du souvenir.

J'ai pris mon morceau de pizza puis l'ai reposé sans en avoir mangé une bouchée.

— Quelque chose te préoccupe, Sam ? a lâché Zeb en coupant Franny en milieu de phrase.

Elle a poussé un petit grognement en guise de protestation, puis elle s'est attaquée à sa pizza avec sa fourchette et son couteau.

Je me suis essuyé les doigts sur ma serviette.

— Vous allez vendre la prairie ?

Zeb a paru surpris.

— Où as-tu entendu dire une bêtise pareille ?

— C'est Travis qui me l'a dit.

Réponse pas plus absurde qu'une autre.

Ollie a cessé de taper des pieds contre sa chaise.

— Ce garçon ne sait absolument pas de quoi il parle, a déclaré Zeb.

Franny a opiné du chef pour confirmer.

— Alors vous n'allez pas la vendre au pasteur Mike pour qu'il puisse construire une nouvelle église ? ai-je demandé.

Zeb s'est essuyé la bouche avec sa serviette, puis il s'est éclairci la voix et a dit :

— C'est vrai que le pasteur Mike m'avait parlé de ça, il y a quelque temps. Il disait que ce serait un bel emplacement pour un sanctuaire, avec la proximité de la rivière et tout cet espace vert autour. Il m'a d'ailleurs proposé une jolie somme d'argent. Evidemment, j'ai refusé.

— Zeb, a soufflé Franny, l'air de ne pas approuver.

Il a agité sa serviette devant elle et a continué.

— Ours était là en premier, et il n'avait jamais eu un loyer de retard. On n'expulse pas un homme honnête sans raison valable. En plus, lui et votre mère...

— Zeb ! a lancé Franny en lui faisant les gros yeux et en secouant la tête.

Il s'est penché sur son assiette et a recommencé à manger.

— Mais maintenant qu'Ours n'est plus là ? ai-je insisté.

Zeb a haussé les épaules.

— Il a payé jusqu'en septembre. Je ne vois pas pourquoi ça changerait jusque-là. Ni peut-être même après, d'ailleurs.

Après ça, personne n'a rien dit pendant un moment.

J'ai mangé quelques morceaux de pizza, mais elle était froide et j'avais toujours mal au ventre. Je me suis levée de ma chaise et je suis sortie de table sans m'excuser.

Franny m'a appelée, mais Zeb a soupiré :

— Laisse-la donc, maman.

Une demi-heure plus tard, il est venu me voir.

J'étais sur la balancelle du porche, en train de me balancer doucement ; mes pieds nus effleuraient les planches toutes douces à force d'être usées.

Il s'est appuyée sur la rambarde, les bras croisés devant sa poitrine, et il a dit :

— Il y a autre chose qui te tracasse ?

J'ai regardé par-dessus ses épaules.

Les contours de la grange devenaient un peu flous à l'arrivée du crépuscule. Le ruban gris de la route qui coupait à travers champs et disparaissait entre les arbres ressemblait à du charbon. Taylor Bellweather était morte depuis neuf jours. Ma mère, trente-sept. Presque cinq jours s'étaient écoulés depuis qu'Ours avait été arrêté, quatre depuis que j'étais allée à la prairie. Je savais qu'il était temps d'aller voir la nouvelle ruche, de vérifier si les abeilles construisaient les alvéoles comme il fallait et si la reine pondait des œufs. S'il y avait des problèmes et s'ils n'étaient pas pris assez tôt, on risquait de perdre toute la colonie. Mille abeilles pourraient mourir juste parce que j'avais peur de faire ce qu'il fallait faire.

J'ai tourné les yeux vers Zeb et je lui ai demandé :

— Tu savais qu'Ours avait fait de la prison ?

— Il est en détention provisoire, a répondu Zeb. Ce n'est pas la même chose, ma belle.

— Non, pas maintenant. Il y a dix ans. Il conduisait soûl, il a tué quelqu'un. Il a pris deux ans. Tu étais au courant ?

Zeb s'est raclé la gorge et a regardé ses pieds.

— Tu sais ce qui s'est passé ? Comment l'accident est arrivé ?

Il m'a regardée, et tout le poids de ses quatre-vingts ans s'est fait sentir sur ses épaules ; il s'est affaissé et a paru d'un coup très vieux.

— Oui. Oui, je le sais, a-t-il lâché dans un soupir.

J'ai attendu qu'il continue. Comme rien ne venait, j'ai relancé.

— Alors, tu me racontes ?

Il s'est écarté de la rambarde, a frotté sa mauvaise hanche et est rentré dans la maison. J'ai arrêté de me balancer, mais je ne l'ai pas suivi.

Je suis restée sur le porche jusqu'à ce que les dernières traces du jour soient englouties par la nuit et que toutes les étoiles s'allument. Je suis restée jusqu'à ce que le carré de lumière jaune de la chambre de Zeb et Franny s'éteigne. Je suis restée jusqu'à ce que de la rosée commence à se déposer sur mes cils et que le noir se fasse si oppressant autour de moi que j'avais du mal à respirer.

Lorsque je suis rentrée, Zeb était assis sur le canapé du salon. Comme ça, dans l'obscurité. Sans rien dire, immobile. Ses mains étaient posées sur ses genoux, et il regardait droit devant lui, dans le vide, même quand la portemoustiquaire s'est ouverte en grinçant et refermée en claquant.

Je suis restée en bas de l'escalier, à le regarder, et je me suis dit qu'il s'était peut-être endormi et que je devrais peut-être le réveiller pour qu'il aille se coucher. Puis il a tourné la tête. Je ne voyais pas son visage, ses yeux, sa bouche, ni rien, juste la silhouette d'un vieux monsieur assis tout seul dans le noir.

Il a alors dit :

— Je t'emmène voir ton père demain. Je crois que tu as beaucoup de questions et je crois qu'il est le seul à devoir y répondre. Maintenant monte et va dormir. La journée sera longue.

Ollie

Par la fenêtre ouverte de ma chambre, j'entends la voix de ma sœur. Et celle de papa Zeb aussi. Mais ils parlent trop bas pour que je comprenne tout. Ils parlent d'Ours. Et d'un accident.

Et après ils ne disent plus rien. La porte d'en bas s'ouvre et se referme.

Je sors le plateau de Ouija du haut de la commode et je m'assois avec sur le lit ; je regarde la porte et j'attends.

Celle qui me suit fait des allers et retours entre le lit et la porte. Ça fait comme une rivière de feu et de lumière. Elle caresse ma main. Je frissonne, mais je ne l'enlève pas.

On va expliquer clairement la vérité à ma sœur. On va la faire aller dans la bonne direction. Et comme ça elle finira par voir. Par comprendre.

Elle va nous aider à arranger tout ça.

Quand la vérité sera dite, celle de la rivière partira et Ours rentrera à la maison et on sera de nouveau une famille. Et celle qui me suit sera contente de nous voir tous ensemble, en sécurité.

Elle me pardonnera et elle partira. Que je sois prête ou pas.

Le jour avant de mourir, maman faisait des projets. Elle voulait qu'on déménage dans la prairie pour habiter avec Ours. Elle, Sam et moi. Pour se retrouver tous les quatre.

Je l'ai entendue parler de ça au téléphone.

Normalement, j'aurais dû être en train de jouer chez Margo, mais Margo avait mangé quelque chose qui l'a fait vomir, alors je suis revenue à la maison plus tôt et j'ai trouvé maman à la table de la cuisine avec un magazine d'architecture ouvert devant elle.

Elle ne m'a pas vue rentrer.

— Je pense que des plafonds en voûte seraient beaucoup mieux.

Elle a écouté un moment la personne au bout du fil, puis elle a dit :

— Oui, aussi lumineux que possible.

Encore un silence.

— Nous envisageons de laisser les sols en l'état. Ce bois brut sous nos pieds, ça nous plaît, elle a dit en souriant. Ça va être superbe. Ours va l'adorer. Et à mon avis les filles aussi.

— Adorer quoi ? j'ai dit.

Maman s'est tournée en fronçant les sourcils.

— Heather ? Ecoute, je dois te laisser. Oui... Ollie... Je te rappelle tout à l'heure.

Elle a raccroché et a tapoté sur la chaise à côté d'elle.

— Assieds-toi.

Elle a dit qu'elle était désolée d'avoir gardé ça secret. Il y avait beaucoup de détails à régler, et elle voulait être sûre que ça allait vraiment se faire avant de nous en parler. Elle ne voulait pas nous donner de faux espoirs ou faire des promesses qu'elle ne pourrait pas tenir.

— Alors, c'est super, non, ma chérie ? Tous les quatre bientôt réunis sous le même toit !

Elle a attendu que je lui dise que, moi aussi, ça me faisait plaisir. Mais non.

J'ai couru dans ma chambre et j'ai claqué la porte.

Quand elle est venue pour s'excuser et pour expliquer, quand elle a ouvert les bras pour me faire un câlin, je l'ai repoussée. Je lui ai dit que je détestais la prairie et que je détestais Ours et que je la détestais, elle.

Elle a dit :

— Mon trésor...

— Laisse-moi !

Elle a tendu les bras vers moi une dernière fois.

— S'il te plaît, Ollie, essaie de comprendre...

Je me suis jetée sur mon lit et j'ai mis ma tête dans mon oreiller.

Quand maman est sortie de ma chambre, je me suis dit que ma vie serait drôlement plus facile si elle était morte.

* * *

Cinq semaines et trois jours, exactement. J'aimerais tellement ne pas avoir dit tout ça.

* * *

J'attends un moment, mais personne ne monte l'escalier. Je m'apprête à ranger le plateau de Ouija quand la portemoustiquaire s'ouvre et se ferme une deuxième fois en bas.

Des voix murmurent dans le salon. Les marches de l'escalier grincent.

Ma sœur entre dans notre chambre, elle regarde la boîte sur mes genoux, elle me regarde, et elle dit :

— Il est temps de se coucher, Ollie.

Et elle se met en pyjama.

J'ouvre le couvercle et je pose le plateau sur la couette. Celle de la rivière tourne en spirale au-dessus de moi. Grise et blanche et bleue et verte et noire, comme un tourbillon au plafond.

Je tape la planchette, qui s'appelle une goutte, sur le plateau.

Ma sœur s'assoit au bord du lit et dit :

— Il est tard.

Je tape une deuxième fois sur le plateau.

— Range ce jeu, Ollie.

Je lui indique la montre en faisant bouger mes sourcils.

Elle ne rit pas. Elle ne sourit pas. Il y a des ombres un peu violettes sous ses yeux.

Je range le plateau dans sa boîte. Celle de la rivière soupire et coule au sol, elle devient une espèce de boule noire et froide aux pieds de ma sœur.

— Ecoute, il faut que tu recommences à me parler, dit ma sœur.

Je m'assois devant elle et je regarde mes mains.

— Tu es tout ce qu'il me reste, Oll.

Je relève les yeux parce qu'elle a une voix bizarre. Elle pleure.

— Tu es tout ce que j'ai, alors j'ai besoin que tu me parles, tu comprends ?

Je vais m'asseoir à côté d'elle.

— S'il te plaît.

Celle qui me suit enveloppe ma sœur de serpentins d'or et d'argent, elle lui enroule des rubans rouges autour des mains et des chevilles, elle lui murmure des mots doux à l'oreille.

— Essaie de dire quelque chose, Oll. Juste un mot.

J'essaie de prendre sa main, mais elle la retire et s'allonge sur le côté. Elle éteint la lampe de chevet à côté de son lit et on reste comme ça dans le noir, sans parler ni bouger.

Je me lève de son lit pour aller sur le mien.

— Tu sais, à moi aussi, elle me manque, dit ma sœur. Mais ce n'est pas en refusant de parler et en faisant semblant de voir des fantômes que ça va la ramener. Elle n'est plus là, Ollie. On ne la retrouvera jamais.

Je me mets sous mes couvertures et je regarde le plafond, où celle qui me suit est en train de danser. Une petite flamme, à peine visible dans le clair de lune. Elle nous chante une berceuse.

Sam

Zeb a donné nos papiers à l'homme derrière le comptoir, en échange de deux badges à nous passer autour du cou.

— Ne les enlevez pas avant de partir, a-t-il déclaré. Sinon, on risque de vous prendre pour des prisonniers et de vous jeter dans une cellule.

Il a ri de sa blague. Zeb et moi, non.

On a franchi un détecteur de métal, puis un homme armé nous a menés dans un couloir gris, jusqu'à une porte grise et dans une salle grise pleine de monde, assis sur des chaises ou des bancs, appuyés contre les murs. Personne n'a fait attention à nous.

— Poste trois, a indiqué le gardien en nous désignant le milieu d'une rangée de six box sur le mur du fond. Attendez votre tour. Quand on l'amènera, vous n'aurez qu'à décrocher le combiné et vous pourrez vous parler. Vous avez droit à vingt-cinq minutes, mais si ça s'enflamme un peu trop ou si la façon dont vous vous regardez ne nous plaît pas, la visite sera terminée. OK ?

J'ai acquiescé d'un signe de tête.

— Merci, a dit Zeb.

Le gardien est sorti par la porte qu'on venait d'emprunter.

Il y avait déjà quelqu'un au poste trois, une jeune femme avec des cheveux violets. Elle parlait à un homme de l'autre côté de la vitre, qui avait le crâne rasé et des tatouages partout sur les bras et le cou. Ses dents étaient en or. J'ai baissé les yeux vers le sol.

Zeb a posé une main sur mon épaule et m'a dit :

— Ça va ?

J'ai haussé les épaules.

La femme aux cheveux violets et son copain tatoué ont discuté pendant quelques minutes de plus. Puis elle a raccroché le combiné du téléphone et elle est partie en s'essuyant le coin des yeux avec un mouchoir. L'homme derrière la vitre est reparti vers sa cellule.

Je me suis installée sur le tabouret devant la vitre. Zeb m'a donné deux petites tapes amicales sur l'épaule, puis il est allé s'asseoir sur un banc quelque part derrière moi. J'ai regardé le tabouret vide de l'autre côté de la vitre en me demandant ce que j'allais dire à Ours. *Je suis au courant pour ta conduite en état d'ivresse. Je sais que tu as fait de la prison. Je sais que tu as*

tué quelqu'un, et je veux savoir qui. Je veux savoir pourquoi. Je veux en savoir plus sur ton rapport à l'alcool, sur tout ce qui s'est passé le soir de l'accident et après. Je veux savoir où tu étais et ce que tu faisais pendant ces deux années d'absence. Je veux savoir pourquoi vous m'avez caché tout ça, maman et toi. Je veux savoir pourquoi tu as menti.

Il y a eu un bruit de sonnette, et la porte de la zone des détenus s'est ouverte. Ours est entré et a avancé vers le poste trois.

Son menton était noirci par sa barbe qui repoussait. Le bleu sous son œil droit commençait à partir, il devenait vert et jaune pâle sur les bords, mais était toujours noir au milieu. Les deux griffures avaient disparu de sa joue. Il s'est assis sur le tabouret et a décroché le combiné.

Je l'ai dévisagé à travers la vitre. Les mains figées sur mes genoux.

Il m'a désigné le combiné, puis il a tapé légèrement sur la vitre de séparation. Il a articulé « décroche » en me montrant de nouveau le combiné.

J'ai soulevé l'appareil de son socle et je l'ai pressé contre mon oreille. J'entendais Ours respirer.

— Comment tu vas ?

Il avait une voix lasse, fatiguée.

— Bien.

— Et ta sœur ?

— Bien aussi.

— On m'a dit que vous restiez chez Zeb et Franny ? Jusqu'à ce que grand-père et grand-mère viennent vous chercher, c'est ça ?

J'ai hoché la tête.

— Bien. C'est bien.

Il a passé le combiné sur son autre oreille.

— Ce sont des gens bien.

J'ai attaqué avec mes doigts la peinture du bord de la petite étagère devant moi, qui s'écaillait légèrement.

Ours a poussé un soupir.

Dans un autre box, une femme a éclaté de rire. Un homme s'est écrié :

— A Denver ! Je te l'avais dit, la dernière fois !

J'ai collé la main sur mon oreille et me suis rapprochée de la vitre.

— Tu sais, ça ne sera pas si terrible de vivre avec tes grands-parents, a dit Ours.

Il a posé un bras sur l'étagère de son côté.

— Ta mère disait que leur appartement est grand, avec plein de place. Il y a un parc pas loin. Et de bonnes écoles. Ils vous aiment beaucoup, ta sœur et toi. Si ça se trouve, ils vous laisseront peut-être même avoir un chien.

— Je n'ai pas envie d'avoir un chien.

— Alors un chat ?

— Je déteste les chats.

Ours a poussé un nouveau soupir, plus fort, plus long, celui d'un homme à bout.

Et les mots que j'avais préparés, tout ce que je comptais dire s'est disloqué. Si j'essayais de les dire maintenant, à haute voix, si je tentais de les assembler de nouveau, ils sortiraient mélangés, dans le désordre, et ça n'aurait aucun sens.

J'ai serré les paupières avant de rouvrir les yeux.

— C'est juste temporaire, de toute façon ? ai-je demandé.

— Quoi ?

— Tout ça.

J'ai fait un vague signe de la main en l'air.

— La prison pour toi. Ollie et moi chez grand-père et grand-mère.

Ours s'est frotté les yeux.

— Sam..., a-t-il dit.

— Parce que tu vas bien sortir d'ici. Tu n'as rien fait de mal.

— Si seulement c'était aussi simple.

— Ça l'est.

Il a secoué la tête.

— Tu n'as qu'à leur dire la vérité.

— C'est ce que j'ai fait. Ils ne me croient pas.

— Dis-le-moi, alors.

— Te dire quoi ?

Je me suis rapprochée de la vitre.

— Ce qui s'est passé avec Taylor Bellweather ?

— Il ne s'est rien passé. Rien. Voilà.

— Tu l'as vue le soir de sa mort.

— Comment sais-tu ça ?

J'ai haussé les épaules.

— C'est ce qu'on dit.

Il s'est affaissé et a penché la tête. Comme ça, je ne voyais plus ses yeux.

— Tu l'as vue, n'est-ce pas ? Et tu t'es disputé avec elle ? Au Jack Knife.

Il a hoché la tête.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Il a gardé les yeux baissés sans répondre.

— Dis-le-moi. S'il te plaît.

Il a relevé la tête et m'a regardée dans les yeux.

— S'il te plaît, ai-je insisté. J'ai envie de te croire. Mais tu dois me dire la vérité. Toute la vérité, depuis le début.

Il a hésité, a inspiré profondément, puis expiré. Et il a fini par dire :

— Elle voulait des renseignements sur quelque chose qui est arrivé il y a longtemps et qui ne la regardait absolument pas. Je lui ai dit de ne pas s'en mêler, de me laisser tranquille, mais elle n'arrêtait pas de me poser des questions. Alors je lui ai crié dessus, je lui ai dit des trucs que je n'aurais pas dû. J'ai fait un scandale. Et je suis parti. Tout seul. J'ai perdu mon calme et j'ai fait une erreur en me comportant comme ça, mais elle était vivante quand j'ai quitté le bar. Je ne l'ai jamais revue après ça. Et voilà tout. Voilà ce qui

s'est passé. Fin de l'histoire.

— Et ?

— Et quoi ?

Il a froncé les sourcils en regardant au plafond.

— Et la veste ?

— Je te l'ai déjà dit, je l'ai trouvée dans les buissons.

— Tu ne savais pas que c'était la sienne ?

Il a gardé le silence quelques instants avant de répondre.

— Elle ne portait pas de veste, au bar. Je n'en ai rien pensé de spécial jusqu'à ce que tu me dises que tu avais trouvé son corps dans la rivière.

Il s'est penché vers la vitre en soutenant mon regard.

— Ecoute-moi, Sam. Si j'avais su que cette veste était à elle, je l'aurais laissée là où je l'ai trouvée et j'aurais appelé la police. Jamais je ne l'aurais apportée à la prairie.

J'ai baissé les yeux. Dès le début, il avait voulu que j'apporte la veste à la police. Il avait voulu dire toute la vérité. Mais j'avais eu trop peur. Je ne lui avais pas du tout fait confiance.

— Sam.

J'ai relevé les yeux. Il a posé une main sur la vitre.

— Ce n'est pas ta faute.

Je me suis mordu l'intérieur de la joue.

— C'était ma responsabilité. C'est moi, l'adulte.

Il a retiré sa main de la vitre et a baissé les yeux sur l'étagère.

— Parfois, j'oublie que tu es encore très jeune.

— Et la clé ? ai-je demandé.

Il a secoué la tête.

— Je ne sais pas comment elle est arrivée là.

— Tu m'as menti, pour les griffures.

Il s'est de nouveau frotté les yeux en acquiesçant.

— Pourquoi ? ai-je insisté.

— Je ne voulais pas que tu croies...

Il a inspiré à fond et a regardé le plafond.

— Peu importe pourquoi. Je suis désolé. J'aurais dû te le dire. J'aurais dû tout te dire.

— Comme, par exemple, que tu as fait de la prison pour homicide par conduite en état d'ivresse ?

Il a sursauté en arrière comme si je l'avais giflé et a serré le combiné.

— C'est à propos de ça que tu t'es disputé avec Taylor Bellweather, pas vrai ? ai-je dit.

La bouche d'Ours a frémi, sa mâchoire s'est tendue, et je me suis rendu compte qu'il cachait beaucoup de choses sous sa barbe, avant.

J'ai continué :

— C'est pour ça que tu t'es mis en pétard ? Parce qu'elle n'arrêtait pas d'insister, alors que, toi, tu faisais tout pour oublier ça ?

Ours a respiré profondément.

— Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

Il a serré les lèvres entre ses dents et il est resté si longtemps sans rien dire que j'ai cru que j'allais rentrer à la maison sans avoir de réponse. Puis il a soupiré et a laissé tomber sa tête entre ses mains.

— As-tu ouvert la nouvelle ruche ? a-t-il demandé.

— Quel rapport avec le reste ?

— N'attends pas trop. Les rayons irréguliers, ça peut aller très vite et avoir de sales conséquences. Et si la reine ne pond...

— Ours, arrête. Je sais comment m'occuper des abeilles.

Nous nous sommes dévisagés.

J'ai passé le téléphone dans mon autre main et je lui ai redemandé :

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de cet accident ?

Il a haussé les épaules.

— Tu étais toute petite quand c'est arrivé. Après ça, deux ans ont passé, et j'ai eu l'impression de reprendre un peu ma vie en main. De pouvoir laisser ça derrière moi et avancer de nouveau.

— Tu aurais dû me le dire. Je méritais de le savoir. Ollie aussi. On avait toutes les deux droit à la vérité.

— Je n'ai jamais trouvé le bon moment pour ça.

Il a posé son front sur la paume de ses mains.

— Je ne suis plus le même qu'à l'époque et je ne supportais pas l'idée de vous décevoir.

— Tu as disparu pendant deux ans ! Tu nous as laissées sans qu'on ait la moindre idée de l'endroit où tu étais. Sans appeler. Sans écrire. Tu t'es juste évaporé. J'étais malade d'inquiétude pour toi. Ollie n'était qu'un bébé, et je m'inquiétais beaucoup pour elle, aussi. Et maman ne voulait rien nous dire.

Mes mains tremblaient.

— Ces deux années ont été les pires de toute ma vie.

— Sam, je suis désolé. J'ai appelé. J'ai écrit. J'ai fait tout ça, mais votre mère...

Il s'est redressé un peu sur son tabouret.

— On a pensé qu'il valait mieux ne rien vous dire sur l'accident et mon séjour en prison. On voulait vous protéger. On croyait que ce serait mieux pour vous, sur le long terme.

J'ai serré les dents en ravalant tous les mots que j'avais envie de lui hurler, toutes les fois où il avait été complètement à côté de la plaque avec nous. J'ai pensé aux lettres jamais finies que j'avais trouvées dans le tipi, cette apparente tentative pour me parler, mais qui n'avait jamais abouti. Toutes les explications et les excuses du monde ne changeraient rien à ce qui s'était passé. On porte le poids de son passé avec soi, quoi que l'on fasse pour s'en libérer. Il le savait, et maman le savait. Moi aussi je le savais, maintenant. J'ai pris une grande inspiration, puis une autre. Après tout, j'étais venue ici pour connaître la vérité, et Ours me la donnait — qu'elle me plaise ou non.

J'ai voulu raccrocher.

— Attends, a dit Ours.

J'ai reposé le combiné sur mon oreille, mais sans le regarder. J'ai fixé les croûtes sur mes genoux.

— Il est presque impossible pour une abeille de s'intégrer à une colonie où elle n'est pas née, tu savais ça ? a-t-il demandé.

Il s'est arrêté et, voyant que je ne répondais pas, il a continué :

— Elle peut apporter des cadeaux. Du pollen, du nectar. Et peut-être que la ruche finira par l'accepter. Peut-être. Mais la plupart du temps ça se termine mal. C'est à cause des phéromones. Elle n'a pas la bonne odeur. Les autres sentent qu'elle n'est pas des leurs.

J'ai relevé la tête.

Ours a reposé sa main à plat contre la vitre.

— J'ai essayé, Sam. J'ai voulu revenir. J'ai voulu tout recommencer. Et je voulais qu'on redevienne une vraie famille, mais...

Sa bouche est restée ouverte, coincée sur une excuse qui n'aurait de toute façon rien arrangé. Il a secoué la tête.

— Pardon. J'aimerais pouvoir revenir en arrière, tu sais. Si je pouvais tout recommencer...

Je l'ai observé quelques instants — la façon dont ses épaules s'étaient voûtées, sa main qui courait sur son menton pour tirer sur une barbe qui n'était plus là.

— Et la nuit où Taylor Bellweather est morte ? ai-je lancé. Celle où tu nous as laissées seules dans la prairie, Ollie et moi ?

Il m'a regardée en clignant des yeux.

— Où étais-tu ?

— Ça n'a pas d'importance.

— Pour moi, si.

— J'étais seul, Sam. Toute la nuit. Personne ne m'a vu. Personne ne peut me fournir d'alibi. Alors ça n'a pas d'importance.

— Je veux savoir où tu étais.

Je me suis approchée de la vitre.

— Je veux savoir ce qu'il y avait de si important pour que tu nous laisses toutes seules.

Il a fermé les yeux. Au bout d'un moment, il les a rouverts et il a dit :

— Je suis allé voir ta mère. J'ai reculé un peu.

— Au cimetière ?

Il a opiné du chef.

— Pourquoi ?

— J'avais besoin de...

Il a avalé sa salive et s'est passé une main sur le visage.

— J'avais besoin de lui dire au revoir.

Il n'avait pas assisté à l'enterrement. Je l'avais supplié, et grand-mère avait insisté pendant une heure, mais il avait refusé de venir avec nous. Il

disait qu'il voulait se souvenir de sa femme vivante et souriante, pas couchée dans un cercueil ridicule, descendue dans le sol puis recouverte de terre. Je lui avais dit qu'il était égoïste. Il avait haussé les épaules et m'avait répondu que le jour où je serais amoureuse je comprendrais peut-être.

Ours a tapé le bord de l'étagère de son index.

— Je l'ai laissée tomber tellement de fois. Je vous ai toutes laissées tomber.

Je me suis rapprochée de la vitre pour l'encourager à continuer.

— Je n'aurais pas dû aller au Jack Knife, ce soir-là. Je n'aurais pas dû y être. Mais je voulais faire quelque chose de symbolique, quelque chose pour montrer aux gens que j'étais prêt pour un nouveau départ. Pour de bon, cette fois. Avec toi et Ollie.

Il m'a regardée comme s'il m'implorait de le comprendre.

— J'ai commandé un scotch, mais je ne comptais pas le boire. Je le jure devant Dieu. Je comptais le laisser là, sur le bar. Je m'apprêtais à partir en le laissant intact.

Il a secoué la tête.

— Et puis, il y a eu cette journaliste. Elle a surgi de nulle part et s'est assise à côté de moi comme si on était de vieux amis. Elle a commencé à me poser des questions et à réveiller de vieux fantômes et, d'un coup, mes côtés les plus noirs ont resurgi. Après être parti du bar, je ne... je n'ai pas pu rentrer à la prairie après ce qui venait de se passer. Pas tout de suite. J'avais besoin d'être seul un moment, de me remettre les idées en place.

Il s'est frotté le menton.

J'ai serré le combiné entre mes doigts.

Il a repris :

— Je suis allé voir ta mère. Je voulais lui dire combien j'étais désolé pour tout. D'avoir gâché notre vie de famille, de ne pas être un meilleur père pour Ollie et toi. De ne pas avoir été un bon mari. Je voulais lui demander pardon, lui dire qu'elle me manquait et que tout allait changer, à partir de maintenant. Moi, j'allais changer. Je m'occuperais d'Ollie et de toi comme j'aurais dû le faire pendant toutes ces années. J'allais enfin être le père que vous méritiez toutes les deux.

Il a fermé les yeux. J'avais envie de lui dire qu'il n'avait laissé tomber personne, qu'il était un bon père, le meilleur, même, mais les mots sont restés bloqués dans ma gorge. Quand il a rouvert les paupières et m'a regardée, quelque chose avait changé, quelque chose que je n'ai pas compris tout de suite.

Il a redressé les épaules et a inspiré à fond. Puis il a dit :

— Ça va aller pour Ollie et toi, maintenant. Grand-père et grand-mère vont bien s'occuper de vous. Mieux que je n'aurais jamais pu le faire.

J'ai reculé en prenant soudain conscience de ce qui se passait. Ce n'était pas possible.

— Comment ça ? Tu ne comptes quand même pas... tu ne peux pas rester

ici ! Tu ne peux pas les laisser... Tu n'as rien fait de mal !

— Je ne serai jamais le père qu'il vous faut, Sam. J'ai essayé, pourtant. Mais ça ne marche pas. J'ai laissé passer ma chance. C'est fichu. Ma place est ici, maintenant.

Il a soupiré et baissé la tête, me dissimulant son visage.

— C'est mieux comme ça pour toi et Ollie. C'est mieux pour tout le monde.

— Non, ai-je lancé.

S'il n'y avait pas eu de vitre entre nous, je l'aurais attrapé par le menton pour le forcer à me regarder dans les yeux en répétant ça.

— Je sais que ça te chamboule pour l'instant, mais tu vas t'y faire, tu verras, a-t-il affirmé. Tu verras que j'avais raison. Laisse-toi juste le temps.

— Tu ne peux pas baisser les bras maintenant.

Je me suis mise à parler plus fort.

— Tu dois continuer à te battre ! Pour nous. Pour moi. Et Ollie. Et maman. Tu as pensé à elle ? Ce n'est pas ce qu'elle aurait voulu.

Il a lancé un regard par-dessus son épaule vers le gardien posté près de la porte et lui a fait un signe de tête avant de se retourner vers moi et de me dire :

— Je suis désolé, Sam.

— Ours, ne fais pas ça !

Il a raccroché le combiné et s'est levé pour partir.

— Papa !

J'ai frappé sur la vitre en lui criant de revenir, mais le son était étouffé, trop faible pour porter bien loin.

La sonnerie métallique a retenti. La porte a coulissé devant lui. Et il a disparu.

* * *

Zeb et moi étions assis dans sa camionnette sur le parking devant la maison d'arrêt. Les clés étaient sur le contact, mais le moteur n'était pas allumé. J'ai baissé ma vitre et approché mon visage de l'ouverture pour prendre l'air. Zeb a bouclé sa ceinture. Puis il l'a enlevée, il a frotté ses mains sur ses genoux et il a dit :

— Tu sais, quand j'ai trouvé ton père dans la prairie, la première fois, je n'ai pas su quoi penser de lui, au début.

Un groupe de personnes est sorti de la prison, a descendu les marches et s'est séparé, chacun partant vers sa voiture.

— Il était affamé et ne portait pas les vêtements adaptés pour un hiver aussi dur, a raconté Zeb. Je l'ai emmené à la maison, je lui ai fait un repas et je lui ai donné des habits propres et un bon manteau. Je lui ai même proposé un lit pour la nuit, mais il m'a dit que ça faisait trop longtemps qu'il n'avait pas dormi sous les étoiles. Il m'a demandé s'il pouvait juste rester un peu dans ce champ que je n'utilisais plus, si ça ne me dérangeait pas trop. Je lui ai dit

qu'il pouvait y rester le temps qu'il voudrait, mais qu'il faudrait qu'il me donne cinquante dollars par mois pour que je puisse dire aux gens qui me le demanderaient qu'il louait le lieu et n'était pas un simple squatteur. Il a voulu m'en donner trois cents ce soir-là — c'était tout ce qu'il avait. J'en ai pris cent et lui ai dit de garder le reste pour s'acheter à manger et un bon sac de couchage.

J'ai posé le menton sur ma main, le regard perdu dehors, en essayant d'imaginer la première nuit glaciale d'Ours. Le sol dur, le froid qui devait le ronger jusqu'aux os. La honte qu'il devait éprouver d'avoir fait ça, comme ç'avait dû être lourd à porter pour l'empêcher de retourner auprès de sa femme et de ses filles. Je l'imaginai les yeux en l'air, ne voyant que le noir de l'espace et des étoiles après tous ces mois passés en prison ; il devait commencer à ressentir les premiers frissons de liberté et de toutes les nouvelles choses possibles, une envie de repartir de zéro. J'avais passé assez de temps dans la prairie pour comprendre pourquoi il y était resté.

— Evidemment, on savait tous qui il était, a dit Zeb.

J'ai tourné la tête vers lui. Il regardait par le pare-brise en serrant le volant de ses deux mains.

— Comment ça ? ai-je demandé.

Zeb s'est tourné et a croisé mon regard. Les rides autour de sa bouche se sont adoucies en un petit sourire.

— Eh bien, l'accident avait eu lieu pas loin d'ici, près de Suttle Lake. Ton père avait pris la route pour Eugene. L'autre voiture rentrait à Terrebonne.

— Tu connaissais l'autre conducteur ? La personne qui est morte ?

Zeb s'est mordu la lèvre inférieure, l'air d'hésiter, avant de dire :

— Ce n'est pas le conducteur qui est mort.

— Mais tu les connaissais ?

Zeb a hoché la tête. Ses mains ont serré le volant, faisant ressortir ses jointures saillantes sous sa peau fine.

— C'était Billy Roth qui conduisait. Et sa fille, Delilah, qui était avec lui.

— La sœur de Travis ?

Je me suis pincé la peau entre le pouce et l'index, mais ça n'a rien changé à la douleur que je ressentais dans le ventre.

— Ouais, a fait Zeb. Elle ne devait pas être beaucoup plus vieille qu'Ollie quand c'est arrivé.

Je me suis laissée tomber contre le dossier de la banquette et j'ai fermé les yeux.

— Ça a été vite ?

Zeb a toussoté.

— Je ne sais pas. J'imagine, oui. Ces routes peuvent être de vraies patinoires en hiver. C'est déjà dur de conduire là-dessus quand on n'a pas bu. Les journaux ont dit que ton père avait franchi la ligne médiane, éraflé le flanc de la voiture de Billy, et qu'il les avait poussés par-dessus le bord d'une petite colline, en cassant la barrière de sécurité.

J'ai gardé les yeux grands ouverts, ne voulant pas que ces images se forment sous mes paupières.

— Ils sont rentrés dans un arbre.

— Oh ! mon Dieu.

— Je suis désolé, Sam. Vraiment. Je sais que c'est dur à entendre.

J'ai acquiescé.

— Oui. Enfin, non. Mais c'est...

Je n'arrivais pas à décrire ce que je ressentais. C'était un drôle de mélange ; j'avais l'impression d'avoir une pierre de dix kilos dans le ventre, et en même temps je me sentais toute légère, envahie de picotements, comme si ma peau devenait trop étroite pour contenir mon corps.

— Il vaut mieux que tu le saches, a dit Zeb. J'aurais préféré te le dire il y a longtemps, mais ta mère m'avait demandé de garder le secret.

J'ai laissé ma tête basculer contre le dossier de la banquette en soupirant.

— Elle pensait faire ce qui était le mieux, a-t-il ajouté en prenant ma main pour la serrer brièvement avant de la lâcher. Jamais je n'ai cru que ton père était quelqu'un de mauvais. Certains ont pu le croire, et peut-être même ton père lui-même, mais pas moi. Ni Franny. Pendant le procès, et même après. Nous, on a toujours dit que c'était juste un homme qui avait commis une erreur fâcheuse. C'est tout. Et il méritait une deuxième chance, comme nous tous si on se retrouvait dans la même situation. Je n'ai pas été surpris quand il est revenu. Je me suis dit qu'il avait encore des démons à combattre. Et peut-être qu'aussi il n'avait pas fini de faire pénitence. Quelles que soient les raisons de son retour, j'ai pensé que le moins qu'on puisse faire, c'était de lui offrir un endroit correct où il puisse se reconstruire jusqu'à ce qu'il soit prêt à retourner chez lui. Mais je n'avais pas imaginé qu'il resterait si longtemps. Ou qu'on tisserait des liens aussi forts avec lui, comme s'il était de la famille. Sans parler de toi et de ta petite sœur.

Il a ri doucement, puis il a dit :

— Ça vaut ce que ça vaut, et Dieu sait que ça ne pèse pas bien lourd, mais moi je sais que ton père n'a pas tué cette journaliste.

Cette fois, c'est moi qui ai pris sa main, et je ne l'ai plus lâchée.

* * *

Franny nous attendait à la table de la cuisine avec l'agent Santos. Elles étaient en pleine discussion, mais elles ont arrêté de parler quand je suis entrée avec Zeb. J'ai franchi la porte. L'agent Santos était en tenue civile, un jean et une chemise verte. Pas de chapeau, de badge ou d'arme. Nos regards se sont croisés, mais je ne lui ai pas souri, et elle non plus.

Franny a commencé à se lever.

— Reste assise, maman, a dit Zeb en posant une main affectueuse sur son épaule. On est entre nous.

Franny a soulevé un plat de cookies pour m'en proposer.

— Comment va ton père ?

J'ai haussé les épaules et pris un cookie alors que ça ne me faisait pas envie.

— Ça a l'air d'aller, a répondu Zeb à ma place.

Il a ouvert le placard au-dessus de la cafetière.

— Le café est frais ?

Franny a hoché la tête.

— Je t'en ai laissé.

Zeb a pris un mug gris et m'a regardée par-dessus son épaule.

— Tu veux un chocolat chaud ?

— Oui. Je m'en occupe.

Je me suis approchée pour prendre le mug de ma mère. J'ai poussé sur le côté une grande tasse jaune et blanche qui affichait « Je serais mieux à la pêche », mais je n'ai pas trouvé la rouge à pois blancs. Soudain, ça m'a paru être une chose absolument cruciale. Comme si passer mes doigts autour de cette tasse me ferait l'effet d'être entre les bras de ma mère. Comme si poser mes lèvres là où elle avait posé les siennes me ferait l'effet d'un de ses baisers. Comme si je pouvais de nouveau être près d'elle et y trouver réconfort et protection.

J'ai regardé dans l'égouttoir à côté de l'évier. Zeb s'est servi du café et s'est assis à table à côté de l'agent Santos, qui a levé sa tasse pour boire une gorgée. Bords arrondis, pois blancs sur fond rouge. Elle avait la tasse de ma mère. Le cookie que je tenais était maintenant en miettes. Je l'ai jeté discrètement à la poubelle.

— Sam, viens t'asseoir, ma puce.

Franny a tiré la chaise voisine de la sienne.

— L'agent Santos était en train de me dire qu'elle avait pu parler à tes grands-parents ce matin. Ils sont en route vers l'aéroport en ce moment.

Je me suis assise, les coudes posés sur la table ; j'avais beau essayer de regarder ailleurs — les babioles sur le mur, le sel et le poivre devant moi —, je n'arrivais pas à empêcher mes yeux de revenir vers le mug de maman, complètement déplacé entre les mains peu soignées de l'agent Santos. Son vernis était tellement écaillé qu'il n'en restait presque plus, et ses cuticules toutes décollées. Il y avait une marque de brûlure sur le dos de sa main gauche — à cause de quoi, je n'en savais rien —, mais tout ça m'importait moins que le simple fait que ses mains n'étaient pas celles de ma mère. J'ai ressenti un pincement dans la poitrine. J'avais envie de lui arracher la tasse et de la fracasser par terre.

— Sam ? Tu entends ?

J'ai regardé l'agent Santos.

— Ils nous appelleront pour nous donner les détails de leur vol dès qu'ils les auront, mais ils devraient être là d'ici demain soir. Samedi matin au plus tard.

Une journée. Voilà tout ce qu'il me restait. Pour m'occuper des abeilles.

Faire mes valises. Dire au revoir. Découvrir toute la vérité, prouver l'innocence d'Ours et sauver ce qu'il restait de notre famille. Autant de choses impossibles.

— Et ensuite ? ai-je demandé.

— Ensuite, ils vous ramèneront à la maison.

Franny a tendu le bras pour me presser la main.

J'ai écarté la mienne et caché mes deux poings sous la table.

— On n'a plus de maison. Plus maintenant.

— Allons, ma chérie, a dit Franny. Bien sûr que si.

— C'est leur maison. Pas la nôtre.

— Le changement vous fera du bien, a affirmé l'agent Santos.

— Qu'est-ce que vous en savez ?

— Sam, a grondé Franny avec de gros yeux.

L'agent Santos a tapé des pouces contre le bord de la tasse de ma mère.

— Il faut juste te laisser un peu de temps pour t'habituer à tout ça.

— Et Ours, alors ?

Zeb a toussoté au creux de sa main. Franny a bougé sur sa chaise, faisant craquer le bois sous elle.

L'agent Santos a resserré les doigts sur la tasse.

— Comment ça ? a-t-elle demandé.

— Vous avez suivi les empreintes de pas ? Les traces de pneus ?

— Je suis désolée, Sam, je n'ai pas le droit de parler de ça avec toi.

— Pourtant vous l'avez fait, avant.

— Je sais. Et je n'aurais pas dû.

— Je veux rester ici.

Je me suis adossée à ma chaise.

— Tu sais que ce n'est pas possible, a dit l'agent Santos.

— Je ne partirai pas tant qu'Ours sera en prison.

— Tu es encore mineure, Sam.

— Et alors ?

— Alors, ce n'est pas à toi de décider.

— Dans ce cas, qui est-ce qui décide ?

Franny a lissé le bord du set de table devant elle. Elle s'est mise à parler d'une toute petite voix, étranglée par l'émotion :

— Tes grands-parents pensent qu'il vaut mieux qu'Ollie et toi restiez avec eux maintenant. En famille.

— Mais Zeb et toi, vous êtes de la famille aussi. De toute façon, on serait restées chez vous si Ours n'avait pas trouvé un emploi avant fin septembre. On ne peut pas rester là-dessus ?

Franny m'a adressé un demi-sourire.

— Ça ne te semble peut-être pas juste pour l'instant, mais tes grands-parents veulent seulement faire en sorte qu'Ollie et toi soyez dans le meilleur endroit possible. Ils essaient de vous protéger à leur façon.

— Maman préférerait qu'on reste ici.

— Ta maman n'est pas là, ma petite, a murmuré Franny.

Ses yeux se sont baissés vers ses mains posées à plat sur la table.

— Tu n'as pas le choix. Il faut faire bonne figure et avancer.

— En plus, a ajouté l'agent Santos, l'école va reprendre dans quelques semaines. Ce sera mieux de se retrouver avec des jeunes de ton âge, tu ne crois pas ? Tu pourras te faire de nouveaux amis.

— Ours nous a inscrites à l'école d'ici.

— Il n'y aura aucun problème pour transférer les papiers au département scolaire de chez tes grands-parents, a continué l'agent Santos. Mais tu n'as pas à te préoccuper de ça, c'est l'affaire des adultes.

— Mais moi, je ne veux pas y aller.

— Sam.

L'agent Santos s'est penchée pour se rapprocher de moi.

J'ai reculé.

— Il vaut vraiment mieux pour toi que tu t'éloignes de tout ça, a-t-elle dit. Et pour Ollie aussi. Crois-moi.

Je me suis levée de table et je suis sortie à toute vitesse par la baie vitrée sans leur laisser le temps d'ajouter un mot de plus. J'ai filé directement vers la grange où Zeb avait fait de la place pour ranger nos vélos. Là, j'ai empoigné le guidon du Schwinn rouge et noir, j'ai grimpé sur la selle et je suis restée les pieds au sol, sans aller nulle part, en essayant de me décider.

L'agent Santos est entrée dans la grange et s'est postée devant moi. Elle a croisé les bras sur sa poitrine.

— Joe Mancetti m'a appelée hier soir.

J'ai gratouillé un petit trou dans le plastique du guidon.

— Qui ça ?

— Ne fais pas l'idiot. Je sais que tu l'as appelé en te faisant passer pour moi.

Je me suis mordu la lèvre en haussant les épaules.

— Pourquoi ? a-t-elle demandé.

J'ai secoué la tête.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

— C'est aussi toi qui es entrée chez moi, pas vrai ?

J'ai tourné mon regard vers les poutres, vers l'endroit où le soleil brillait par la porte ouverte, répandant sa lumière jaune dans les coins sombres.

L'agent Santos a soupiré.

— Il y a une élection, cette année. Tu le savais ?

J'ai de nouveau haussé les épaules.

— Les gens d'ici ne sont pas vraiment emballés par la façon dont le shérif Harper a dirigé son service. Ils ne sont pas non plus emballés à l'idée d'avoir une femme dans leur police. Ce dossier est brûlant, Sam. On doit procéder avec prudence, tout faire dans les règles de l'art. Si quoi que ce soit vient mettre en péril notre enquête, si je fais un seul faux pas, je risque de perdre mon travail.

J'ai commencé à faire rouler mon vélo pour la contourner.

Elle a saisi brusquement le guidon pour me forcer à m'arrêter.

— Si tu mijotes encore un truc, Sam, laisse tomber. Je sais que tu veux le protéger, mais tu ne feras qu'envenimer les choses.

— Vous croyez qu'il l'a fait ?

J'ai repoussé une mèche de cheveux derrière mon oreille.

— Vous croyez qu'Ours est coupable ?

Elle a hésité, puis elle a dit :

— Oui. Je le crois.

— Et vous voulez que je le croie aussi, c'est ça ?

— Je pense juste que ce sera plus facile si tu commences à l'accepter maintenant.

— Plus facile ?

— D'avancer. De passer à autre chose, de redevenir une gosse de ton âge et de t'amuser.

Voyant que je ne disais rien, elle a continué :

— Je sais que ces mois-ci ont été très durs pour toi, Sam. D'abord, tu perds ta maman. Puis, il y a cette horrible histoire avec Ours. Mais tu es forte. Tu es jeune. Tu vas rebondir.

Elle a souri.

Je lui ai jeté mon regard le plus froid. Elle a poussé un soupir et secoué la tête.

— Ollie a besoin de toi en ce moment. Elle a besoin de quelqu'un qui prenne soin d'elle et qui lui montre le bon exemple.

— Et moi, alors ?

J'ai dégagé mon vélo de sa main.

— Qui va prendre soin de moi ?

J'ai mis les pieds sur les pédales et je suis partie à fond, loin de la grange, pour prendre le chemin de terre qui me mènerait à la prairie, aux abeilles, à la rivière et à toutes ces choses que j'adorais pendant les mois d'août avec mon père. J'ai roulé la tête haute, les yeux grands ouverts, en enregistrant tout ce qu'il y avait autour de moi, le moindre brin d'herbe jaune, le moindre papillon blanc, le moindre nuage, le moindre criquet. Si ça devait être la dernière fois que je voyais cet endroit, il fallait que j'en mémorise le maximum. Si ça devait être la dernière fois, je voulais pouvoir me souvenir de toutes les belles choses qui s'y trouvaient.

Juste avant le buisson de ciguë, j'ai serré les freins.

De larges traces de roues avaient creusé de profondes ornières sur le côté du buisson, écrasant les herbes et la broussaille, laissant les fleurs couchées et fanées sur leur passage, les arbres éraflés et penchés par la brutale machine de métal qui était passée par là. Notre chemin pour aller dans la prairie était étroit, prévu pour qu'on y passe à pied, pas pour qu'un camion débarque dans un endroit où il n'avait rien à faire. J'ai laissé mon vélo à terre et j'ai couru le reste du chemin entre les arbres.

Dès mon entrée dans la prairie, j'ai senti que l'atmosphère avait changé. Les ombres étaient plus noires, comme plus épaisses et mouvantes. Les abeilles bourdonnaient et tournoyaient comme des folles, en vrombissant si fort que j'ai collé mes mains sur mes oreilles. Les traces de roues partaient vers le centre de la prairie et jusqu'au rucher, avant de décrire un cercle pour revenir vers le sentier et le buisson de ciguë puis de reprendre le chemin de terre menant à la route. Celui qui avait conduit ce véhicule avait aussi renversé la table de pique-nique et tagué des insultes sur notre tipi : TARÉ, ASSASSIN et CRÈVE. Mais c'était sur le rucher qu'il s'était le plus acharné, étant sûr d'y provoquer des dégâts considérables.

Deux ruches avaient été renversées, et leurs couvercles étaient ouverts et cassés ; on y voyait les abeilles à l'intérieur, qui s'affairaient à sauver ce qui pouvait encore l'être. Une troisième avait été retournée et carrément écrasée, au point qu'on reconnaissait à peine de quoi il s'agissait. Des cadres éclatés et des rayons inutilisables jonchaient maintenant le sol humide et collant, couleur d'ambre. Et, partout, des abeilles. Des abeilles perdues, en colère, affolées, mortes. Celles qui avaient survécu volaient en décrivant des cercles fous autour de moi, ce qui voulait dire que le carnage était récent, datant peut-être de quelques heures seulement. Les colonies n'avaient pas encore eu le temps de se regrouper et de s'envoler pour élire domicile ailleurs. Elles étaient encore sous le coup de la violence, en train de compter leurs morts.

Je suis restée à distance des ruches, à regarder les abeilles s'effondrer et paniquer, incapable de reprendre mon souffle. J'essayais de réfléchir, de trouver une raison ou un coupable à cette folie, mais je n'y arrivais pas. Une telle destruction n'avait aucun sens.

Si Ours avait été là, il m'aurait dit qu'on pouvait sauver les restes. Il m'aurait dit de commencer par le début. Redresser les boîtes, replacer les cadres. Laisser un seau d'eau sucrée à proximité et laisser les abeilles faire le reste. « Elles vont se débrouiller, aurait-il dit. Elles travailleront plus dur. Elles se battront. Elles survivront. » Seulement, Ours n'était pas là, et je n'avais pas l'équipement pour faire tout ça. Ni la compétence.

Une abeille s'est mise à voler juste devant mon visage. Je l'ai écartée d'un geste, mais elle est revenue immédiatement en décrivant des mouvements désordonnés.

— Qu'est-ce que tu veux ?

Je me suis sentie un peu bête de lui parler, mais il n'y avait qu'elle pour m'entendre.

— Quoi ? Qu'est-ce que tu veux que je fasse ?

L'abeille s'est posée sur mon bras. Je me suis figée. Ses petites pattes ont décrit une danse sur ma peau tandis que ses ailes montaient et redescendaient lentement. Elle se déplaçait en faisant de petits cercles.

— Allez, va-t'en, ai-je murmuré.

Elle est remontée de mon poignet jusqu'à mon coude, avançant vers ma manche.

— Je ne peux pas t'aider.

Elle a fait demi-tour et est redescendue jusqu'à ma main. J'ai essayé de la faire partir, mais elle ne cessait de revenir et de se poser sur mon bras, encore et encore.

Je l'ai approchée de mon visage.

— Ecoute, je ne comprends pas ce que tu me veux.

Mon souffle a fait vibrer ses ailes, et elle a arrêté de marcher. Elle a tourné vers moi ses immenses yeux noirs, l'air d'attendre. Il y avait quelque chose de troublant dans le regard de cette abeille — comme si elle regardait à l'intérieur de moi et voyait tout, même ce qui était enfoui le plus profondément. Comme si elle me connaissait mieux que je ne me connaissais moi-même et savait ce que j'allais faire avant même que je l'aie décidé.

J'ai regardé les ruches brisées, les rayons éparpillés sur l'herbe, le tipi vandalisé et le potager abandonné. Mes yeux sont revenus se poser sur l'abeille, et j'ai chuchoté :

— Vous êtes toutes seules, maintenant. Il est parti et il ne reviendra pas.

L'abeille a abaissé son abdomen trop vite pour que j'aie le temps de la chasser, et la piqûre s'est brusquement fait sentir, vive et brûlante. Ma peau s'est mise à rougir et à gonfler presque sur-le-champ. J'ai poussé un petit cri et j'ai éjecté l'abeille de ma main. Elle est partie en voletant de travers pour aller mourir quelque part. Avec mon ongle, j'ai extirpé le dard qu'elle avait laissé derrière elle.

* * *

Je n'arrivais pas à dormir. Quand je fermais les yeux, je voyais des voitures tomber du haut de falaises, je sentais des abeilles grouiller sur ma peau et j'entendais quelqu'un gémir et se débattre. Quand j'ouvrais les yeux, je retrouvais la chambre sombre et calme en haut des escaliers, avec le froissement des draps quand Ollie se retournait dans son lit et la douleur à ma main qui m'empêchait de dormir.

Franny m'avait fait tremper la main dans de l'eau glacée pour atténuer la piqûre, puis elle y avait appliqué une pâte à base de flocons d'avoine. Ça m'avait soulagée pendant quelques minutes, mais la douleur était vite revenue. Avec des démangeaisons insupportables. Quand elle m'avait demandé ce qui s'était passé, je lui avais dit que je vérifiais l'état de la nouvelle ruche.

— Sans combinaison ?

— Ours le fait tout le temps.

— Il vit avec ses abeilles tous les jours, avait-elle dit.

Ils se connaissent bien, à force.

Je ne lui avais pas parlé des ruches saccagées ni des insultes taguées, parce que je ne voulais pas l'inquiéter. J'avais aussi peur qu'Ours l'apprenne, et je ne voulais pas qu'il sache que j'avais été nulle avec ses abeilles, donc

avec lui. Demain, je retournerais à la prairie avec la vieille combinaison de Zeb, celle qu'il gardait dans une caisse en plastique dans la grange au cas où, et j'arrangerais ce que je pourrais. Du moins, j'essaierais. Je ferais ce qu'aurait fait Ours s'il avait été là. Je commencerais par le début.

Je suis sortie du lit et j'ai enfilé un jean et un pull, mes chaussettes et mes chaussures. Ours avait dit qu'il était allé à Eugene la nuit où Taylor Bellweather avait été assassinée. Au cimetière. Et peut-être que l'agent Santos et l'inspecteur Talbert ne le croyaient pas, mais moi, si. Et peut-être qu'ils avaient arrêté de chercher le vrai coupable, mais moi, non. Ours avait rendu la camionnette à Zeb et Franny avec un réservoir presque plein, ce qui signifiait qu'il avait dû acheter de l'essence quelque part entre ici et là-bas. Ce qui voulait dire que quelqu'un avait dû le voir, lui parler. Quelqu'un qui pourrait lui fournir un alibi, même si Ours disait ne pas en avoir. Il devait bien y avoir quelqu'un. C'était obligé.

J'ai attrapé une lampe de poche et le journal tout plié que je gardais dans mon sac depuis l'arrestation d'Ours. Aussi discrètement que possible, je suis descendue sur la pointe des pieds et suis sortie par la porte de derrière.

La camionnette était ouverte. Je me suis installée sur le siège conducteur et j'ai cherché à tâtons la clé de contact que Zeb gardait pour Ours derrière le pare-soleil afin qu'il puisse s'en servir quand il voulait. J'avais mon permis d'apprenti conducteur, et maman m'avait laissée conduire avec elle jusqu'au supermarché, aller et retour, pendant plusieurs semaines. J'avais même conduit ce pick-up une fois, l'été dernier, quand Ours et moi inspections les clôtures pour Zeb. Ours m'avait donné les clés et il avait dit :

— Vas-y doucement sur l'accélérateur.

Si je ne roulais pas vite, si je n'enfreignais pas le code de la route et n'attirais pas l'attention, peut-être que je pourrais me débrouiller.

J'ai allumé le contact. Le moteur a vrombi. J'ai jeté un coup d'œil vers la maison. Les fenêtres étaient encore noires, mais, à mon avis, elles n'allaient pas le rester bien longtemps. J'ai allumé les phares et j'ai sursauté sur mon siège en me cognant le genou en bas du tableau de bord.

Ollie était plantée dans l'allée, pile devant moi. Elle tenait une petite boîte plate dans une main et avait l'autre posée sur sa hanche. Elle avait surgi de nulle part et ressemblait à un fantôme sous mes phares.

J'ai baissé ma vitre et sorti la tête par la fenêtre.

— Retourne te coucher.

Elle a fait le tour pour venir du côté passager, a ouvert la portière, est grimpée à côté de moi, et elle a bouclé sa ceinture.

Je n'ai pas eu le temps de me disputer avec elle, de l'évacuer de là ou de lui demander ce qu'elle fabriquait ici, en chaussons et pyjama, car les lumières se sont allumées dans la maison. D'abord dans la chambre de Franny et Zeb. Puis dans la cuisine. Ensuite, celles du porche ont projeté une vive lumière blanche sur la pelouse.

Ollie a verrouillé sa portière.

— Bon sang.

J'ai actionné le levier de vitesses et appuyé sur l'accélérateur.

Pas besoin d'une carte. J'y étais déjà allée deux fois, et une seule aurait suffi. En enterrant ma mère, j'avais eu l'impression d'enterrer un petit morceau de moi également. Toute ma vie je saurais retrouver le chemin jusqu'à elle. J'aurais pu conduire jusque là-bas les yeux fermés. Autoroute 126, deux heures vers l'ouest jusqu'à un mât avec un drapeau. Tourner à gauche.

Ollie

Ma sœur arrête la camionnette sur le parking vide devant le cimetière et elle éteint le moteur.

— Il vaut peut-être mieux que tu restes dans la voiture.

J'ouvre ma portière en premier et je sors en tenant la boîte de Ouija bien coincée sous mon bras.

Ma sœur court après moi.

— Ollie ! Arrête ! Tu vas où, comme ça ?

Celle de la rivière court devant nous. Dans la lumière de la lampe de poche, elle est comme un serpent vert vif qui se faufile dans l'herbe, une corde à sauter phosphorescente tirée par une main invisible. Les arbres s'inclinent sur son passage.

La lune est un croissant tout fin qui jette une lumière pâle sur le cimetière. Les pierres tombales qui sortent du sol ressemblent à des vieux bonshommes tout voûtés. L'herbe est grise. Les arbres sont noirs. Les ombres entre les deux changent tout le temps de forme.

Et celle de la rivière avance de plus en plus vite.

— Ollie, ce n'est pas par ici, dit ma sœur, mais elle me suit quand même.

On tourne pour prendre une allée en gravier et on marche sur la pointe des pieds entre des rangées de tombes au ras du sol. Celle de la rivière s'arrête devant une où la terre est encore en tas et où on a jeté de l'herbe dessus.

Ma sœur pose sa main sur mon épaule et elle dit :

— Viens, Oll. Ce n'est pas là qu'on doit aller. Maman est là-bas.

Je pousse sa main et je lui montre la plaque temporaire en plastique de la tombe.

Ma sœur se rapproche avec la lumière de sa lampe pour pouvoir lire le nom. Elle plisse les yeux et puis elle tourne la tête pour me regarder avec des yeux ronds. Elle a l'air étonnée, presque fâchée, mais elle n'a pas trop l'air d'avoir peur.

— Comment as-tu su qu'elle se trouvait là ? elle me demande en s'écartant. C'est Franny qui te l'a dit ?

Celle de la rivière s'assoit sur la tombe et trace les lettres de son nom.

T-A-Y-L-O-R-B-E-L-L-W-E-A-T-H-E-R

Elle le refait plein de fois et fredonne tout doucement dans son coin.

Je m'assois sur l'herbe à côté d'elle et je sors le plateau de Ouija de la

boîte.

Ma sœur m'attrape le bras et essaie de me forcer à me relever.

— Non. Non, sûrement pas. Les fantômes n'existent pas, Ollie. Il n'y a pas d'esprits courroucés, ni d'esprits heureux, ni aucun genre d'esprits. Et je ne vais pas jouer à l'un de tes jeux débiles.

Celle de la rivière retrousse ses lèvres et souffle au visage de ma sœur. Un courant d'air froid passe entre nous et les cheveux de ma sœur bougent. Elle me lâche et recule d'un pas. Elle frissonne et serre ses bras contre son ventre. Elle regarde à droite et à gauche, en haut et en bas, mais les arbres ne bougent pas et la nuit est chaude.

Je mets ma main sur l'herbe à côté de moi.

Ma sœur secoue la tête.

Celle qui me suit rit, et ça fait le bruit d'un feu d'artifice. Les étoiles brillent plus fort.

Le bruit qu'on fait en a attiré d'autres. Ils sortent de l'obscurité en glissant ou en boitant et ils se rapprochent. Leur murmure gonfle dans ma tête et je ne peux plus réfléchir. Leur énergie me remplit la poitrine et je ne peux plus respirer. Je leur demande de nous laisser tranquilles. Je leur dis *Partez, ce n'est pas le moment pour vous.*

Celle de la rivière les regarde en soufflant. Les autres reculent dans le noir. Celle qui me suit soupire et s'installe dans les bras ouverts d'un ange en ciment à côté de nous. Ma tête arrête de taper de l'intérieur, la pression dans ma poitrine s'en va. Je pose le bout de mes doigts sur la planchette et je fais un signe de tête à celle de la rivière. Elle met ses mains humides sur les miennes.

Je regarde ma sœur qui ne voit que mes mains. Je lève les sourcils et je hausse une épaule.

— D'accord.

Elle roule ses yeux.

— D'accord, je vais jouer. Mais ça ne veut rien dire.

Elle attend jusqu'à ce que je hoche la tête, puis elle dit :

— Qui a tué Taylor Bellweather ?

Je me concentre sur le Ouija et je dis dans ma tête : *Qui a fait ça ? Qui t'a assassinée ?* Ses mains déplacent mes mains, et la planchette glisse sur le plateau vers la première lettre.

Sam

Normalement, j'étais la grande sœur sensée, pragmatique, l'aînée, la plus sage, celle qui pense que les fantômes n'existent que pour les gamins et les fous. J'étais censée veiller sur Ollie, assurer sa sécurité, et pas l'emmener dans un cimetière au beau milieu de la nuit en enfrenant je ne sais combien de règles. Alors, quand elle a sorti ce jeu idiot, la seule chose à laquelle je pensais, c'était à la façon de m'y prendre pour la faire bouger d'ici, aller voir la tombe de maman puis repartir aussitôt.

— D'accord, ai-je dit, je vais jouer. Mais ça ne veut rien dire.

Ses mains pâles, fantomatiques, touchaient à peine la goutte de bois qu'elle déplaçait sur le plateau.

— Qui a tué Taylor Bellweather ?

R

— Qui l'a jetée dans la rivière Crooked ?

O

— Qui a quelque chose à cacher, à Terrebonne ?

T

Ollie a bougé la goutte vers la dernière lettre.

H

Elle a levé les yeux vers moi.

— Ce n'est pas drôle, Ollie.

Mais elle ne riait pas.

J'ai entendu du bruit derrière moi. Comme des pas dans de l'herbe sèche et des voix bizarres qui murmuraient dans le noir. Je me suis retournée en braquant ma lampe de poche dans tous les sens, mais l'ombre qui nous entourait était trop dense pour y voir quoi que ce soit à part des pierres tombales, des branches d'arbres tordues et des broussailles. Pas de silhouette qui approchait, pas d'animal se faufilant dans l'herbe. L'air était lourd et figé. Il n'y avait pas du tout de vent ce soir. Pas un souffle. Mon imagination devait me jouer des tours.

J'ai de nouveau braqué ma lampe sur Ollie et son jeu idiot.

— Range-moi ça.

Ollie a levé une main pour se protéger de la lumière. Ses yeux étaient deux taches noires, ses lèvres deux lignes grises.

— Range ce jeu, ai-je répété. Et partons d'ici.

Comme elle ne bougeait pas, j'ai tapé du pied le coin de la planche. La goutte de bois a sauté du *H* pour atterrir sur le mot *NON* inscrit dans le coin. J'ai fait un pas en arrière. Ollie a pris la goutte et l'a serrée contre son cœur en me jetant un regard noir.

— Ça ne veut rien dire du tout, ai-je insisté. Je te l'ai dit. Ce n'est qu'un jeu débile. Et puis, qu'est-ce qui me dit que ce n'est pas toi qui déplaces la goutte ? Ça ne prouve rien du tout.

Elle a pris une mine encore plus renfrognée.

— Je n'aurais pas dû te laisser venir.

Je me suis accroupie et j'ai posé ma lampe de poche par terre. Son faisceau projetait un tunnel de lumière vive dans l'herbe. J'ai replié le plateau en une moitié puis une deuxième moitié, et je l'ai rangé dans sa boîte.

— C'est un manque de respect.

J'ai tendu la main vers la goutte de bois.

— Donne-la-moi.

Ollie a secoué la tête.

— Allez, fini de jouer.

Elle a regardé par-dessus son épaule, où le léger clair de lune effleurait la silhouette d'un ange en ciment. Quand elle s'est retournée vers moi, elle avait la bouche ouverte comme si elle s'apprêtait à parler.

J'ai laissé retomber ma main tendue.

— Eh bien, parle.

Ollie a pris sa respiration.

— Vas-y. Dis quelque chose.

Je me suis levée et j'ai posé les mains sur mes hanches.

— Insulte-moi. Crie-moi dessus. Dis-moi que je suis une sœur horrible, indigne. Allez, vas-y, crache. Qu'est-ce qu'il y a ? Les fantômes t'ont bouffé la langue ?

Et j'ai dit tout ça sur un ton vraiment peu aimable.

Ollie a refermé la bouche, déposé la goutte dans la boîte, et elle a refermé le couvercle. Une fois la boîte calée sous son bras, elle s'est levée et a commencé à revenir en direction de la camionnette. Son pied a heurté la lampe au sol et l'a fait pivoter de sorte que son faisceau s'est braqué sur le nom de Taylor Bellweather. Je l'ai ramassée et j'ai dirigé la lumière vers Ollie, mais elle avait déjà disparu dans l'obscurité.

Quelques secondes plus tard, la portière du pick-up s'est ouverte. La lumière du plafonnier s'est allumée puis éteinte quand Ollie a claqué la portière pour la refermer. Peut-être que Franny et mes grands-parents, et même l'agent Santos, avaient raison, finalement. Peut-être qu'il n'était pas bon pour Ollie et moi de rester à Terrebonne en ce moment. J'avais pensé quelque temps qu'Ollie recommencerait à parler une fois qu'on serait dans la prairie, qu'elle se débarrasserait de la tristesse qui la rendait muette, mais maintenant je commençais à croire que ce n'était pas aussi simple que ça et que rester ici ne faisait qu'aggraver les choses.

J'ai attendu Ollie quelques instants près de la tombe de Taylor Bellweather, mais elle est restée dans la camionnette. J'ai songé à aller la chercher, ouvrir la portière, la prendre par la main et l'emmener avec moi jusqu'à la tombe de maman, comme grand-mère avait tenté de le faire la semaine d'avant, quand on était passés par ici en nous rendant à la prairie. Ce jour-là, Ollie avait refusé de sortir de la voiture. La seule fois où elle s'était rendue sur la tombe de maman, c'était pour l'enterrement, mais je ne voyais pas de raison valable pour l'y forcer aujourd'hui.

Ma lampe braquée sur l'étroite allée de gravier, j'ai avancé dans le cimetière. J'étais toujours venue ici de jour, quand la vue était dégagée et colorée. De nuit, avec pour toute lumière ce rayon blanc-bleu n'éclairant que quelques dizaines de centimètres là où il se posait, je commençais à me sentir oppressée, comme si je risquais à chaque instant de percuter un mur ou de chuter dans une tombe ouverte. J'essayais de me dire que c'était un endroit comme un autre, mais le faisceau de ma lampe tombait alors sur une pierre tombale penchée et tous les corps ensevelis ici me revenaient à l'esprit. Des centaines d'hommes et de femmes, de maris, d'épouses, de fils, de filles. En train de se décomposer et de partir en morceaux sous mes pieds.

J'ai maintenu ma lampe aussi droit que possible devant moi et j'ai suivi le chemin qui partait sur la gauche en montant, puis j'ai avancé dans l'herbe, six pierres tombales et trois rangs sous une grande croix de pierre. Il est déjà difficile de retrouver une tombe précise de jour. De nuit, c'est presque impossible.

La lumière de ma lampe a dansé au-dessus de tombes, de fleurs et de noms aux pierres usées par le temps et la pluie. « Ci-gît M. John C. Gordon, qu'il repose en paix. » Sa femme était enterrée près de lui. Leurs deux filles et leurs maris occupaient l'espace voisin. J'ai tourné lentement sur moi. Elle était là. Quelque part. Après six pierres tombales et trois rangs sous la grande croix en pierre. Ou bien était-ce avant ? J'ai continué d'avancer, dépassant la croix et le troisième rang.

Comme l'enterrement était récent et la pierre tombale pas encore prête, sa tombe était marquée avec un petit panneau et un papier glissé dans une pochette plastique. Imprimé en noir sur blanc, on lisait son nom, Sara Bethany McAlister, sa date de naissance, le 2 mai 1949, et celle de son décès, le 4 juillet 1988. Tout cela serait bientôt gravé dans le granit, avec l'épithaphe choisie par grand-mère, puisque Ours n'avait pas voulu en entendre parler. *A notre fille et mère adorée.* Comme si c'était tout ce qui comptait. Comme si une personne entière pouvait se réduire à deux mots.

Il y avait bien d'autres choses en elle. Scruteuse d'étoiles, conteuse, bibliophile, accro au chocolat et un peu au vin le week-end, jardinière, collectionneuse de coqs, de cuillères et de cailloux aux formes bizarres, câlineuse, gratteuse de dos experte, formidable cuisinière, femme loyale, passionnée, toujours optimiste, épouse. Epouse aimante. Malgré l'impression que les gens avaient pu avoir de l'extérieur, ou le nombre de fois où grand-

mère l'avait incitée à divorcer, ou même les jours, semaines et mois qu'ils avaient passés séparés, maman n'avait jamais cessé d'aimer Ours. Et lui l'avait toujours aimée aussi. Et peut-être qu'un jour, quoi qu'en pensent grand-mère ou les autres, peut-être qu'un jour Ours serait rentré à la maison, avec elle, avec nous. On aurait pu redevenir une vraie famille.

J'ai déplacé le faisceau lumineux de gauche à droite sur la pancarte. Grand-mère avait déposé des roses lorsqu'on s'était arrêtées ici en allant à la prairie, mais elles étaient mortes maintenant, brunies et fanées, avec leurs pétales qui tombaient par terre. Je me suis accroupie pour les enlever du vase ; je comptais les jeter dans la benne à ordures sur le parking, et c'est à ce moment-là que j'ai vu le miel posé dans l'herbe, un grand bocal avec une étiquette jaune et un ruban rouge.

Je l'ai ramassé et j'ai braqué ma lampe dessus en le faisant tourner dans ma main. Le miel luisait, comme si quelque chose en lui essayait de se libérer par la lumière. Dans l'Égypte antique, les gens enterraient leurs proches avec des pots de miel scellés afin qu'ils aient de quoi manger dans la vie d'après. Un beau gâchis, à mon avis.

Quelque chose était écrit au feutre noir sur le couvercle, et j'ai reconnu l'écriture d'Ours — la même que celle que j'avais vue sur ses factures à ses clients et sur ces lettres commencées mais jamais terminées.

Il avait écrit : « Mon amour pour toujours. Pardonne-moi. »

J'ai reposé le pot dans l'herbe à côté du vase. Elle était donc là. La preuve qu'Ours était venu ici, qu'il avait dit la vérité. Grand-mère et moi pourrions être témoins de la défense. « Je jure de dire la vérité, toute la vérité et rien que la vérité. Que Dieu m'en soit témoin. Non, le miel n'était pas au cimetière le samedi matin où nous nous sommes arrêtées pour déposer des fleurs sur la tombe de ma mère. Oui, c'est bien l'écriture de mon père. Non, je ne l'ai pas vu de mes propres yeux au cimetière ce lundi soir, mais... » Ça ne suffirait pas. Ça signifiait quelque chose pour moi, mais rien de plus. Ça ne convaincrait personne d'autre.

Si seulement je pouvais mieux retracer le fil des événements...

Si je pouvais trouver quelqu'un qui certifierait avoir vu Ours dans le coin entre le moment où il avait quitté le bar et l'heure où il était apparu pour le petit déjeuner...

S'il se battait un peu plus pour nous...

Des si, rien que des si ! Notre avenir tout entier reposait sur des si.

Je gardais sur moi la photo de la lune de miel de maman et Ours depuis que je l'avais prise au tipi. Je l'ai sortie de ma poche et l'ai posée à côté du pot de miel. Ça me semblait être le meilleur endroit où la laisser.

J'ai alors entendu un petit bruit dans l'herbe, comme si quelqu'un approchait. J'ai fait tourner le faisceau de ma lampe dans tous les sens autour de moi.

— Ollie ? C'est toi ?

J'ai encore balayé les alentours avec ma lumière. Je ne voyais rien ni

personne, et le bruit avait cessé, mais j'avais la nette impression d'être observée. Ce devait être un raton-laveur. J'ai éteint ma lampe et je suis revenue vers la camionnette en me camouflant dans l'ombre à peine troublée par le léger clair de lune. Ollie m'attendait, sa ceinture bouclée, prête à partir.

* * *

Sur la nationale entre le cimetière et la ferme de Zeb et Franny, j'ai compté six stations-service. Quatre étaient plongées dans le noir ; en m'approchant, j'y ai vu chaque fois un panneau sur la fenêtre annonçant « FERMÉ », et, même si les horaires variaient un peu d'une station à l'autre, les quatre étaient fermées depuis au moins 22 heures et ne rouvraient qu'à 5 heures du matin, au mieux. Seules deux des six stations avaient encore la lumière allumée pour accueillir les conducteurs de la nuit.

La première où je me suis arrêtée était une station Chevron. L'employé était un homme à l'allure bougonne avec des cheveux gris plaqués en arrière. Il a fait la moue et a tourné la tête pour cracher par terre juste avant d'arriver à la camionnette.

Il s'est penché à ma fenêtre ouverte.

— Il est bien tard pour voir deux petites se balader comme ça, nan ?

Un de ses yeux est parti sur le côté pour aller regarder dans une direction probablement plus intéressante.

J'ai déplié le journal et je lui ai mis sous le nez la photo d'Ours en première page.

— Est-ce que vous reconnaissez cet homme ?

— Vous prenez de l'essence ? J'ai fait signe que non.

— Nan, jamais vu, a-t-il lâché sans même regarder la photo.

J'ai sorti de ma poche un billet de cinq dollars tout froissé et l'ai brandi à côté du journal.

— Et maintenant ?

L'homme a pris les cinq dollars, puis il s'est penché pour regarder le portrait. Il a secoué la tête très lentement.

— Nan, toujours pas.

Il a empoché le billet et est reparti à son poste dans une petite cabine de verre, où il s'est assis sur un tabouret et s'est allumé une cigarette. La fumée a masqué sa silhouette quelques instants avant de se dissiper pour partir par la porte entrouverte. Il faisait exprès de ne pas me regarder.

On a repris la route.

La deuxième station était une Arco, et ses lumières brillaient à l'horizon plusieurs kilomètres avant qu'on atteigne son entrée. Une berline bleue était garée à l'une des pompes ; la silhouette voûtée de son conducteur tapait des doigts sur le volant.

Cette fois, je ne me suis pas arrêtée à une pompe. Je me suis garée directement devant la boutique et j'ai laissé le moteur tourner.

— Reste ici, ai-je dit à Ollie en sortant du pick-up.

Une clochette a retenti au-dessus des portes de verre.

Derrière le comptoir, un jeune a relevé les yeux et a demandé :

— Je peux vous aider ?

Il avait la peau mate, des yeux d'un marron doré. Il a souri, montrant des dents d'un blanc éclatant. Il n'avait que quelques années de plus que moi, et il était très mignon. Dans d'autres circonstances, j'aurais sûrement été trop gênée pour lui dire quoi que ce soit, ne serait-ce que bonjour. J'ai mis le journal devant lui, et il a posé les coudes sur le comptoir en se penchant pour bien voir.

— Est-ce que vous le connaissez ?

Le garçon m'a regardée en hochant la tête.

— Carrément.

Mon cœur a fait un bond, et mes pieds auraient voulu se mettre à danser la salsa.

— C'est ce mec un peu barge qui vit dans les bois. Dans un tipi ou un truc dans le genre, non ? Il a tué une fille il y a quelques semaines.

Dix jours. Ça ne faisait que dix jours que Taylor était morte. Et, non, mon père n'avait tué personne. Ce n'étaient que des rumeurs et de terribles mensonges. J'ai repris le journal entre mes mains.

— Vous l'avez déjà vu par ici ? ai-je demandé. Le garçon s'est redressé sur son tabouret.

— Non, mais si ç'avait été le cas...

Il s'est mis à agiter ses poings en l'air, donnant un, deux, trois coups rapides signifiant qu'il lui aurait cassé le nez.

— Ah. OK. Merci, ai-je marmonné avant de retourner au pick-up.

J'ai jeté le journal par terre, devant les pieds d'Ollie. Elle s'est penchée, l'a ramassé, et elle a regardé la photo d'Ours pendant quelques instants. Puis elle l'a replié et l'a posé bien à plat sur la banquette entre nous en laissant ses doigts sur le titre au-dessus du visage d'Ours.

J'ai repris la nationale, direction Terrebonne, en surveillant ma vitesse. Ollie a appuyé sa tête contre la portière, sa boîte de Ouija toujours sur les genoux. C'était peut-être le moment de lui dire ce que j'avais appris sur Ours, au sujet de son accident et de Delilah Roth, sur sa dispute avec Taylor Bellweather le soir avant qu'elle meure, et sur le fait qu'il risquait de ne jamais rentrer à la maison.

J'ai lancé un coup d'œil vers Ollie. Elle avait les yeux fermés. Une voiture nous a croisés, et ses phares ont inondé le visage d'Ollie d'une lumière dorée.

— Ollie ? ai-je murmuré.

Ses yeux sont restés fermés. Sa bouche était légèrement entrouverte, ce qui était toujours le cas quand elle s'endormait en voiture. Je me suis concentrée sur la route et les doubles lignes jaunes qui se déroulaient sur des kilomètres, et j'ai laissé Ollie dormir.

Quand on est enfin arrivées chez Zeb et Franny, il était presque 3 heures

du matin. Les lumières étaient encore allumées et, avant même que j'aie coupé le contact, la porte du porche s'est ouverte. Franny a déboulé et s'est arrêtée en haut des marches, une main posée sur la rambarde. Zeb l'a suivie, en prenant son temps. Ils étaient tous les deux habillés, même si Franny portait des chaussons et avait des bigoudis sur la tête. J'ai éteint le moteur et retiré la clé du contact.

Zeb a descendu lentement les marches, s'est arrêté en bas pour se frotter la hanche et a ajusté sa ceinture avant d'avancer.

J'ai poussé l'épaule d'Ollie.

— On est arrivées.

Elle a bougé et relevé la tête, elle a vu Zeb venir vers nous et s'est tournée vers moi. Ses yeux étaient pleins de sommeil. Elle se les est frottés avec ses petits poings.

— Je vais leur dire que c'était mon idée, ai-je dit, ce qui était vrai. Je dirai que c'est moi qui t'ai forcée à venir.

Elle a secoué la tête. J'ai pris sa main et l'ai serrée gentiment.

— Ne t'inquiète pas, ça ira.

Zeb a frappé à ma vitre. J'ai ouvert la portière et il a reculé d'un pas.

Il a croisé les bras sur sa poitrine.

— On peut savoir où vous étiez ?

Je suis descendue de la camionnette. Ollie est descendue derrière moi, sa boîte de Ouija sous le bras. On a laissé le vieux journal sur la banquette.

— On est allées voir maman, ai-je déclaré.

Depuis le porche, Franny s'est écriée :

— Elles n'ont rien, Zeb ? Tout va bien ?

— Oui, tout va bien, maman.

Il ne m'a pas quittée des yeux.

— Sais-tu quelle heure il est ? a-t-il demandé.

J'ai regardé par terre et traîné ma chaussure sur le gravier.

— Je vous aurais emmenées, si tu avais pris la peine de demander.

— On voulait y aller toutes seules.

Ses yeux se sont posés sur Ollie et sur le jeu de Ouija sous son bras.

— Est-ce que c'est vrai ?

— On ne voulait pas vous embêter, ai-je expliqué en prenant mon portefeuille dans la poche de mon jean. J'ai mon permis d'apprenti conducteur. Et je sais...

Il a écarté le papier.

— On était à deux doigts d'appeler la police, a-t-il grondé. Vous auriez pu être blessées. Ou tuées. Vous auriez pu tuer quelqu'un.

Il s'est pincé la peau entre les yeux et a expiré bruyamment.

— Allez, hop. Rentrez, toutes les deux.

Quand Ollie est arrivée sur le porche, Franny l'a prise sous son bras et l'a emmenée à l'intérieur. J'ai commencé à dire que je voulais rembourser le carburant, mais Zeb a secoué la tête et tendu la main.

— Les clés, a-t-il dit.

Je les lui ai données.

Juste avant d'ouvrir la porte, il s'est arrêté et s'est tourné vers moi.

— Mais où avais-tu la tête, nom d'un chien ?

Au-dessus, les planches du parquet ont grincé comme Franny et Ollie avançaient dans le couloir. J'ai entendu la voix étouffée de Franny, mais sans comprendre ce qu'elle disait.

Si maman était là, elle saurait quoi faire, comment arranger la situation. Ce serait elle qui déciderait. Mais il ne restait plus qu'Ollie et moi, maintenant, et c'était donc à moi de faire ce qui me semblait le mieux. Je devais prendre les décisions pour nous deux.

— Pardon, ai-je murmuré. Je suis désolée. Vraiment. Je ne le referai plus jamais. Promis.

* * *

Le lendemain matin, Ollie et moi avons dormi tard et on a loupé le petit déjeuner.

Quand on est descendues pour déjeuner, Zeb ne nous a pas dit un mot. Tous les trois, on a mangé nos sandwiches jambon-fromage en silence, pendant que Franny parlait de choses et d'autres. Lorsque Zeb a eu terminé, il a posé sa serviette sur les miettes dans son assiette, il a poussé sa chaise, s'est levé, et il est sorti en laissant sa vaisselle sale sur la table. Il ne m'a pas regardée une seule fois de tout le repas.

J'ai grignoté quelques bouchées de mon sandwich avant de repousser mon assiette devant moi.

Ollie a avalé la moitié du sien et a fait des trous avec ses doigts dans l'autre moitié. On était toutes les deux avachies sur nos chaises, la mine renfrognée.

— Eh bien, vous êtes gaies, dites donc, a lancé Franny en se levant pour débarrasser nos assiettes.

— Est-ce que grand-mère a appelé ? ai-je demandé.

— Oui, il y a environ une heure.

Franny a posé les assiettes dans l'évier et est revenue à table.

— Leur avion arrive à Portland ce soir, vers 20 h 30. Ils voulaient louer une voiture et venir directement ici, mais je leur ai conseillé de prendre un hôtel et une bonne nuit de repos, en leur disant que de toute façon vous étiez en sécurité chez nous. Ils viendront vous chercher vers l'heure du déjeuner, demain midi.

— Bon, on devrait faire nos valises, alors, ai-je dit.

Ollie s'est levée et est sortie de la cuisine. Franny et moi avons écouté ses pas dans l'escalier puis à l'étage. La porte de la chambre a claqué derrière elle.

Franny a posé les mains sur son menton et m'a regardée dans les yeux.

— Qu'est-ce qui s'est passé la nuit dernière, Sam ?

J'ai haussé les épaules et croisé les bras devant moi.

— Toi qui es si responsable, d'habitude. Surtout avec Ollie.

J'ai regardé le plafond.

Franny a soupiré et s'est adossée à sa chaise.

— Après tout, on ne devrait peut-être pas être surpris. Pas vraiment. Après tout ce qui s'est passé...

— Est-ce que vous l'avez dit aux grands-parents ? Franny a secoué la tête.

— Dieu merci, il y a eu plus de peur que de mal, alors pas la peine d'en faire tout un plat.

Je me suis détendue un peu et me suis assise plus confortablement sur ma chaise.

— Merci, Franny.

Elle a fait claquer sa langue dans sa bouche.

— Non, non, tu n'as pas à me remercier, jeune fille. Je comptais raconter à ta grand-mère tout ce qui est arrivé, mais c'est Zeb qui m'a dit de tenir ma langue. Il a dit que puisque vous étiez sous notre responsabilité et qu'il s'agissait de notre voiture, de notre maison, ça ne regardait que nous, personne d'autre.

— Je suis désolée, Franny. Vraiment. Je vous paierai quelque chose pour l'essence, la location, ou...

Elle a agité une main en l'air.

— Mais non, voyons. Je sais que tu ne referas pas ce genre de bêtise. De toute façon, je crains que tu n'en aies plus guère l'occasion.

On est restées là un moment, assises sans rien dire.

Puis Franny s'est éclairci la voix.

— Evidemment, on ne peut pas non plus fermer les yeux et faire comme si rien ne s'était passé. Ce ne serait pas juste.

J'ai bougé la salière et la poivrière pour les mettre bien côte à côte au milieu de la table.

— Du coup, on a décidé que le mieux était de vous interdire de sortir d'ici pour le temps qu'il vous reste.

Elle s'est tue, comme si elle s'attendait à ce que je proteste.

Je n'ai rien dit.

Elle a continué :

— Jusqu'à ce que vos grands-parents arrivent, Ollie et toi devrez donc rester à la maison. Je veux savoir où vous êtes et ce que vous faites à chaque minute, d'accord ?

J'ai hoché la tête.

Elle paraissait étonnée que j'accepte si facilement la punition, mais la vérité, c'est que j'en avais assez. C'était fini. Je baissais les bras. Ours l'avait bien fait, alors pourquoi pas moi ? La nuit dernière, le fait de voir Ollie dehors dans le noir avec son pyjama et ses chaussons, de la voir aussi chamboulée par ce stupide jeu de Ouija, puis en train de dormir paisiblement sous la

lumière des phares, tout ça m'avait rappelé que ce qui me préoccupait tant — découvrir ce qui était réellement arrivé à Taylor Bellweather, essayer de sauver un homme qui ne voulait pas être sauvé — était finalement moins important que de rendre son bonheur à Ollie. Son bonheur et sa sécurité.

Franny a poussé un soupir, puis elle s'est levée et est allée vers l'évier, qu'elle a commencé à remplir d'eau chaude.

J'ai tendu la main vers le journal plié posé sur la table et l'ai ouvert pour lire les gros titres.

*UN CAMION TRANSPORTANT DU BOIS SE RENVERSE SUR LA
CHAUSSÉE : QUATRE HEURES D'EMBOUTEILLAGES
CANICULE : QUARANTE DEGRÉS PRÉVUS LA SEMAINE
PROCHAINE*

Rien sur Taylor Bellweather, sur Ours ou le procès à venir.

La vie continuait.

J'ai posé le journal et me suis levée de table.

Zeb a passé la tête par la porte de derrière.

— Sam, ce serait bien que tu mettes tes chaussures et que tu viennes me rejoindre.

Franny s'est tournée vers lui en s'essuyant les mains sur son tablier.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Les ruches. Quelqu'un est venu et a fait quelques dégâts.

— Oh ! non, a fait Franny en portant une main sur sa joue. C'est ignoble. Beaucoup de dégâts ?

Avec tout ce qui s'était passé la nuit dernière, j'avais oublié les abeilles. Mais, en voyant ma réaction — ou plutôt mon absence de réaction —, Zeb a paru comprendre que j'étais déjà au courant. Il m'a lancé un regard déçu et s'est contenté de secouer la tête.

— On peut encore en sauver quelques-unes, a-t-il répondu. Mais j'aurais besoin de l'aide de Sam.

— On avait dit qu'elles ne sortaient pas de la maison, a protesté Franny.

— Je serai avec elle tout le temps, a-t-il répliqué avant de me faire signe de le suivre. Allez, viens. Je n'ai pas que ça à faire. En plus, si tu comptes me laisser m'occuper de ces abeilles en attendant que ton père sorte de prison, je vais avoir besoin d'un petit cours pour savoir comment les rendre heureuses.

— Je n'ai pas ma combinaison, ai-je dit.

— J'en ai une vieille dans la grange. Tu pourras la prendre.

— Et toi ?

— Oh ! ça ira bien avec ça.

Il a fait un geste vers sa chemise à manches longues et son bleu de travail.

— Un jour, ton père m'a dit que les abeilles ne piquaient pas si on bougeait doucement. Ça ne devrait pas trop me poser de problème.

Franny a soupiré une fois encore en secouant la tête et a ouvert le placard sous l'évier pour y prendre le produit vaisselle.

J'ai enfilé mes chaussures et me suis empressée de sortir.

Ollie

Normalement, je devrais être dans la chambre d'amis, en train de faire ma valise. J'y étais il y a une heure, quand tatie Fran est venue me voir en me disant que je n'avais pas le droit de sortir de la maison. Parce que je suis punie.

Je tends un bout de papier au monsieur de la bibliothèque.

Il plisse les yeux sur le nom que j'ai écrit, puis il me regarde avec les sourcils relevés et un air amusé.

— Roth, c'est ça ?

Je fais signe que oui avec ma tête.

— On se prépare déjà pour la rentrée ?

Je refais pareil.

Il rit et il dit :

— Alors, voyons voir ce qu'on peut trouver.

Cette bibliothèque est plus petite que celle où je vais d'habitude, mais j'aime bien ici, parce que je suis tout près des livres. Quand je marche dans les allées, avec mes doigts, je peux les toucher en passant, et comme ça on est reliés. Je me sens en sécurité avec toutes ces histoires autour de moi.

Je me sens invincible, même.

Le monsieur m'emmène à une table ronde à côté du comptoir d'accueil.

— Il n'existe pas de livres écrits uniquement sur Billy. Sa carrière était juste lancée quand l'accident est arrivé. Même si, quand j'y pense, il n'a jamais tellement aimé faire parler de lui. On va le trouver dans un ou deux livres d'art uniquement, quelques paragraphes, rien de très développé. Par contre, il y a sûrement beaucoup d'articles de presse qui évoquent sa vie dans le détail, son art, l'accident. Sa blessure à la tête, sa convalescence, son ascension puis sa traversée du désert. Plus qu'il n'en faut pour t'occuper quelques heures, à mon avis.

Il sort un énorme classeur de l'étagère et le pose sur la table. La couverture est en cuir marron, et dedans il y a des pages et des pages de journaux tenues ensemble par des ficelles. Le monsieur ouvre au premier article, qui date du 1^{er} janvier, il y a dix ans. Ça parle du réveillon du nouvel an de Bend qui se finit par un feu d'artifice avec une grange qui brûle dans un incendie.

— Si tu ne trouves pas ce que tu cherches là-dedans, dis-le-moi, et je

verrai ce que je peux te trouver au sous-sol.

Je rapproche le classeur et je regarde la première page, mais il n'y a rien sur Billy Roth. Je passe à celle d'après.

Le monsieur de la bibliothèque se penche par-dessus mon épaule et me chuchote :

— C'est à partir de février que ça devient intéressant. J'avance et je m'arrête devant le titre du 19 février :

*UN ARTISTE LOCAL IMPLIQUÉ
DANS UNE COLLISION MORTELLE
PRÈS DE SUTTLE LAKE*

Là, je vois le nom de Billy Roth et de sa fille, Delilah. Et je vois le nom de mon père aussi. Son vrai nom, Frank McAlister. Je passe mon doigt sur ces lettres, je me demande ce qu'il faisait si loin de la maison ce soir-là. Je me demande si ma sœur est au courant, un peu, ou pas du tout.

— Bon, eh bien je te laisse, dit le monsieur.

Il tape dans ses mains, redresse ses épaules et il dit, d'une voix bien trop forte pour une bibliothèque :

— En plus du *Bulletin*, on a également une collection du *Register-Guard* ainsi que d'autres journaux importants. Le *New York Times*, le *Washington Post*, l'*Oregonian*...

Il les compte sur ses doigts.

Je lui souris, puis je me penche sur les pages des journaux.

— Bonne chance, alors, il me dit en s'en allant.

Dans la dizaine d'articles que je lis, j'apprends tout ce qu'il faut savoir sur Billy Roth et Frank McAlister, l'homme qui est devenu Ours.

Des maris.

Des papas.

Des hommes qui ont fait des études, et qui suivaient chacun leur chemin vers un bel avenir, avec des familles encore jeunes, le monde qui leur appartenait.

Et puis, un jour, Ours est allé dans un bar et il s'est soûlé.

Une erreur de jugement d'un instant. Une fraction de seconde. Le temps d'un clin d'œil. Voilà le temps qu'il faut pour que des vies entières soient gâchées et que des âmes basculent dans le noir et se mettent à hurler.

Sur le mur d'à côté, la lumière pleure, elle coule comme des larmes sur la peinture beige et ça fait des flaques dorées sur la moquette rouge en dessous. Celle qui me suit pleure, et moi aussi. Je lui demande d'arrêter. *S'il te plaît*, je lui dis dans ma tête. Ses larmes, son chagrin, ça me donne l'impression de me noyer.

Je referme le livre. Je ne me rappelle pas quand Ours nous a quittées. J'étais trop petite. Et je ne me rappelle pas non plus quand il est revenu. Mais j'ai lu assez de choses pour savoir pourquoi il est resté dans la prairie, loin de nous, et ce qui doit se passer ensuite. Au moment où je pars, le monsieur de la bibliothèque n'est pas là. Dans la rue, personne n'essaie de m'arrêter.

Si je vais voir ma sœur juste avec ces journaux, elle va me dire : « Et alors ? Ours et Billy se connaissaient, et puis quoi ? Quel rapport avec Taylor Bellweather ? Qu'est-ce que ça a à voir avec toute l'histoire ? »

Tout, je lui dirais si je pouvais parler. *Ça a tout à voir avec tout*. Et aussi, je lui dirais que je sais comment arranger ça. Comment ramener Ours à la maison. Et après je lui dirais *Il faut continuer d'espérer*.

Si je pouvais parler.

Mais comme je ne peux pas il me faut autre chose. Une preuve que ma sœur et tatie Fran et papa Zeb et l'agent Santos et tous les autres pourront voir de leurs propres yeux.

* * *

La porte du sous-sol du Grenier de Delilah est tenue entrouverte par un bout de parpaing cassé. Je regarde par l'ouverture.

La lumière est allumée, mais il n'y a personne. Il n'y a pas de mouvement, pas de bruit. J'ouvre la porte un peu plus grand.

Celle qui me suit attend en bas de l'escalier. Je sens son impatience comme une pierre dans ma gorge, et je sais que le truc qu'elle veut que je trouve est encore ici ; je le montrerai à ma sœur et elle comprendra et elle dira ce qu'il faut et Ours sera libéré. La preuve est en bas de ces marches, dans ce sous-sol.

Quelque part.

Je vais directement vers le bureau et je fouille dans les papiers posés dessus. Des factures, des listes d'inventaire, des cartes de visite d'autres magasins et d'antiquaires, des brochures de galeries d'art de New York, des articles de journaux sur des expositions récentes ou futures dans toutes les grandes villes du monde. Des mots et des noms ont été entourés et soulignés. Il y a des notes écrites dans les marges.

Je ne sais pas ce que je cherche.

Un truc qui ferait que un plus un égale un. Elle était là et il était là et ils étaient ensemble. Et puis elle s'est retrouvée morte dans l'eau.

Les papiers glissent sous mes doigts. Je fouille. Je fouille. Je remue les piles et en dessous, je trouve un calendrier. J'écarte tout le reste. Le 27 août est entouré et marqué par un point d'exclamation. Dans la case, c'est écrit :

« Inauguration ! Résurrection !! »

A d'autres dates, il y a des pense-bêtes comme « Vente immobilière de Bonny Molière, Aller au pressing, Rdv chez le dentiste, Inscrire Travis pour la rentrée. » Des choses banales de tous les jours écrites en noir.

Je regarde au lundi 1^{er} août.

En rouge, en majuscules :

« 19 H. INTERVIEW DE BILLY. »

Le soir avant qu'on trouve la morte en train de flotter, ma sœur et moi.

Ou alors : le soir avant qu'elle nous trouve.

A côté de cette date, il y a une carte de visite d'accrochée avec un trombone. Dessus, il y a le nom de Taylor Bellweather, et dessous, *Journaliste*.

Avec un trait.

Ce n'est pas grand-chose, mais il n'y a peut-être que ça. Je déchire le mois d'août du calendrier et je le mets dans ma poche entre les pages d'*Alice*.

Celle qui me suit se met à briller fort autour de la poignée du tiroir du bas. Je l'ouvre. Le bois grince comme l'autre fois, mais cette fois je n'entends pas de pas en haut, pas de voix qui demandent qui est là. La porte qui donne sur le magasin reste fermée.

Mais il y a quelque chose de différent. Quelque chose a changé.

Le pistolet.

Il n'est plus là.

Pendant un instant, j'ai envie de courir aussi loin que possible de cet endroit. Pendant un instant, les ombres m'écrasent et il y a des murmures partout dans l'air. La cage à oiseaux se met à se balancer. Les poupées se redressent et tournent leur tête. Des yeux verts clignent en me regardant du haut d'une étagère. Celle qui me suit me dit que tout va bien, que je ne dois pas avoir peur.

Regarde, elle dit d'une voix que je reconnais.

Alors je regarde.

Et les ombres reculent. La cage à oiseaux est prise dans un courant d'air qui vient par la porte ouverte. Les poupées fixent le plafond. Le chat gris qui est toujours par là saute de l'étagère, il miaule et vient se frotter contre mes jambes.

Je prends un carnet de croquis dans le tiroir et je le feuillette. Il est plein de dessins de quelqu'un que je reconnais. La fille toute pâle de Billy Roth. Delilah. Quelques dessins sont finis, sa tête et ses épaules sont dessinées avec beaucoup de détails, mais sur la plupart des pages il n'y a que des petits bouts, comme s'il avait du mal à la voir, comme s'il essayait de s'en souvenir.

A la moitié du cahier, les dessins changent ; au début, c'était des profils et des portraits, et maintenant ça fait des angles pointus et des trucs avec des boulons, du bois sculpté et des fils de fer tordus. Comme si l'art imitait la vie et que, morceau par morceau, il essayait de reconstruire sa fille.

Je referme le cahier de dessins et je le remets dans le tiroir.

Je continue de regarder.

J'ouvre un autre tiroir, j'écarte encore des papiers, une calculatrice, une boîte de crayons cassés. Tout au fond, enveloppé dans un fin papier rose, je trouve un sac à main. Il est petit et doux et marron clair avec une fermeture en métal et une longue bandoulière très fine pour le mettre à l'épaule. Il y a des taches de sang sur le devant. Et une autre tache, la trace d'un pouce peut-être, là où la lanière rejoint le sac. Je sais que c'est du sang parce qu'il y en avait

aussi sur sa veste en jean, et la couleur est la même. Et je sais que ce sac est à elle parce que, dedans, je trouve son portefeuille et, dans le portefeuille, son permis de conduire.

Voilà. C'est ça que j'étais venue chercher. Je commence à remettre le papier rose autour du sac.

Tout d'un coup, celle qui me suit explose, ça fait des étincelles rouges et jaunes et orange, mais je ne l'écoute pas.

Je n'écoute pas.

Et quand quelqu'un attrape mon bras et dit :

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ici ?

Je lâche le sac et j'ouvre la bouche pour crier.

Travis colle son autre main sur ma bouche, j'étouffe. Le chat gris crache et s'enfuit dans l'ombre sous le bureau.

— Chut, ne fais pas de bruit, dit Travis dans mon oreille en me tirant en arrière. Il faut que tu t'en ailles. Tout de suite. Si elle apprend que tu es venue fouiner ici...

Mais trop tard.

Elle est en haut des marches, à nous regarder en souriant.

Elle dit :

— Tiens, re-bonjour, et elle descend d'une marche. Tu devrais plutôt passer par la porte d'entrée la prochaine fois, tu sais. Ce sous-sol n'est pas très sûr pour des enfants. Il y a trop de choses pointues et de bouts de métal rouillés.

— Elle allait justement partir.

Travis me pousse vers la porte de derrière.

— Attends, elle dit en penchant la tête sur un côté. Reste un peu, s'il te plaît.

Et voilà qu'elle a descendu toutes les marches de l'escalier et qu'elle se retrouve près de Travis et moi alors que je ne l'ai même pas vue bouger. Elle était en haut des marches. Et maintenant elle est juste devant moi.

En train de sourire, mais seulement avec sa bouche.

Ses yeux sont du brouillard et de la vapeur, pleins de métamorphoses. Ils sont du chagrin et de la peur. Ils sont sombres et ils sont clairs, moitié vides, moitié pleins. Perdus et en même temps déterminés.

— Tu es venue ici toute seule ?

Elle regarde partout dans la cave et elle voit le tiroir ouvert et le sac à main par terre, juste à côté.

Ses yeux reviennent sur moi, tout serrés. Ça crépite, ça chauffe, ça panique. Elle sait que je sais quelque chose que je ne devrais pas savoir, cette chose qu'elle a essayé de cacher à tout prix. Elle sait que je sais la vérité. Et elle sait que, si je peux, je la dirai à tout le monde.

— Eh bien.

Elle se penche pour ramasser le sac et elle le pose sur le bureau.

— Ta sœur et toi faites de sacrées petites détectives, pas vrai ?

— Maman, dit Travis.

Il a enlevé sa main de ma bouche mais il me tient encore par le bras et il me pousse derrière lui pour me cacher derrière son corps.

— Maman. Laisse-la partir. On ne va... Elle ne fait pas partie du plan.

Mme Roth sourit à son fils comme si elle était déçue d'avoir à lui dire la suite.

— Les plans, ça peut changer.

Et elle sort le pistolet de cow-boy de derrière son dos.

Travis dit :

— Maman, non.

Mme Roth passe devant lui et elle m'attrape par le bras, elle me tire vers elle. Le pistolet est baissé vers le sol, mais elle me tient fermement et son doigt se pose sur la gâchette comme s'il était impatient d'appuyer dessus.

Celle qui me suit fait des flammes qui lèchent le plafond, mais je suis la seule à transpirer et à suffoquer à cause de la fumée. Elle ne peut rien faire pour m'aider maintenant.

Mme Roth me serre contre elle avec un bras et parle à Travis au-dessus de ma tête.

— Va chercher Sam et amène-la à la maison.

Travis danse d'un pied sur l'autre.

— Pourquoi ?

— Tu sais très bien pourquoi.

Comme Travis ne bouge pas, Mme Roth dit :

— Travis. File.

— Tu vas lui faire du mal ?

— Bien sûr que non, elle dit. Il faut juste qu'on ait une petite discussion en tête à tête. Pour qu'elle sache ce qui est en jeu. Dans toute cette histoire.

Elle agite le pistolet, qui s'approche bien trop près de ma tête.

— Et Ollie ?

— Je ne compte faire de mal ni à l'une ni à l'autre.

Sauf qu'au moment où elle dit ça elle serre plus fort, et ça m'écrase les côtes et ça m'empêche de bouger.

— La petite, c'est juste une sorte de caution. Au cas où Sam refuserait de coopérer.

— Et après ? Quand Sam acceptera de ne rien dire... D'arrêter de fouiner... Tu la laisseras partir ? Tu les laisseras partir toutes les deux ?

Mme Roth me serre encore, mais cette fois comme si on était copines, et elle dit :

— Evidemment.

Mais moi, je ne la crois pas.

Sam

Les manches de la combinaison de Zeb me couvraient les mains, et le chapeau n'arrêtait pas de glisser sur le côté, même après que j'eus serré la lanière. J'ai retroussé le bas du pantalon pour éviter de marcher dessus et j'ai enroulé mes chevilles et mes poignets avec du gros scotch pour que les abeilles n'aient pas d'espace où s'infiltrer. Pour finir, j'ai baissé le long voile devant mon visage, j'ai enfilé une paire de gants, et je suis allée au rucher.

— Tu as une idée de qui aurait pu faire ça ?

Zeb a redressé une des ruches renversées.

Les abeilles qui y avaient élu domicile étaient parties depuis longtemps, maintenant. En abandonnant leurs rayons cassés et leur progéniture écrasée, leurs alvéoles pleines de miel, leurs mortes. Celles qui avaient survécu au carnage s'étaient enfuies, ce qui était la seule chose à faire. Pour passer les longs mois d'hiver et protéger ce qui restait de leur colonie, elles devaient aller chercher un meilleur endroit, une nouvelle ruche où elles pourraient tout recommencer.

— Des jeunes ? ai-je répondu. Ou un connard bourré qui déteste Ours, peut-être ?

Zeb a réprimé un petit rire.

— Ça me semble quand même injuste de s'en prendre aux abeilles, a-t-il dit.

J'ai acquiescé, mais je n'ai rien ajouté. Il y avait beaucoup de choses injustes, cet été, et j'avais envie que ça se termine.

J'ai approché un paquet d'aiguilles de pin fumantes de l'entrée d'une ruche un peu moins abîmée que les autres. Comme le service du shérif gardait encore tous les outils d'Ours en guise de pièces à conviction, ces aiguilles enflammées étaient ce que j'avais de mieux sous la main pour remplacer un enfumoir.

Un peu groggy, les abeilles se sont mises à sortir de la ruche et à escalader les parois de la boîte. Je m'attendais à les trouver plus énervées, plus excitées, mais peut-être qu'elles étaient en deuil. Leur colonie avait beau avoir moins souffert que les autres, peut-être qu'elles sentaient encore toutes les morts autour d'elles et qu'elles souffraient de la perte de leurs voisines.

— Fais bien attention en ramassant ces cadres, ai-je dit. S'il y en a avec des rayons intacts qui servent de réserve de miel, et pas pour les larves, on

pourra les mettre dans une autre boîte pour les ruches qui travaillent encore.

Zeb a approuvé avec un petit grognement.

On s'est mis à l'ouvrage sans rien dire en circulant doucement entre les ruches ; on sauvait ce qu'on pouvait sauver et on jetait le reste. Au bout du compte, on s'est retrouvés avec quatre ruches en état de fonctionner, deux à l'abandon et vides mais dans un état assez correct pour pouvoir accueillir une nouvelle colonie plus tard, et deux trop abîmées pour servir à quoi que ce soit. Zeb a emporté les ruches détruites jusqu'à son camion garé près du buisson de ciguë et a bazardé tout ça à l'arrière.

Quand il est revenu, on s'est mis au bord du rucher et on a bu de la limonade qu'il avait emportée dans une bouteille Thermos.

— Et maintenant on fait quoi ? a-t-il demandé.

— On les laisse faire, ai-je répondu. Elles vont réparer les rayons cassés et les remplir de nouveau de miel, autant qu'elles pourront, avant que le froid arrive. Comme on n'a pas fait de récolte cette année, elles devraient avoir largement de quoi tenir jusqu'au printemps. En espérant que d'ici là Ours sera...

Mais ces mots me paraissaient en fait impossibles, alors je n'ai pas fini ma phrase.

— Bien sûr qu'il sera revenu d'ici là, a dit Zeb. Bien sûr. J'espérais qu'il y croyait assez pour deux.

— Au cas où, ai-je repris. Il faudrait que tu mettes du foin autour des ruches en novembre ou décembre, avant qu'il neige. Ça les aidera à se maintenir au chaud.

Zeb s'est penché et a ramassé un long brin d'herbe. Il en a arraché les racines et a glissé la partie tendre entre ses dents.

— Il faudrait aussi que tu leur laisses un seau d'eau sucrée toutes les semaines, ai-je continué. Surtout en février et en mars, quand elles risquent d'être à court de réserves.

— Tu sais, a dit Zeb, j'ai toujours dit à ton père que, si jamais il partait d'ici, il devrait emmener ses maudites abeilles avec lui.

— A mon avis, s'il avait le choix, il ne partirait jamais. Il adore cet endroit.

Zeb a mâchouillé son brin d'herbe, puis il a hoché la tête et il a dit :

— C'est bien vrai, ça. Tu sais, quelques mois avant le décès de ta mère, Ours est venu chez nous pour me parler d'acheter ce terrain.

— C'est vrai ?

— Il voulait y construire une maison. J'ai desserré la lanière de mon voile.

— Rien d'extraordinaire. Juste une petite maison avec deux chambres. Assez grande pour vous quatre.

Avaler me faisait mal. Respirer me faisait mal. Tout me faisait mal, sauf contempler les minuscules points noirs qui allaient et venaient dans leurs petites boîtes blanches et confortables.

— Je me souviens, il avait dit que ta mère refusait de dormir par terre,

même s'il lui avait expliqué que l'herbe de la prairie était plus agréable que tous les matelas qu'on peut acheter. Il a dit qu'il voulait lui construire un vrai lit et un vrai toit, un toit avec un puits de lumière pour qu'il puisse continuer à voir les étoiles. Il voulait une vraie maison pour vous, les filles, et il pensait que cet endroit valait mieux que beaucoup d'autres parce que ici, au moins, vous aviez de l'air frais, des légumes du jardin, une rivière pour vous amuser et Franny et moi, pas trop loin.

Zeb a ri doucement et a passé une main sur ses cheveux clairsemés.

— Je ne vois pas vraiment ce qu'on avait à voir dans tout ça, mais cette chère Franny était gaie comme un pinson quand je lui ai raconté ce qu'il avait dit.

Une abeille a volé juste devant mon visage, puis s'est éloignée.

— Peut-être que je pourrai reprendre cette discussion avec lui, quand toute cette folie se sera un peu calmée. Peut-être qu'Ollie et toi n'allez pas tarder à revenir ici pour vous occuper correctement de ces abeilles. Dieu sait ce qui se passera si c'est moi qui dois m'en charger trop longtemps.

Tout ce que disait Zeb me donnait encore moins envie de partir.

Quand maman m'avait déposée ici, l'été dernier, on avait fait quelque chose qu'on ne faisait pas habituellement. On avait marché jusqu'à la prairie tous ensemble, maman, Ours, Ollie et moi, comme une vraie famille. A mi-chemin, Ours et Ollie avaient ralenti pour regarder une chenille toute poilue qui traversait le chemin de terre, et ils l'avaient posée dans les feuilles de l'autre côté. Maman et moi, on avait continué de marcher en donnant des coups de pied dans les cailloux.

Elle m'avait demandé si j'aimais rester ici. Je lui avais répondu que c'était mon endroit préféré au monde. Elle avait dit :

— Tu sais, c'est grand, le monde, Sammy.

Je lui avais expliqué que même si la vie me donnait l'occasion de faire un grand voyage dans toutes sortes de villes, de pays différents et de terres sauvages, même si je voyais les lueurs du nord et les châteaux de pierre et les champs pleins de tulipes rouges, même alors, mon cœur me ramènerait toujours à la prairie et à la rivière Crooked.

— Pourquoi est-ce que tu l'aimes tant ?

— Parce qu'elle est à nous.

J'ai ramassé une fleur pour qu'elle la mette dans ses cheveux.

Quand on est sorties de l'ombre des arbres, elle s'est retrouvée sous le soleil et elle a basculé la tête en arrière en fermant les yeux. Je l'ai regardée en retenant mon souffle. Ça faisait des années que je lui parlais de cet endroit, que j'essayais de la convaincre. Et maintenant elle était là. Je me souviens de m'être dit : *Enfin !* Elle a rouvert les yeux juste au moment où Ours et Ollie apparaissaient à l'orée de la prairie, et j'ai attendu qu'elle leur dise qu'elle avait changé d'avis, qu'elle allait rester, qu'on restait tous ensemble. Mais quelques minutes plus tard elle m'embrassait, me faisait ses au revoir et me disait d'être gentille ; elle agitait la main en l'air et marchait avec Ollie pour

regagner les arbres. Puis, trois semaines plus tard, on revenait à notre maison à Eugene en laissant Ours, et rien n'avait changé.

Maintenant, je me disais qu'elle devait être au courant depuis longtemps pour la maison ; ils avaient dû y réfléchir ensemble, et ils avaient gardé ça secret pour nous faire une surprise, à Ollie et moi. Ça m'aidait un peu, de savoir qu'elle était morte en rêvant d'un avenir radieux, où ses filles vivraient avec leur père dans le plus bel endroit du monde, où elles retrouveraient le moyen d'être heureuses.

Zeb m'a tendu la bouteille Thermos pour me proposer une autre gorgée de limonade, mais j'ai refusé — j'avais peur que mon ventre supporte mal tout ce sucre. On est restés comme ça, côte à côte pendant plusieurs minutes, sans rien dire. Les abeilles bourdonnaient dans le rucher, mais moins fort et avec moins d'enthousiasme que dans mon souvenir, comme si elles étaient moins motivées pour travailler maintenant qu'Ours n'était plus là.

Il y a une tradition chez les apiculteurs, une superstition tenace qui veut que si quelque chose d'important se passe dans la maisonnée, si l'apiculteur ou quelqu'un de sa famille se marie, a un enfant, doit s'en aller un moment ou meurt, alors quelqu'un doit aller le dire aux abeilles. Sinon, la colonie va essaimer et quitter sa ruche ou, pire, elle peut tomber raide morte en plein vol. J'imagine qu'Ours avait déjà parlé de maman à ses abeilles, et qu'il aurait voulu que je leur parle de son arrestation et du fait qu'il risquait de ne pas revenir, mais je ne me voyais pas le faire, pas devant Zeb.

Soudain, une branche a craqué derrière nous.

Zeb et moi nous sommes retournés vers le chemin qui menait au buisson de ciguë. Au début, on n'a rien vu d'autre que les arbres et de l'ombre. Puis les ombres ont frémi, et Travis a avancé dans la prairie d'un pas décidé en écrasant le trèfle et les pissenlits sous ses grosses chaussures. Ses yeux étaient cachés derrière des lunettes de soleil. Quand il est arrivé à nous, j'ai eu un petit mouvement de recul en repensant à la nuit d'avant, quand les doigts d'Ollie avaient déplacé la goutte de bois sur le plateau de Ouija, mais je me suis reprise en espérant qu'il ne l'ait pas remarqué.

Il a hoché la tête vers Zeb.

— Mme Johnson m'a dit que je vous trouverais ici, a-t-il annoncé.

— On fait un brin de ménage.

Zeb a levé un bras en direction du rucher.

— Et je prends un petit cours d'apiculture, au passage.

Travis a jeté un coup d'œil vers les ruches, puis il a pointé le menton vers le tipi.

— Cette peinture risque de ne pas partir facilement, vous savez. Ce serait peut-être mieux de racheter une nouvelle toile.

Zeb a acquiescé et refermé la bouteille Thermos.

— On peut dire qu'ils se sont bien défoulés, en tout cas.

Travis a secoué la tête.

— Oui. C'est lamentable.

Zeb m'a regardée, puis il a regardé Travis, qui remuait les mains dans ses poches et raclait le sol du bout de sa chaussure comme un cheval inquiet ; ensuite ses yeux se sont de nouveau posés sur moi et sur Travis. Il a toussoté et a dit :

— Bon, eh bien, si on a fini, rentrons à la maison. Franny va se demander ce qu'on fabrique.

— Tu permets que je dise au revoir ? ai-je demandé.

Zeb a paru réfléchir une seconde, puis il a hoché la tête et m'a retiré le chapeau et le voile de la tête.

— Tu as un quart d'heure. Pas plus. Si tu n'es pas revenue à temps, je raconterai ta petite escapade nocturne à tes grands-parents. Vu ?

J'ai acquiescé, puis j'ai retiré mes gants et le reste de la combinaison pour les lui donner.

— Un quart d'heure.

— C'est ça.

Il m'a fait un clin d'œil et m'a laissée seule avec Travis près du rucher.

— Une escapade nocturne ? a questionné Travis.

— Oh ! ce n'est rien.

J'ai avancé jusqu'à la table de pique-nique renversée.

Travis m'a suivie. J'ai attrapé la table par un bout, Travis par l'autre, et on l'a remise sur pieds. Le bois était couvert d'une épaisse couche de terre. Je me suis appuyée contre le bord et j'ai croisé les bras sur ma poitrine. Travis est resté planté devant moi en trifouillant dans ses poches.

— Alors, tu pars bientôt ? a-t-il demandé.

J'ai opiné du chef.

— Mes grands-parents arrivent demain matin.

— Mais tu vas revenir.

Mes doigts se sont mis à pianoter sur mon coude.

— Pas sûr.

— Mais, le procès ? Tu dois bien revenir pour ça au moins, non ?

J'ai haussé les épaules.

— Je ne sais pas.

Travis s'est mis à hocher la tête encore et encore, comme s'il ne se rendait pas compte qu'il faisait ça, comme s'il ne pouvait plus s'arrêter une fois qu'il avait commencé. Il a sorti de sa poche arrière une cigarette et le briquet doré qu'il avait tout le temps. Il a tapé la cigarette contre sa paume pendant plusieurs instants. Puis, il l'a mise à ses lèvres et a allumé le briquet au creux de sa main avant d'inhaler profondément. De la fumée est sortie de sa bouche et de son nez.

— Tu crois toujours qu'Ours est innocent ?

J'ai écarté le nuage de fumée d'un geste de la main.

— Evidemment.

— Et tu l'as trouvée, ta preuve ?

Je me suis rappelé les mains d'Ollie flottant au-dessus de la goutte de

bois, la touchant à peine. Elle avait fermé les yeux en serrant les paupières.

— Si c'était le cas, Ours ne croupirait pas en prison, ai-je répondu.

— Tu avais pourtant dit que tu avais trouvé quelque chose près de la rivière, non ?

Il a soufflé sa fumée en l'air.

— Où est-ce que ça en est, ça ? a-t-il ajouté.

J'ai de nouveau haussé les épaules.

— Au point mort.

Travis s'est mis à jouer avec son briquet, l'allumant puis l'éteignant rapidement. J'ai repensé au jour où il nous avait apporté du gâteau à la prairie, à la réaction d'Ollie, et à la façon dont elle s'était comportée quelques jours plus tard, chez Patti's Diner.

— Ours est innocent, ai-je dit.

— Comment peux-tu le savoir ?

Je revoyais Ollie envoyer des boulettes à Travis, passer son doigt sur la vitrine de la boutique pour retracer encore et encore le nom de Delilah, Ollie assise dans l'herbe à côté de la tombe de Taylor Bellweather — toutes les façons qu'elle avait employées pour essayer de me faire comprendre.

— L'intuition, je suppose.

— Et que te dit ton intuition ? a-t-il insisté.

— Que les choses ne sont jamais aussi simples qu'on le voudrait.

Le pouce de Travis ne cessait d'actionner le briquet. Clic, flamme, fumée. Clic, flamme, fumée.

— Travis, pourquoi es-tu venu ? Honnêtement.

— Je suis venu te voir.

Il a fait tomber la cendre du bout de sa cigarette.

— Pour quoi faire ?

Il a repris une bouffée sur sa cigarette. Ses mains tremblaient.

— Elle est venue chez toi, c'est ça ? ai-je demandé.

— Qui ?

Il a tripoté son briquet et essayé de le remettre dans sa poche.

Mais il lui a glissé des doigts et il est tombé par terre devant nous. On s'est penchés en même temps pour le ramasser, et nos mains se sont frôlées. Travis a reculé comme si ce contact l'avait brûlé.

— Tu sais bien qui.

J'ai ramassé le briquet et l'ai retourné pour l'observer. Un serpent à sonnette était gravé sur une face, la queue dressée, les yeux menaçants.

— Elle est venue, n'est-ce pas ? Elle est venue pour l'interview.

— Non, je te l'ai déjà dit. Non.

Il a jeté son mégot par terre et l'a écrasé du bout de sa chaussure.

— Elle n'est jamais venue.

Il a tendu la main pour récupérer son briquet.

J'ai refermé mes doigts sur le petit objet.

— Je ne te crois pas.

Il a froncé les sourcils en regardant mon poing fermé, puis il a remis les mains dans ses poches et les a ressorties pour se frotter la nuque.

— Moi, je crois que tu sais ce qui lui est arrivé, ai-je dit. Et peut-être même que tu n'y es pas pour rien.

Il a secoué la tête.

— Ce n'est pas ce que tu crois.

— C'est toi qui as mis cette clé dans ma sacoche, pas vrai ?

Il était incapable de me regarder dans les yeux.

— Et ce briquet ? Il est à elle, hein ?

Mon pouce a frotté le bord du petit objet.

— Ecoute, Sam, je peux tout expliquer. Arrête juste de parler une minute. Arrête de...

Il s'est alors élancé vers moi.

J'ai essayé de m'écarter, mais j'étais bloquée par la table. Il m'a attrapée par un poignet, m'empêchant de bouger.

— Tu me fais mal !

J'ai tordu mon bras, mais il a serré encore plus fort et m'a forcée à ouvrir les doigts.

Le briquet est tombé par terre.

— Il faut que tu saches un truc. Un truc important. Ta... Il y a...

Il a bafouillé, puis il a inspiré à fond et a dit :

— Viens avec moi.

— Quoi ? Pourquoi ? Non, pas question.

— S'il te plaît. C'est déjà assez difficile comme ça, ne me complique pas les choses.

Je l'ai dévisagé et, dans ses pupilles dilatées, j'ai vu ma bouche pincée, mes mâchoires serrées, mes taches de rousseur sur ma peau claire — je me suis vue, toute seule et effrayée.

— Je n'irai nulle part avec toi, ai-je déclaré.

Il a baissé les yeux un instant. Les muscles de son cou se sont crispés puis détendus. Quand il a relevé la tête, quelque chose avait changé dans son visage, son expression s'était durcie.

— Oh ! si, tu vas venir.

Je me suis écartée de lui autant que possible, mais il me tenait toujours par le poignet et le bord de la table me rentrait dans le dos. J'étais coincée.

— Je vais hurler, ai-je annoncé.

— Personne ne t'entendra.

— Pourquoi tu fais ça ?

Il n'a rien répondu.

— Travis, s'il te plaît. Lâche-moi !

Un fort coup de klaxon a soudain retenti à travers la prairie, et la camionnette de Zeb s'est arrêtée quelque part de l'autre côté des arbres. Travis et moi nous sommes tournés vers le chemin. Une portière s'est ouverte sans se refermer, et le moteur a continué de tourner.

— Sam ! a crié Zeb à travers les arbres. Travis a desserré sa prise.

J'ai dégagé mon bras et l'ai ramené contre moi pour frotter doucement les marques rouges qui s'étaient formées sur mon poignet.

— Sam !

Il y a eu des bruits de broussailles sèches écartées, écrasées.

Zeb est apparu sous le soleil, boitillant vers nous à travers champ, une main sur sa mauvaise hanche, l'autre s'agitant dans les airs tandis qu'il répétait et répétait mon nom.

J'ai couru vers lui. Il a posé les mains sur mes épaules et s'est penché, épuisé. J'ai mis mon bras sous ses épaules et l'ai aidé à se redresser. Il était à bout de souffle. La sueur coulait sur son front. Ses joues étaient écarlates et ses yeux humides.

J'ai essayé de l'aider à se calmer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— C'est Ollie. Elle est partie.

C'étaient les mots exacts que grand-mère avait prononcés le matin où maman était morte, quand elle nous avait fait asseoir sur le canapé, Ollie et moi, pour nous dire : « Parfois, la vie n'est pas juste. Parfois, nous prions, et Dieu refuse d'entendre. *Elle est partie.* »

Une main invisible m'a prise à la gorge et a serré. A ce moment, il aurait été difficile de dire si c'était Zeb qui s'appuyait sur moi, ou moi sur lui.

— Elle a pris son vélo, a-t-il indiqué.

La main invisible m'a lâchée, et j'ai pu de nouveau respirer.

— Elle n'a pas dit à Franny où elle allait ? ai-je demandé.

Zeb a secoué la tête.

— Franny ne l'a même pas entendue descendre l'escalier.

— OK, ai-je fait. OK. Bon, ne paniquons pas. Je le disais plus pour moi que pour lui.

— Je suis sûre que tout va bien. Elle devait juste s'ennuyer, et elle est partie faire un tour à vélo. Elle est sûrement allée en ville. Je parie qu'elle doit être sur le chemin du retour, maintenant.

Zeb a hoché la tête.

— Je l'espère.

— Mais on devrait peut-être quand même partir à sa recherche, au cas où ?

— Sais-tu où elle aime aller ? a-t-il demandé.

J'ai pressé sa main dans la mienne.

— Oui. On va la trouver.

J'ai lancé un regard vers la table de pique-nique derrière moi, où j'avais laissé Travis, mais il avait disparu. J'ai fait quelques pas dans cette direction en scrutant la prairie, le rucher, les arbres alentour, mais je ne le voyais pas. Il s'était littéralement évaporé sous le soleil.

— Allons-y, Sam, a dit Zeb.

Sous la table, le briquet au serpent a brillé en interceptant un rayon de

lumière. Je l'ai ramassé et l'ai glissé dans ma poche.

Je me suis efforcée d'avoir l'air plus confiante que je ne l'étais en réalité.

— On va commencer par la bibliothèque, ai-je annoncé.

Bras dessus, bras dessous avec Zeb, on s'est dépêchés de rejoindre sa camionnette.

Ollie

J'ai laissé quelque chose derrière moi. Au moment où Mme Roth me poussait vers la porte de derrière et où je montais les marches en ciment de dehors, le chat gris lui a couru entre les jambes et elle a trébuché. J'ai fait semblant de trébucher moi aussi et j'ai fait tomber mon *Alice* par terre. Si ma sœur me cherche, elle ira sûrement d'abord à la bibliothèque et, comme je n'y serai pas, elle viendra ensuite au magasin. Si ma sœur me cherche, elle verra forcément le livre, et elle saura que je l'ai laissé exprès et qu'il y a quelque chose d'important pour elle entre ses pages.

Si ma sœur me cherche.

Je suis dans une remise, attachée à une chaise. Chaque fois que je bouge, même un tout petit peu, les cordes s'enfoncent dans mes poignets et mes chevilles. Je suis dans une remise, attachée à une chaise, et même si le soleil est haut dans le ciel en ce moment il ne tardera pas à se coucher.

Je ne veux pas être là quand il fera nuit.

Mme Roth est debout à côté de la porte à moitié ouverte, avec son pistolet bien en évidence. Elle regarde dehors et puis vers moi. Dehors et puis vers moi.

Celle qui me suit ne veut pas rentrer dans la remise. Ou alors elle ne peut pas. Peut-être que l'air est trop lourd ici pour elle, trop gênant. Alors elle reste à côté de la seule fenêtre du bâtiment, où je peux la voir briller tout blanc du coin de l'œil.

Derrière moi, Billy Roth tape sur quelque chose avec un marteau. Le bruit me résonne dans la tête et me fait mal aux dents. Sa fille toute pâle est à côté de lui. Je ne la vois pas, mais je l'entends gémir. Elle voudrait partir mais elle se sent coupée en deux.

Quand Mme Roth m'a amenée dans la remise, Billy Roth est venu, il m'a souri et il a dit :

— Je me souviens de toi.

Mme Roth m'a poussée sur une chaise et m'a attaché les mains et les pieds. Elle m'a dit de ne pas bouger d'un pouce.

Billy Roth s'est penché au-dessus de moi et il a attrapé ma tresse qu'il a touchée entre ses doigts.

— On dirait vraiment Delilah.

Il s'est redressé et il est retourné à son établi en disant :

— J'en aurai bientôt fini avec elle, et après tu t'occuperas du reste.

Mme Roth a serré les cordes en doubles nœuds et m'a fourré un chiffon dans la bouche. Au début, j'ai suffoqué à cause du goût de cambouis, mais maintenant je suis habituée.

Dehors, on entend un bruit de moteur dans l'allée.

— Ah, enfin, dit Mme Roth. Billy, garde un œil sur elle, chéri.

Il frappe avec son marteau, coup après coup, des coups réguliers.

Mme Roth sort de la remise mais pas trop loin et, quand le moteur s'arrête, j'entends encore tout ce qu'elle dit.

— Où est-elle ?

Travis lui répond. Au début, sa voix est loin, puis elle est de plus en plus proche.

— Zeb est arrivé avant que je puisse l'emmener.

— Tu lui as dit que sa sœur était ici ?

— Je n'ai pas eu le temps.

Ils sont de l'autre côté de la porte maintenant, je les entends mais je ne les vois pas.

— Comment ça, tu n'as pas eu le temps ?

— Ils savent qu'Ollie a disparu. Ils la cherchent.

— Qui, ils ?

— Zeb, Franny, Sam. Et sûrement le shérif aussi, maintenant.

Mme Roth soupire et dit « Seigneur Dieu », mais je ne sais pas si elle prie ou si elle jure.

Travis se met à parler à toute vitesse :

— J'ai essayé, maman. Mais du coup, Zeb... est arrivé. Et tu as dit qu'il fallait que personne d'autre ne le sache. Je ne savais plus quoi faire. J'ai bien fait, non ? De partir ? De revenir ici ? Maman ? Dis quelque chose.

Elle parle tout bas.

— Tu as fait ce que tu as pu. Tu as fait ce que tu croyais être le mieux pour notre famille.

— Elle ne sait pas ce qui s'est réellement passé, maman, dit Travis.

— Comment peux-tu en être aussi sûr ?

— On n'a pas les menottes aux poignets, que je sache ?

— Ne joue pas au malin avec moi.

— Elle se doute de certaines choses, mais elle n'a aucune preuve, il dit. Alors on n'a qu'à oublier tout ça, hein ? On ramène Ollie chez elle, on attend le procès, on voit ce que ça donne et on continue de faire comme si on n'y était pour rien ?

— Non, dit Mme Roth. Je crois que ça ne va pas être possible.

— Mais elles s'en vont bientôt, Sam me l'a dit. Elle a dit que ses grands-parents... elle a dit qu'elle ne reviendrait pas. Donc tout va bien, non ? On n'a qu'à...

— J'aimerais que ce soit aussi simple.

Là, la voix de Mme Roth devient bizarre, comme toute craquée et pleine

de trous.

— Tous ces détails qui traînent...

— Comment ça ?

Mme Roth revient à l'intérieur et Travis la suit. Il s'arrête au niveau de la porte et il me regarde et il regarde les doubles nœuds des cordes et le chiffon dans ma bouche.

— Putain, il dit.

— Pas de gros mots, s'il te plaît.

Mme Roth tape avec son pouce sur la poignée gris perle de son pistolet. Tap-tap-tap.

Travis regarde derrière moi, là où son père travaille, et sa tête se décompose. Il avance d'un pas, et puis il recule un peu, comme s'il ne savait pas trop quoi faire.

— Qu'est-ce que c'est que ce *truc* ? il dit.

— Parle moins fort, dit Mme Roth.

— C'est là-dessus qu'il bosse ?

Il s'approche un peu mais pas trop et il penche la tête en plissant les yeux.

— C'est des... ? C'est quoi, là, à la base ? Est-ce que... est-ce que c'est... *des os* ?

Il recule en regardant sa mère et en secouant la tête.

— C'est de la cire, hein ? Ou du bois ? Ce n'est pas du vrai. Je veux dire, ce n'est pas...

— Travis !

Mme Roth lève une main en l'air pour le faire taire.

Pendant un moment, on retient tous notre souffle, on attend qu'il se passe quelque chose. Puis Travis se passe une main sur la figure et il tourne le dos à la sculpture de son père pour se tourner vers moi.

— Il faut libérer Ollie. Il avance vers la chaise.

— On n'a qu'à la détacher et la déposer dans la forêt. Ça nous laissera assez de temps pour...

Mme Roth l'attrape par le bras pour l'empêcher de venir plus près de moi.

— Laisse-la.

Il regarde sa mère et je vois dans ses yeux qu'il a peur.

— Tu n'es pas sérieuse.

— On peut encore tout arranger.

— Quoi ? Comment ? Maman, écoute-moi.

Il parle à toute vitesse maintenant, et ses mots se mélangent.

— On est dans la merde jusqu'au cou, là, on ne peut pas, ce n'est pas ce qui était prévu. Tu avais promis que tout irait bien mais non, c'est un sacré putain de merdier et on n'arrivera jamais à s'en sortir, pas comme ça, pas maintenant, bordel !

— Pas de gros mots, elle dit calmement.

Puis :

— Appelle-la.

Travis secoue la tête, sa bouche s'ouvre et se ferme comme celle d'un poisson.

Mme Roth continue :

— Appelle Sam et dis-lui que, si elle veut revoir sa sœur vivante, elle ne doit rien dire de ce qu'elle sait, ni au shérif, ni à Zeb, ni à personne. Qu'elle vienne ici pour qu'on règle tout ça. Et qu'elle vienne seule. Tu as compris ?

Travis fait signe que oui.

Mme Roth se tourne et me sourit.

Un papillon de nuit tout blanc se cogne contre la fenêtre.

Sam

Le bibliothécaire a hoché la tête et dit :

— Oui, elle était là. Une gamine très mignonne, avec des tresses et des lunettes violettes, c'est bien ça ?

— Oui, c'est elle. C'est Ollie.

Je me suis agrippée au bord du comptoir en serrant si fort que mes jointures ont blanchi.

L'homme s'est gratté la joue et a regardé vers le plafond.

— Oui, oui, je me souviens d'elle. Elle est venue il y a environ trois heures, vers 14 h 30, peut-être. Elle voulait faire une recherche sur Billy Roth. Pas très bavarde comme petite, hein ?

— Quand est-elle partie ?

— Voyons voir...

Son regard s'est perdu par-dessus mon épaule, et ses doigts ont pianoté sur le comptoir.

Je me suis balancée d'une jambe sur l'autre. Zeb attendait sur le parking en laissant le moteur tourner. J'ai lancé un coup d'œil vers la porte d'entrée. J'avais mal à la plante des pieds. Mes paumes me démangeaient. Je me suis penchée vers le bibliothécaire.

Il a arrêté de pianoter.

— En fait, je ne suis pas sûr, a-t-il dit.

— Comment ça, vous n'êtes pas sûr ?

J'ai dû desserrer les dents pour pouvoir parler.

— Eh bien, attendez, que je réfléchisse un peu.

Il se met à gratter sa barbe de trois jours.

— Elle était encore là quand je suis parti dans la réserve charger un carton de retours. Il devait être environ 15 heures, je crois, peut-être un peu avant... ça m'a pris une vingtaine de minutes... et, quand je suis revenu à l'accueil, votre sœur n'était plus là. La table où elle travaillait était débarrassée, impeccable. Une gentille fille. Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ?

J'ai lancé un regard vers la pendule suspendue au-dessus de la tête du bibliothécaire. Beaucoup de choses pouvaient se passer en trois heures. Beaucoup de choses fâcheuses.

— Rien de grave ?

L'homme a commencé à sortir de derrière son comptoir.

— Est-ce qu'elle...

Je n'ai pas répondu à ses questions et j'ai couru dehors. Je suis montée dans la camionnette de Zeb et j'ai claqué la portière.

— Elle n'est pas là, ai-je annoncé.

Zeb a fait marche arrière pour se diriger vers la sortie.

— On va où, maintenant ?

* * *

Le panneau dans la vitrine du Grenier de Delilah indiquait « Désolés, nous sommes fermés. Revenez plus tard » ; j'ai actionné la poignée malgré tout, faisant tressauter la porte dans son encadrement.

J'ai frappé sur la vitrine.

— Ohé ? Madame Roth ? Vous êtes là ? C'est moi. C'est Sam.

Zeb a baissé la vitre côté passager et m'a fait signe de revenir à la camionnette.

— S'ils ne sont pas là, ils ne sont pas là.

— Je crois qu'il y a une autre porte derrière. J'en ai pour une minute, ai-je ajouté en le voyant commencer à protester.

Il a acquiescé et s'est rassis sur son fauteuil.

J'ai contourné le bâtiment pour prendre la ruelle qui passait à l'arrière. Là, une tache d'un vert vif m'a sauté aux yeux sur le gris de l'asphalte. Je me suis penchée et j'ai ramassé le livre pour effleurer du bout des doigts le lapin blanc en relief sur sa couverture. J'ai regardé des deux côtés de la ruelle.

— Ollie ?

Pas de réponse.

J'ai descendu quelques marches en ciment jusqu'à une porte fermée qui devait mener au sous-sol de la boutique. J'ai frappé, frappé et crié son nom, mais pour toute réponse je n'ai eu que l'écho de ma voix. J'ai calé le livre d'*Alice* sous mon bras et suis retournée au pick-up où Zeb m'attendait, un bras sorti par sa fenêtre.

— Alors ? a-t-il demandé.

Je lui ai montré le livre avant de le glisser dans ma poche.

— Elle était là, mais je ne sais pas quand.

Il a hoché la tête et s'est penché sur la banquette pour ouvrir la portière passager.

— On devrait essayer chez Patti's, ai-je dit.

— Tu crois qu'elle y sera ?

— Non, mais peut-être que quelqu'un aura vu quelque chose.

Il a remonté sa vitre et éteint le contact.

On est entrés ensemble chez Patti's. La plupart des tables étaient vides. Un vieil homme était assis au bar. Il s'est tourné quand on est entrés et a salué Zeb d'un signe de tête.

Zeb lui a rendu son salut et a dit :

— Albert.

Le vieil Albert s'est repenché au-dessus de sa tasse de café. Belinda a poussé les portes battantes des cuisines, une assiette avec frites et sandwich entre les mains. Elle nous a vus attendre près du comptoir et a lancé :

— J'arrive tout de suite.

Elle a apporté le plat à une table dans le fond du restaurant. En revenant, elle a ajusté son chemisier, attrapé deux menus, et elle nous a souri en disant :

— Alors, juste vous deux aujourd'hui ?

— On n'est pas venus pour manger, ai-je dit.

Elle a froncé les sourcils et rangé les menus dans leur boîte.

— On cherche une petite fille, a annoncé Zeb.

Les sourcils dessinés au crayon de Belinda se sont relevés.

— Vous vous souvenez de ma sœur ? Ollie ? On est venues déjeuner ici, lundi midi. Elle a commandé de la soupe à la tomate et du fromage grillé. Environ cette taille. Avec des lunettes violettes et des tresses qui lui tombent en bas du dos...

— Bien sûr que je m'en souviens, a répondu Belinda.

Albert s'était retourné et nous regardait maintenant.

— Est-ce qu'elle est venue ici, aujourd'hui ? ai-je demandé.

Les rides se sont creusées sur le front de Belinda, et une fossette s'est formée sur son menton.

— Non, ma belle. Non, je ne l'ai pas revue depuis que vous êtes venues toutes les deux.

— Sam ?

L'agent Santos était à quelques mètres de nous au milieu de la salle, en train de s'essuyer la bouche avec une serviette. Elle était habillée en civil, et des barrettes rose fuchsia dégageaient ses cheveux bruns de son visage. Elle devait être cachée dans un recoin hors de vue quand on est entrés et elle s'approchait de plus en plus maintenant.

— Sam, a-t-elle répété. Quelque chose qui ne va pas ?

Tout. Absolument tout.

Elle a levé les yeux vers Zeb.

— Ollie a disparu, a-t-il lâché.

L'agent Santos était assez près de moi pour poser une main sur mon épaule.

— Dites-moi les endroits où vous avez déjà cherché.

Zeb n'a pas pris la peine de lui dire qu'Ollie et moi étions punies pour avoir pris sa voiture, mais il lui a raconté tout le reste.

Lorsqu'il a eu terminé, l'agent Santos a sorti son porte-feuille et a tendu un billet à Belinda.

— Gardez la monnaie, lui a-t-elle dit avant de s'adresser à Zeb. Vous et Sam, retournez à la maison au cas où elle reviendrait. Faites encore un tour dans la prairie et du côté de la rivière. Je vais lancer un rapport, puis faire un saut à l'hôpital.

— Oh ! mon Dieu, mon Dieu, a fait Belinda avant de poser une main sur sa bouche.

L'agent Santos a continué :

— Je vais également patrouiller en ville, puis je prendrai la route de Smith Rock et Lambert Road. Si on ne l'a pas retrouvée d'ici une heure, on fera venir des chiens de détection chez vous.

Albert a posé un billet de cinq dollars sur le comptoir et a déclaré à Zeb :

— Je vais rameuter Clinton et Mack et quelques autres qui n'ont rien de mieux à faire.

Zeb a hoché la tête. Il a mis son bras sur mon épaule. Belinda a dénoué son tablier et l'a posé sur la caisse-enregistreuse.

— Je viens aussi.

L'agent Santos a consulté sa montre.

— Il est presque 18 heures. On fixe rendez-vous à tout le monde chez les Johnson dans une heure.

Elle a tapoté sa montre et m'a regardée.

— Je suis sûre qu'elle sera rentrée d'ici là et qu'on finira tous autour de la table, à manger les légendaires beignets de Franny.

Malgré tout, elle s'est précipitée hors du restaurant comme si elle croyait exactement le contraire.

Zeb m'a poussée gentiment vers la porte. Par-dessus mon épaule, j'ai demandé à Belinda :

— Est-ce que Travis travaille aujourd'hui ?

— Il aurait dû être là pour le service de midi, mais il n'est pas venu. Ah, ces jeunes...

Elle a haussé les épaules d'une manière qui m'a fait penser que ce n'était pas la première fois qu'il manquait à ses obligations, puis elle a disparu en cuisine pour prévenir le reste du personnel de son départ.

* * *

Pendant le trajet du retour chez Zeb et Franny, le nœud qui s'était formé dans mon ventre depuis qu'on avait quitté le restaurant grossissait à chaque kilomètre. Les yeux perdus par la vitre, je passais mon pouce sur la tranche du livre d'*Alice* en me rappelant les paroles de Travis. « Il faut que tu saches un truc. Un truc important. Viens avec moi. » J'ai retourné mon poignet et j'ai effleuré ma chair meurtrie là où il m'avait serrée — si fort que j'avais cru que mes os allaient se briser. « Que te dit ton intuition ? »

— S'il te plaît, ai-je dit d'une toute petite voix. S'il te plaît, Zeb, va plus vite.

Il a appuyé sur l'accélérateur, et j'ai fait quelque chose que je n'avais pas fait depuis des années. J'ai fermé les yeux et j'ai prié.

* * *

Quand Zeb est arrivé dans l'allée, j'ai sauté de la camionnette avant même qu'il coupe le moteur et j'ai couru dans la cuisine où Franny était assise devant la table en fixant le téléphone comme si elle espérait pouvoir le faire sonner rien qu'en le regardant, et Ollie serait au bout du fil pour lui dire que tout allait bien.

Je me suis arrêtée dans l'encadrement de la porte. Franny a tourné la tête vers moi. Nos regards se sont croisés, et le peu d'espoir qu'elle avait dans les yeux s'est éteint le temps que je lui demande :

— Du nouveau ?

Franny a secoué la tête très lentement en tordant une serviette entre ses mains. Ses yeux se sont de nouveau posés sur le téléphone, et elle a dit :

— Je crois qu'il serait temps qu'on appelle le shérif.

— On a vu l'agent Santos chez Patti's, lui ai-je répondu. Elle commence les recherches. Tout le monde se retrouve ici dans une heure.

Zeb est entré dans la cuisine derrière moi.

— Pas la peine de rester comme ça à te ronger les sangs, maman. Fais donc quelque chose pour t'occuper.

Franny s'est levée. Elle est allée à l'évier, a rempli un pichet d'eau, y a versé un sachet de limonade en poudre et a mélangé avec une cuillère de bois. Puis elle a mis une casserole sur la cuisinière, a mesuré des quantités d'eau, de beurre, de sucre, a ajouté une pincée de sel et s'est mise à brasser l'ensemble en attendant que les ingrédients chauffent. Elle travaillait méthodiquement, doucement ; je voyais bien qu'elle mettait toute son inquiétude dans cette routine si familière de préparation des beignets. Je les ai laissés dans la cuisine et je suis montée dans la chambre d'amis.

Le sac de couchage d'Ollie était encore par terre, à côté de la commode. Son pyjama était bien plié au bout du lit. J'ai cherché un mot, un message. Sur le bureau, la commode, son lit, le mien, le bord de la fenêtre, derrière la porte. Rien. Un coin de la boîte de Ouija dépassait de sous son lit. Je l'ai prise et j'ai enlevé le couvercle. La goutte de bois avait glissé dans un angle.

J'ai posé le bout de mes doigts sur le bord du pointeur et j'ai murmuré :

— Est-ce qu'Ollie va bien ?

La goutte n'a pas bougé. J'ai remis le couvercle sur la boîte et posé le jeu sur la commode.

Je me suis assise au bout du lit d'Ollie, puis je me suis relevée pour prendre son livre d'*Alice* dans la poche arrière de mon pantalon. Elle emportait ce bouquin partout avec elle et, si elle l'avait laissé, c'était sûrement pour une bonne raison. J'ai feuilleté rapidement les pages. Une petite feuille de papier déchirée dans une grande page de calendrier était pliée vers le début du livre. Il y avait le 1^{er} août ainsi que le 2 et le 3, mais c'était cette première date, celle du jour de l'interview du père de Billy, qu'elle avait voulu que je voie. En dessous, il y avait un autre bout de papier, plié en quatre. Je l'ai déplié. Je n'ai eu qu'à lire le titre pour reconnaître qu'il s'agissait d'un article photocopié parlant de l'accident d'Ours et de cette terrible soirée, dix ans plus

tôt, qui avait changé tout le cours de notre vie. Sur la page d'en face, elle avait souligné un passage à l'encre rouge dans son livre :

« C'était bien plus agréable à la maison, pensait la pauvre fille, on ne grandissait pas et on ne rapetissait pas à tout bout de champ, et il n'y avait pas de souris ni de lapin pour vous envoyer de côté et d'autre. Je regrette presque d'être entrée dans ce terrier... et pourtant... et pourtant... le genre de vie que je mène est vraiment très curieux ! Je me demande bien ce qui a pu m'arriver ! Au temps où je lisais des contes de fées, je m'imaginais que ce genre de choses n'arrivait jamais, et voilà que je me trouve en plein dedans ! »

J'ai regardé la coupure de journal une nouvelle fois. Le nom de Billy Roth était entouré tant de fois que le papier commençait à être troué, et, dans l'espace blanc en bas de page, on aurait dit qu'Ollie avait essayé d'écrire quelque chose. Mais les lettres étaient tordues et rayées de tant de coups de crayon que je ne pouvais pas comprendre un seul mot. Peu importait. Je savais ce qu'elle voulait me dire, ce qu'elle avait essayé de me dire depuis le début, et je savais aussi où la trouver maintenant : à l'endroit précis où je priais pour qu'elle ne soit pas.

J'ai laissé le livre sur le lit et j'ai couru en bas. Une carte de la ferme et de la prairie où l'on voyait les courbes de la rivière Crooked était étalée sur la table basse, mais il n'y avait personne dans le salon.

Dans la cuisine, Franny était aux fourneaux, en train de remuer un beignet dans l'huile bouillante. Elle en avait déjà préparé deux plats entiers, mais le saladier était encore à moitié rempli de pâte.

— Où est Zeb ? lui ai-je demandé.

Elle a agité sa main libre vers la baie vitrée.

— Parti chercher du côté de la rivière avec Albert et deux autres gars.

— Est-ce que l'agent Santos est là ?

— Pas encore, non.

Franny s'est essuyé le front avec un torchon et m'a fixée en plissant les yeux.

— Qu'est-ce qu'il y a, Sam ? Tu as trouvé quelque chose ? J'ai ignoré ses questions et j'ai gravi les marches de l'escalier quatre à quatre pour me rendre dans la chambre de Franny et Zeb, où je serais tranquille. J'ai refermé la porte derrière moi et n'ai pas allumé la lumière. Il y avait un téléphone sur la table de nuit à côté du lit. Je l'ai décroché et j'ai écouté la tonalité pendant quelques instants. Puis, j'ai composé le numéro de l'agent Santos. Ça a sonné dans le vide. J'ai raccroché brusquement. Ce que je pouvais être bête ! Elle ne risquait pas de décrocher, puisqu'elle cherchait Ollie. Il faudrait que j'appelle le 911, qu'ils l'appellent par radio et lui disent de venir tout de suite ici. J'ai de nouveau tendu la main vers le téléphone mais, avant que mes doigts se posent sur le combiné, la sonnerie a retenti.

J'ai retiré ma main en sursautant. Deuxième sonnerie.

J'ai pris l'appareil et l'ai pressé contre mon oreille.

— Allô ?

Je n'ai rien entendu pendant plusieurs instants. Puis, une voix sourde a

dit :

— Sam ?

Je n'ai pas répondu.

— Sam ? C'est moi. C'est Travis.

J'ai fermé les yeux, les ai rouverts, et j'ai regardé le plafond en essayant de ne pas imaginer le pire.

En bas, Franny a crié :

— Sam ? Qui c'est ? J'ai inspiré à fond.

— Qu'est-ce que tu veux ? ai-je demandé, même si je me doutais de ce qu'il allait me dire.

— On a Ollie.

Franny m'a de nouveau appelée, plus fort, cette fois, comme si elle était passée de la cuisine dans le salon. J'ai pressé mon poing serré contre le matelas.

— On a Ollie, a répété Travis. Elle est chez nous.

— Ne lui faites pas de mal. S'il vous plaît. Dis-moi juste où je dois aller. Je vais venir. S'il te plaît...

Ma voix était à peine plus forte qu'un murmure.

— Prends la route de Smith Rock vers le nord. A un peu plus d'un kilomètre après Terrebonne, tu verras une allée en gravier sur la gauche. Il y a notre nom sur la boîte aux lettres. Tu ne peux pas la louper. Ah, une dernière chose, Sam.

Sa voix s'est faite hostile, prononçant mon nom comme un coup de couteau.

— Viens seule.

J'ai raccroché.

La porte de la chambre s'est ouverte. Franny était à moitié dans l'ombre, à moitié dans la lumière, des traces de farine sur le front et des taches de gras sur son tablier.

— C'était qui ? a-t-elle demandé.

— Un faux numéro.

Je me suis levée du lit et suis passée devant elle pour aller dans le couloir.

— Sam ? s'est-elle écriée derrière moi.

— Ce n'était pas elle, ai-je lancé par-dessus mon épaule.

— Sam !

Mais j'étais déjà en bas des marches, en train de me diriger vers la porte.

— Je vais aider Zeb, ai-je crié avant de claquer la porte-moustiquaire sur le porche.

La camionnette n'était pas là. Zeb avait dû la prendre. J'ai couru à la grange, attrapé mon Schwinn rouge et noir, et j'ai pédalé aussi vite que possible pour rejoindre la route.

Dans les côtes, je pédalais en danseuse, me brûlant littéralement les poumons. Dans les pentes, je passais sur le petit pignon et j'actionnais mes jambes à toute vitesse. Le vent me hurlait aux oreilles et m'arrachait des

larmes salées. Et quand ça commençait à être trop dur, quand mes muscles, mes ligaments et toutes mes cellules m'imploraient d'arrêter, j'imaginai que j'étais faite d'engrenages et de roulements à billes bien huilés. J'imaginai que j'étais une machine, incapable de ressentir la douleur.

J'ai parcouru Lambert Road puis Smith Rock, j'ai traversé tout Terrebonne en voyant à peine les champs et les maisons défiler autour de moi. Plus qu'un kilomètre, maintenant, mais mes jambes étaient déjà engourdis. J'ai rassemblé ce qui me restait de forces et j'ai pédalé encore plus vite.

Ollie

Je tire sur la corde avec mes ongles. Je tords mes poignets dans un sens et puis l'autre, ça irrite ma peau encore plus. Je me tortille en essayant de sentir un clou qui dépasserait ou un éclat de quelque chose, un truc pointu. Mais il n'y en a pas.

Mme Roth me regarde gigoter sans essayer de m'en empêcher.

— Les choses n'étaient pas obligées de se passer comme ça, tu sais.

Je me laisse retomber sur ma chaise. Celle qui me suit frappe avec ses ailes contre la vitre sans faire de bruit. Elle veut que je sois courageuse et que je continue de me battre. Je détourne la tête.

— Si Sam et toi aviez eu le bon sens de ne pas fouiner partout.

Elle regarde le pistolet dans sa main.

— Mais c'est peut-être mieux comme ça. Pour tout le monde.

Quelqu'un arrive dans l'allée en courant. Mme Roth se tourne vers la porte et lève le pistolet devant elle, prête à tirer.

Mais c'est juste Travis.

— Seigneur Dieu !

Il s'arrête brusquement.

Mme Roth baisse tout de suite son arme.

— Alors, c'est fait ?

Travis fait signe que oui et entre dans la remise.

Il dit :

— Et maintenant ?

— On attend.

Travis commence à faire les cent pas. Au bout d'un moment, il s'arrête, il regarde la sculpture derrière moi et il dit :

— Dis-moi que ce n'est pas vraiment elle, là-dessous. Pitié, dis-moi que ce n'est pas ma sœur.

Mme Roth hésite un peu trop longtemps.

— Maman, dit Travis.

Puis, comme elle ne répond pas :

— Bon sang... Comment as-tu pu le laisser faire ça ?

— Baisse d'un ton, tu veux ?

Mme Roth regarde son mari penché sur son établi. Elle parle à Travis en chuchotant presque.

— Je ne savais pas du tout ce qu'il fabriquait. Pas avant cette nuit-là. Quand j'ai compris ce qu'il avait fait, qu'il était allé dans la forêt et... J'ai essayé de le convaincre de faire autre chose, de la laisser en dehors de tout ça, mais il a refusé.

— Mais vous n'allez quand même pas envoyer ce truc à New York ? Enfin, maintenant que tu le sais, tu ne vas quand même pas...

Billy Roth tape un grand coup avec son marteau.

— Silence !

Travis regarde son père. Mme Roth regarde son fils. Et pendant un moment, à part nos respirations, on n'entend pas un seul bruit dans la remise. Puis, les bruits de bricolage recommencent.

Mme Roth dit tout bas :

— Ton père a travaillé très dur sur ce projet, Travis. C'est la première fois depuis l'accident qu'il a voulu retourner dans son atelier. La première fois qu'il refait quelque chose d'important. Quelque chose qui possède le potentiel pour secouer le monde de l'art, modifier son essence même.

— Ce n'est pas de l'art, dit Travis. C'est... c'est mal, c'est horrible et...

— Exceptionnel, dit Mme Roth en haussant la voix pour couvrir celle de son fils. Révolutionnaire, vraiment. L'œuvre d'un authentique génie.

— L'œuvre d'un fou.

Encore un gros bruit derrière moi, et Billy Roth hurle :

— Assez !

Travis se baisse. Un outil en métal vole au-dessus de nos têtes et fait une marque dans le mur.

— Billy ! crie Mme Roth.

Travis fait un pas en arrière.

— Putain !

— Pas de gros mots !

Billy Roth dit :

— Ras le bol des critiques, des commentaires. Des gesticulations, des cris. De t'entendre dire ce que c'est, ce que ce n'est pas. Comme si c'était toi qui savais le mieux. Comme si tu étais au-dessus de tout ça, pour juger. Tu ne comprends rien. Rien du tout.

— Billy, calme-toi, chéri. Travis ne voulait pas...

Une boîte de clous tombe par terre. Mme Roth pousse un cri. La petite fille pâle aussi, et en même temps j'entends un bruit de pneus qui dérapent et de verre qui se casse. Un bruit d'os brisés.

— Je ne veux pas de vous ici ! hurle Billy. Partez ! Tous ! Dégagez, bon Dieu !

— Billy, écoute-moi, mon chéri. Ecoute-moi.

Mme Roth s'approche de lui.

— Il ne comprend pas ce que tu essaies de faire. Tu dois la terminer pour qu'il puisse voir. Comme ça, il se rendra compte.

Je me balance d'avant en arrière, j'essaie de faire bouger la chaise, mais

elle est trop lourde et moi trop petite. Travis me regarde mais il ne fait rien.

Mme Roth continue.

— Tu es si près du but. Regarde. Regarde ce que tu as fait. Elle est magnifique. Tu vas entrer dans l'histoire avec celle-ci, Billy. Tu vas surpasser Dalí.

Billy Roth murmure quelque chose trop bas pour que je comprenne, et ensuite j'entends un petit bruit, comme un pot de peinture qu'on ouvre.

Mme Roth revient vers Travis et elle lui dit :

— Tu dois te calmer, toi aussi. Tu ne nous aides pas, à l'énerver, comme ça.

— Mais...

— Ça suffit.

Mme Roth se met juste devant lui, elle pose une main sur sa poitrine et elle le regarde droit dans les yeux.

— Je sais que je t'en demande beaucoup en ce moment. Je le sais, mais j'ai besoin que tu sois avec moi. Que tu me fasses confiance.

Travis se mord la lèvre et se frotte le cou. Il baisse la tête, ça cache ses yeux.

— Travis.

Elle lui relève le menton et elle le regarde avec un sourire qui tremble.

— On est allés trop loin pour faire marche arrière, maintenant.

Il enlève sa main et il recule d'un pas.

— Je te l'avais bien dit. Quand tu m'as demandé de vous aider à cacher tout ça, je t'avais bien dit que ça ne ferait qu'empirer les choses. Depuis le début, je vous dis que c'est un plan de merde !

— Pas de gros mots, dit Mme Roth entre ses dents toutes serrées.

— On aurait dû appeler le shérif tout de suite.

— Ton père serait allé en prison. Il ne mérite pas ça.

— Il a tué cette fille, maman. Il l'a... il l'a tuée !

— Non, ce n'est pas ce qui s'est passé.

Elle tend une main vers lui, mais il est trop loin pour qu'elle le touche.

— Elle est arrivée en avance pour l'interview, dit Mme Roth. Si elle était arrivée par la porte d'entrée au lieu d'aller directement à l'atelier... mais il a fallu qu'elle déboule ici, qu'elle envahisse son espace, et elle s'est mise à lui poser toutes ces questions sur Ours, et tu sais comment est ton père, puis elle a vu la sculpture et, évidemment, ça l'a choquée. Mais elle aurait pu partir à ce moment-là. Elle n'était pas obligée de se mettre à le dénigrer, ni d'appeler ça une profanation. Elle n'était pas obligée de le menacer d'appeler la police, non plus. C'est elle qui l'a provoqué. Ton père... s'est senti piégé. Que voulais-tu qu'il fasse ? Mais c'était un accident, Travis. Je te le jure. Il ne voulait pas la pousser aussi fort. Si elle était tombée d'une autre manière, on ne serait pas en train de parler de ça en ce moment. C'était un accident.

— Dans ce cas, pourquoi est-ce qu'on essaie tant de le protéger ?

— Tu sais combien c'est dur pour lui depuis l'accident. Avec ses maux de

tête. Ses crises. Et tu te souviens de la façon dont ils l'ont cuisiné quand il a voulu reprendre le travail ? En disant qu'il avait perdu la tête ? Ils ne comprendront pas. Ils penseront qu'il l'a fait exprès.

Mme Roth a secoué la tête.

— La prison, c'est bien le dernier endroit où il a besoin d'être en ce moment. Il y mourrait.

Travis regarde les sculptures sans rien dire.

— Il faut le faire, Travis. Il a besoin de nous.

— Il a plutôt besoin d'être en hôpital psychiatrique, dit Travis en grognant.

— On lui trouvera un bon médecin. Après l'exposition, il se fera aider.

— Et la famille de cette fille, alors ?

Il se remet à parler fort.

— Qui va les aider, eux ?

Mme Roth ne répond pas.

Et je l'imagine, celle de la rivière. Taylor Bellweather. Je l'imagine ici, couchée dans une flaque de sang. Son corps brisé, mais son âme encore éveillée. En train d'attendre que quelqu'un vienne.

Sam

Je me suis engagée dans la longue allée tortueuse de la maison des Roth. Les cinquante premiers mètres étaient en gravier, puis je suis passée sur un chemin de terre où les ornières étaient comblées par du sable. Mes roues n'arrêtaient pas de glisser. Des pins se dressaient de chaque côté et entremêlaient leurs branches au-dessus de moi, bloquant la lumière du soleil. Plus j'avancais, plus il faisait sombre. La lumière n'était plus la même, et les couleurs sont passées de l'orangé de l'été à un bleu-gris nocturne. Le soleil ne pouvait pas déjà se coucher. Pas encore. Il n'était pas si tard, mais la sueur s'évaporait sur ma peau, me rafraîchissant un peu, et je ne voyais pas plus loin qu'à quelques mètres entre les arbres. Mais ce qui m'effrayait le plus, c'est qu'il n'y avait aucun chant d'oiseaux.

Après le dernier tournant, le gravier a de nouveau remplacé la terre, et l'étroit chemin s'est élargi pour se terminer en un espace assez large pour faire demi-tour et y garer deux véhicules et la moto de Travis. Des poignées de guidon noires sortaient de l'arrière ouvert d'une jeep Wrangler. Je me suis arrêtée à côté du 4x4 et j'ai regardé à l'intérieur : c'était le Schwinn bleu et blanc d'Ollie, coincé entre la banquette arrière et le hayon. Les clés étaient sur le contact de la voiture.

Travis ne m'avait pas dit quoi faire une fois que je serais arrivée. Je pensais qu'il m'attendrait, mais je ne le voyais pas. Je suis descendue de mon vélo et je l'ai posé contre un arbre un peu en retrait de l'allée. Mes jambes tremblaient et mes bras étaient engourdis. J'avais les paumes toutes rouges à force de serrer les poignées du guidon. Je me suis essuyé les mains sur mon jean et j'ai marché vers la maison.

Je n'avais jamais vu de maison de ce genre. Toute en angles saillants et aigus, on aurait dit trois conteneurs géants posés les uns sur les autres, chacun tourné à un angle légèrement différent. Le toit était plat, et des balcons en fer forgé émergeaient devant deux grandes portes-fenêtres faisant face à l'allée. Un mur du rez-de-chaussée était tout de verre, mais il n'y avait aucune lumière d'allumée et je ne distinguais pas l'intérieur. Le revêtement extérieur couleur sépia devenait un peu vert sous la mousse du côté nord, et il y avait des mobiles d'accrochés à chaque rambarde, dans chaque espace libre — de petits squelettes d'oiseaux attachés par du fil de fer, leurs ailes étendues en plein vol, si parfaits qu'il eût été impossible de dire s'il s'agissait de vrais os

ou d'autre chose. Le jardin de devant était plein de sculptures qui surgissaient de buissons de fougères, de rosiers ou d'azalées. Beaucoup étaient du style du renard que j'avais vu chez le pasteur Mike, un mélange bizarre de bois sculpté et de véritable animal, mais quelques-unes étaient en verre et en métal, avec des morceaux divers soudés et entremêlés pour créer des formes abstraites et des volutes de couleur et de lumière. J'ai monté un escalier en spirale qui tournait deux fois autour d'un poteau incrusté de verre coloré et de bouts de miroir et je suis arrivée en haut, devant ce que j'espérais être la porte d'entrée. Là, au lieu d'une poignée de porte normale, il y avait un poing serré en métal, couleur sang. Je l'ai empoigné et je l'ai fait tourner.

La porte s'est ouverte. Dès que je suis entrée, j'ai eu l'impression de pénétrer dans un tombeau. Humide, oppressant, rempli à ras bord. L'air empestait le moisi, la terre mouillée et autre chose, une chose morte depuis longtemps. La pièce était sombre, à l'exception d'un vieux projecteur de films installé au milieu, avec une bobine en bout de course qui claquait, projetant une vive lumière blanche sur le mur d'en face. Accrochée au plafond, au-dessus de ma tête, se trouvait une bannière aux couleurs de l'arc-en-ciel qui annonçait « JOYEUX 9^e ANNIVERSAIRE ! » Des serpentins gris partaient du milieu de la bannière et rejoignaient les coins de la pièce. J'ai avancé vers le canapé, et un chapeau de fête en carton a craqué sous mon pied. Je l'ai écarté du bout de ma chaussure et j'ai soulevé une photo encadrée posée sur une table basse.

Une petite fille blonde aux pieds nus avec des dents de lapin souriait sur l'image. Elle portait un maillot de bain bleu clair et des lunettes de plongée autour de son cou. Derrière elle, on voyait des toboggans de couleurs vives qui débouchaient dans une grande piscine couverte. Elle tenait une serviette de plage sur ses épaules, à la façon d'une cape, et en serrait les coins sous son menton. À côté d'elle, il y avait un gâteau d'anniversaire illuminé de bougies. Et, accrochée à la table, une bannière multicolore. La même que celle qui était maintenant suspendue au-dessus de ma tête. Tant d'années plus tard. J'ai remis la photo sur la table et j'ai éteint le projecteur qui patinait. La maison s'est retrouvée plongée dans le silence et le crépuscule.

— Ollie ? ai-je murmuré, sans être sûre que ce soit la bonne chose à faire.

J'ai repris, plus fort :

— Travis ? Je suis là. Ohé ?

J'ai enjambé un ours en peluche borgne dont les coutures commençaient à lâcher et je suis passée devant une étagère remplie d'animaux empaillés — rats-laveurs, écureuils, geais bleus, corbeaux, et un félin qui ressemblait à un lynx. Leurs yeux de verre brillaient et semblaient me suivre d'un regard mécontent. Quelques pas plus loin, après un bureau couvert de dessins et de photos de la même petite fille blonde, je suis arrivée aux portes de verre qui s'ouvraient sur un balcon donnant sur les bois derrière la maison. Environ cinquante mètres plus loin, au bout d'un chemin d'écorce, il y avait un autre bâtiment, une espèce de remise, de style et de couleur similaires à la maison,

mais en plus petit — un simple cube au lieu de plusieurs empilés les uns sur les autres. La lumière était allumée à l'intérieur.

J'ai fait demi-tour pour retourner vers la porte, mais je me suis arrêtée à mi-chemin et j'ai regardé mes mains. Mes poings se sont serrés. Deux petites mains fragiles et totalement inutiles. J'ai regardé dans le salon, mais rien ne me semblait approprié. Dans la cuisine, j'ai pris une poêle suspendue à un crochet et je l'ai fait tourner une fois, deux fois dans ma paume, comme une batte de base-ball, mais elle ne me paraissait pas assez lourde. Il me fallait quelque chose de menaçant, quelque chose que je n'aurais même pas besoin d'utiliser une fois qu'ils l'auraient vu. J'ai remis la poêle sur son crochet et j'ai commencé à ouvrir les tiroirs. J'ai trouvé un couteau de boucher dans le troisième, à côté d'un tire-bouchon et d'un zesteur à citrons. Le couteau était quasiment aussi long que mon bras, lourd, pointu et étincelant. Parfait.

Je me suis précipitée dehors en prenant soin de maintenir la pointe de la lame loin de moi. Un vent léger s'était levé, faisant grincer les arbres comme de vieux hommes bougons. Un fin ruban orange passait entre leurs gros troncs noirs. Le soleil déclinait, cédant le champ à la nuit.

La porte de la remise était entrouverte. J'ai entendu des voix chuchotées.

— Si tu as une meilleure idée, je serais ravie de l'entendre, disait Mme Roth.

— Je me disais... qu'on devrait peut-être aller d'abord voir le shérif.

C'était Travis.

— Tout de suite. Avant d'aggraver encore les choses. Si c'est possible. Et tout leur dire. Leur dire la vérité.

— La vérité.

— Oui.

— Tout leur dire ?

Ils se sont tus quelques instants, le temps que j'arrive tout près de la remise et que je me cache derrière un tas de bois. Je tenais maintenant le couteau à deux mains, serré contre ma poitrine.

— On est aussi coupables que ton père, désormais, a dit Mme Roth. On a autant de sang sur les mains que lui.

— Mais peut-être que si on leur dit...

— Quoi ? Leur dire quoi, exactement ? Rien de ce qu'on pourra dire n'arrangera la situation.

— Alors... du coup, on fait quoi ?

Mme Roth n'a pas répondu.

Il fallait que je voie ce qui se passait à l'intérieur, ce que j'aurais à affronter. Il fallait que je voie Ollie. Toujours accroupie, j'ai contourné le tas de bois pour me rapprocher de la porte.

— On pourrait s'enfuir, a dit Travis.

— Où ça ?

— Je ne sais pas... Au Mexique ? Au Canada ? N'importe où. Loin d'ici, en tout cas.

— Que fais-tu de Sam ?

Quelque chose m'a chatouillé l'arrière du bras, décrivant de petits cercles pas loin de mon coude puis remontant vers ma manche, mais je n'ai pas osé bouger. J'étais maintenant assez proche pour regarder à l'intérieur.

Ollie était attachée sur une chaise. On lui avait mis une chaussette, un mouchoir ou je ne sais quel bout de tissu dans la bouche, et ses mains étaient ligotées derrière son dos, ses jambes nouées au niveau des chevilles. J'ai serré le couteau plus fort. Je ne voyais pas Travis mais, au son de sa voix, il devait être près de la porte. Billy Roth se trouvait au fond de l'atelier, penché sur son établi. Mme Roth était au milieu de la pièce. J'ai vu le pistolet qu'elle tenait entre ses mains... Surtout, ne pas paniquer.

— Quand elle arrivera, a dit Travis, on n'aura qu'à les attacher toutes les deux, ça nous laissera quelques heures. Assez pour faire rapidement nos valises et nous barrer d'ici. En conduisant assez vite, ça nous laissera peut-être même le temps d'arriver à la frontière canadienne.

— Et après ? a répondu Mme Roth. On fuit tout le temps ? On se cache ? Pour le restant de nos jours ? Sans jamais pouvoir être tranquilles ? Non. C'est hors de question. Pas si près du but. Pas maintenant que c'est presque terminé. La petite bête qui marchait sur mon bras était à présent presque sous mon aisselle. J'ai bougé mon bras, mais je la sentais toujours se déplacer, me chatouillant de ses petites pattes. J'ai soulevé ma manche, et une abeille est tombée par terre. Etourdie, elle a tourné en rond quelques instants avant de recouvrir ses esprits et de s'envoler pour tourner au-dessus de moi, puis se poser sur le tas de bois.

Mme Roth parlait toujours.

— Non, on s'en tient au plan de départ.

— Et si Sam n'est pas d'accord ?

Une autre abeille s'est posée sur mon jean. Je l'ai repoussée du revers de la main.

— Elle n'aura pas le choix.

— Comment ça ?

Je me suis rapprochée de l'entrebâillement de la porte. A cet instant, si l'un d'entre eux regardait dans ma direction, il me verrait clairement. Mais Mme Roth me tournait maintenant le dos pour faire je ne sais quoi, et Travis, à quelques mètres de la porte, était trop concentré sur elle pour me remarquer. Mais Ollie m'a vue, et elle s'est mise à se tortiller en grognant sur sa chaise. J'ai reculé dans l'ombre.

— Du calme, mon petit. Pas la peine de t'épuiser. Ce sera bientôt terminé. Ollie s'est tue.

— As-tu toujours le briquet ? a demandé Mme Roth.

— Non, je l'ai perdu, a répondu Travis.

J'ai glissé la main dans ma poche, sorti le briquet doré, et j'ai refermé mes doigts dessus.

Mme Roth a poussé un gros soupir avant de dire :

— Bon, ce n'est pas grave. Le sac à main suffira.

— Tu peux me réexpliquer ce que tu comptes faire ?

— On va le donner à Sam pour qu'elle l'emporte chez le shérif. Elle leur dira qu'elle a vu Ours avec ce sac le lendemain du meurtre, qu'elle l'a vu le jeter dans les bois, mais qu'elle avait trop peur pour en parler jusqu'ici. On a déjà semé suffisamment de preuves, tout le monde le croit coupable. C'est juste au cas où. S'ils avaient encore des doutes, après ça, ils n'en auront plus.

— Elle ne le fera pas.

— Elle sera bien obligée, a dit Mme Roth. Ça ne nous retombera pas dessus. Je ferai ce qu'il faut pour ça.

Tu ne vas quand même pas...

Il y a eu un long silence, puis Travis s'est écrié :

— Tu avais promis de ne pas leur faire de mal !

— Tu comprends ce qui arrivera si quelqu'un découvre ce qu'on a fait, oui ou non ?

Nouveau silence, puis Mme Roth a repris :

— C'est nous les victimes dans cette histoire, Travis. Toi, moi, ton père. Rien de tout ça ne serait arrivé si ta sœur était encore vivante, si cet accident n'avait pas eu lieu. Tout ça, c'est la faute de Frank McAlister. Tu le sais aussi bien que moi. C'est lui le méchant, Travis, pas ton père. C'est lui le monstre par qui tout est arrivé. Essaie un peu de t'en souvenir.

La porte s'est ouverte un peu plus grand, et l'ombre de Travis s'est étendue sur le rectangle de lumière orange projeté sur l'herbe. Je me suis recroquevillée contre le tas de bois, aussi loin que possible de la porte. Deux abeilles tournaient et bourdonnaient au-dessus de ma tête. Je suis restée immobile, espérant que l'obscurité suffirait à me rendre invisible.

Travis s'est éloigné de la porte.

— Mais qu'est-ce qu'elle fabrique ?

Je ne pouvais plus attendre. Si je devais tenter quelque chose, c'était maintenant ou jamais.

J'ai rampé de l'autre côté du tas de bois et j'ai commencé à rassembler des aiguilles de pin sèches et des brindilles en guise de petit bois, que j'ai empilé le long du mur de la remise. Le timing devrait être parfait. J'ai approché le briquet du bas de la pile et fait jaillir une flamme. Une brindille a pris feu avant de s'éteindre. Un soupçon de fumée s'est élevé dans les airs.

— Ça ne devrait pas lui prendre aussi longtemps, a soupiré Travis.

J'ai réessayé. Cette fois, j'ai mis mes mains autour des flammes et j'ai soufflé doucement sur les braises délicates. Quelques feuilles se sont enflammées, puis une motte de mousse séchée. La fumée s'est épaissie, vite emportée par le vent. Maintenant, les brindilles se consumaient toutes seules.

— Elle est allée le dire au shérif. J'en suis sûr. On est foutus. Complètement foutus !

— Pas de gros mots, a dit Mme Roth. Si elle l'avait dit au shérif, la police serait déjà là depuis longtemps. Elle va venir. Fais-moi confiance.

J'ai pris une petite branche qui dépassait de la pile de bois. Quand je l'ai approchée du feu, sa lueur a révélé le mouvement d'ailes qui s'agitaient, de pattes qui bougeaient et de petits corps jaunes et noirs qui gigotaient. Une demi-douzaine d'abeilles marchaient sur le morceau de bois. Je me suis légèrement redressée pour mieux regarder le tas de bois.

Les abeilles sortaient d'une grosse souche creuse posée contre le mur de la remise, au bord d'une palette à moitié pourrie. D'après ce que je pouvais en voir, les rayons étaient fins, récents et en cours de construction à l'intérieur, ce qui signifiait qu'elles n'étaient là que depuis quelques jours, tout au plus. Les abeilles commençaient maintenant à se rassembler, recherchant la chaleur, se murmurant leurs secrets tandis que la nuit les enveloppait. J'avais une folle envie de croire qu'il s'agissait des abeilles d'Ours, celles dont les ruches avaient été détruites dans la prairie, et de croire qu'elles me reconnaissaient. Mais même si ce n'était pas le cas, même si elles venaient de tout autre part, leur bourdonnement doux et sourd me donnait du courage.

Ma pile de petit bois commençait à dépérir ; les braises déclinaient, devenaient grises, et ne projetaient plus que quelques cendres dans les airs. J'ai délaissé les abeilles et j'ai mis une autre poignée de végétation sèche sur le feu. Les flammes sont reparties, plus vives, plus chaudes et plus menaçantes. J'ai ajouté une petite bûche, et les flammes ont encore grandi. Elles se sont mises à lécher le mur de la remise en crépitant comme des langues de diable. La fumée a tourné sous le vent. La gorge me brûlait, je me suis mise à tousser en essayant de ne pas faire de bruit. Des étincelles ont jailli et sauté dans l'herbe sèche ; dans peu de temps, autre chose allait prendre feu et tout partirait en fumée. Les abeilles s'en sortiraient sans peine avec leurs ailes, mais je ne pouvais pas en dire autant pour Ollie et moi.

J'ai enfoui mon nez et ma bouche au creux de mon bras et j'ai commencé à faire le tour de la remise. J'ai rasé le mur arrière, puis l'autre angle, et je me suis retrouvée de nouveau devant la remise, mais en face du feu, qui flambait maintenant pour de bon, emplissant la nuit de crépitements, de fumée et d'ombres rougeâtres. Le couteau bien en main, j'ai attendu.

— Vous sentez cette odeur ? a demandé Mme Roth.

— Qu'est-ce que c'est ?

La voix de Billy Roth est devenue plus forte comme il approchait de la porte.

— C'est de la fumée ?

Il a passé la tête par la porte, a vu le feu qui se propageait rapidement et a disparu à l'intérieur. Quelqu'un a traîné quelque chose de lourd sur le plancher.

— Va chercher un seau d'eau ! a-t-il hurlé. Vite !

Mme Roth s'est précipitée dehors. Ses yeux reflétaient la lumière du feu et ressemblaient à des braises incandescentes. Du bout du pied, elle a projeté de la terre sur les flammes, mais le feu continuait de flamber, dévorant maintenant le coffrage extérieur pour s'attaquer au bord du toit.

Travis est arrivé avec un seau d'eau qui débordait sous ses pas. Il a couru vers sa mère, vers les flammes, et il a crié :

— Pousse-toi !

Ils étaient tous les deux concentrés sur le feu. Je me suis glissée dans la remise.

Les yeux d'Ollie se sont écarquillés et elle s'est cabrée sur sa chaise en luttant contre ses liens. J'ai posé un doigt sur mes lèvres et j'ai sorti mon couteau. Elle a hoché la tête et a arrêté de bouger.

Billy me tournait le dos. Il toussait au creux de son coude et essayait d'envelopper quelque chose dans un grand tissu pour l'éloigner au maximum de la porte en le tirant sur le sol.

Je me suis accroupie derrière Ollie et j'ai coupé les cordes à ses poignets en premier. Elles étaient faites d'une sorte de nylon mou, tissé large, et la lame les a coupées aussi facilement que du beurre. Ollie a frotté ses poignets meurtris puis elle a enlevé le tissu de sa bouche. Elle s'est penchée pour essayer de défaire les nœuds à ses chevilles, mais j'ai écarté ses mains pour le faire d'un coup de couteau. Le dernier nœud a cédé, et Ollie s'est levée d'un bond. Elle a jeté ses bras autour de ma taille en enfouissant sa tête dans ma poitrine. Je l'ai repoussée.

Vite, ai-je articulé sans bruit.

La toux et le bruit d'objet traîné à terre ont cessé.

Je me suis retournée, et j'ai vu Billy Roth qui me fusillait du regard, tenant toujours d'une main l'objet qu'il tirait.

— Comment es-tu entrée là ? a-t-il demandé.

J'ai brandi mon couteau devant lui.

— Maggie sait pourtant que je déteste que des gens voient mon travail avant qu'il soit terminé.

Il a lâché l'objet et a avancé vers moi.

— Elle n'aurait pas dû te laisser entrer.

J'ai poussé Ollie derrière moi et commencé à reculer vers la porte.

— N'approchez pas.

J'ai agité le couteau en l'air.

Il a essayé de m'attraper le bras.

J'ai fait un bond sur le côté avant de pousser Ollie plus fort.

— Va-t'en !

Mais elle n'a pas bougé. Elle s'est collée derrière moi.

J'ai lancé un coup d'œil vers la porte. Travis était là, son seau vide à la main, devant un décor de fumée et de lueurs vacillantes. Il nous regardait, Ollie et moi, et se mordait les lèvres.

J'ai poussé Ollie vers l'autre côté de la pièce.

— Par la fenêtre !

— Papa ! Non ! a crié Travis.

Billy m'a attrapé le poignet. J'ai lâché le couteau. Il est tombé par terre. Je me suis penchée pour le ramasser. Billy a été plus rapide et l'a pris juste sous

mes doigts. Il a pivoté pour poser le couteau sur le coin le plus proche de son établi, hors de ma portée.

Il a souri, une main toujours refermée sur mon poignet, en serrant plus fort.

— Il ne faut jamais laisser les petites filles jouer avec des objets tranchants.

Je lui ai donné un grand coup de pied dans le tibia, en frappant bien mon talon sur l'os. Il a poussé un cri et m'a lâché le poignet. Je me suis précipitée vers Ollie. Elle avait réussi à ouvrir la fenêtre de quelques centimètres, assez pour faire un petit courant d'air mais pas pour s'échapper. Le cadre de bois était gonflé et bloqué.

Travis a laissé tomber son seau et a avancé vers nous.

— Sam ! Attends !

J'ai frappé contre la fenêtre, puis j'ai glissé mon bras dans l'entrebâillement et j'ai poussé de toutes mes forces. Le bois a grincé et cédé de quelques centimètres. J'ai poussé encore plus fort sur l'encadrement.

Billy a posé les deux mains sur ses tempes en disant :

— Je ne peux pas travailler dans ces conditions. C'est impossible. Tout ce bruit. Trop de bruit.

Mme Roth est alors entrée dans la remise.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Elle est restée bouche bée en me voyant et est restée figée quelques instants, le pistolet au bout de son bras ballant. Puis elle a levé le bras et a pointé l'arme droit sur ma tête.

— Ecarte-toi de cette fenêtre, jeune fille. Avant que quelqu'un se blesse.

— Maman, le feu !

Travis a tendu une main vers le bras d'Ollie. Elle lui a donné une claque, puis un coup de pied et lui a craché au visage. Il a reculé en s'essuyant les yeux.

— Il est éteint. Je l'ai éteint, a dit Mme Roth.

Avant d'ajouter :

— Pauvres petites idiotes.

Elle a avancé vers nous, le pistolet toujours braqué sur moi.

J'avais réussi à entrouvrir suffisamment la fenêtre pour pouvoir maintenant y glisser mon épaule. J'ai inséré la moitié de mon corps dans l'ouverture et j'ai poussé, tiré, secoué de toutes mes forces. La fenêtre a craqué et s'est ouverte d'une dizaine de centimètres de plus, mais cette fois c'était suffisant.

Ollie a empoigné le rebord et s'est hissée pour passer par l'ouverture. Elle est tombée par terre de l'autre côté et s'est tout de suite relevée en me faisant signe de me dépêcher. J'ai fait un pas vers la fenêtre avant d'être tirée en arrière.

Mme Roth m'a tordu un bras dans le dos en le relevant si haut entre mes omoplates que j'ai cru entendre quelque chose craquer. J'ai eu mal jusqu'au

bout des doigts et j'ai poussé un cri.

— Dis à ta sœur de revenir ici tout de suite, a murmuré Mme Roth au creux de mon oreille.

J'ai senti son souffle chaud et son odeur de fumée et de cendres.

Derrière la vitre, la silhouette pâle d'Ollie flottait dans la nuit, de plus en plus loin de moi.

— Cours, Ollie, cours ! ai-je hurlé.

Mme Roth m'a écartée de la fenêtre et m'a poussée sur la chaise désormais libre. Le pistolet était toujours pointé sur ma tête.

— Va la chercher, a-t-elle ordonné à Travis.

Il a trébuché vers la porte. Sur le seuil, il s'est retourné pour demander :

— Est-ce que je la ramène ici ?

— Non, a dit Mme Roth. Emmène-la à la prairie. On vous retrouve là-bas.

Travis a hésité et m'a regardée avec une expression impossible à déchiffrer. Il semblait sur le point de dire quelque chose quand Mme Roth a crié :

— File ! Qu'est-ce que tu attends ?

Il a tourné les talons et a disparu dans la nuit.

— Non !

J'ai voulu m'élancer derrière lui.

Mme Roth m'a repoussée sur la chaise et a pointé le pistolet sur ma poitrine, juste au-dessus de mon cœur.

— Fais attention maintenant, Sam.

J'ai arrêté de bouger et laissé mes yeux dériver dans le noir par la fenêtre. Un peu plus loin, le moteur de la moto de Travis a rugi — un bruit horrible et oppressant qui s'est transformé en une espèce de hurlement de banshee comme il se lançait à la poursuite de ma sœur dans la forêt.

Ollie

Je cours dans la forêt derrière la remise.

Je cours dans le noir.

Je cours.

Des serpents et des ogres essaient de m'empêcher d'avancer. Des crocs et des griffes me déchirent la peau. Une chouette pousse un cri.

Je cours et je cours et je ne m'arrête pas.

Je n'arrive pas à respirer. Je ne m'arrête pas.

Je ne vois rien. Je ne m'arrête pas.

Je trébuche sur une pierre et je me tords la cheville. *Continue de courir. Si tu arrêtes, ils te rattraperont.*

Mes larmes ont un goût de cambouis et de fumée et de sang.

Quand je me suis retournée pour regarder par la fenêtre, la petite fille pâle qui s'appelle Delilah pleurait et criait en secouant ses vieux os de morte. Mais je ne pouvais rien faire pour l'aider, et puis ma sœur a crié : « Cours, Ollie, cours ! »

Elle ne m'a pas dit jusqu'où ni dans quelle direction. Mais je sais courir vite.

De plus en plus vite, même.

On ne voit pas la lune ce soir, et les nuages cachent les étoiles. Je n'arrive pas à savoir si je cours tout droit, mais du moment que je ne retourne pas vers la remise, ça va. J'essaie de garder mon corps toujours dans le même sens, dans une seule direction, sauf que je cours comme une aveugle et que je ne vais nulle part.

Celle qui me suit n'est pas loin, mais il n'y a pas assez de lumière pour qu'elle me montre le chemin. Elle apparaît et disparaît à toute vitesse, comme une luciole, et même si c'est tout ce qu'elle peut faire, je suis contente qu'elle soit avec moi, ça me donne du courage de savoir que je ne suis pas seule.

Elle court à côté de moi en me murmurant des encouragements.

On court encore plus vite.

J'entends le bruit du moteur d'abord, comme un loup qui gronde, qui écrase les buissons sur son passage pour me rattraper. Quelques secondes plus tard, je vois un rayon de lumière qui perce la nuit, qui rebondit sur les troncs d'arbres et qui coupe les ombres en deux. La lumière me poursuit, elle se rapproche et se rapproche, elle est de plus en plus forte, et je sais que je n'ai

plus que quelques secondes avant de me faire manger toute crue.

Cache-toi.

C'est dit tellement bas que j'ai failli ne pas l'entendre, j'aurais pu croire que c'était juste la nuit qui pleurait, ou un papillon de nuit qui touchait ma joue, ou un chuchotement dans ma tête.

Derrière moi, l'engin est tellement près qu'en me retournant je vois la forme noire de la moto de sport de Travis qui avance entre les arbres. Comme un cauchemar.

Je tourne à gauche, je sors de la lumière jaune.

La moto tourne et me reprend dans sa lumière.

Je tourne à droite, dans le noir, entre deux sapins, mais le phare me retrouve là aussi.

Je me mets à courir en zigzag, comme ça je sors de la lumière tout le temps et à toute vitesse et il a du mal à me suivre, et en même temps que je cours je cherche un endroit où me cacher. Un creux, un gros rocher, un arbre couché assez gros pour que je me mette en dessous, n'importe quoi où je pourrais disparaître.

Il crie quelque chose mais je ne me retourne pas. Je continue de courir.

D'un coup, devant moi, la terre descend à pic. Le monde finit là et, par-dessus le bruit du moteur, j'entends de l'eau qui gargouille. Je m'écarte du phare de la moto une dernière fois et, quand je suis de nouveau dans le noir, je descends la pente en courant.

Je tombe par terre, je roule, je roule, et puis je me retrouve sur le dos à regarder les étoiles. Les nuages sont partis, il y a plein d'étoiles qui brillent. Maintenant, le seul bruit que j'entends c'est une rivière qui coule, avec l'eau qui se fracasse sur les rochers.

La pente n'était pas si haute finalement. Quelques mètres, peut-être. Au début, j'ai cru que c'était une falaise, mais pas vraiment. Et je suis trop bas pour la lumière du phare, maintenant ; il ne va pas pouvoir me voir pendant au moins plusieurs secondes. C'est déjà ça.

Je me mets sur le ventre et je rampe dans le sable sur mes coudes et mes genoux vers un grand morceau de bois qui est à moitié enterré dans le sol et à moitié dans l'eau. Je rampe pour passer de l'autre côté de l'arbre et je m'écorche les genoux sur son écorce. Ça fait encore plus mal que quand je me suis tordu la cheville, mais je me mords les lèvres et je ne crie pas. Il y a des chardons qui me piquent les jambes et les bras et la figure. Des ronces qui déchirent mes habits. Je m'enfonce dans un creux derrière le tronc. Je suis cachée entre des herbes et du bois pourri. Cachée dans le noir.

Celle qui me suit s'étale sur l'eau, toute fine. Elle est blanche et argentée et bleue et grise. Elle est le reflet des étoiles et elle attend. Elle est belle et elle brille d'amour.

Une lumière jaune descend de là-haut et éclaire jusqu'à la moitié de la rivière. Elle ne bouge pas dans tous les sens, elle ne cherche pas entre les arbres. Elle s'est juste arrêtée là, au bout du monde.

— Ollie !

C'est Travis, mais il a une voix bizarre. Un peu rauque, comme s'il avait pleuré.

— Ollie ! Sors de là, s'il te plaît. Je ne te ferai pas de mal.

Celle qui me suit danse comme du feu sur l'eau.

— Ce n'est pas ce que tu crois, Ollie, il dit. On ne voulait pas en arriver là. S'il te plaît. Je peux tout t'expliquer. Allez, viens, maintenant.

Il m'attend sans rien dire mais je sais qu'il est encore là parce que la lumière du phare éclaire le noir. Et puis, il se met à crier.

Il crie et il hurle à la mort et il tape dans des cailloux qui roulent dans la pente et tombent dans l'eau. Il crie, et ça me fait mal. L'énergie qui sort de lui fait trembler les étoiles, frissonner les arbres, et moi je me replie sur mes genoux et je pleure sans faire un seul bruit. Pour tout ce qu'on avait, pour tout ce qu'on a perdu, et tout ce qu'on ne sera jamais.

Travis n'est pas méchant. Et moi je ne suis pas gentille.

On est pareils : cassés et recollés après.

Si cette nuit était différente — si on était amis et pas ennemis, si ma sœur n'était pas en danger, si je pouvais parler —, j'irais le voir et je prendrais sa main et je lui dirais qu'il a encore tous ses morceaux, que ce n'est pas parce qu'on ne peut pas voir quelque chose que ça n'existe pas. Je lui dirais que les gens qui nous aiment nous aiment pour toujours, même quand on dit des choses méchantes ou qu'on fait des mauvais choix, même quand on leur fait du mal de la pire façon. Même dans ces cas-là, ils nous aiment et continuent de nous aimer et ils nous aimeront toujours. L'amour, c'est quelqu'un de pur et d'innocent qui croit à l'impossible, je lui dirais, et après je lui demanderais d'ouvrir les yeux.

Il ne crie plus maintenant. La moto fait un bruit de moteur, et il recule du bord de la falaise. La lumière du phare devient floue et puis elle disparaît.

Travis est parti. Je suis perdue dans la forêt toute noire.

Mais je n'ai plus peur.

Parce que ma mère est avec moi.

Sam

Mme Roth a poussé vers moi un crayon cassé et une feuille de papier.

— Je veux que tu leur dises que tu es désolée. J'ai glissé mes mains sous moi et j'ai détourné la tête. Elle a posé le papier et le crayon sur mes cuisses.

— Je veux que tu leur dises que la vie était devenue trop dure, a-t-elle dit. Que la perte de ta mère t'a anéantie, et que la honte de ce que ton père a fait était insupportable. Je veux que tu leur dises que tu as tué ta petite sœur pour la protéger de tout le mal, des choses horribles de ce monde, et qu'après tu as choisi de te suicider.

— Non.

— Dis-leur que tu ne voulais pas être un fardeau, que tu voulais rejoindre ta mère.

— Allez vous faire voir.

Je lui ai craché au visage.

Elle a reculé et a essuyé le crachat avec sa manche.

Billy Roth est sorti de derrière son établi et est venu vers moi. Il m'a frappée en pleine face, d'un coup violent. Ma tête est partie en arrière. Ma mâchoire s'est déboîtée. Une douleur cuisante m'a envahi le crâne, et j'ai senti le goût du sang dans ma bouche.

— Billy, non !

La voix de Mme Roth a retenti comme une ruche bourdonnant dans le lointain.

— On ne doit pas laisser de traces suspectes. Il faut faire les choses correctement. Pas de bêtises, cette fois-ci, d'accord ? Pas de bêtises.

Je me suis écroulée en avant sur ma chaise et j'ai laissé ma tête basculer en regardant mes pieds, qui me paraissaient bien éloignés. Une goutte de sang a coulé de mes lèvres et est tombée sur la feuille blanche posée sur mes genoux. Une tache de sang rouge vif. Mon sang.

Je suis restée penchée comme ça, comme une poupée cassée, pendant une ou deux minutes, jusqu'à ce que la douleur de ma mâchoire devienne moins vive et que le bourdonnement s'atténue un peu dans mes oreilles. Jusqu'à ce que Billy Roth m'attrape une poignée de cheveux pour me redresser la tête.

— Fais ce qu'elle dit.

Mme Roth a souri comme l'aurait fait une serveuse qui aurait mal pris une commande, avec un petit sourire d'excuse totalement hypocrite.

— Ecris.

J'ai pris le papier et le crayon. Billy a lâché mes cheveux et est retourné à son travail. En regardant Mme Roth droit dans les yeux et sans ciller, j'ai cassé le crayon en deux, j'ai froissé la feuille en boule et j'ai tout jeté par terre devant elle.

Billy s'est retourné vers moi et a avancé, une main en l'air. Mme Roth l'a retenu.

— Laisse. Je m'en occupe.

Elle a pris la feuille et l'a remise bien à plat, puis elle a pris un autre crayon dans un pot, s'est penchée et a commencé à écrire.

Billy était debout derrière moi, une main pressée sur mon épaule pour me maintenir sur la chaise.

J'ai fermé les yeux et je me suis imaginée étendue sur le dos dans la prairie. Avec l'herbe moelleuse sous moi. La chaleur du soleil sur mon visage. J'ai imaginé Ours en train de chuchoter aux abeilles, et les abeilles lui chuchoter en retour. J'ai imaginé Ollie allongée à côté de moi.

— Billy, mon chéri, a dit Mme Roth, brisant ma rêverie. Va chercher la jeep, tu veux ?

Sa main a quitté mon épaule, et je suis revenue à la remise, à l'odeur de peinture fraîche et de fumée, à l'idée que je ne reverrais peut-être jamais ma sœur, que je ne pourrais jamais lui dire à quel point j'étais désolée de ne pas l'avoir écoutée, de ne pas l'avoir crue. Et Ours. Il avait déjà tant perdu. Ce n'était pas juste pour lui de nous perdre, nous aussi. Pour qui que ce soit, rien n'était juste dans ce merdier.

Mme Roth m'a prise par le bras et m'a fait lever. Elle a appuyé le pistolet contre mes côtes et elle a dit :

— Plus vite on y sera, plus vite ce sera terminé.

Elle a commencé à me pousser en avant. J'ai traîné les pieds, contré le mouvement, j'ai fait tout ce que je pouvais pour ne pas passer cette porte.

— Pourquoi faites-vous ça ? ai-je demandé.

— Si vous n'aviez pas fouiné comme ça, a-t-elle dit. Si vous n'aviez pas insisté...

— Je ne pouvais pas laisser Ours aller en prison pour un crime qu'il n'a pas commis.

— Après ce qu'il a fait à ma Delilah ? Et à Billy ? A ma famille entière ? Il méritait la perpétuité.

— Mais ce n'était qu'un accident. Une terrible et malheureuse erreur.

— Non, mon petit. Ton père a fait un choix. Et ce choix, son choix, nous a fait tout perdre. Il n'aurait jamais dû être libéré.

Mme Roth a serré mon bras plus fort, m'enfonçant ses doigts jusqu'à l'os.

J'ai voulu bouger, mais c'était encore pire.

— Elle ne voudrait pas que vous fassiez ça.

Elle a stoppé net. On n'était plus qu'à quelques mètres du seuil, maintenant. Je sentais l'air frais, l'odeur des pins et de la rosée.

— Sais-tu ce que ça fait ?

La voix de Mme Roth était presque un murmure.

— De perdre quelque chose d'aussi précieux ? De se réveiller chaque matin en regrettant de ne pas être mort soi-même ?

— S'il vous plaît. Arrêtez.

— Je n'ai plus vraiment le choix, maintenant, non ?

Elle a soupiré et, l'espace d'un instant, le pistolet s'est écarté de mes côtes, mais juste un instant, puis il est revenu coller sa bouche froide à travers mon T-shirt.

— Tu sais, a-t-elle dit, je n'arrête pas de repasser ça dans ma tête, d'essayer de penser à une autre manière dont les choses auraient pu se dérouler. Si je n'avais pas appelé Billy en insistant pour qu'ils rentrent à la maison, par exemple. Il m'avait dit que les routes étaient verglacées, qu'il n'était pas à l'aise pour conduire dans ces conditions, mais j'ai insisté. Je l'ai culpabilisé de m'avoir laissée seule à m'occuper de Travis. Il avait tellement de fièvre, je n'étais pas rassurée. Ou si l'on n'avait pas autant gâté Delilah, peut-être. Si on n'avait pas accepté de lui offrir cette fête dans ce centre aquatique. Mais tu vois, j'ai eu beau essayer, j'en reviens toujours à ton père. Un abruti égoïste qui se croyait capable de conduire après avoir bu une demi-bouteille de scotch. C'est à cause de lui que ma Delilah est morte. Que Billy a perdu la raison. Il m'a tout pris. *Tout*. Et pour ça, tout ce qu'on lui a donné, c'est une petite tape sur les doigts. Deux ans de prison et hop, libre. Comme ça. Libre comme l'air. Pendant que ma famille continue de souffrir.

Elle a recommencé à me pousser vers la porte. J'ai résisté autant que je le pouvais, mais elle tenait fermement le pistolet. Le pistolet. A cause de mes larmes, je le voyais flou, et même presque plus, mais je le sentais toujours solidement pressé contre mon flanc.

— Mais maintenant regarde un peu où on en est. On dirait que l'univers va retrouver un semblant d'équilibre, a-t-elle dit. Rétablir enfin les choses.

Dans le lointain, on a entendu le gémissement aigu d'une moto tout-terrain, puis elle était là, s'arrêtant juste devant nous. Le moteur s'est éteint.

Quelques secondes plus tard, Travis a déboulé dans la remise. Il s'est arrêté dans l'encadrement de la porte, a regardé sa mère, puis moi, et le pistolet. Il s'est tordu les doigts et il a dit :

— Elle s'est enfuie.

Ma première réaction a été de sourire. Un léger redressement des commissures, une sensation croissante de légèreté dans mon ventre qui aurait pu se transformer en rire si je ne l'avais pas rapidement étouffée.

— Quoi ?

Mme Roth a appuyé le pistolet plus fort contre mes côtes.

— Elle s'est enfuie, a répété Travis. J'ai cherché, je n'ai pas réussi à la retrouver. Elle a disparu.

Ma seconde réaction a été de rester parfaitement immobile et, en bougeant seulement mes yeux, de passer la pièce en revue pour y trouver quelque chose

avec quoi me défendre. Quelque chose qui ferait saigner. Il y avait des pinces, des tournevis et des clés à molette accrochées sur un panneau. Des marteaux de toutes les tailles, des pieds-de-biche, de longs bouts de métal et même un chalumeau posé sur l'établi. Le couteau de boucher était toujours là, à l'endroit exact où Billy l'avait posé. Mais tous ces objets, même le couteau, étaient hors de ma portée.

La main de Mme Roth s'est mise à trembler.

— Ce n'est pas possible.

— Il faisait noir, a dit Travis. Je n'y voyais rien.

Mme Roth a baissé le pistolet, qui n'était plus braqué sur moi, mais elle me serrait toujours le bras.

— J'ai fait ce que je pouvais, a continué Travis. J'ai regardé partout, mais elle a pu partir dans n'importe quelle direction. Vers Terrebonne. Vers la rivière. Elle peut être n'importe où, maintenant.

Mme Roth a secoué la tête.

— Tais-toi un peu. Laisse-moi réfléchir.

Travis a mis les mains dans ses poches et a commencé à se balancer sur ses pieds en me coulant des regards que je refusais de lui rendre.

Dehors, la jeep s'est garée devant la porte de la remise. Billy a donné un coup de klaxon.

Mme Roth a poussé un soupir et m'a fait rasseoir sur la chaise.

— Ne bouge pas.

Puis elle s'est tournée vers Travis et elle a dit :

— Je vais aller la chercher moi-même. Attends ici et veille à ce que Sam reste tranquille. On verra ce qu'on fait quand je reviendrai.

Elle a avancé vers la porte, mais Travis lui a bloqué le passage. Elle a essayé de le contourner, il s'est déplacé avec elle.

— Travis ?

— Elle est partie, maman. Partie.

Je ne pouvais pas voir le visage de Mme Roth de là où je me trouvais, mais j'ai vu ses épaules s'affaisser un peu et sa main se serrer sur le pistolet.

— Tu l'as trouvée, pas vrai ?

Il a posé ses mains sur les épaules de sa mère et s'est penché de sorte que leurs fronts se touchaient presque.

— Oh ! Travis. Est-ce que tu te rends compte de ce que tu as fait ?

— Je dirai à l'inspecteur que c'était moi, a-t-il dit tout bas. Je leur dirai que j'ai tué Taylor. Et que j'ai maquillé toute l'affaire. Que papa et toi, vous ne saviez rien de tout ça. Voilà ce que je vais leur dire.

— Non, a fait Mme Roth avec un sanglot dans la voix.

— Tout se passera bien, ça va aller. Tu n'auras qu'à leur dire que j'avais des sautes d'humeur ces derniers temps, que je me conduisais bizarrement. Dis-leur que je me suis mis à fumer et à ne pas aller au boulot, et que tu t'inquiétais pour moi depuis un moment.

Il a lâché ses épaules, fait deux pas vers l'étagère, et il a pris le sac à main

en cuir. Il l'a essuyé avec sa manche et l'a serré entre ses deux mains.

— Voilà, il y a mes empreintes partout dessus, maintenant. Et mes chaussures. Elles correspondent aux empreintes près de la rivière. Les traces de la jeep aussi. Je signerai des aveux. Ça va marcher. Ils me croiront. Vous n'avez qu'à rester sur votre déclaration du début, comme quoi elle n'est jamais venue pour l'interview, et tout va rouler. Dis-leur que j'ai dû faire le mur pendant que vous dormiez. Que tu ne pouvais pas t'en douter.

— Travis, arrête, a dit Mme Roth. Je ne te laisserai pas faire ça.

Billy a klaxonné une seconde fois, un coup long, fort, insistant. Mme Roth a lancé un regard par la porte ouverte.

— Ça ira, maman. Laisse partir Sam. Je prends tout sur moi. S'il te plaît. Laisse-la partir.

Il m'a regardée en disant ça, avant d'ajouter :

— Pardon. Ça n'aurait jamais dû arriver. On a paniqué. Et on a complètement perdu les pédales. Mais je vais arranger tout ça, d'accord ? Tu m'aideras ?

J'ai hoché la tête sans être sûre de ce qu'il me demandait, mais prête à tout si ça me permettait de sortir d'ici vivante et de revoir Ollie.

— Tu leur diras que c'est moi qui l'ai tuée ?

J'ai fait signe que oui avec vigueur.

Mme Roth a saisi Travis par le bras et l'a attiré près d'elle.

— Ils te mettront en prison. Tu vieilliras là-bas, tu y mourras !

— Mais non. Ecoute, tout ira bien. Papa et toi serez tranquilles. Et Sam et Ollie aussi. Je suis encore mineur. Ils seront peut-être moins durs avec moi. Ou bien, je peux peut-être trouver un arrangement. Ils voudront peut-être...

— Non, a dit Mme Roth. Non ! Je ne te laisserai pas faire ça.

— Je ne vois pas d'autre moyen de régler les choses.

— J'ai un nouveau plan. Imparable. C'est...

Travis a secoué la tête.

— Non, je suis désolé.

Il s'est dégagé de son étreinte et a avancé vers moi en tendant la main.

— Viens, Sam, a-t-il dit. Je te dépose chez Zeb et Franny en allant au poste.

Je me suis levée.

Mme Roth l'a attrapé par le coude et l'a tiré en arrière.

— Ne fais pas ça.

Travis lui a fait un petit sourire triste.

— C'est fini, maman. J'en ai assez.

La portière d'une voiture s'est ouverte. On a entendu des pas sur le gravier, et Billy est entré dans son atelier.

— Bon, on y va ou pas ?

Il n'a pas attendu de réponse et s'est dirigé directement vers l'objet enveloppé d'un drap de l'autre côté de la remise. Il a tiré sur la toile, qui est tombée, révélant la sculpture cachée dessous. Elle était belle et terrifiante à la

fois. Délicatement sculptée dans un tronc d'arbre, une petite fille se dressait comme un phénix sur un tas de boîtes de conserve et de terre couleur cendre. Ses deux bras étaient tendus vers le ciel, sa tête renversée en arrière, avec des cheveux d'or lui tombant dans le dos. Elle avait deux visages qui regardaient dans deux directions opposées. Un des deux était doux, serein et souriant, l'autre grotesque, la bouche tordue en un cri silencieux, avec des larmes qui striaient ses joues. Je l'ai reconnue. C'était la petite fille de la photo avec le gâteau d'anniversaire et les bougies. C'était Delilah. J'ai regardé la base de plus près et j'ai alors distingué la forme de quelque chose de recroquevillé, un enfant endormi, avec ses doigts aux os tout blancs tendus dans les cendres, comme pour attraper quelque chose qui resterait toujours hors de sa portée. Je me suis détournée, prise de vertige et d'envie de vomir.

— Je pensais ajouter un arc, a dit Billy. Et un ruban bleu à pois blancs. Ici.

Il a touché un endroit tout en haut de la sculpture.

— Ce serait parfait, chéri, a dit Mme Roth. La touche finale.

— Maman, je t'en prie, a chuchoté Travis. Ne le laisse pas faire ça.

Mme Roth lui a lancé un regard glacial et a secoué la tête.

— Delilah ne voudrait pas de ça, a-t-il ajouté.

La bouche de Billy a frémi.

— Travis, a grondé Mme Roth d'une voix sourde. Travis a serré les poings avant d'avancer vers la sculpture.

— Je ne le laisserai pas faire ça. C'est mal.

— Travis. S'il te plaît. Ne t'occupe pas de ça.

— Non.

Il y était presque.

— C'était ta fille, maman. Et regarde, regarde ce qu'il lui a fait !

— Je crois que tu ferais mieux de partir, a dit Billy.

— Elle mérite autre chose, a murmuré Travis en s'accroupissant et en posant une main sur les petits doigts tendus. Delilah est morte, papa. Ce n'est pas en faisant ça que tu la ramèneras.

Billy a tourné la tête.

— Sors d'ici.

— Travis, a dit Mme Roth en s'éloignant de moi pour approcher de la sculpture. Fais ce que dit ton père.

— Non.

Travis a fermé les yeux et secoué la tête. Puis il les a rouverts et s'est remis debout.

— Non. Il faut simplement annuler l'expo. La remettre à plus tard. On n'aura qu'à réfléchir à autre chose. Je ne laisserai pas son souvenir prendre cette forme. Je ne...

Il a commencé à tâter la partie de bois de la sculpture comme s'il essayait d'y trouver un loquet à tirer ou un bouton sur lequel appuyer pour la faire disparaître.

J'ai tenté de me glisser discrètement vers la fenêtre.

Mme Roth m'a vue du coin de l'œil et a brusquement tourné la tête.

— Où tu vas, toi ?

Je me suis arrêtée et j'ai ouvert les bras.

— Nulle part. Je voulais juste...

Soudain, sans un bruit et à une telle vitesse que je n'ai même pas eu le temps de crier, Billy Roth s'est jeté sur Travis. Il avait attrapé le couteau de boucher sur le coin de son établi, qu'il a brandi en l'air avant de l'abattre violemment à la base du cou de son fils, juste au-dessus de sa clavicule. Travis a poussé un cri muet et a titubé en arrière.

Le cri qui s'élevait dans ma gorge est resté coincé et s'est transformé en un bafouillement étranglé.

Mme Roth s'est retournée.

— Billy ?

Travis a pressé sa main sur l'endroit où la lame était entrée et sortie. Le sang coulait. Partout. Entre ses doigts. Le long de son bras, formant une tache écarlate qui s'agrandissait rapidement sur son T-shirt blanc.

— Billy ? a répété Mme Roth en avançant vers son fils. Qu'est-ce que tu as fait ?

Billy a posé le couteau sur l'établi et s'est calmement essuyé les mains sur un chiffon comme si de rien n'était. Il est revenu vers sa sculpture avec un chiffon propre et un pot de cire d'abeille et a commencé à astiquer les endroits que Travis avait touchés. Tout en fredonnant doucement.

Travis s'est appuyé contre l'établi. Sa bouche s'ouvrait et se fermait sur des mots silencieux. Il m'a regardée, puis il a regardé sa mère qui tendait les bras pour le soutenir. Il a secoué la tête et ses jambes ont cédé sous lui, mais Mme Roth n'était pas assez forte pour le retenir. Ils se sont écroulés à terre tous les deux.

Mme Roth a pris Travis dans ses bras et s'est mise à le bercer, le bercer, elle a posé une main sur la plaie béante puis elle a passé ses doigts ensanglantés sur les joues livides de son fils en lui murmurant des mots que je ne comprenais pas mais qui devaient être pleins d'amour.

J'ai reculé lentement vers la porte en tâtonnant avec mes mains, car j'avais beau essayer, j'avais beau me dire *Pars ! Cours !*, je n'y arrivais pas. Mon cœur ne fonctionnait pas normalement. Il battait trop fort, trop vite, m'envoyait beaucoup trop de sang, et tous mes membres étaient engourdis, lourds, pétrifiés. Je ne parvenais pas à actionner mes jambes. Je n'arrivais pas à me tourner et à courir en le laissant ici.

J'ai buté sur quelque chose de dur, une étagère ou une table, peut-être, et j'ai renversé un bocal de boulons par terre. Il s'est fracassé dans le silence de la pièce en répandant son contenu sur le sol.

Mme Roth a relevé la tête et s'est tournée pour me regarder.

J'étais devant la porte, les mains tâtonnant dans le vide devant moi.

Elle a murmuré quelque chose à l'oreille de Travis puis elle l'a posé

délicatement à terre, elle a pris un chiffon sur l'établi et en a recouvert sa blessure en lui demandant de le tenir de son autre main, pâle et tremblante. Elle l'a embrassé sur la joue et lui a dit :

— Je reviens tout de suite. Ne bouge pas, d'accord ? J'arrive.

Elle s'est levée et elle est venue vers moi.

Le pistolet semblait bien plus petit, vu sous cet angle, il ne me faisait plus peur. J'ai reculé. Mme Roth a avancé au même rythme. Mes chaussures ont fait crisser le gravier.

J'étais dehors. Sur le seuil, sa silhouette se dessinait, menaçante.

La nuit bourdonnait. J'ai fait un pas de plus en arrière.

— Si seulement tu ne t'étais pas mêlée de tout ça.

Elle s'est essuyé le visage avec sa manche. Ses mains tremblaient.

— Tu aurais vraiment dû rester en dehors de cette histoire.

J'avais envie de me retourner et de partir en courant, mais il y avait toute cette horreur derrière moi, il y avait son doigt sur la gâchette, et je n'avais pas la moindre chance. Je ne cessais de penser : *Quelqu'un va venir me tirer de là. Quelqu'un va arriver.*

Sauf que personne ne venait.

— Tu comprends pourquoi je suis obligée de faire ça, n'est-ce pas ? Je ne peux pas me permettre que tu... Je ne peux pas.

Elle a fermé les yeux et a inspiré profondément pour mieux se maîtriser et stabiliser sa main sur l'arme.

Le pistolet s'est abaissé. Ça n'avait duré que quelques instants, mais ça m'avait suffi pour me pencher et ramasser une poignée de cailloux, certains tout petits, d'autres de la taille d'une balle de golf. Quand elle a rouvert les yeux et resserré sa main sur le pistolet, j'avais les bras ballants le long du corps, comme si je n'avais pas bougé du tout.

— Je suis désolée, Sam, a-t-elle dit. Je suis vraiment, vraiment désolée.

J'ai alors pris mon élan et j'ai jeté l'une des plus grosses pierres sur le tas de bois. L'astuce, c'est de toujours viser un peu plus haut que la cible. La pierre a frappé la bûche creuse avec un bruit mat, décisif.

Mme Roth a tressailli, mais son arme est restée braquée sur ma poitrine. La seconde pierre a frappé exactement le même endroit sur la même bûche. Le morceau de bois a vacillé sous l'impact, avant de basculer de la palette pour tomber par terre, sur le côté. Pendant un bref moment, ni elle ni moi n'avons bougé ni parlé ; le temps avait paru s'arrêter. Puis la bûche a explosé. Les abeilles se sont ruées dans les airs en formant un nuage noir vrombissant de colère.

— Qu'est-ce que...

Elle n'a pas eu le temps d'en dire plus.

Mme Roth a fait un pas en arrière en agitant une main devant son visage. Elle s'est mise à glapir, à donner des coups dans tous les sens et à se débattre.

Alors je me suis retournée et j'ai couru. De toutes mes forces, à toute vitesse, les genoux tremblants, mes chaussures martelant le sol, actionnant

mes jambes, mes bras, plus vite, plus vite encore. Ses cris se sont faits plus forts et plus hystériques, presque sauvages. Je ne me suis pas retournée.

J'étais à mi-chemin dans l'allée, presque à la maison, quand un coup de feu a retenti entre les arbres. Quelque chose avec des dents pointues et une langue empoisonnée s'est fiché dans mon mollet. J'ai trébuché en poussant un cri et je suis tombée en avant, m'éraflant les mains et les genoux sur le sol en écorce. Je suis restée là un moment, la joue contre le sol, la gorge serrée, les yeux pleins de larmes.

Ça y est, me suis-je dit. Je vais mourir. Adieu, Ours, adieu, Ollie, transmettez tout mon amour à Zeb et Franny, à grand-père et grand-mère... et soudain mes mains se sont mises à pousser pour me redresser, et je me suis relevée tant bien que mal. J'ai chancelé sur ma jambe valide en réprimant un cri et j'ai essayé de m'appuyer sur l'autre, celle qui brûlait et me lançait comme si un millier d'abeilles y avaient planté leur dard en même temps. J'ai eu un haut-le-cœur. J'ai dégluti et cligné des paupières pour chasser les étoiles rouge sang que je voyais danser. Je ne pouvais pas rester ici ; j'ai fait un pas en avant, tremblant de la tête aux pieds. La douleur m'a transpercée jusqu'aux os. J'ai fait un autre pas, parce que Ours était innocent et qu'il fallait que quelqu'un raconte la vérité. Un nouveau pas, puis un autre, en serrant les dents et en me disant que la balle n'était pas entrée, en espérant, en priant pour que ce soit vrai, qu'elle m'ait manquée et que ce ne soit qu'une égratignure, qui nécessiterait peut-être quelques points de suture, rien de plus, rien de permanent. J'ai marché pas après pas, malgré la douleur atroce, parce que Ollie était quelque part, vivante.

Quelque part entre le jardin et l'allée devant la maison, j'ai réussi à trouver un rythme en sautillant et traînant à moitié ma jambe, et plus j'avancais, moins j'avais mal. Mon corps semblait maintenant prendre le dessus pour moi, bouger sans ma permission et persister à tout prix, parce que c'était la seule chose qu'il savait faire. J'ai distingué mon vélo, à l'endroit où je l'avais laissé, contre un arbre. Encore quelques pas et j'y serais.

J'ai empoigné le guidon et fait passer ma bonne jambe par-dessus la selle. Le mouvement d'étirement était pire que de courir ; j'ai poussé un cri et me suis pliée en deux sur le guidon. J'ai respiré à fond, lentement. Le plus dur était derrière moi. Pédales, c'était facile. Il fallait juste arriver à la route. La route. J'ai relevé la tête, posé mes pieds sur les pédales, et j'ai poussé doucement. Chaque fois que la douleur me paraissait trop forte, chaque fois que j'avais envie d'abandonner, je pensais à Ollie et je continuais. Les arbres faisaient onduler leurs branches au-dessus de ma tête et murmuraient son nom, me poussant à aller plus vite, plus vite.

Cette allée était interminable... J'avais oublié qu'elle était aussi longue...

J'ai alors entendu le moteur d'une voiture derrière moi, qui se rapprochait, faisant crisser le gravier sous ses roues. J'ai jeté un coup d'œil par-dessus mon épaule. Des phares ont surgi d'un virage et je me suis retrouvée aveuglée un instant. Je ne voyais plus que cette lumière, de plus en plus vive. J'ai cligné

des yeux et tourné la tête vers l'avant en me penchant pour pédaler à fond.

Les phares illuminaient les bords du chemin en dansant frénétiquement entre les arbres ; j'avais l'impression que la forêt courait à mes côtés. J'ai lancé un autre bref coup d'œil derrière moi. La calandre carrée d'une jeep se rapprochait. Cent mètres, puis quatre-vingt-dix, quatre-vingts... Le bruit du moteur vibrait dans ma poitrine, le diesel me brûlait la gorge, le conducteur, une ombre monstrueuse penchée sur le volant, n'arrêtait pas de klaxonner... Soixante-dix, soixante, cinquante mètres maintenant. Quelques secondes seulement pour prendre une décision.

J'ai fait bifurquer mon vélo sur la droite en quittant l'allée pour m'engouffrer entre les arbres. Le passage me paraissait trop étroit pour une voiture, et si elle essayait elle ne pourrait pas aller bien loin. Bruits de roues et de freins. J'ai regardé dans mon dos. La jeep tournait à droite, puis à gauche, puis de nouveau à droite.

J'aurais dû regarder où j'allais. Je n'aurais jamais dû me retourner.

Ma roue avant s'est écrasée contre un rocher surgissant du sol juste au moment où la jeep dérapait un peu trop sur un côté et commençait à basculer. J'ai volé par-dessus le guidon et j'ai percuté un arbre de plein fouet, au niveau des épaules. Ma tête a tapé en deuxième, mais tout aussi fort. Je me suis écroulée à terre à côté de mon vélo déglingué. Les étoiles brillaient dans les trous de la canopée au-dessus de moi. Je ne pouvais pas bouger. J'essayais, de toutes mes forces, mais mon corps ne voulait pas coopérer.

J'ai entendu un grand fracas quelque part sur ma droite, près de la route. Du métal froissé, du bois brisé. Puis une espèce de sifflement, comme de la vapeur qui s'échappe, et le cliquetis d'un moteur qui rend l'âme. Les phares de la jeep oscillaient. Noir, lumière. Noir, lumière.

Noir.

Avant que la nuit ne se referme sur moi, voilà ce que j'ai vu : une fumée blanche qui serpentait entre les branches, et une femme brune aux yeux noisette, penchée au-dessus de moi, qui me murmurait « Merci ».

Ollie

On reste près de la rivière, on suit ses courbes. Maman marche un peu dans l'eau. Moi sur la rive. Je tends ma main pour prendre la sienne, ça fait comme si je tenais de la vapeur. Je voudrais marcher doucement et chercher des formes d'animaux dans les étoiles. Je voudrais juste un peu plus de temps.

Pour dire toutes les choses que je veux dire, toutes les choses qu'elle sait déjà.

Elle me dit d'aller plus vite. *Ta sœur a besoin de toi tout de suite.*

C'est drôle, j'ai toujours cru que c'était moi qui avais besoin d'elle.

En fin de compte, Sam et moi, on a besoin l'une de l'autre.

Je commence à courir. Je ne sais pas trop où je suis, mais je sais que c'est la rivière Crooked et je sais que je suis un peu au nord de Terrebonne parce que Mme Roth a tourné à droite, pas à gauche, quand elle nous a emmenés cet après-midi, et je n'ai pas encore dépassé Smith Rock. Si je continue, je finirai par arriver en ville. J'espère juste qu'il ne sera pas trop tard quand j'arriverai.

Je cours dans des hautes herbes et entre des buissons pendant quelques minutes, et après la rive devient plus large et plus plate. Plus loin, devant, je vois des réverbères.

J'y suis presque.

Maman file comme une flèche vers le premier bâtiment qu'on ait vu depuis qu'on est parties de la remise de Billy Roth. C'est la quincaillerie et, en face, il y a une cabine téléphonique. Mes jambes se mettent à avancer plus vite d'un seul coup. Je vole. Mes tresses claquent dans le vent derrière moi. Je remue mes bras. Je n'ai jamais couru si vite de toute ma vie. Et quand j'arrive à elle, ses contours deviennent moins nets et elle sourit. Je la regarde un peu trop longtemps, pour essayer de me souvenir de sa forme et ne jamais l'oublier quand elle ne sera plus là.

Vite, elle dit.

Je décroche le téléphone et j'appuie sur le zéro et une voix enregistrée dit : « Merci d'insérer une pièce de vingt-cinq cents ou d'appuyer sur le 1 pour appeler en PCV. »

J'appuie sur le 1.

« Dites votre nom après le bip. »

Il y a un long bip et puis du silence.

Je ne dis rien.

Ça fait clic, et puis :

« Merci de composer le numéro que vous souhaitez appeler. »

J'appuie sur les chiffres que ma sœur m'a fait mémoriser au cas où.

Au bout de quelques secondes seulement, j'entends la voix de tatie Fran au bout du fil, bien réveillée et qui parle fort alors qu'il doit être bien plus tard que l'heure à laquelle elle se couche d'habitude.

— Allô ? Allô ? Qui est à l'appareil ? Qui est-ce ? La ligne doit être mauvaise.

Maman est juste à côté de moi, tout près, en train d'attendre, et elle passe lentement du rose au violet au vert au jaune.

— Parlez plus fort, s'il vous plaît. J'ai un petit problème d'audition. Parlez plus fort.

J'ouvre la bouche et je la referme. J'ai encore peur que les mots ne sortent pas comme il faudrait. J'ai peur que ce ne soient pas les miens.

Maman est un tourbillon d'or et d'argent, de rouge, blanc et bleu.

— Allô ? Je vous entends respirer.

Il faut que j'essaie. Pour Sam.

Pour Ours. Pour moi. Pour nous tous.

Alors j'ouvre la bouche et je dis :

— Tatie Fran ?

— Olivia ? C'est toi ?

— Oui, je fais, comme une grenouille qui croasse.

— Mon enfant ! Où es-tu ?

Je dis :

— Elle va tuer Sam.

— Qui ça ? De quoi parles-tu ? Où es-tu ?

Puis :

— Zeb ! Viens tout de suite !

Je dis :

— Il faut que tu ailles chercher l'agent Santos.

Je dis :

— Il faut que tu lui dises d'aller à la maison de Mme Roth.

Je dis :

— Dis-lui que c'est une urgence.

Je dis, je dis et je dis.

Je dis tout.

Sam

C'est donc ça, la mort ? Un entre-deux entre le rêve et l'éveil où on n'arrête pas de se dire *Réveille-toi, réveille-toi, ouvre les yeux*, sauf qu'on ne le fait pas. On ne peut pas. Alors on reste allongé, immobile, l'esprit et le corps séparés, et on se demande si ce qu'on voit, qu'on entend, qu'on sent, est réel ou pas. J'aurais cru que mourir ressemblerait plus à une élévation. Non, ce n'est pas vrai. En fait, je croyais que je ne sentirais rien. Parce que, quand on est mort, on est mort et puis c'est tout. Point final.

Je suis morte.

Répète-le. Je suis morte.

Répète-le encore, jusqu'à ce que tu y croies. Je suis morte, morte, morte. Mais dans ce cas pourquoi est-ce que je m'entends penser ? Pourquoi est-ce que je sens mon sang ralentir sa course, ma peau brûlante refroidir ? Pourquoi est-ce que je vois les arbres bouger au-dessus de moi, danser pour personne ?

Ollie dirait que c'est mon âme, mon fantôme, mes ondes qui essaient de se séparer de la partie de moi qui est soumise à la gravité et au vieillissement. Je lutte contre mes os, qui implorent la délivrance et, en même temps, qui veulent rester.

Ma mère est ici, avec moi. Ici ? Mais où ? Nulle part. Partout. Ici et morte. Une lueur floue brille en blanc, rouge, blanc. Un bébé pleure. Ou peut-être que c'est moi ? Non, ça ne peut pas être moi. Je suis morte. Je suis muette. Quelqu'un pleure — autre que moi. Et ma mère est là.

Ses contours sont des arcs-en-ciel irréguliers et mouvants, comme lorsqu'on souffle sur un moulin à vent multicolore. Mais son visage est clair et son sourire chaleureux, et je suis calme.

Maman.

Tu t'es pris un beau gadin, dis donc.

Elle tend la main et répand de la lumière et de la chaleur sur mon front. Des souvenirs que je préférerais oublier me reviennent à la mémoire.

Ollie ?

Elle est là.

Et maintenant je l'entends. C'est elle qui pleure. Elle prononce mon nom. Elle dit :

— Sam, regarde-moi. Sammy ! Tiens bon !

J'ai envie de rire, parce qu'il y a des fantômes. Maman en est un et moi

aussi, et Ollie continue de parler :

— Je sais que tu m'entends. S'il te plaît. Essaie. N'abandonne pas. Pas déjà.

Ma sœur, qui parle, et sa voix me dit la plus belle histoire qui soit.

Elle est toujours là.

Je veux la voir.

Ouvre les yeux.

J'essaie. Je n'y arrive pas.

— Je suis là, Sam, dit-elle. Je suis avec toi.

Il y a d'autres voix aussi qui flottent autour de moi, des mots qui bourdonnent comme des abeilles, et je ne sais pas à qui elles sont. Celle d'Ollie est la seule à être claire. Ses mots, les seuls qui comptent.

— J'ai besoin de toi.

Les étoiles sont tellement plus brillantes quand on est mort. Et le noir, tellement plus noir. Les arbres murmurent, mais je ne sens pas de vent. Je veux sentir le vent.

Quelque chose m'opprime la poitrine, et ça me fait mal. Affreusement mal. Maman commence à se dissiper. Elle est comme un phare balayant la nuit de son rayon de lumière dans le lointain. Je m'imagine quittant ce corps, ces os. Je m'imagine la suivre, et la douleur s'en va, et maman est de nouveau brillante, aveuglante, tout près.

Je veux rester ici avec toi.

Si c'est vraiment ce que tu veux, pense à l'endroit que tu aimes le mieux, celui où tu te sens le plus en sécurité. Imagine-toi là-bas et laisse-toi aller.

Je suis dans la prairie. Ours n'est pas loin et Ollie est juste à côté de moi, et je lui parle des abeilles. Tu vois comme celle-ci agite lentement ses ailes ? Elle émet une odeur particulière, elle rappelle au foyer les abeilles égarées.

Quelque part, très loin, j'entends Ollie répéter mon nom encore et encore en me disant de rester avec elle. J'entends ma sœur, et je reviens à moi. Je reviens.

Je ne suis pas prête.

Tu dois te décider rapidement.

Et si je ne peux pas ?

Tu le peux.

Je veux partir avec toi. Et je veux rester. Je veux toi et elle et lui et nous tous ensemble.

Ce n'est pas possible.

Ce n'est pas juste.

Non, ça ne l'est jamais.

Tu étais au courant ? Pour la maison qu'il voulait construire ?

C'était mon idée.

Ah bon ?

Il n'arrivait pas à revenir vivre avec nous, alors j'ai décidé que nous irions vivre avec lui.

Si seulement rien de tout ça ne s'était passé. Si seulement... si seulement. Si seulement je pouvais revenir en arrière et tout changer.

Personne ne peut faire ça.

Je recommence à penser à la prairie.

— Sammy, crie ma sœur. Sam ! S'il te plaît ! Je te parlerai, je te le promets ! Je te dirai tout ce que tu veux. Je...

Elle continue de parler, même si j'ai du mal à l'entendre maintenant. Elle parle, elle parle. Il y a encore tant de choses à dire.

On me repousse vers le fond, jusqu'au plus profond de mes os. Cette fois, je ne lutte pas. La douleur ne vient pas d'un seul coup. Elle commence comme un souvenir, une marée basse qui lèche mes pieds nus. Maman vacille. Ses bleus célestes virent au gris, ses rouges cerise au beige éteint.

Est-ce qu'on s'y sent seul ?

Jamais.

Est-ce qu'on te manque ?

Tout le temps.

Je sens des aiguilles de pin maintenant, sous mes mains, qui piquent la peau de sous mon bras, et quelque chose me rentre dans les côtes, la racine d'un arbre peut-être. Je sens une odeur de carburant et de forêt en décomposition. Le vent fait bouger mes cheveux. Des formes grises bougent autour de moi, elles murmurent et m'effleurent. Ma mère tournoie entre les étoiles.

Pardonne à ton père.

C'est déjà fait.

Dis à ta sœur que je l'aime.

Elle le sait.

Dis-le-lui quand même.

Je ne pense pas pouvoir faire ça.

Tu es plus forte que tu ne le crois, Sam. Plus courageuse, aussi.

Elle me chante une berceuse que je connais, même si je ne me souviens pas l'avoir déjà entendue.

Une vive douleur explose soudain dans un feu d'artifice, et je vois le passé, le présent et le futur se dissocier avant de se refondre ensemble. Pendant un moment, je suis partout et nulle part à la fois, tout et rien. Je suis anéantie et déchirée en deux. Je suis lapidée par des pierres et fouettée par du fil de fer barbelé. Je ne suis plus que douleur. Je souffre tellement que je veux mourir. Et puis, quelqu'un serre ma main.

Ses doigts sont plus petits que les miens, mais ils sont forts, chauds et insistants. Je serre à mon tour pour qu'elle sache que je suis toujours là. J'essaie de parler, mais je ne parviens qu'à pousser un râle.

— Elle revient ! s'écrie une femme, et ça s'agite tout autour d'elle.

Des visages que je ne connais pas se penchent au-dessus de moi, on me tire, on me pousse, on me plante des aiguilles dans les bras, on me met un masque sur le visage, on m'insuffle de l'air qui m'empêche de parler. Mes

yeux s'ouvrent, paniqués, et je la vois, tout près de mon épaule gauche.

Elle a les joues rouges et les yeux gonflés derrière ses lunettes violettes. Une de ses mains essuie son nez qui coule, l'autre refuse de me lâcher. Les ambulanciers essaient de l'écarter de moi, mais elle ne veut pas bouger. Ils s'affairent autour d'elle, me font glisser sur une civière et me soulèvent sur un chariot brancard. Ollie reste à côté de moi, sa main dans la mienne.

— Tu as vu comme maman était belle ? Et heureuse ?

Elle regarde en direction des arbres puis de nouveau vers moi. Ses yeux sont un peu plus tristes qu'avant, mais elle sourit toujours. Ma sœur sourit.

— Elle est partie, maintenant, me dit Ollie.

Mais moi, je suis là. On est là.

— Elle m'a dit de te dire qu'elle t'aime, poursuit Ollie. Pour toujours.

Je sais.

Elle se penche plus près et me chuchote :

— Merci de m'avoir sauvée.

Je rirais si je ne souffrais pas autant. Ce n'est pas moi qui l'ai sauvée, c'est elle qui m'a sauvée.

On sort des arbres pour aller vers la route où une ambulance attend avec ses lumières rouges et blanches qui clignotent. Les roues du chariot brancard butent sur quelque chose, ça me fait bouger et m'envoie une décharge de douleur jusque dans les os. Jusqu'au plus fragile d'entre eux. Je ferme les yeux. Un instant seulement.

— Sam ? Sam !

Ollie secoue mon bras.

Malgré tout son courage, elle a encore peur.

J'ouvre les yeux, je la regarde. Je voudrais lui dire que c'est normal d'avoir peur, que j'ai peur, moi aussi. J'ai peur de tellement de choses. Je voudrais lui dire qu'on n'a qu'à avoir peur ensemble. Qu'on laisse le courage à quelqu'un d'autre, aujourd'hui. Je serre sa main aussi fort que je peux.

Elle serre à son tour et dit :

— Tu as très mal ?

Je hoche la tête. Enfin, je crois.

— Tu te souviens de la fois où tu faisais des tours avec ton vélo et où tu es tombée et tu t'es cassé le bras, quand tu avais onze ans ? Est-ce que tu as aussi mal que ça ?

Voilà bien longtemps que je n'avais pas repensé à ce jour. Je décrivais des cercles de plus en plus serrés, de plus en plus rapides, et le monde était devenu un flou de couleurs, de lumière et de vent, et pendant un instant j'avais eu l'impression de voler ; puis le vélo avait glissé sous moi, et j'étais tombée. Je me rappelle avoir entendu mes os craquer avant de ressentir la douleur, d'avoir regardé une bosse bizarre se former, devenir rouge et violette, gonfler, puis me brûler de l'intérieur. Je me rappelle avoir crié, crié, crié, et maman et Ollie sont arrivées en courant pour m'aider à me relever et m'ont emmenée à l'hôpital. Mon plâtre était bleu. Ollie était la seule personne à avoir écrit

dessus. Au bout de six semaines, on m'a enlevé le plâtre. Mon bras allait bien. Les os s'étaient remis exactement comme il fallait, et la douleur qui avait été si vive n'était plus qu'un souvenir.

Celle que je ressens maintenant partira elle aussi. Un jour, bientôt. Il le faut. Pour pouvoir continuer à vivre, à aimer, à être qui l'on est, on doit oublier à quel point on a souffert. On doit guérir.

On est arrivés à l'ambulance. Quelqu'un lance :

— Recule, maintenant. Il faut nous laisser faire notre travail.

— Je veux aller avec elle, répond Ollie.

Quelque part, pas loin, j'entends l'agent Santos dire à Ollie que ça va aller, que les ambulanciers vont bien s'occuper de moi. Elle lui dit :

— Tu peux venir avec moi. Je te promets qu'on va rester juste derrière eux jusqu'à ce qu'on arrive à l'hôpital. Avec sirène et gyrophare pendant tout le trajet.

J'entends maintenant Zeb qui demande aux ambulanciers si je suis consciente, si je suis éveillée, si je vais vivre. Et je crois... je crois que j'entends Franny sur un côté, en train de prier. Mais je ne peux pas les voir et je ne vois pas non plus l'agent Santos. Ma tête est harnachée, mon cou dans une minerve. Le seul visage familier est celui d'Ollie penchée au-dessus de moi.

— Ils ne veulent pas que je vienne avec toi, chuchote-t-elle. Ça va aller quand même ?

Je serre sa main deux fois.

Elle se baisse pour me donner un baiser. Les ambulanciers me portent dans le véhicule, ceignent la civière et referment les portes. Je ferme les yeux quand la sirène se met en route et je pense à ma mère en me demandant comment j'ai pu ne pas le remarquer plus tôt. Son sourire. C'est exactement le même que celui d'Ollie.

* * *

Ours dit qu'en septembre la lumière s'adoucit dans la prairie et que l'air devient vif et piquant. Que les jours diminuent. Que les fleurs meurent. Que les feuilles passent du vert au rouge et au jaune et tombent des arbres en virevoltant comme de petites ballerines ; que l'on s'éveille en voyant du givre sur le sol et que notre haleine fait de petits nuages de buée blanche.

— C'est une beauté différente, nous dit-il. Vous verrez.

Mais l'été n'est pas terminé. Pas encore. Il nous reste encore plein de temps pour marcher pieds nus dans l'herbe, patauger dans la rivière et parler aux abeilles, pour nous endormir en comptant les étoiles.

Remerciements

Mes sincères remerciements aux nombreuses et fabuleuses personnes qui ont participé à la création de ce livre. Je pense notamment à Laurie McGee, Laura Cherkas, Ashley Marudas et au reste de l'équipe de William Morrow ; merci pour votre attention aux détails ainsi que pour votre implication. Un merci particulier à mon éditrice, Emily Krump, qui a su voir où se trouvait le cœur de cette histoire et en faire ressortir le meilleur. Et à mon agent, Julia Kenny, pour sa confiance, sa détermination et son soutien sans faille ; son expérience m'a permis d'écrire et de continuer à écrire. Merci, merci, merci !

D'affectueuses pensées à ma famille et à mes amis, qui m'ont encouragée depuis le début. A mes parents, qui ont accepté ma passion des livres et ne m'ont jamais demandé de me trouver un vrai travail. Merci pour votre amour inconditionnel. A ma grande sœur, ma pom-pom girl, ma meilleure amie, merci pour ton écoute et ta présence dans les meilleurs comme les pires moments. A Mike, Suzanne, Joyce et Ralph, merci de m'avoir accueillie au sein de votre famille, et de me communiquer votre optimisme inébranlable. A Alisa, merci d'avoir posé les bonnes questions au bon moment et de m'avoir aidée à donner vie à mes personnages. A Caroline et Kate, merci pour vos précieux retours, pour vos encouragements et pour votre amitié.

Enfin, toute ma reconnaissance à Ryan, mon partenaire et plus grand soutien, pour m'avoir rappelé un jour que « les vrais écrivains écrivent ». Merci de m'avoir donné tout ce temps, tout cet amour, et de m'avoir aidée à réaliser l'impossible. Que l'aventure continue !

CHEZ MOSAÏC

Par ordre alphabétique d'auteur

ANNE BARTON	<i>Secrets et préjugés</i>
ANNE BARTON	<i>Orgueil et volupté</i>
ANNE BARTON	<i>Le bal de Mayfair</i>
KARMA BROWN	<i>Des millions de larmes et de rires</i>
T.J. BROWN	<i>Le temps des insoumises</i>
LAURA CALDWELL	<i>La coupable parfaite</i>
LAURA CALDWELL	<i>Le piège des apparences</i>
PAMELA CALLOW	<i>Indéfendable</i>
PAMELA CALLOW	<i>Tatouée</i>
DIANE CHAMBERLAIN	<i>Des mensonges nécessaires</i>
JOSHUA CORIN	<i>La prière de Galilée</i>
SUSAN CRAWFORD	<i>Qu'est-il arrivé à Celia Steinhauser?</i>
SYLVIA DAY	<i>Afterburn/Aftershock</i>
BARBARA DELINSKY	<i>Le goût salé du secret</i>
ANDREA ELLISON	<i>L'automne meurtrier</i>
LORI FOSTER	<i>La peur à fleur de peau</i>
LORI FOSTER	<i>Le passé dans la peau</i>
VALERIE GEARY	<i>Celles de la rivière</i>
JAMES GRIPPANDO	<i>Les profondeurs</i>
HEATHER GUDENKAUF	<i>L'écho des silences</i>
HEATHER GUDENKAUF	<i>Le souffle suspendu</i>
ADENA HALPERN	<i>Les dix plus beaux jours de ma vie</i>
MEGAN HART	<i>L'ange qui pleure</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>L'Amour et tout ce qui va avec</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Tout sauf le grand Amour</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Trop beau pour être vrai</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Amis et RIEN de plus</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>L'homme idéal... ou presque</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Un grand amour peut en cacher un autre</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>A un détail près</i>
KRISTAN HIGGINS	<i>Sans plus attendre</i>

.../...

CHEZ MOSAÏC

Par ordre alphabétique d'auteur

ELAINE HUSSEY
ELAINE HUSSEY

La petite fille de la rue Maple
Sweet Mama's Café

LISA JACSKSON
LISA JACSKSON
LISA JACSKSON
LISA JACSKSON
LISA JACSKSON
LISA JACSKSON
LISA JACSKSON

Le couvent des ombres
Ce que cachent les murs
Passé à vif
De glace et de ténèbres
Linceuls de glace
Le secret de Church Island
Dernier soupir
Ne réveille pas le passé

PAM JENOFF

La fille de l'ambassadeur

ANDREA KANE

La petite fille qui disparut
deux fois

ANDREA KANE

Instincts criminels

ALEX KAVA
ALEX KAVA

Effroi
Au cœur du brasier

MARY KUBICA

Une fille parfaite

CHRISSIE MANBY
agitée

Une semaine légèrement

RICK MOFINA
RICK MOFINA

Zone de contagion
Vengeance Road

JASON MOTT

Face à eux

BRENDA NOVAK
BRENDA NOVAK
BRENDA NOVAK

Kidnappée
Tu seras à moi
Repose en enfer

ANNE O'BRIEN

Le lys et le léopard

AMY REED

Invincible

TIFFANY REISZ
TIFFANY REISZ
TIFFANY REISZ
TIFFANY REISZ

Sans limites
Sans remords
Sans détour
Sans peur

EMILIE RICHARDS
EMILIE RICHARDS
EMILIE RICHARDS

Le parfum du thé glacé
Le bleu de l'été
La saveur du printemps

.../...

CHEZ MOSAÏC

Par ordre alphabétique d'auteur

NORA ROBERTS	<i>La fierté des O'Hurley</i>
NORA ROBERTS	<i>La saga des O'Hurley</i>
NORA ROBERTS	<i>Par une nuit d'hiver</i>
NORA ROBERTS	<i>Retour au Maryland</i>
NORA ROBERTS	<i>Rêve d'hiver</i>
NORA ROBERTS	<i>L'été des amants</i>
NORA ROBERTS	<i>Des souvenirs oubliés</i>
NORA ROBERTS	<i>Sous les flocons</i>
NORA ROBERTS	<i>Petits délices et grand Amour</i>
NORA ROBERTS	<i>Des baisers sous la neige</i>
ROSEMARY ROGERS	<i>Une passion russe</i>
ROSEMARY ROGERS	<i>La belle du Mississippi</i>
ROSEMARY ROGERS	<i>Retour dans le Mississippi</i>
ROSEMARY ROGERS	<i>Les nuits de Ceylan</i>
KAREN ROSE	<i>Elles étaient jeunes et belles</i>
KAREN ROSE	<i>Tout près du tueur</i>
KAREN ROSE	<i>Dors bien cette nuit</i>
KAREN ROSE	<i>Personne pour t'entendre</i>
KAREN ROSE	<i>Pour que tu n'oublies pas</i>
KAREN ROSE	<i>Tes larmes et ton sang</i>
KAREN ROSE	<i>La cible de trop</i>
MAGGIE SHAYNE	<i>Dans les yeux du tueur</i>
GENA SHOWALTER	<i>Alice au pays des zombies</i>
GENA SHOWALTER	<i>Alice et le miroir des Maléfices</i>
GENA SHOWALTER	<i>La reine des zombies</i>
DANIEL SILVA	<i>L'affaire Caravaggio</i>
ERICA SPINDLER	<i>Les anges de verre</i>
ROBIN TALLEY	<i>Des mensonges dans nos têtes</i>
MARYLISE TRECOURT	<i>Au-delà des apparences</i>
ANTOINETTE VAN HEUGTEN	<i>La disparue d'Amsterdam</i>
LOUISE VIANEY	<i>Une mariée de trop</i>
SUSAN WIGGS	<i>Là où la vie nous emporte</i>
SUSAN WIGGS	<i>Avec vue sur le lac</i>
SUSAN WIGGS	<i>Les héritières de Bella Vista</i>

La plupart de ces titres sont disponibles en numérique.

TITRE ORIGINAL : CROOKED RIVER

Traduction française : MARYLINE BEURY

© 2014, Valerie Geary.

© 2015, Harlequin SA

Publié avec l'aimable autorisation de HarperCollins Publishers, LLC, New York, U.S.A

Le visuel de couverture est reproduit avec l'autorisation de :

Femme : © MARK OWEN / ARCANGEL

Réalisation graphique couverture : ATELIER DPCOM

ISBN 978-2-2803-5070-9

MOSAÏC, une maison d'édition de la société HARLEQUIN

83-85, boulevard Vincent Auriol, 75646 PARIS CEDEX 13.

Tél. : 01 42 16 63 63

www.editions-mosaic.fr



MCSAïc

Suivez nous sur



www.editions-mosaic.fr

Valerie Geary

Celles de la rivière

La femme qu'emporte la rivière Crooked flotte entre deux eaux. Sur la rive, deux fillettes qui jouent dans l'après-midi ensoleillé. Elles sont les premières à découvrir le corps et, soudain, leurs jeux cessent. Leur enfance bascule dans la dureté du monde des adultes. La veille, leur père les a laissées seules suffisamment longtemps pour qu'elles puissent le croire coupable de meurtre. Pour ne pas le perdre, comme elles ont perdu leur mère quelques semaines auparavant, elles décident de mentir sur son emploi du temps... et resserrent bien malgré elles les mailles du soupçon autour de lui, le livrant en pâture à une petite ville dont les préjugés et les rancunes lui laissent peu de chances...

A travers les yeux et les pensées de Sam, juste entrée dans l'adolescence, et ceux de Ollie, encore enfant et qui s'est enfermée dans le silence, Valerie Geary mène son lecteur dans une enquête tissée de secrets, de mensonges, de semi vérités et d'adieux à l'enfance. A la tension générale de l'intrigue et à une atmosphère qui doit beaucoup à la superbe présence de la nature, s'ajoutent les voix d'esprits bienveillants qui guident les fillettes dans leur quête de vérité.

La littérature et l'écriture ont depuis l'enfance accompagné Valerie Geary. Diplômée de la Vanguard University, elle a publié des nouvelles dans des revues américaines et anglaises. *Celles de la rivière* est son premier roman, un « magnifique récit d'initiation », un « hymne à la nature » porté par une vraie sensibilité d'écriture. Valerie Geary a grandi dans l'Oregon où elle vit toujours. Elle a gardé de son enfance un rapport très proche à la nature qui transparaît dans son livre.



MCSAÏC
édition mosaïque